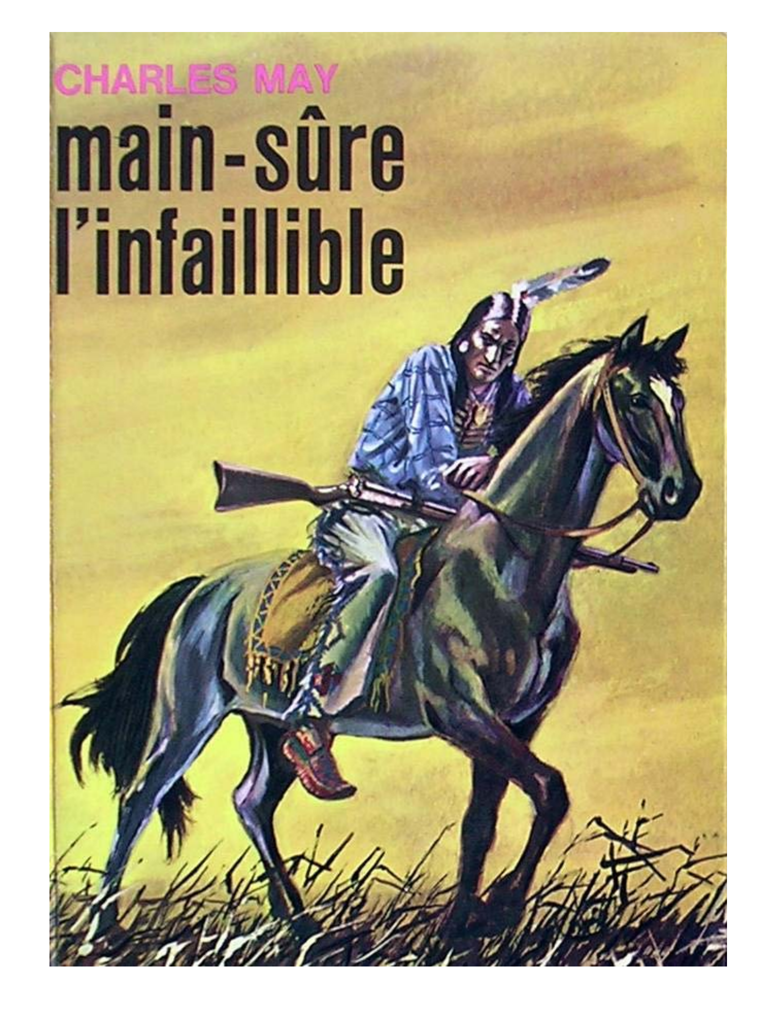
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Karl May

MAIN-SÛRE L'INFAILLIBLE

Old Surehand

(1894)

Table des matières

MAIN-SÛRE L'INFAILLIBLE

« SHUREHAND »

Old Surehand, la main infaillible, c'est le nouveau compagnon que Winnetou, le chef des Apaches Mescaleros, et son inséparable Old Shatterhand, viennent de rencontrer sur leur route, si riche déjà en aventures[1].

Et ce nouveau compagnon est bien de la trempe de nos vieux amis. Sa taille de géant, ses dons inégalables de tireur, de cavalier, de nageur, son courage indomptable, le mettent au rang des plus valeureux héros de la « belle époque » du Far West.

À ces qualités éminentes, Old Surehand joint le charme d'une mélancolie dont l'origine reste mystérieuse. Quel est le secret de sa présence dans l'Ouest, de sa singulière ressemblance avec certains des personnages, Peaux-Rouges ou Visages Pâles, que son aventureux destin lui fait croiser sans les reconnaître ?

Tour à tour captif et triomphant, pourchassé et victorieux, il s'impose à l'estime et à l'admiration de Winnetou et d'Old Shatterhand. Il entre avec eux dans l'immortelle légende du Far West. Tous ceux qui connaissent déjà Winnetou et Old Shatterhand voudront connaître Old Surehand et apprendront à l'aimer.

---

[1] Voir : Winnetou, l'homme de la prairie ; Le trésor du lac d'argent ; La main qui frappe.

1

OLD WABBLE

De tous les amis que je me suis faits en parcourant le monde, aucun ne m'est plus cher que Winnetou, l'illustre chef de la tribu des Apaches. Que de fois, revenant du fond de l'Afrique ou de l'Asie, je l'ai retrouvé dans sa *Prairie* natale ! Je n'avais pas besoin de lui avoir fixé de rendez-vous. Dans sa tribu, au bord du Rio Pecos, on savait toujours où il était. Parfois même je l'apprenais en interrogeant un Blanc ou un Indien rencontré en chemin. Car le bruit des exploits de Winnetou n'était pas long à se répandre.

Mais quand nous étions convenus du jour de notre rencontre, son exactitude, malgré l'apparente imprécision de la manière qu'ont les Indiens de mesurer le temps, était strictement conforme aux indications de mon calendrier et de mon chronomètre.

Une fois cependant, je pus croire que sa ponctualité serait en défaut. Nous nous étions séparés dans le nord, au lieu-dit *Le Coteau,* et devions nous retrouver quatre mois plus tard dans la Sierra Madre. Il me demanda :

– Mon frère connaît l'eau qu'on appelle Clearbrook[2]. Nous y avons chassé ensemble. Et se souvient-il du chêne sous lequel nous avons alors campé ?

– Certes.

---

[2] Ruisseau clair.

– En ce cas nous ne pouvons nous manquer. Cet arbre est flétri et ne pousse plus. Vers le milieu du jour, quand l'ombre du chêne sera exactement cinq fois plus longue que mon frère, Winnetou sera là. Howgh !

À l'heure dite, j'y étais. Mais pas trace de Winnetou. J'attendis longtemps. Je savais que seul un accident imprévu pouvait l'avoir empêché de tenir parole. Mais il me vint soudain à l'esprit qu'il était peut-être déjà venu, et avait eu quelque bonne raison de s'éloigner. Auquel cas il m'avait certainement laissé quelque indice. J'examinai le tronc du chêne, et y découvris, à hauteur d'homme, une branche de pin qu'on avait dû y ficher depuis longtemps, car elle était toute desséchée. L'attirant à moi, je vis un papier qui enveloppait l'autre extrémité, et, le déroulant, lus ces mots : « Que mon frère se hâte de venir chez Bloody Fox, que les Comanches veulent attaquer. Winnetou court le prévenir. »

C'était bien l'écriture de Winnetou. La nouvelle n'était point bonne. Mon ami était en danger. Quant à Bloody Fox, il était perdu si Winnetou n'arrivait pas à temps. Et je n'étais guère plus rassuré sur mon propre sort. La demeure de Bloody Fox se trouvait dans une des très rares « oasis » du Llano Estacado désertique, accessible seulement à travers le territoire des Comanches, contre lesquels nous nous étions souvent battus. Si je tombais entre leurs mains, j'étais promis au poteau de torture, car les Comanches avaient depuis longtemps déterré la hache et pris le sentier de la guerre.

Il n'y avait pas une minute à perdre. J'étais livré à mes seules ressources, mais j'avais de bonnes armes et un cheval hors de pair. De plus, je connaissais bien la région. Aussi me dis-je qu'un véritable homme de l'Ouest se débrouille mieux tout seul qu'en compagnie de gens dans lesquels il ne peut avoir une confiance entière. D'ailleurs aucune hésitation n'était permise. Bloody Fox était en danger : il fallait le sauver. Je montai à cheval et suivis les indications de mon frère rouge.

Tant que j'étais dans la Sierra, je n'avais pas grand-chose à craindre. Les couverts étaient nombreux, et j'avais l'habitude de faire très attention. Mais ensuite, ce furent les hauts plateaux dénudés, où l'on peut être vu de très loin, coupés de gorges escarpées et de canyons profonds, garnis d'une maigre végétation d'aloès et de cactus derrière lesquels un cavalier ne peut se dissimuler. Si les Comanches me surprenaient dans un de ces canyons, ma seule chance de salut était de faire demi-tour et de me fier à la vitesse et à l'endurance de mon cheval.

Le plus dangereux de ces défilés était le fameux Canyon de la Méprise, *Mistake Canyon*, car les Indiens l'empruntaient souvent pour passer de la plaine à la montagne et inversement. On racontait qu'un chasseur blanc y avait tué d'un coup de feu son meilleur ami, un Apache, qu'il avait pris pour un Comanche. Je ne connaissais pas le nom des acteurs de cette tragédie, à laquelle le canyon devait son nom et sa sinistre réputation. Car l'esprit de l'Apache mort passait pour hanter les lieux.

Je craignais moins la rencontre de ce fantôme que celle de quelque ennemi bien vivant. Mais longtemps avant d'atteindre le canyon, je remarquai les traces de plusieurs cavaliers, qui rejoignaient mon chemin et le suivaient dorénavant. Il ne pouvait s'agir de chevaux sauvages, de *mustangs*, car il n'y en avait pas dans ces parages. Je descendis de ma monture pour examiner les traces de plus près, et constatai avec surprise et non sans inquiétude que les chevaux étaient ferrés. Les cavaliers n'étaient donc pas des Peaux-Rouges. Qui étaient-ils donc, et que venaient-ils faire ici ?

Un peu plus loin, l'un d'eux avait mis pied à terre, peut-être pour resserrer les sangles de sa selle, et les autres avaient poursuivi leur route. Sur la gauche des traces de pas, j'observai plusieurs petites entailles, de la largeur du dos d'un couteau. Un de ces cavaliers aurait-il porté un sabre ? Il s'agissait donc de militaires ? Aurait-on lancé des troupes contre les Comanches, pour réprimer leurs incursions ? Je suivis la piste au galop. Les

traces étaient de plus en plus nombreuses, dans toutes les directions. Il n'y avait plus aucun doute : l'armée était là. Et, en débouchant d'un bouquet de cactus, j'aperçus le camp. Je me rendis compte aussitôt qu'il s'agissait d'une installation durable. Les cactus protégeaient le camp par derrière et sur les flancs, tandis que devant lui, un vaste espace découvert excluait toute possibilité d'attaque par surprise. On ne m'avait pourtant pas vu arriver de l'Ouest. C'était une négligence que de n'avoir pas posté là des sentinelles, même en plein jour. Que serait-il arrivé si, à ma place, une bande d'indiens ennemis s'était approchée ?

Plus loin, le terrain descendait jusqu'à un canyon qui fournissait sans doute l'eau nécessaire au camp. Les chevaux étaient couchés ou erraient sans entraves. Les soldats avaient tendu des toiles sur les tiges des cactus pour se protéger du soleil. Il y avait une vaste tente pour les officiers, à l'ombre de laquelle on avait mis à l'abri les provisions de bouche. Dans le voisinage s'étaient installés quelques civils probablement désireux de passer la nuit sous la protection des troupes, car le jour tirait à sa fin. Je décidai d'en faire autant. Si j'avais poursuivi ma route, j'aurais dû camper seul et sacrifier mon sommeil à ma sécurité.

Ma présence ayant enfin été remarquée, un sous-officier m'aborda et me mena au commandant qui sortit de sa tente avec quelques officiers. Pendant que je mettais pied à terre, il m'observa ainsi que ma monture, puis demanda.

D'où venez-vous, Sir ?

– Je descends de la Sierra.

– Et où allez-vous ?

– Au Pecos.

– Vous auriez eu du mal, si nous n'avions pas chassé ces salopards de Comanches. Avez-vous trouvé de leurs traces ?

– Non.

– Hum ! On dirait qu'ils se sont dirigés vers le Sud. Voilà près de deux semaines que nous sommes là, et pas un n'a montré le bout de son nez.

J'aurais volontiers traité d'imbécile ce militaire qui s'imaginait qu'on peut trouver les Comanches sans prendre la peine de les chercher. En tout cas, s'il n'avait pu les découvrir, eux savaient fort bien où il se trouvait, lui. La nuit, leurs guetteurs étaient probablement postés tout autour du camp. Comme s'il avait deviné mes pensées, le commandant poursuivit :

– J'ai besoin d'un bon éclaireur. Old Wabble a passé la nuit ici. C'était tout à fait l'homme qu'il m'aurait fallu. Mais je n'ai appris son identité qu'après son départ. Il a dû se douter de quelque chose, et s'est fait appeler Cutter. Et il y a plus d'une semaine qu'une patrouille a rencontré Winnetou le chef apache. Ç'aurait été encore mieux. Mais il s'est empressé de filer. Quand on voit Winnetou, Old Shatterhand n'est pas loin. Celui-là, je voudrais bien qu'il me tombe entre les pattes. Quel est votre nom, Sir ?

– Charley, répondis-je, en lui donnant mon prénom, qui pouvait aussi bien passer pour un nom de famille. Je ne tenais nullement à lui révéler que j'étais Old Shatterhand[3] en personne, n'ayant ni le temps ni le désir de rester là et de servir d'espion. Cependant j'observai les civils étendus près de la tente, et constatai avec soulagement qu'ils m'étaient inconnus. Certes, mon cheval et mes armes pouvaient me trahir. Tout le monde savait qu'Old Shatterhand ne se déplaçait pas sans son Tueur d'Ours et sa carabine Henry, et qu'il montait l'étalon noir que Winnetou lui avait offert. Le commandant n'était pas assez

[3] La main qui frappe.

curieux pour remarquer ces détails. Il se retira sous sa tente sans m’interroger davantage.

Mais les civils, tous hommes de l’Ouest, pouvaient me découvrir. Aussi m’empressai-je d’enfoncer le Henry dans sa gaine de cuir, pour en dissimuler le mécanisme singulier. Le Tueur d’Ours était moins voyant. Cela fait, je dessellai l’étalon et il ne tarda pas à trouver, sinon de l’herbe, du moins des figuiers de Barbarie suffisamment juteux pour assouvir sa faim, et dont il savait ôter les épines sans se blesser. Je demandai ensuite aux civils la permission de m’asseoir avec eux. L’un d’eux répondit.

– Bien volontiers. Sir, et mangez avec nous. Mon nom est Ralph Webster, et quand Ralph Webster a un morceau de viande il est prêt à le partager avec tout honnête homme. Avez-vous faim ?

– Certes.

– Alors tranchez là-dedans, et servez-vous largement. Nous sommes tous de l’Ouest, Sir. Et vous ?

Il poussa vers moi un quartier de viande froide rôtie qui devait bien peser huit livres. J’en pris un morceau et répondis :

– Il m’arrive de me promener de ce côté-ci du Mississipi, mais je ne sais pas si j’ai droit au titre d’homme de l’Ouest. Ce n’est pas à la portée de tout le monde.

– Très juste, Sir, très juste ! fit-il avec un sourire. Je suis bien content de voir un homme qui ne se prend pas pour quelqu’un. Et qu’est-ce que vous faites dans l’Ouest, Mister Charley ? Chasseur ? Trappeur ? Collecteur de miel ?

– Je suis chercheur de tombeaux. Mister Webster.

– Chercheur de quoi ? Vous avez bien dit de... de tombeaux ?

– *Yes*.

– Vous vous moquez de nous, Sir.

– Pas le moins du monde.

– Alors ayez la bonté de nous donner quelques explications, si vous ne voulez pas que je vous chatouille les côtes avec ce couteau. Je n'aime pas qu'on se paie ma tête.

– *Well !* Je recherche l'origine des Indiens. Et vous savez peut-être que les tombeaux peuvent livrer là-dessus d'utiles renseignements.

– Hum ! En effet, j'ai lu quelque part qu'il y a des gens qui ouvrent les tombeaux pour y apprendre l'histoire de l'humanité. Quelle idiotie ! Alors vous êtes de ces gens-là ? Un savant ?

– *Yes.*

– Et vous n'avez pas peur de tomber dans un tombeau, et d'y rester ? Pourquoi n'allez-vous pas déterrer les morts dans un pays moins dangereux que celui-ci, où on ne peut plus faire un pas sans risquer de rencontrer une balle ou un tomahawk. Les Comanches sont sur le sentier de la guerre. Savez-vous tirer ?

– Un peu.

– Hum ! Moi aussi, j'ai cru que je savais tirer. Je vois que vous avez une bonne vieille caisse à poudre, et là-bas, bien caché, un fameux rifle pour tireur du dimanche. Croyez-moi, c'est dangereux de chercher des tombeaux par ici. Ne restez pas là. Venez avec nous, vous serez plus en sûreté que tout seul.

– Et de quel côté allez-vous ?

– Nous descendons sur le Pecos, comme vous, à ce que nous avons entendu.

Il eut un sourire à la fois condescendant et ironique et ajouta.

– Vous n’avez pas mauvaise apparence. Propre comme un sou neuf ! Ici, ça n’a pas cours, Sir. Un véritable homme du Far West n’a pas cet air-là. Mais vous me plaisez, et je vous renouvelle mon invitation de venir avec nous. Nous vous protégerons. Vous ne pouvez pas continuer tout seul. Et je vois que vous savez monter à cheval. Vous avez dû le dételer de votre voiture, celui-là ?

– Peut-être bien. Mister Webster, répondis-je amusé de le voir prendre pour un cheval de trait mon étalon indien, auquel seul le cheval noir de Winnetou pouvait se comparer. Mais il me plaisait, ce Webster, autant que je lui plaisais à lui. Le jour où il apprendrait ma véritable identité, on rirait bien. En outre, je me dis qu’il ne me serait pas inutile d’être accompagné, tout au moins pour traverser le *Mistake Canyon*. Aussi ajoutai-je :

– J’accepte avec gratitude votre proposition, Sir, et vous demande expressément votre protection.

– Vous l’aurez, et je pense que vous en aurez besoin. Je serai content quand nous serons partis d’ici. Sans compter que le commandant pourrait très bien retenir l’un de nous comme éclaireur. Qu’est-ce que tu en penses, mon vieux Jos ?

Cette question s’adressait à un vieux bonhomme dont le visage sympathique était empreint d’une profonde mélancolie.

Jos, c’est le diminutif de Josua. Je devais apprendre plus tard qu’il s’appelait Josua Hawley.

– C’est aussi mon avis, fit-il. Il ne manquerait plus que ça, d’avoir à tirer les marrons du feu pour ces galonnés, et de se brûler les pattes. Ils n’avaient qu’à garder Old Wabble. C’était l’homme qu’il leur fallait. Moi, ils ne m’auront pas. Je serai content une fois parti et quand j’aurai le Canyon de la Méprise derrière moi.

– Pourquoi ? As-tu peur du fantôme de l’Indien ?

– Peur ? Non. Mais je ne peux pas m'empêcher d'y penser tout le temps. Il m'y est arrivé quelque chose de pas ordinaire, et j'y ai trouvé de l'or.

– De l'or ? Au *Mistake Canyon ?* Ce n'est pas possible ! Il n'y en a pas.

– Il faut croire qu'il y en avait quand même, puisque nous l'y avons trouvé.

– Vraiment ? Ça devait être par hasard.

– Non. C'est un Indien qui nous l'a montré.

– Ce n'est pas croyable. Jamais un Peau-Rouge ne montre une trouvaille comme celle-là à un Blanc, quand il serait son meilleur ami.

– Alors il s'est agi d'une exception. D'ailleurs c'était l'Indien qui a été tué là-bas par erreur. Je vous raconterai peut-être cette histoire demain, quand nous serons au canyon. Ce soir je n'en ai pas envie. Je me tais. Passe-moi la viande. Ce n'est que de l'antilope, mais ça doit être bon. J'aimerais mieux un quartier de bison ou d'élan.

– De l'élan ? Ah, oui, tu as raison, s'écria Webster en faisant claquer sa langue. C'est la meilleure viande. Et l'élan me fait toujours penser à l'homme qui a fait de moi un chasseur.

– Qui est-ce ?

– Nous avons déjà prononcé son nom : Old Wabble.

– Quoi ? Lui ? Old Wabble ? Tu le connais ?

– Si je le connais ? En voilà une question ! C'est avec lui que j'ai eu ma première aventure dans le Far West. Et je vais vous la raconter, ça vous permettra de vous moquer de moi. Car il s'agit de mon premier élan.

Il prit un air inspiré et commença son récit.

– Son vrai nom est Fred Cutter mais on l’a surnommé Old Wabble à cause de sa démarche tremblotante et parce que ses vêtements ballottent sur son maigre corps. Il a été cow-boy au Texas et a pris l’habitude du costume de là-bas, que personne n’a jamais pu lui faire abandonner ici.

« Je le vois encore, grand, maigre, chaussé d’invraisemblables savates, et les jambes gainées de leggings hors d’âge.

« Par-dessus sa chemise, dont je ne mentionnerai pas la couleur, pendait une veste largement ouverte sur sa poitrine et son cou nus. Mais sous son chapeau cabossé, il portait autour du front un foulard dont les pans retombaient sur ses épaules. À la ceinture, un grand coutelas, aux oreilles, deux lourds anneaux d’argent, et dans la grosse main brune et osseuse, une éternelle cigarette. Tel était Old Wabble, toujours semblable à lui-même.

« Mais ce qu’il avait de plus étonnant, c’était son visage au teint recuit par les intempéries, ridé, mais toujours rasé de frais, avec de grosses lèvres, un long nez pointu, et des yeux gris au regard perçant desquels rien n’échappait malgré des paupières toujours mi-closes. Au repos ou en mouvement, ce visage exprimait toujours une résolution inébranlable. Car Old Wabble, tout débraillé qu’il fût, était de première force à cheval, au fusil et au lasso, et possédait en outre toutes les qualités indispensables à l’homme de l’Ouest digne de ce nom. Sa formule préférée : « It’s *clear* », (c’est clair) prouvait bien qu’il trouvait simples les choses les plus difficiles.

« Pour moi, j’avais été à Princeton une espèce de commis d’architecte, et j’avais gagné tant d’argent que je pus mettre à exécution mon projet de m’équiper et de partir chercher de l’or dans l’Idaho. J’étais un *greenhorn*, un vrai novice. Je partis avec un seul compagnon, pour ne pas avoir à partager avec trop de gens les richesses que j’espérais recueillir. Il s’appelait Ben Needler, et connaissait le Far West aussi mal que moi. En descendant de voiture à Eagle-Rock, nous étions armés comme

des grenadiers et chargés comme des baudets d'une foule d'accessoires magnifiques et luisants, dont le seul défaut était de ne servir à rien. Une semaine plus tard, lorsque nous arrivâmes à Payette Fork, nous avions l'air de vagabonds, nous mourions de faim, et nous nous étions entre temps débarrassés de tout notre équipement, sauf les armes et les munitions. Mais j'aurais volontiers donné tout mon arsenal pour un bon sandwich, et Ben Needler aussi.

« Nous nous assîmes à l'orée d'un bois, baignâmes nos pieds meurtris dans un ruisseau, et nous mîmes à parler de mille choses délectables que nous aurions bien voulu avoir, cuissots de chevreuil, côtes de bison, rognons d'ours et rôti d'élan. Il y avait, paraît-il dans la région, des élans aussi gros que des bisons. Et Ben, claquant la langue, s'écria :

– *Good lack !* Si j'en vois un, avec quelle volupté je lui collerai mes deux balles entre les cornes, et alors...

– Et alors vous seriez fichus ! répondit une voix goguenarde derrière nous. L'élan vous mettrait en bouillie. C'est une bête qu'on ne tire pas entre les cornes. D'abord il n'en a pas. Vous arrivez sans doute tout droit de votre préau d'école à New York, Messieurs ?

« Nous nous levâmes d'un bond et aperçûmes notre interlocuteur, qui se dégageait des buissons derrière lesquels il nous avait écoutés. C'était Old Wabble, tel que je vous l'ai décrit, et qui nous lançait, de ses yeux mi-clos, un regard fort dépourvu d'estime. Il nous interrogea comme un maître questionne des écoliers, et nous invita à le suivre.

« À environ un mille de là se trouvait, au milieu d'une clairière, une cabane en rondins qu'il appelait son rancho. Derrière la maison, se trouvaient les écuries destinées à abriter par mauvais temps les chevaux, les mulets et les bœufs alors en liberté. Jadis cow-boy, Old Wabble était devenu éleveur. Son personnel se composait de Will Litton, le surveillant blanc, et de

quelques Indiens Serpents, qu'il appelait ses *vaqueros* et qui lui étaient dévoués corps et âme.

« Ils étaient en train de charger sur une carriole des toiles de tente et d'autres objets.

– Voilà ce qu'il vous faut, dit le vieux. Vous voulez tirer des élans, et nous faisons précisément nos préparatifs pour aller à la chasse. Venez ! On verra bien ce que vous savez faire. Si vous êtes bons à quelque chose, vous pourrez rester chez moi. En attendant, entrons car, *it's clear*, un chasseur affamé jette sa poudre aux moineaux.

« Voilà qui nous convenait parfaitement. Quand nous eûmes mangé et bu, nous nous mîmes en route. On nous avait donné des chevaux. Nous allâmes d'abord jusqu'à la rivière, que nous passâmes à gué. Le vieux avait pris la tête de la troupe, menant au bout d'une longe un mulet haut-le-pied. Derrière nous chevauchaient Ben Needler et Will Litton. Puis venait le chariot attelé de quatre chevaux, conduit par un Indien nommé Pap-Mouh, la Main Sanglante, dont l'aspect paisible et civilisé démentait le nom. Ses congénères étaient restés au rancho.

« Au delà du gué, nous traversâmes d'abord un bois clairsemé, puis une vallée verdoyante et sans arbres, qui débouchait sur la savane herbeuse. Après quelques heures de marche, nous nous arrêtâmes pour camper à l'endroit où le terrain commençait à monter. On déchargea le chariot et on dressa la tente, derrière laquelle on attacha les animaux, et devant laquelle on alluma le feu. Nous nous proposions de rester sur place une journée, pour chercher des antilopes, voire des bisons, dont la présence était attestée par quelques carcasses çà et là. Il y avait même un crâne tout blanchi par le soleil au voisinage immédiat de notre tente, dont nous confiâmes la garde à Main Sanglante, cependant que nous montions vers la lande où selon Old Wabble, il y avait de l'élan à foison.

« Mais de toute la journée, non plus que le lendemain, nous n'aperçûmes pas le moindre gibier. Le vieux était furieux, mais je n'étais pas fâché de ne pas avoir l'occasion d'exposer mes qualités de tireur à ses critiques. J'étais alors parfaitement capable d'atteindre un clocher à trente pas... et de manquer à soixante une antilope en pleine course.

« Old Wabble eut alors l'idée malencontreuse d'éprouver notre adresse en nous faisant tirer sur quelques vautours qui, à une soixantaine de pas de nous, s'étaient abattus sur une carcasse de bison. Je tirai quatre fois sans en atteindre un seul. Ben, à sa troisième balle, arriva à toucher un des oiseaux et les autres s'envolèrent alors.

– Incomparable, s'esclaffa Old Wabble, tremblant de tous ses membres. *It's clear,* Messieurs vous êtes faits pour le Far West. On peut être rassuré sur votre sort. Vous êtes des gens arrivés. Vous n'irez jamais plus loin !

« Ben accueillit paisiblement ces invectives, mais je protestai avec colère, ce qui m'attira la verte réponse du vieux.

– Taisez-vous ! Votre camarade, lui, a au moins touché à la troisième fois. Il a encore de l'espoir. Mais vous ne valez rien pour l'Ouest. Je n'ai que faire de vous, et le seul conseil que j'aie à vous donner, c'est de filer au plus vite.

« Affreusement vexé, je résolus de gagner à tout prix l'estime du vieux.

« Le lendemain matin nous arrivâmes aux montagnes de la Salmon River. On chargea les provisions, les ustensiles de cuisine, les couvertures sur le mulet, et la voiture, inutilisable sur les sentiers de la montagne, resta auprès de la tente. Vous connaissez la région. Le parcours est très dangereux par endroits, surtout au coude du Snake Canyon, quand il faut descendre à pic pour gagner le sentier des Wihinas de l'autre côté. À droite, la falaise monte verticalement ; à gauche, c'est un

gouffre noir ; et le sentier n'a pas trois pieds de large. Fort heureusement, nos chevaux étaient habitués à ce genre d'itinéraire, et je n'avais pas le vertige. Nous arrivâmes sains et saufs. Mais un nouveau danger allait bientôt nous menacer.

« Sur le sentier des Wihinas, nous rencontrâmes un groupe de huit Indiens à cheval, dont quatre portaient des plumes de chef. Sans paraître le moins du monde surpris de notre présence, ils nous observèrent en passant avec l'expression de mélancolie indifférente qui caractérise la race rouge. Un des premiers, monté sur un cheval bai portait de son bras gauche un étrange objet allongé orné de plumes. Cette rencontre silencieuse m'impressionna. Ils me parurent toutefois inoffensifs, puisqu'ils n'étaient pas armés et ne portaient pas la peinture de guerre. Mais aussitôt que la pente nous eut dissimulés à leurs regards, Old Wabble s'arrêta et, jetant un regard soucieux en arrière, déclara :

– *Zounds !* Qu'est-ce qu'ils fichent ici, ces salopards ? Ce sont des Panashtes, et ils sont en querelle avec la tribu des Serpents, à laquelle appartiennent mes *vaqueros*. Où peuvent-ils bien aller ? Leur chemin passe par mon rancho. Je serais plus tranquille si j'y étais.

– Mais ils n'étaient pas armés, dis-je.

Old Wabble me foudroya d'un regard de ses yeux mi-clos, et, sans daigner me répondre, poursuivit :

– Notre chasse à l'élan est terminée, tout au moins pour aujourd'hui et demain. Il faut redescendre à la tente, et peut-être même au rancho. Nous devons les devancer. Heureusement que je connais un sentier qui descend non loin d'ici. Évidemment il n'est praticable qu'à pied. En avant, *boys !* Ma décision est prise. Il faut que nous les tenions au bout de nos fusils. *It's clear !*

« Il galopa cinq minutes vers la gauche. Au bout de la falaise, nous atteignîmes un vallon tapissé de mousse et de gazon. Au pied de la paroi rocheuse s'élevaient de grands sapins, parmi lesquels serpentait un ruisseau. Old Wabble descendit de cheval et dit :

– Le sentier est au bout du vallon. Si nous marchons vite, nous serons à la tente avant les Rouges. L'un de nous doit rester ici pour garder les bêtes. Ça sera celui dont nous avons le moins besoin, le fameux Ralph, qui a tiré quatre fois sans toucher. Il serait capable de nous toucher nous, au lieu des Rouges...

« Le « fameux Ralph », c'était moi, bien sûr, Ralph Webster, naguère commis d'architecte à Princeton. Je protestai violemment, mais dus me soumettre. Les trois autres prirent leurs armes et s'en furent au plus vite. Le vieux m'avait ordonné de bien prendre soin des bêtes et de ne quitter le vallon sous aucun prétexte avant son retour.

« J'étais furieux. Allait-on me traiter de la sorte ? Allait-on abattre de pauvres Indiens d'aspect innocent ? Allais-je laisser faire ? Non ! C'étaient des hommes comme nous. Et puis je voulais me venger de l'offense reçue. Je ne connaissais pas le Far West, et j'obéis à ma déraison. J'attachai le mulet et les trois chevaux à l'arbre le plus proche et revins au galop sur le chemin que nous avions parcouru. Je me proposais de remplir la tâche qui m'avait été assignée, mais après avoir, au préalable, prévenu les Indiens. Je descendis à toute vitesse le sentier des Wihinas et pénétrai dans le Canyon des Serpents. J'aperçus alors les Rouges. En m'entendant, ils se retournèrent, et s'arrêtèrent. Je les rejoignis et demandai si l'un d'entre eux savait l'anglais. Celui qui portait l'objet allongé répondit :

– Je suis To-ok-ouh, la Flèche Rapide, chef des Chochones-Panashtes. Mon frère blanc est-il revenu pour m'apporter un message du vieux, dont les troupeaux sont gardés par les Indiens Serpents ?

– Tu le connais donc ? demandai-je. Il vous considère comme des ennemis, et vous a devancés à pied pour vous tuer. Je suis chrétien, et mon devoir était de vous prévenir.

« Le regard de son œil sombre perfora littéralement mon visage. Il demanda :

– Où sont vos bêtes ?

– Après le sentier des Wihinas, dans un vallon vert.

« Il s'entretint quelques instants avec ses compagnons, puis, tournant vers moi un visage devenu plus amical, me demanda :

– Il n'y a pas longtemps que mon frère est dans ce pays ?

– Depuis hier seulement.

– Qu'est-ce que les Visages Pâles veulent faire dans la montagne ?

– Nous voulons chasser l'élan.

– Mon frère est-il un fameux chasseur ?

– Non. Je manque toujours le but.

« En souriant, il continua à m'interroger et je dus tout lui dire, jusqu'à mon nom. Il observa alors :

– Ralph Webster, c'est un nom difficile pour l'homme rouge. Nous t'appellerons *At-poui,* le Bon Cœur. Avec le temps, tu apprendras la prudence. Ta bonté aurait pu causer ta perte. Réjouis-toi que nous ne soyons pas sur le sentier de la guerre. Vois ce *Wampum,* fit-il en désignant l'objet qu'il tenait sous son bras gauche, il contient un message de paix aux chefs des Chochones. Nous venons sans armes, pour l'apporter au Rancho du vieux, dont les Indiens le transmettront ensuite. Nous n'avons donc rien à craindre, mais nous sommes aussi reconnaissants que si tu nous avais sauvés de la mort. Quand tu

auras besoin d'amis, viens chez nous. *At-poui*, le Bon Cœur, sera toujours le bienvenu. Howgh ! J'ai dit.

« Il me serra la main et s'en fut avec ses compagnons. Je lui criai de ne rien dire au vieux et m'en retournai, très satisfait de mon succès, mais non de ma sagesse. J'avais été très imprudent.

« Arrivé dans le vallon, je déchargeai le mulet et libérai les chevaux de leurs entraves pour les laisser paître. Puis j'utilisai mes loisirs à m'entraîner au tir. J'avais une poire à poudre pleine, et il y avait encore une boîte avec les bagages. Quand ma poire fut vide, je pus constater avec satisfaction que j'étais désormais capable d'atteindre un clocher à deux cents pas.

« Vers le soir, Old Wabble revint avec Ben et Will. Ils avaient rencontré les Rouges en bas, près de la tente. Ils crurent m'apprendre que les Indiens avaient les intentions les plus pacifiques, à savoir de remettre le *Wampum* à Main Sanglante et de rentrer chez eux. Bien entendu je ne soufflai mot de ce que j'avais fait.

« Nous passâmes la nuit dans le vallon et, au matin, gagnâmes la lande, qui n'était plus très loin. C'était un vallon beaucoup plus vaste que celui de la veille. Au centre s'étendait un petit lac aux rives marécageuses. Plus loin, c'étaient des fourrés et des bois au sol incertain, et, au fond, des falaises éboulées et fendues par endroits qui enserraient la vallée. Il fallait bien deux heures de marche pour la traverser.

« Le mulet déchargé, nous installâmes le foyer et le campement où je devais rester pour garder les chevaux. Les autres se mirent en chasse. Le silence régna jusqu'à midi. Puis j'entendis quelques coups de feu. Bientôt, Ben Needler revint seul. Il avait tiré trop tôt sur un élan femelle et Old Wabble, furieux, l'avait renvoyé. Il revint au crépuscule avec Litton, bredouille et maugréant.

– Des traces, il y en avait, grommela-t-il. Et pas seulement des traces d'élans, mais aussi des traces de Peaux-Rouges qui ont dû venir avant nous et faire fuir le gibier. *It's clear !* Nous n'avons rencontré qu'une femelle. Et alors ce Needler a tiré ses deux coups trop tôt, et elle est partie. Voilà ce que c'est quand on s'acoquine avec des *greenhorns*. Mais je ne veux pas avoir fait tout ce chemin pour rien. Je resterai ici jusqu'à ce que j'aie descendu un vieux mâle.

« Il ne nous adressa plus la parole que le lendemain matin, pour dire qu'il irait chasser avec Litton seul, laissant les deux *greenhorns* au campement, où ils ne feraient pas de dégâts. C'était son droit, mais nous avions nous aussi celui d'agir à notre guise. Quand ils furent partis, nous mîmes à exécution le projet dont nous étions convenus pendant la nuit. Puisque les élans avaient été chassés de la vallée, ils devaient se trouver ailleurs. Nous allions donc les chercher. Et nous emmenâmes le mulet pour porter le butin.

« Nous sortîmes de notre vallée et pénétrâmes dans la suivante. Il ne s'y trouvait ni lac, ni lande... ni élans. Mais nous y aperçûmes un mulet, sans bât ni bride, en train de paître l'herbe verte. Où donc étaient les hommes qui l'accompagnaient certainement ? Ben s'approcha de lui pendant que je poursuivais ma route avec notre mulet à nous. Quand Ben fut à cent pas de la bête, celle-ci, qui n'avait pas jusqu'alors interrompu son repas, dressa brusquement la tête et se précipita dans ma direction, sans doute pour rejoindre son congénère. Mais, ô surprise, ce n'était pas un mulet ! Tout novice que j'étais, j'eus la présence d'esprit de m'agenouiller derrière notre mulet, d'ajuster la bête et de tirer. Elle fit encore quelques pas, puis s'effondra. J'accourus, bientôt rejoint par Ben. J'avais abattu une biche. Nous l'attachâmes au bât du mulet et poursuivîmes notre route jusqu'au fond du vallon, dont nous escaladâmes la pente non sans peine, pour nous trouver devant une nouvelle dénivellation.

« Nous entendîmes alors dans le lointain un bruit de voix humaines. Que se passait-il donc ? Laissant le mulet sur place, nous fîmes l'ascension d'une butte qui se trouvait à gauche du col que nous venions de franchir. Ben, que ses vêtements clairs rendaient trop visible, resta en arrière, et je m'avançai pour mieux observer.

« Je ne pouvais voir ce qui se passait au premier plan de la vallée. Mon poste d'observation était trop bas. Mais au fond, je distinguai sept cavaliers indiens qui s'avançaient lentement, largement déployés et criant à tue-tête. Le bruit se rapprocha et devint si fort que notre mulet donna des signes d'inquiétude. J'envoyai Ben le calmer.

« C'est alors que j'aperçus, sur le versant opposé du col, à une quarantaine de pas de moi, un Indien assis. C'était To-ok-ouh, la Flèche Rapide. Il me fit un signe d'intelligence, et porta sa main droite à sa bouche pour m'inviter à me taire. Comment était-il arrivé là ? Pourquoi devais-je me taire ? La veille, il était sans armes ; mais là, je voyais un fusil en travers de ses genoux. Cependant que je m'interrogeais ainsi, le bruit s'était rapproché. J'entendis des pierres rouler juste au-dessous de moi. Et j'aperçus une créature monstrueuse, haute de plus de deux mètres qui s'avançait en poussant d'affreux grognements d'irritation, qui faisaient frémir sa lippe hideuse et sa barbiche hérissée, tandis que ses yeux lançaient des regards furieux. En apercevant Ben Needler et son mulet, la créature se détourna brusquement et fonça dans ma direction. Cependant, Ben, voyant le monstre à six pas de lui, avait poussé un cri d'horreur et, jetant son fusil, avait pris ses jambes à son cou, bientôt suivi par le mulet qui n'était guère plus courageux que son maître.

« Je n'eus pas le temps de voir ce qui leur arrivait. Car le monstre était sur moi. Mon fusil m'échappa des mains. Fuir ! Fuir ! Je sautai de rocher en rocher le long de la falaise, serré de près par la Créature. Soudain j'aperçus une ouverture dans la paroi. Je m'y glissai et m'y enfonçai le plus profondément

possible. À son tour la bête passa son mufle dans l'ouverture, heureusement trop étroite pour sa carrure. Je sentais son souffle chaud sur mon visage. Plus effrayé encore que furieux, le monstre se retira pour fuir plus loin. Mais To-ok-ouh, qui l'attendait impassiblement, l'ajusta d'un geste bref et l'abattit.

« Cependant que je sortais prudemment la tête de mon trou, le Chochone m'interpella d'un ton joyeux.

– Que mon frère sorte. Ce *peere* (élan, en langue chochone) que ta balle a abattu, t'appartient.

– Ma balle ? fis-je avec surprise en m'extrayant de ma cachette.

– Oui, dit-il en souriant. Tu es At-poui, le Bon Cœur. Tu as voulu nous sauver. Il faut que tu en sois récompensé en gagnant l'estime des tiens. Les guerriers panashtes ont remis leur *Wampum* et vous ont précédés dans la vallée des élans, où ils avaient déposé leurs armes. Vous n'y aurez pas trouvé d'autre gibier que la biche que j'ai vue sur votre mulet. Tu as eu la sincérité de m'avouer que tu tirais mal. Il ne faut plus le dire. Je veux que tes compagnons t'estiment autant que je t'aime. Je m'étais assis sur la falaise pour qu'on rabatte sur moi cette grosse bête. C'est alors que je t'ai vu, et j'ai décidé de te l'offrir. Qu'il soit dit que c'est ta balle qui l'a abattue. Ton compagnon ne m'a pas vu, et je pars pour qu'il ne m'aperçoive pas. Mon œil souhaite te revoir. J'ai dit. Howgh !

« Il me serra la main, et s'en fut à grands pas, pour disparaître dans la vallée.

« Ce « sauvage » était assez reconnaissant pour me faire don d'une gloire imméritée. J'étais encore trop jeune pour avoir la force de refuser un tel présent. J'allais mentir, pour obliger Old Wabble, qui m'avait abreuvé de son mépris, à m'envier, moi, un *greenhorn*.

« Ramassant mon fusil, je ne tardai pas à rejoindre Ben Needler qui s'était mis en lieu sûr, avec le mulet, au fond de la vallée. Je l'emmenai jusqu'à l'élan. Ben n'avait pas vu l'Indien et d'ailleurs personne ne savait que je le connaissais. Il était donc convaincu que j'avais abattu la bête. Son étonnement et son envie me firent peine à voir. Pour le consoler, et aussi pour apaiser ma conscience, je lui promis de dire à Old Wabble que c'était lui qui avait abattu la biche. Fou de bonheur, il me prit dans ses bras.

« Cependant que je restais auprès de ma « victime » pour la garder contre les attaques des charognards, Needler partit avec le mulet à la recherche d'Old Wabble et de Litton. Il les ramena à la fin de l'après-midi. Ils n'avaient pas encore aperçu l'ombre d'un élan. Le vieux resta stupéfait de mon exploit, et avoua qu'il avait rarement vu une bête de cette taille. L'envie le faisait trembler encore plus fort que de coutume. Puis, me lançant un regard presque menaçant entre ses paupières mi-closes, il me dit :

– Eh bien, Sir, je vois que vous vous êtes bien moqué de moi hier en faisant quatre trous dans le décor, *It's clear !* Mais j'espère que cela ne se reproduira plus, si vous voulez que nous restions bons amis.

« Nous sommes restés bons amis, et avons fait ensemble pas mal de bonnes chasses. En m'offrant sa prise, Flèche Rapide semblait m'avoir donné en même temps l'œil et la main du bon tireur. Mes balles allaient toutes au but, et il ne vint jamais à l'esprit du vieux que j'avais triché au sujet du vieil élan. Quant à Flèche Rapide, je l'ai revu souvent, et les siens m'appellent encore aujourd'hui Bon Cœur. Il a bien gardé notre secret, et c'est aujourd'hui seulement que je le trahis. Oui Messieurs, je l'avoue humblement. Mon premier élan n'a pas été mon premier... ni mon dernier d'ailleurs, loin de là. J'ai dit. Howgh ! »

Son récit terminé, les autres se répandirent en remarques facétieuses. Mais je gardai le silence. On ne devient pas un homme de l'Ouest du jour au lendemain. Moi aussi, j'avais dû faire mon apprentissage. J'avais eu mes maîtres : d'abord Sam Hawkens, merveilleux petit homme, et puis l'incomparable Winnetou.

Quant à Old Wabble, j'avais souvent entendu parler de lui, mais ne l'avais jamais vu. Dans les récits de l'Ouest, il faisait figure de personnage mythique, situé hors du présent. On racontait à son sujet mille histoires qui le faisaient apparaître comme le plus original des originaux. On ne savait jamais où il était. Soudain, il surgissait, pour très peu de temps, et un nouvel épisode s'ajoutait à la liste de ses exploits.

Dans sa jeunesse, on l'avait surnommé le « roi des Cowboys ». Il passait maintenant pour avoir plus de quatre-vingt-dix ans, mais pour n'avoir rien perdu de sa vigueur. Seule la blancheur de ses longs cheveux flottant au vent comme une crinière quand il chevauchait au galop trahissait le nombre de ses ans. J'avais toujours souhaité le rencontrer. Et voilà qu'il m'avait précédé ici, sans doute pour disparaître pendant de longs mois.

Le soir était tombé pendant le récit de Webster. À cause des Comanches, il était interdit de faire du feu. Il n'y avait plus qu'à dormir.

Le lendemain matin, quand nous voulûmes partir, les soupçons de Webster se trouvèrent justifiés. Le commandant désirait retenir un des chasseurs comme éclaireur. Mais il rencontra une opposition si résolue qu'il finit par y renoncer, comprenant qu'un éclaireur recruté par contrainte ferait plus de mal que de bien. Je m'amusai à lui offrir mes services. Mais il me repoussa d'un geste méprisant en disant :

– Poursuivez votre route, Charley. Un homme qui fait métier de chercher des ossements et des cadavres ne saurait me

rendre les services que j'attends d'un éclaireur. Continuez à fouiller vos tombes, ce n'est pas moi qui vous imposerai d'autre ouvrage.

Il connaissait donc le prétexte de ma présence dans l'Ouest. *Well,* ce congé me convenait fort bien. Pour ne pas être découvert, je pris soin de me tenir aussi mal à cheval que possible pendant toute l'étape.

Mes dix compagnons s'étaient rencontrés en venant du Rio Gila, et ils se proposaient de faire route ensemble jusqu'au Texas. Mais chacun y avait ses intentions particulières et ils ne constituaient pas un groupe uni par un même dessein.

Du camp jusqu'au *Mistake Canyon*, nous chevauchâmes pendant quatre heures sans incident. Josua Hawley s'entendit rappeler sa promesse et annonça qu'il allait la tenir. Mais j'avais déjà deviné de quoi il s'agissait.

Le plateau rocheux que nous avions parcouru descendait de plus en plus. Nous nous arrêtâmes devant un ravin profond auquel menait un sentier très escarpé. On aurait dit une coupure creusée dans le roc par la main d'un géant. Au pied de ses parois verticales dont la hauteur pouvait atteindre une centaine de mètres, coulait une eau qui paraissait noire comme de l'encre. Quelques cactus géants se dressaient au bord du précipice. C'était bien le Canyon de la Méprise, où nous allions descendre. En scrutant ses profondeurs on éprouvait un indéfinissable malaise.

Nous descendîmes jusqu'au fond, puis longeâmes le torrent dont les eaux avaient changé d'aspect. Arrivés à un gros rocher sur lequel son cours se partageait, Jos arrêta son cheval, mit pied à terre, s'assit sur le roc et déclara :

– C'est ici que je vais tenir ma promesse. Arrêtez-vous Messieurs ! Vous allez apprendre l'origine de la légende du fantôme de *Mistake Canyon*.

– Un fantôme ? Bah ! s'écria Ralph Webster. Il n'y a que les imbéciles pour croire à ces fables. Un chasseur blanc a tué par erreur un ami Apache au lieu d'un ennemi Comanche ? Mais personne ne sait de qui il s'agit ni comment c'est arrivé.

– Moi, je le sais, et moi seul, fit Jos en se passant la main sur les yeux.

– Toi ?

– Oui, moi ! C'est moi-même qui, de ce rocher sur lequel je suis assis, ai tiré le coup fatal. Mes yeux avaient trente ans de moins, mais n'étaient pas assez bons pour distinguer le vrai du faux. J'avais un ami, un vrai, un Apache ; il s'appelait *Tkhlich-lipa*, Serpent à Sonnettes. Je lui avais sauvé la vie, et il m'avait promis de me montrer un endroit où il y avait des pépites d'or en abondance. Je choisis donc quatre *boys* lestes et vigoureux pour m'accompagner. La prudence s'imposait car l'endroit se trouvait sur le territoire des Comanches. Les Blancs durent aller à pied. Seul l'Apache n'avait pas voulu renoncer à son *mustang*. Nous arrivâmes au bord du canyon. Vous y voyez aujourd'hui quelques cactus géants. Il y en avait alors toute une forêt. C'est sur sa lisière que nous nous construisîmes une cabane. Le chantier était en bas, au bord de l'eau.

« Tkhlich-lipa n'avait pas menti. Le gisement était prodigieusement riche. Quatre hommes seulement pouvaient travailler, car il en fallait un pour garder la hutte, et un autre pour chasser. Ce dernier devait prendre les plus grandes précautions car le chef des Comanches du lieu, Ava-kouts, le Grand Bison, était renommé non seulement pour sa cruauté, mais encore pour son habileté à découvrir les pistes. Bien entendu, chacun des travailleurs avait auprès de lui, outre sa pelle et sa pioche, son fusil.

« Nous étions là depuis trois semaines environ. C'était l'Apache qui était de garde à la cabane. Le grand Dinters était à la chasse. Pendant que nous piochions courageusement au bord

du torrent, le Peau-Rouge s'ennuyait là-haut sous le soleil. Il s'était mis nu jusqu'à la ceinture, et se frictionnait le torse avec de la graisse d'ours, vieille recette indienne contre les piqûres d'insectes. Soudain, il entend un bruit derrière lui. Il se retourne et reconnaît aussitôt le redoutable chef comanche, qui brandit son fusil. Avant qu'il ait pu esquisser un geste, la crosse s'abat sur son crâne. Il tombe sans connaissance, et s'il n'a pas eu le crâne fendu, c'est parce que, par bonheur, il porte une coiffure faite de peaux de serpent et de queues de renard qui a amorti le coup.

« Ava-kouts le quitte pour fouiller la cabane. Il trouve nos sacoches pleines de pépites d'or et les suspend à sa ceinture. Puis, revenant à Tkhlich-lipa, il lui prend son poncho et abandonne sa propre veste de toile. La coiffure de l'Apache est également à son goût et il se la pose sur le crâne. Il siffle alors son cheval, qu'il avait laissé en arrière, mais découvre que le *mustang* de l'Apache assommé est bien meilleur. Il s'agit maintenant de scalper l'ennemi abattu et encore vivant. Le Comanche l'empoigne de la main gauche par les cheveux, et de la main droite, fait avec son couteau une entaille d'oreille à oreille. Cela fait il essaie d'arracher le scalp, mais n'y parvient qu'à moitié. Serpent à Sonnettes est réveillé par la douleur et agrippe les poignets de son adversaire. Une lutte s'engage. Grand Bison doit en sortir vainqueur car son adversaire a déjà perdu beaucoup de sang.

« Sur ces entrefaites, Dinters, qui a fait bonne chasse, revient vers la cabane. Il remarque les traces du Comanche et les suit. Au coin du bois, il voit les deux Indiens aux prises et prend le Comanche pour l'Apache dont il a dérobé le poncho et la coiffure. Il l'ajuste, mais, fort heureusement, le manque. Le Comanche entend la détonation, se retourne, et apercevant ce nouvel adversaire, saute sur le *mustang* de l'Apache et s'éloigne à bride abattue, abandonnant son fusil. Serpent à Sonnettes, fou de douleur et de rage, essuie ses yeux pleins de sang, bondit sur le cheval de son adversaire et se lance à sa poursuite,

empoignant son lasso. Le grand Dinters observe la scène sans rien y comprendre. Pour l'éviter, et ne pouvant franchir la muraille des cactus sur sa gauche le Comanche se dirige vers le sentier abrupt du canyon. Il ne se doute pas que quatre Visages Pâles sont au fond.

« Vous voyez sur l'autre rive cette étroite corniche qui monte vers le sommet. C'est le sentier en question. Il est difficile pour un piéton, et très dangereux pour un cavalier. Aussi ne fûmes-nous pas peu surpris de voir deux cavaliers le dévaler au grand galop. Le premier était monté sur le *mustang* de Serpent à Sonnettes, et portait sa coiffe et son poncho. Le second était un inconnu au crâne ensanglanté qui le poursuivait en essayant de l'attraper au lasso. Un cri nous parvint : « *Aguan selkhi no khi* » : Tirez-lui dessus. Je saisis mon fusil. Ils arrivaient au fond de la gorge. Le poursuivant, que la paroi de la falaise ne gênait plus, faisait déjà tournoyer sa corde. Je tirai. Il s'abattit. Quelques instants plus tard j'eus la douleur de constater que je venais de frapper à mort mon ami, dont les dernières paroles furent : « *Darteh litchane Ava-kouts* » : ce chien était Grand Bison. »

Le narrateur se tut, et laissa errer son regard embrumé sur la scène du drame. Nous respectâmes son silence. Après un moment, il reprit :

– Il nous avait donné de l'or. Nous lui avons donné du plomb. Nous avons appelé cette gorge *Mistake Canyon*, le Canyon de la Méprise, et ce nom lui est resté. Souvent, cette histoire a été racontée en ma présence, mais je n'ai jamais révélé que j'en avais été le triste héros. Mais aujourd'hui, ici, je ne peux plus me taire. Dites-moi si on a le droit de me traiter d'assassin ?

– Non, non, nous écriâmes-nous tous d'une seule voix. Tu es innocent. Mais qu'est-il arrivé au Comanche ? S'est-il échappé ?

– Non. Nous l'avons trouvé tout près d'ici. Son cheval avait trébuché sur un éboulis et l'avait renversé. Il y avait deux cadavres et non un seul. Telle est la loi de l'Ouest, vous le savez bien.

– Et les pépites ? L'or ?

– Après ce dramatique incident, nous en trouvâmes de moins en moins, malgré tous nos efforts. Et ce que nous avons pu emporter disparut bientôt... Le jeu, le vin... Je n'ai gardé qu'une seule chose. Le souvenir du moment où ma balle a abattu le cavalier rouge. Je revois sans cesse cet instant, et j'entends son cri d'agonie. Allons-nous-en. Je ne peux plus rester ici.

Nous nous remîmes en selle et reprîmes notre route le long de l'interminable canyon, en silence, accablés par le récit que nous venions d'entendre. Au bout d'une heure, vers la sortie du canyon, nous trouvâmes quelques cactus géants chargés de fruits. Ralph Webster s'arrêta alors et déclara :

– Messieurs, il est toujours bon de savoir jusqu'à quel point on peut compter sur les gens. M. Charley s'est joint à nous, et il ne nous quittera probablement pas de sitôt. Nous pouvons à tout moment tomber sur des Comanches, et être obligés de faire parler la poudre. Ne croyez-vous pas qu'il serait bon de faire faire un petit exercice de tir à notre nouveau compagnon ?

– Oui, qu'il tire, qu'il montre ce dont il est capable, firent-ils.

Seul Jos Hawley gardait le silence.

– Vous avez entendu, Sir, reprit Ralph, s'adressant à moi. J'espère que vous ne refuserez pas de fournir la preuve de vos aptitudes.

– Certes non, répondis-je. Mais je tiens à ne pas être seul à subir l'épreuve.

– Qui encore ? demanda-t-il, surpris.

– Vous, d'abord, ainsi que ces autres gentlemen. Cela va de soi.

– Vous trouvez que cela va de soi ? Je me demande pourquoi. Vous ne tirez probablement pas mieux que moi à l'époque où j'ai rencontré Old Wabble. Je vous aurais volontiers soumis à cette épreuve dès hier, mais je ne voulais pas vous faire honte devant les militaires. Maintenant nous sommes seuls, sans témoins prêts à rire.

– *Well !* Sur quoi faut-il tirer ?

– Vous voyez ces cactus, à cent cinquante pas environ. Ils portent des fruits. Voyons si vous êtes capable d'en atteindre un.

– Et vous, en êtes-vous capable, Mister Webster ?

– Quelle question ! Vous permettriez-vous d'en douter ?

– Vous exigez de moi une épreuve, parce que vous ne me connaissez pas. Mais je ne vous connais pas davantage. Il est donc naturel que vous m'apportiez, vous aussi, la preuve de vos talents. Quand vous l'aurez fait, je tirerai.

Il me regarda un moment d'un air stupéfait, puis éclata d'un rire auquel les autres firent écho. Puis il s'écria :

– Mes talents ? Elle est bien bonne ! Il faut que Ralph Webster apporte la preuve de ses talents ! Eh bien soit ! Vous savez peut-être qu'un homme de l'Ouest ne manque jamais une occasion de s'exercer au tir. Aussi vais-je faire droit à votre demande, si étrange qu'elle puisse paraître. Êtes-vous d'accord, gentlemen ?

Les neuf autres se déclarèrent d'accord et nous mîmes pied à terre. J'étais fermement décidé à tirer le plus mal possible et à me laisser plaisanter. Rirait bien qui rirait le dernier.

Bientôt les coups de feu retentirent. Webster et Hawley tiraient bien, sans plus ; les autres médiocrement. Quant à moi, mes trois balles allèrent si loin du but que les spectateurs éclatèrent de rire. Webster m'admonesta avec sévérité.

– C'est bien ce que je pensais ! Quand on met sa balle à vingt pas du but, on ne parle pas si fort, et on n'exige pas la preuve des talents de Ralph Webster. Croyez-moi, vous ne risquez d'atteindre ni un animal ni un Peau-Rouge et vous pouvez vous estimer heureux de nous avoir rencontrés. Malgré tout, vous me plaisez, et je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous restiez avec nous jusqu'au moment où vous pourrez poursuivre votre route seul sans danger.

Nous remontâmes à cheval. Ses paroles ne m'avaient pas offensé, car j'avais tout fait pour les provoquer. Après avoir traversé plusieurs plateaux coupés de ravins, notre route se mit à descendre vers le Rio Pecos, que nous comptions atteindre, sauf imprévu, le lendemain soir. De temps à autre, il y avait un peu d'herbe et quelques lauriers-roses. Dans l'après-midi, nous arrivâmes à un cours d'eau bordé de buissons. Au coucher du soleil, la vallée s'élargit, et l'endroit parut favorable à une installation pour la nuit. Il y avait assez d'herbe pour faire paître nos chevaux, et même quelques arbres.

Webster, que nous avions tacitement choisi pour guide, désigna un assez bon emplacement suffisamment vaste pour nos montures, bordé d'un côté par la rivière et entouré de buissons sur les trois autres. Quand nous fûmes démontés et déséquipés, Webster et Hawley partirent chasser un peu de viande fraîche. Ils revinrent peu après le coucher du soleil avec quelques poules sauvages que nous fîmes rôtir sur un feu de branches sèches dont le sol était abondamment garni. Je consommai ma part et, quittant le foyer, allai m'étendre près de mon cheval que j'avais laissé au bord des buissons.

Je préférais être seul, car la conversation des autres ne pouvait guère m'intéresser. D'ailleurs, depuis l'exercice de tir, je

m'étais tenu plutôt à l'écart. Mais le vieux Jos avait plusieurs fois rapproché son cheval du mien, pour m'adresser quelques mots sur un ton plus amical que celui qui lui était habituel. Cette fois encore, je le vis s'éloigner de ses compagnons et venir auprès de moi.

– Acceptez-vous ma compagnie, Sir, ou préférez-vous rester seul ?

– Restez, je vous en prie, Mister Hawley.

– Merci. Vous n'êtes pas bavard et moi non plus. Je ne vais pas vous faire de discours. Tout à l'heure, quand j'ai raconté l'histoire de la fatale méprise, vous n'avez rien dit. Mais j'ai senti à la façon dont vous m'écoutiez que vous aviez compris ma peine. C'est une chose terrible que d'avoir assassiné un ami.

– Vous n'êtes pas un assassin.

– Je suis profondément heureux de vous l'entendre dire. Vous ne faites pas beaucoup d'étincelles, ici dans l'Ouest, mais vous avez quelque chose qui fait qu'on vous aime bien. C'est pourquoi j'ai regretté que vous vous soyez révélé comme un si piètre tireur. On s'est moqué de vous. Ça ne vous fait rien ?

– Non. À chacun ses talents. Quand on n'a pas celui d'être bon tireur, on peut en avoir d'autres.

– Oui, mais à quoi servent-ils, ici, dans l'Ouest ? Mais je ne veux pas vous faire de peine en parlant de ce que vous ne savez pas. J'espère pouvoir un jour vous être utile. Assez bavardé. Dormons.

Il s'étendit sur le sol. Ceux qui étaient restés auprès du feu s'entretenaient bien trop bruyamment à mon gré. Mais ignorant qui j'étais, ils n'auraient certes pas accepté d'observation de ma part à ce sujet. Les Comanches n'étaient peut-être pas loin, ils le savaient fort bien. Et je le savais encore mieux, car j'avais lu le message de Winnetou. Avoir allumé du feu était une

imprudence encore plus grave que cette conversation trop sonore. La lueur, visible à travers la broussaille, pouvait trahir notre présence. Et même sans cela, l'odorat exercé des Indiens pouvait sentir la fumée à plusieurs centaines de pas. Aussi étais-je résolu à ne fermer les yeux ni les oreilles tant que le feu ne serait pas consumé.

Je restai longtemps couché ainsi, l'oreille contre terre et le regard balayant les buissons. Soudain je vis mon cheval cesser de paître, et pencher la tête de côté. Il aspira une bouffée d'air, fit un léger grognement et se tourna vers moi. Quelqu'un s'approchait, et ce quelqu'un était un Blanc. Sans quoi le cheval n'aurait émis aucun son. Le dressage à l'indienne le voulait ainsi.

– *Hich hoch !* fis-je à mi-voix.

Le cheval comprit mon commandement et se coucha. M'ayant prévenu, il ne manifestait plus aucun signe d'inquiétude. Celui qui s'approchait ne devait pas savoir que sa présence avait été découverte.

Il était probablement seul. Ayant senti l'odeur de notre feu, il avait dû laisser son cheval en arrière pour venir nous observer. Nous n'avions probablement rien à redouter de lui. Tout au contraire, un Visage Pâle isolé ne pouvait que souhaiter, vu les circonstances, de se joindre à nous.

Connaissant la direction dans laquelle il se trouvait, je me tournai de ce côté-là et fermai à demi les yeux pour guetter son apparition sans qu'il se rendît compte qu'il était observé.

Le feu jetait sa lueur au travers du feuillage. Je vis les branches se déplacer très légèrement. Un homme apparut, rampant avec prudence dans les buissons, sans bruit. Mes compagnons parlaient toujours aussi fort. L'homme, quel qu'il fût, allait probablement être obligé de couper une branche pour pouvoir observer ce qui se passait dans la clairière. Je ne m'étais

pas trompé : au bout d'une demi-minute, je constatai que quelques feuilles avaient disparu, et j'aperçus à leur place deux points phosphorescents : ses yeux. Mais il fallait une longue expérience de l'Ouest pour le savoir. Au-dessus de ses yeux, on apercevait comme une espèce de voile blanchâtre. C'était sans doute un vieux, il avait des cheveux blancs.

Soudain, il poussa un cri et bondit :

– Webster ! Ralph Webster est là ! C'est une vieille connaissance. Je n'ai pas besoin de me cacher.

Les hommes assis autour du feu accoururent, effrayés. Près de moi, Jos se leva d'un bond. Je restai étendu.

– Old Wabble, Old Wabble ! s'écria Webster. Puis, se corrigeant aussitôt : Fred Cutter ! Pardonnez-moi cette familiarité, Mister Cutter. Ma surprise en est cause.

C'était donc Old Wabble, que j'avais tant souhaité rencontrer, et dont nous parlions la veille ! C'était lui, en pleine lumière, en tous points semblable aux descriptions qu'on m'en avait faites. Il était grand et prodigieusement maigre. Il avait aux talons des éperons dont la roulette était d'un diamètre considérable. Ses jarrets nerveux étaient gainés de jambières qui devaient avoir au moins cent ans. Sa chemise malpropre laissait à découvert le cou et la poitrine. Quant à la couleur de sa veste, elle était indéfinissable. Il portait profondément enfoncé sur le crâne un chapeau à très larges bords, sous lequel on voyait un foulard dont les coins lui descendaient jusqu'aux épaules. Deux lourds anneaux d'argent pendaient à ses oreilles. Un long *bowie-knife* était passé à sa ceinture, et sa main osseuse tenait un fusil. Le visage était tel que Ralph Webster l'avait décrit la veille. Ce que cet ancien « roi des Cow-boys » avait de plus remarquable, c'était sa chevelure blanche, qui jaillissait de sous son chapeau comme une crinière et lui descendait presque jusqu'à la ceinture.

Il jeta un regard rapide et pénétrant autour de lui, secoua tous ses membres d'un tremblement délibéré, et répondit aux excuses de Webster.

– Pshaw ! Je sais bien qu'on m'appelle Old Wabble, le père la Tremblote, et je n'y vois pas d'inconvénient. Vous êtes drôlement imprudents. Vous allumez un feu qu'on peut sentir à vingt milles, et vous criez si fort qu'on vous entend encore dix milles plus loin. Si, à ma place, il y avait eu une demi-douzaine de Peaux-Rouges, ils vous auraient nettoyés en moins d'une minute : *it's clear !* Il y a des gens qui n'apprennent jamais rien. Et d'où venez-vous donc comme ça, *boys ?*

– Du Gila, répondit Webster.

– Et où allez-vous ?

– Au Pecos.

– Ça tombe bien. Je peux avoir besoin de vous, là-bas. Avez-vous vu le camp qui se trouve à quelques heures de cheval de *Mistake Canyon ?*

– Nous y avons passé une nuit.

– Les militaires y sont encore ?

– Oui.

– Bien, très bien ! Il faut que j'y remonte. Quelque chose à leur demander ; besoin de leur aide. Je vous raconterai ça. Mais il faut d'abord que j'aille chercher mon cheval que j'ai attaché là-bas, quand j'ai senti votre feu, pour venir voir. Je reviens tout de suite.

Il disparut de l'autre côté du ruisseau. Les dix hommes étaient encore comme pétrifiés de surprise. Ils se répandirent en exclamations. Je gardai le silence. Mon cheval était toujours couché. Pour qu'il pût recommencer à paître, je lui fis

doucement : « *Ssi, ssi !* ». Il se leva d'un bond et reprit son repas.

Bientôt Old Wabble revint, tenant son cheval par la bride. Après avoir traversé le ruisseau, il le laissa aller, s'assit auprès du feu, et déclara.

– Cette flamme est beaucoup trop haute : *it's clear !* Mais comme je viens d'arriver et que je sais que la région est sûre, laissons-la brûler. Combien de temps voulez-vous rester ici ?

– Rien que cette nuit.

– Vous y resterez aussi demain et la nuit prochaine.

– Ça me paraît difficile.

– Ça me paraît certain. Et vous allez savoir pourquoi. Mais je voudrais d'abord savoir qui vous êtes, tous. Je connais Ralph Webster. C'est chez moi qu'il a jadis tiré son premier élan. Et les autres ?

Webster nomma ses compagnons, puis, me désignant :

– Et celui-là, là-bas, c'est M. Charley, un savant français, qui cherche les vieilles tombes indiennes.

Old Wabble porta son regard sur moi. Je ne bougeai pas.

– Des tombes indiennes ? Quel drôle de métier ! Mais il est de l'Ouest, lui aussi ?

– Non, fit Webster. On l'a fait tirer aujourd'hui et il a manqué le but de plus de vingt pas.

– Hum ! Je vois ça. J'en ai vu de ces savants, qui venaient dans la savane pour écrire des livres, des livres sur la langue et l'origine des tribus indiennes. Je leur ai servi de guide, et je m'en suis rendu malade de souci. Il n'y en avait pas un qui sache de quelle main tenir un couteau ou un fusil. La science c'est la ruine de l'homme, *it's clear*. Mais j'ai une importante question à

vous poser. Avez-vous envie de quelques douzaines de scalps d'indiens.

– Pourquoi pas ? De quelle tribu ?

– Des Comanches. Bien sûr, ça ne sera pas facile. Avez-vous peur ?

– Certes non. Mais je ne joue jamais sans connaître les cartes. Commencez donc par nous expliquer de quoi il s'agit.

– Avez-vous entendu parler d'Old Surehand ?

À ce nom, tous firent un geste de surprise, et Webster demanda aussitôt.

– Old Surehand ? Lui ?

– Oui. Vous le connaissez donc ?

– Bien sûr. Nous le connaissons tous, sans l'avoir jamais vu. C'est le meilleur tireur du Far West.

– C'est peut-être trop dire. Sa balle ne manque jamais son but. D'où son surnom. Mais évidemment Winnetou et Old Shatterhand tirent tout aussi bien. Je connais Old Surehand depuis un certain temps et je l'estime. Il n'y a pas longtemps que nous nous sommes quittés. Je devais monter vers Fort Scranton, et il voulait se rendre sur le Rio Pecos, chez les Apaches Mescaleros, pour y faire la connaissance de Winnetou et d'Old Shatterhand. Peu après notre séparation, j'ai appris que les Comanches avaient déterré la hache de guerre. Il n'en savait rien, et comme son itinéraire passe par leur territoire, il se trouvait en grand danger. J'ai aussitôt fait demi-tour pour le prévenir, ce qui ne m'a pas été très difficile, car je connaissais sa route. Je l'ai rattrapé. Mais le Diable était contre nous. Il n'y avait pas un quart d'heure que je l'avais rejoint que nous étions attaqués par une horde de Comanches.

– Tonnerre ! Ils étaient nombreux ?

– Plus de cent.

– Et vous vous en êtes tirés ?

– Moi oui, mais pas lui, répondit Old Wabble dont le visage se creusa.

– Et vous l'avez abandonné ? Comment diable avez-vous pu faire ça ?

Le vieux bomba le torse, prit un air résolu et répliqua.

– Vous allez me faire des reproches, à moi Fred Cutter, qu'on appelle Old Wabble ? Vous ne vous êtes pas levé assez tôt pour ça. Un grain de réflexion vaut parfois dix livres de poudre. Parfaitement, je me suis échappé. Pourquoi pas ? Toute résistance était inutile. C'est pourquoi Old Surehand s'est rendu. Il n'était pas blessé, je l'ai vu. Allais-je l'imiter ? Captifs tous les deux, nous n'aurions probablement rien pu faire l'un pour l'autre, et personne n'aurait connu notre sort. Les Comanches nous auraient exécutés au poteau de torture, et on n'aurait appris qu'après notre trépas que nous étions tombés entre leurs mains et qu'ils nous avaient gratifiés d'un ticket d'aller pour les Chasses Éternelles. Non, pas de ça pour Old Wabble ! J'ai préféré prendre la poudre d'escampette. Leurs balles m'ont poursuivi, mais sans m'atteindre : *it's clear*. Sans quoi, vous verriez les trous. Je suis libre et je peux aller au secours de Old Surehand.

– Comment allez-vous faire ? C'est dangereux.

– Je le sais bien. Mais je ne peux pas laisser tomber ce valeureux chasseur. J'ai tout de suite pensé aux dragons qui campent près de *Mistake Canyon*, et je vais de ce pas demander leur aide.

– Viendront-ils ?

– Ils refuseront probablement, parce qu'ils ont repéré une autre tribu de Comanches. Mais je supplierai, je menacerai, jusqu'à ce qu'ils viennent.

– S'il est encore temps !

– *Well*, le temps presse. L'attaque a eu lieu ce matin à l'aube. Il faut que je laisse reposer mon cheval, qui est fourbu, jusqu'à demain matin. Je n'arriverai donc au camp que demain soir. Même en partant immédiatement, il faudra deux jours pour arriver sur place, et les Comanches n'y seront certainement plus. Il faudra donc les poursuivre, et ce n'est peut-être qu'au bout de deux jours encore, ou davantage, que nous pourrons les rattraper. Entre-temps, ils auront très bien pu faire un sort à Old Surehand. Mais je ne vois pas d'autre moyen de l'aider. Et je compte sur vous, Mister Webster.

– Comment cela ?

– Le commandant ne m'accordera probablement qu'une partie de son détachement. C'est pourquoi je vous demande de m'attendre ici jusqu'à ce que je revienne avec eux après-demain. Ensuite vous vous joindrez à nous. Dix gars de l'Ouest avec dix bons fusils, cela compte.

– Je ne dis pas non, et tels que je connais mes compagnons, ils seront d'accord. Mais j'ai peur que nous arrivions trop tard. Ne pourrions-nous pas essayer de libérer Old Surehand sans l'aide des troupes ? Cela nous ferait gagner deux jours entiers. Y avez-vous pensé, Sir ?

Old Wabble laissa errer son regard sur le cercle des assistants. Cet examen ne dût guère le satisfaire, car ses traits se tirèrent et il déclara.

– Cette proposition vous fait honneur, Sir. Mais il s'agit d'une entreprise des plus périlleuses. Ces hommes sont-ils prêts à risquer leur vie pour un étranger, même s'il s'agit d'Old Surehand ?

– Hum ! Demandez-le-leur vous-même, Mister Cutter.

Old Wabble les interrogea un à un. Webster et Hawley furent les seuls à répondre d'un ton ferme et décidé. Les autres acquiescèrent également, mais on sentait bien qu'ils auraient préféré que l'aventure fût moins risquée.

– *Well*, fit le vieux avec gravité, je sais à quoi m'en tenir. Puis, en me désignant, il ajouta : Quant à l'archéologue, qui met sa balle à vingt pas du but, il ne peut nous servir à rien. Avec une poignée de gars résolus et connaissant leur affaire, ça ne serait pas grand-chose. Old Shatterhand et Winnetou, tout seuls, sans l'aide de personne, ont réussi des coups encore plus difficiles. Je voulais d'abord aller chercher Winnetou. Mais je ne sais pas en quel point du Rio Pecos se trouvent ses *Mescaleros* et...

Il s'arrêta. Mon étalon, qui n'aimait guère la compagnie des chevaux inconnus, s'était mis à mordre le cheval d'Old Wabble, qui s'était par trop rapproché de lui.

– Qu'est-ce que c'est que cette bourrique qui s'attaque à mon cheval ? s'écria le vieux, en se levant d'un bond. Il accourut et saisit la bride de mon cheval, pour l'éloigner du sien. Mais l'étalon se dressa, entraînant Old Wabble au-dessus du sol et le fit retomber près de moi. Le vieux se releva en maugréant et voulut reprendre la bride. Mais je crus bon de l'avertir.

– Tenez votre cheval, mais pas le mien. Il n'obéit qu'à moi et si vous insistez, ses sabots vous écraseront.

L'étalon s'était en effet mis en position de défense, et se tenait prêt à envoyer une ruade au visage ou à la poitrine du vieux. Cependant, il avait tourné vers lui sa tête magnifique, et le spectacle qu'il offrait ainsi, à la lueur vacillante des flammes, était fait pour ravir tout véritable cavalier. Old Wabble, qui n'avait pas remarqué la beauté de ma monture, recula de quelques pas et poussa un cri d'admiration.

– *By Jove !* Quel cheval ! Voyons ça de plus près.

Il resta pourtant à bonne distance pour faire le tour de mon cheval. L'ancien « roi des Cow-boys » était connaisseur. Et son visage ravagé exprimait une admiration sans bornes.

– Je n'ai encore jamais vu une bête pareille ! fit-il. Il n'y a que chez les *Mescaleros* qu'on élève une race comme celle-là. J'en ai connu deux représentants, deux étalons noirs comme le vôtre, qui appartenaient à...

Il s'interrompit, s'approcha de moi et se pencha. J'étais toujours dans l'herbe. Il saisit le Tueur d'Ours et la carabine Henry, qui étaient encore dans leur gaine, les examina, les remit en place et me demanda.

– Ce cheval est à vous, Sir ?

– Oui, fis-je.

– Vous l'avez acheté ?

– Non.

– C'est un cadeau ?

– Oui.

Un sourire inexprimable parcourut son visage ridé. Il hocha la tête et ses yeux s'illuminèrent de joie.

– Et la veste de chasse que vous portez, c'est aussi un cadeau ? Et les jambières, Sir ?

– Oui.

– Et vous cherchez vraiment des tombeaux ?

– En ce moment, oui.

– Et vous vous appelez Charley ?

– Bien sûr.

– *Well !* J'ai entendu parler d'un Blanc dont le frère s'appelle Charley et je vous souhaite tout le succès possible dans vos explorations. Excusez-moi d'avoir mal jugé votre cheval. Cela ne se reproduira plus, *it's clear !*

Il revint vers le feu et s'assit. Il m'avait percé à jour, mais il ne voulait pas trahir mon incognito. Sans comprendre, les autres le regardaient avec étonnement. Il prit un air indifférent, et ils recommencèrent l'entretien interrompu. Cependant, je me levai et passai devant eux afin de quitter le campement, mais sans en avoir l'air. Je ne voulais pas éveiller leur attention.

En fait, j'avais d'excellentes raisons de vouloir m'éloigner. Old Surehand et Old Wabble avaient été attaqués. Ce dernier avait réussi à prendre la fuite. C'était un des hommes les plus sérieux, les plus expérimentés et les plus malins de tout le Far West. Je n'étais donc pas surpris de son assurance. J'étais sûr que les Comanches l'avaient poursuivi. Ils savaient bien qu'il irait chercher du secours pour sauver Old Surehand, et tenaient certainement à le rattraper pour le réduire à l'impuissance. Il avait marché très vite, mais on avait certainement lancé à sa poursuite les guerriers les mieux montés. L'avance qu'il avait prise ne devait donc pas être très considérable. Les poursuivants s'étaient peut-être arrêtés pour camper le soir venu. Mais ils avaient pu penser qu'il avait continué à chevaucher dans cette vallée sans obstacles, et en avaient peut-être fait autant. En ce cas, ils n'étaient peut-être pas très loin.

Après avoir franchi d'un bond le ruisseau, je me détournai. Mes yeux habitués à l'obscurité me permettaient de m'orienter sans difficulté. Je choisis un chemin tel qu'un cavalier devait l'éviter, et me sentais donc relativement en sécurité. Je n'en avais pas moins mon *bowie-knife* à la main, prêt à me défendre, car les Peaux-Rouges pouvaient avoir aperçu le feu et avoir mis pied à terre pour s'approcher en rampant.

Je m'éloignai donc ainsi, sans faire un pas avant de m'être assuré qu'il n'y avait pas d'ennemi dans mon voisinage immédiat. Lorsque l'odeur du feu fut devenue à peine perceptible, je m'arrêtai. C'était le point critique, l'endroit décisif. Je m'assis pour attendre. Si les poursuivants s'étaient arrêtés pour camper, ils ne viendraient pas, et nous les rencontrerions demain matin. S'ils avaient continué leur route, ils avaient dû sentir le feu, et s'arrêteraient probablement pour se concerter. En ce cas, je voulais surprendre leurs paroles.

Au bout de plus d'une heure d'attente, je me dis que je m'étais déplacé pour rien, et me levai pour regagner notre campement.

J'eus alors l'impression que quelque chose bougeait sur la pente. Je prêtai l'oreille. Oui, il y avait quelqu'un. Je m'accroupis aussitôt derrière un buisson.

Le bruit se rapprocha. Je distinguai le pas des chevaux assourdi par le gazon. Ils étaient tout au plus trois. Mais j'aperçus bientôt les cavaliers. Ils n'étaient que deux. Leurs silhouettes se dessinaient clairement sur l'horizon. C'étaient des Indiens. Ils passèrent tout près de moi. Je les suivis. Chaque fois que je faisais tant soit peu de bruit, le pas des chevaux me faisait écho. Mais l'un d'eux s'arrêta soudain, renifla bruyamment, et dit, dans la langue vulgaire des Comanches, qui ressemble à celle des Chochones.

– Uff ! On dirait que ça sent la fumée ?

L'autre renifla également et dit.

– Oui, il y a de la fumée.

– Le chien blanc a eu l'imprudence de faire du feu.

– S'il a fait ça, ce n'est pas un grand guerrier, un homme de l'Ouest n'aurait pas commis une telle imprudence.

– Oui. Il doit manquer d'expérience. Mon frère et moi n'aurons pas grand mal à le scalper.

– Nous n'avions pas besoin d'être plus de deux à le poursuivre. Mon frère voulait camper à la nuit. Il est heureux qu'il ait suivi mon conseil, et que nous ayons continué notre course. Prenons son scalp et retournons aussitôt à *Saskuan-kui*[4] où nos guerriers nous ont précédés.

Ils mirent pied à terre et attachèrent leurs chevaux, puis s'avancèrent à pied. Je les suivis. Toute leur attention se portait en avant. Je n'étais qu'à huit pas de celui qui marchait le second. Allais-je attendre qu'ils arrivent en rampant auprès de notre feu ? Non : c'eût été une grave erreur. Il fallait attaquer tout de suite. Je n'hésitai pas. Remettant ma lame au fourreau, je tirai mon revolver. En trois ou quatre bonds, j'eus rejoint le Peau-Rouge et lui assenai sur le crâne un tel coup de crosse qu'il s'effondra. Celui qui marchait en avant entendit le bruit, s'arrêta, se retourna et demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que mon frère...

Il ne put achever. J'étais sur lui. Ma main gauche agrippa son cou, et, de la droite, je l'assommai lui aussi. Ils avaient des lassos. Je les ligotai l'un à l'autre dos à dos, si serré qu'ils ne pourraient pas remuer même après avoir repris connaissance. Par surcroît, je les attachai à l'arbre le plus proche, pour les empêcher de se rouler sur le sol. Ils étaient immobilisés. Je regagnai notre camp.

Une fois arrivé, je me recouchai sans rien dire à l'endroit où je m'étais tout d'abord installé. Old Wabble me jeta un regard interrogateur. Les autres ne s'étaient même pas aperçus de ma longue absence.

---

[4] L'eau Bleue.

– Vous n'étiez pas là, Sir, et vous ne savez pas ce que nous avons décidé. Je ne vais pas aller jusqu'au camp des dragons, dit-il.

– Avez-vous une autre idée ? demandai-je. Un autre plan ?

– Oui. J'avais oublié une chose à laquelle j'aurais dû penser tout de suite. Vous avez entendu parler de Old Shatterhand ?

– Certes.

– Eh bien, ce chasseur se trouve dans les environs du Rio Pecos. J'ai décidé d'aller le trouver et de lui demander son aide. Croyez-vous qu'il nous l'accordera ?

– J'en suis convaincu.

– *Pshaw !* fit Webster d'un ton dédaigneux. Comment Mister Charley pourrait-il savoir ce qu'un homme comme Old Shatterhand est disposé à faire ?

– Je ne suis pas aussi ignorant que vous paraissez le croire, protestai-je. Certes, je ne porte pas un des grands noms de l'Ouest, mais je n'aurais peut-être pas commis des fautes comme celles que vous avez commises.

– Nous ? Des fautes ?

– Parfaitement. Vous vous êtes laissé surprendre par Mister Cutter sans avoir remarqué qu'il s'approchait.

– Et vous, vous l'avez remarqué ?

– Oui.

– Vous vous moquez de nous, Mister Charley.

– *Pshaw !* Je peux prouver ce que j'avance, Mister Cutter, dites-nous donc si, pour mieux nous voir, vous n'avez pas coupé une branche dans le buisson qui vous dissimulait !

– Parfaitement. Vous l'avez certainement vu. Sir, sans quoi vous ne le sauriez pas.

– Si vous l'avez vu, pourquoi ne nous avez-vous rien dit ? demanda Webster. Et si ç'avait été un Peau-Rouge !

– Je savais que c'était un Blanc.

– Ce n'est pas possible !

– Vous prétendez connaître l'Ouest et vous ne savez pas comment on peut, en pleine nuit, distinguer un Rouge d'un Blanc sans le voir ! Et vous avez commis une faute encore plus grave. Une faute qui peut vous coûter la vie.

– Ah çà, par exemple ! Et auriez-vous la bonté de nous faire connaître cette faute qui met notre vie en danger ?

– Volontiers. Vous savez peut-être ce que font les Peaux-Rouges quand un Blanc leur échappe ?

– Bien sûr. Ils le poursuivent à cheval, pour le reprendre. Tout le monde sait ça !

– Alors ! Mister Cutter a échappé aux Comanches. Croyez-vous qu'ils ne l'aient pas poursuivi ?

– Enfer et damnation ! s'écria Old Wabble en se frappant le front. C'est pourtant vrai, Sir. Comment ai-je pu ne pas penser à ce danger ? Les Rouges sont certainement sur mes traces et ils feront tout pour s'emparer de moi.

– Et vous n'avez même pas posté de sentinelles !

– Ça va être fait tout de suite.

– Ça ne suffit pas.

– Que faut-il encore ? Dites vite, Sir ? Je ferai ce que vous jugez nécessaire.

Je goûtais un plaisir infini à observer les visages des autres qui portaient, tantôt sur moi, tantôt sur Old Wabble, des regards empreints de la plus vive stupéfaction. Webster, les yeux écarquillés, demanda.

– Ce que ce Monsieur juge nécessaire ! Croyez-vous donc que Mister Charley sache ce qu'il faut faire dans une situation comme la nôtre ?

– Oui, je le crois. Vous venez de constater qu'il a mieux pensé à notre sécurité que nous-mêmes. Alors, Mister Charley, que nous conseillez-vous ?

– Quand les poursuivants arriveront, déclarai-je, ils sentiront notre feu. Ils sont peut-être déjà en train de nous observer. À votre place, j'enverrais quelques éclaireurs pour fouiller le chemin jusqu'à l'endroit où l'odeur de notre feu est perceptible.

– *Well,* Sir, *very well !* Nous ne perdrons pas une minute. Mister Webster, envoyez donc trois ou quatre de vos hommes en patrouille. C'est indispensable.

– Oui, répondit Webster. C'est curieux que nous n'y ayons pas pensé nous-mêmes et qu'il ait fallu un archéologue pour nous le rappeler. J'y vais moi-même et j'emmène quatre hommes.

– Qu'ils ouvrent bien leurs yeux et leurs oreilles, sans quoi ils ne verront ni n'entendront rien : *it's clear !*

Webster choisit quatre hommes et s'en fut avec eux. Je savais qu'ils trouveraient les deux Comanches ligotés et leurs chevaux, et je riais d'avance de la tête qu'ils feraient. Ceux qui étaient restés auprès du feu continuèrent à échanger des monosyllabes, cependant que j'attendais, couché à l'ombre des buissons, le retour des éclaireurs.

Ils revinrent au bout de plus d'une heure. Webster marchait en tête, suivi de deux hommes qui menaient les chevaux, et de deux autres qui tenaient chacun un Comanche. Ils les avaient séparés. Avant même d'avoir atteint le feu, Webster s'écria :

– Mister Cutter, regardez ce que nous ramenons.

Old Wabble se leva d'un bond, toisa les Peaux-Rouges qui avaient repris leurs esprits, et s'exclama :

– Deux Indiens, deux Comanches. Je reconnais leur peinture de guerre. D'où sortent-ils ?

– Nous les avons trouvés.

– Mais on ne trouve pas les Indiens sur le sentier de la guerre. Il faut les capturer.

– C'est bien ce que j'ai cru jusqu'à présent, mais il n'en est rien. Nous les avons vraiment trouvés, littéralement trouvés, ligotés l'un à l'autre et attachés à un arbre. Et bientôt après, nous avons également trouvé leurs chevaux.

– Pas possible !

– Oui, c'est à peine croyable. Mais c'est pourtant vrai. Qui donc a pu les maîtriser et les ligoter ? Il doit y avoir des Blancs dans le voisinage. Ils ont fait ça sans savoir que nous sommes là.

Le vieux me jeta un bref regard, hocha la tête et dit :

– Oui, des Blancs. Ou plutôt, un seul Blanc.

– Un seul ?

– *Yes*. Les Rouges sont-ils blessés ?

– Non. Ils ne portent pas trace de blessures.

– Il n’y a donc pas eu de lutte. Ils ont été maîtrisés sans pouvoir se défendre. Il n’y a pas beaucoup de gens qui soient capables de faire ça. Il n’y a guère que celui dont j’ai prononcé le nom tout à l’heure.

– Tonnerre ! Vous voulez dire Old Shatterhand ? C’est lui qui les a assommés et ligotés ?

– Ça ne me paraît pas douteux.

– Vous aviez donc raison de dire qu’il doit se trouver dans les parages. Il faut le chercher.

– Ça ne sera probablement pas nécessaire. Il sait certainement que nous sommes ici, et que nous avons besoin de lui. Fiez-vous à lui. Il sera là au moment voulu.

– On croirait à vous entendre qu’il sait tout. Après tout ce n’est qu’un homme. Il ne peut savoir que ce qu’il voit et entend. Mais ne discutons pas là-dessus, Sir ! Dites-nous plutôt ce que nous allons faire de ces deux prisonniers. Il n’est guère question de les emmener. Ils nous encombreraient, et d’ailleurs ce serait assez dangereux. Mais nous ne pouvons pas non plus les relâcher.

– Ce serait une sottise ; *it’s clear*.

– Alors une balle dans la tête, c’est ce qu’il y a de mieux. Nous en serons débarrassés. Et après tout, ils ne l’ont pas volé.

– Pas de précipitation, Sir ! Ce n’est pas nous qui les avons pris, c’est Old Shatterhand. Vous savez sans doute qu’il ne tue jamais un Peau-Rouge sans y être absolument contraint.

– Je ne veux pas le savoir. D’abord, il n’est nullement certain qu’il soit là. En ce cas, ces prisonniers ne sont pas à lui, mais à nous. Enfin... eh bien enfin nous allons maintenant discuter à leur sujet et la loi de la Prairie aura le dernier mot. Vous en êtes ?

– Non. Ces Indiens ne me concernent pas. Mais je vous écouterai.

– D'accord. Commençons !

Les deux Comanches, ligotés, étaient couchés par terre devant le feu. Les Blancs s'assirent en cercle pour discuter. Peut-être les Peaux-Rouges comprenaient-ils l'anglais et savaient-ils de quoi il était question ? Mais rien dans leur attitude ne le laissait paraître. La discussion ne dura que quelques minutes, et il fut décidé que les captifs seraient fusillés sur place. Seul Jos Hawley avait voté contre. Webster, sans perdre une minute, donna l'ordre à trois de ses hommes d'emmener les prisonniers et d'exécuter la sentence dans le voisinage. C'est alors que je crus bon d'intervenir.

– Halte, Mister Webster ! Encore un moment. Votre jugement est entaché d'un vice qui le rend sans valeur.

– Qu'est-ce que vous savez de la loi de la Prairie ? De quel vice s'agit-il ?

– Il y en a plusieurs. D'abord, il y a l'un de nous qui n'a pas pris part à la discussion.

– Mais Mister Cutter n'a pas voulu.

– Il ne s'agit pas de lui, mais de moi. J'appartiens à votre groupe, et on n'a pas le droit de m'exclure d'une délibération aussi importante.

– Sans blague ! fit Webster. Vous n'appartenez nullement à notre groupe : vous êtes sous sa protection, Sir. De la minute où vous n'y serez plus, votre vie ne sera plus en sûreté.

– Ne discutons pas là-dessus, Mister Webster. Ma personne n'est pas en cause. Mais il y a un second vice : c'est que vous n'avez pas échangé une parole avec ces Peaux-Rouges. On ne condamne tout de même pas les gens à mort sans les entendre. Enfin, un prisonnier ne peut appartenir qu'au

vainqueur, et à personne d'autre. Mais qui d'entre vous peut prétendre avoir vaincu et capturé ces deux Comanches.

– Ne dites donc pas de bêtises ! Ces types sont à nous. À moins que vous puissiez nous dire qui est l'homme mystérieux qui les a vaincus, et que nous ne voyons pas.

– Je peux vous le dire, et d'ailleurs il ne se cache pas, il est bien visible, Mister Webster.

– Eh bien, montrez-nous-le donc !

– Il est devant vous. C'est moi.

– Vous ! Tonnerre ! C'est vous qui avez assommé et ligoté ces deux Peaux-Rouges ? Si vous êtes capable d'en faire autant à un seul d'entre eux, je veux bien ne jamais avoir été un homme du Far West.

– Eh bien vous ne l'avez jamais été.

– Vraiment ! Mais pour accomplir un tel exploit, il faudrait être aussi fort que Old Shatterhand. Vous n'en avez tout de même pas la prétention.

– Je l'ai. Et je vais vous le prouver. Attention !

J'étais resté couché jusque-là, mais je me levai d'un bond, l'empoignai de ma main droite par la ceinture, le balançai plusieurs fois au-dessus de ma tête, et le posai à nouveau sur ses pieds. Je demandai alors :

– Cela vous suffit-il, ou faut-il encore que je vous montre l'effet que peut produire mon poing sur votre crâne.

Avant que Webster eût pu répondre, un des captifs s'écria :

– Old Shatterhand ! C'est Old Shatterhand.

Il ne m'avait pas reconnu tant que j'étais étendu dans l'ombre. Mais je venais de me lever en pleine lumière. Je m'approchai de lui et l'interrogeai.

– Le guerrier Comanche captif me connaît-il ?

– Oui, répondit-il.

– Où m'as-tu vu ?

– Dans le Llano Estacado. J'étais au nombre des vingt guerriers qui étaient venus à la rencontre de leur chef Tevua-chohé et de son fils Chiba-bigk pour les protéger contre les « Vautours ». Mais nous sommes arrivés trop tard. Tevua-chohé était déjà tombé sous les balles des meurtriers.

– C'est exact. Tu parles assez bien la langue des Visages Pâles et tu as par conséquent compris ce qu'on a dit jusqu'à présent.

– Oui. Nous avons également entendu qu'Old Shatterhand a parlé pour notre vie.

– C'est ce qu'il fait toujours. Je suis un ami des guerriers rouges, et je regrette toujours de vous voir lever le tomahawk contre les Visages Pâles, car je sais que vous pouvez vaincre une fois, mais que cela ne fera que précipiter votre perte. Vous saurez vous aussi que je ne veux pas la mort de l'homme rouge.

– Nous sommes des guerriers. Nous ne craignons pas la mort.

– Je le sais. Mais la vie vaut mieux que la mort. Et vous n'aurez point de gloire si votre tribu apprend que vous vous êtes laissés prendre sans défense et fusiller ensuite. Votre vie va dépendre des réponses que vous ferez à mes questions. Comment s'appelle le chef auquel ta tribu obéit ?

– C'est *Vupa-Umugi*[5], que personne n'a jamais vaincu.

– Où sont vos tentes ?

– Je ne le dirai pas.

– Vos guerriers sont partis en campagne ?

– Oui.

– Combien sont-ils ?

– Je ne dis rien.

– Où sont-ils en ce moment ?

– Je ne sais pas.

– Contre qui marchent-ils ?

– Je le sais, mais je ne le dirai pas.

– Tu n'es pas bavard. Tu es un brave guerrier, qui aime mieux risquer sa vie que trahir les siens. Cela doit plaire à tout brave guerrier. Cela me plaît. Rentrez chez vous et dites à vos chefs et à tous vos hommes qu'Old Shatterhand sait apprécier le courage et le silence.

Je me penchai pour les délier de leurs entraves. Cela fait celui qui avait parlé s'écria :

– Old Shatterhand nous délie et nous dit de partir. Nous sommes donc libres et pouvons aller où bon nous semble ?

– Oui.

– Et nos armes et nos chevaux ?

---

[5] Grand Tonnerre.

– On va vous les rendre. Old Shatterhand n'est pas un voleur.

– Uff ! Uff ! Allez-vous nous suivre pour savoir où nous allons ?

– Non. Je vous en donne ma parole.

– Uff ! Uff ! Old Shatterhand n'a jamais trahi sa parole. Il est le plus noble des Visages Pâles. Nous le dirons sitôt que nous serons revenus à nos tentes.

– Il y a beaucoup d'autres Visages Pâles qui sont comme moi.

– Voici vos armes. Vos chevaux sont là. Allez ! Mais nous allons monter bonne garde. Si vous restez ici, ou si vous revenez pour nous guetter, nos balles ne vous manqueront pas.

– Nous allons partir sans même nous retourner. Howgh !

Jusque-là tous les Blancs avaient gardé le silence. Mais Webster s'approcha de moi et me demanda.

– Est-ce que c'est sérieux, Sir ? Vous voulez vraiment les relâcher ?

– Oui.

– Vous ne m'en voudrez pas, Sir, mais je dois vous dire que c'est là une erreur qui...

Je l'interrompis d'une brève question.

– Vous savez maintenant qui je suis ?

– *Yes.*

– Vous savez que je ne suis pas ce Mister Charley que vous considériez comme la moitié d'un idiot et un imbécile tout entier.

– Oui, je sais que vous êtes Old Shatterhand, Sir.

– En ce cas taisez-vous, et abstenez-vous de me donner des instructions et de critiquer ce que je fais. Vous êtes un brave homme, un homme de l'Ouest comme il en faut, mais je n'ai que faire de vos observations. Quand on est capable de prendre Hatatitla, le célèbre étalon d'Old Shatterhand, pour un cheval de trait, on n'a pas de conseils à me donner. Basta !

Après cette admonestation, je le plantai là. J'avais mes raisons pour lui parler sur ce ton. Si nous restions ensemble et s'il se butait dans son amour-propre, il risquait de nous mettre en danger. C'est pourquoi j'avais jugé nécessaire d'exprimer mes reproches d'une manière qui ne m'était pas habituelle.

Les Comanches montèrent à cheval, me firent un geste de reconnaissance et s'éloignèrent sans un regard pour les autres. Old Wabble lui-même ne put se contenir.

– Ah les... grommela-t-il. Comme si nous n'existions pas ! Vous ne croyez pas que vous avez été trop bon pour eux, Mister Shatterhand ?

– Non.

– Loin de moi l'idée de vous juger. Mais vous n'auriez peut-être pas dû promettre que nous ne les suivrons pas. Si nous voulons sauver Old Surehand, il faut tout de même savoir où on l'a emmené.

– Je le sais. Je les ai écoutés avant de les assommer. Ils l'ont emmené au Saskuan-kui, à l'Eau Bleue.

– Très bien. Savez-vous où c'est ?

– Oui. J'y suis allé deux fois.

– Mais j'ai peur qu'ils racontent ce qui s'est passé et n'annoncent notre venue.

– Tout au contraire ! Sans quoi je ne les aurais pas laissé partir. C'est une manœuvre qui tournera à notre avantage. D'ailleurs je n'ai pas dit un mot d'Old Surehand. Ils supposeront donc, soit que je ne sais rien, soit que je n'ai aucune raison de me soucier de lui. Croyez-moi, Mister Cutter, je n'ai commis aucune erreur. De plus, nous avons également l'avantage d'être débarrassés des deux Comanches. Ils nous auraient beaucoup gênés, et je n'aurais jamais admis qu'on les tue.

– Vous avez raison, Sir ; *it's clear*. Et vous croyez vraiment que ces deux types ne vont pas revenir en catimini ?

– Ils ne reviendront pas. Mais pour ne négliger aucune précaution, nous allons partir d'ici, éteindre le feu, et chercher un autre endroit. Et sans plus tarder.

Après avoir piétiné le feu, nous trouvâmes un bon emplacement un peu plus en arrière. Nous nous couchâmes après avoir posté deux sentinelles. Je restai longtemps éveillé, et j'entendis mes compagnons s'entretenir à mi-voix.

Je savais bien de quoi ils parlaient : du bon tour que leur avait joué ce Mister Charley qui n'était autre qu'Old Shatterhand. Mais Old Wabble était enchanté de m'avoir reconnu le premier.

2

PRÈS DE L'EAU BLEUE

Le lendemain matin, il fallut d'abord savoir quels étaient ceux qui étaient disposés à aller jusqu'à *Saskuan-kui*. Tous me demandèrent avec insistance de les emmener. Maintenant qu'ils savaient qui j'étais, ils étaient sûrs du succès. Ralph Webster lui-même, malgré les reproches reçus la veille, manifestait un enthousiasme incontestablement sincère, et Jos Hawley mit l'occasion à profit pour me dire :

– Qui eût pu penser, Sir, que vous étiez Old Shatterhand ! Je ne suis qu'un vieux coureur de Prairie, sans aucune prétention. Mais, mettez-moi à l'endroit qu'il faut, et vous verrez que je vous ferai honneur.

En partant, je suivis d'abord pendant une heure environ le cours d'eau au bord duquel nous avions campé. Ensuite la vallée quittait la direction de l'est pour prendre celle du sud. Le gazon était piétiné, et Old Wabble mit pied à terre pour examiner les traces.

– Laissez donc, Mister Cutter, lui dis-je. C'est inutile, et de plus, cela nous est interdit. J'ai donné aux Comanches ma parole que nous ne suivrions pas leur piste.

– Vous croyez donc que ce sont leurs traces ? Hum ! Je suis tenté d'en douter. S'ils étaient venus à cheval jusqu'ici, nous aurions déjà vu des traces de sabots sur notre route.

– Non. Entre leur départ et le nôtre, il s'est écoulé assez de temps pour que l'herbe se redresse. Mais ici, où ils ont

probablement campé et d'où ils ne sont partis que très récemment, les traces sont encore fraîches.

– Votre argument me paraît juste, mais je me demande si ces Indiens ont été bien prudents de passer la nuit à une heure seulement de notre campement.

– Pourquoi ? Je les ai relâchés et leur ai promis de ne pas les suivre. Ils se sont donc sentis en parfaite sécurité. En outre on va beaucoup plus vite à cheval le jour que la nuit. Un homme avisé se reposera donc pendant la nuit, et non pas de jour, et je tiens les Comanches pour des gens avisés. Au bout d'une heure de chemin, ils n'ont pas hésité à s'arrêter pour attendre le jour. Le jour venu, ils ont repris leur route, comme vous le voyez aux traces qui descendent vers le cours d'eau, là, à droite, et qui sont si fraîches qu'elles ne peuvent pas dater d'hier soir.

Old Wabble prit un air résolu et dit en souriant :

– Vous dites que vous tenez parole et ne voulez pas examiner leurs traces. Mais cela me paraît impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que nous suivons le même chemin qu'eux, et sommes par conséquent obligés d'observer leurs traces. Vous ne voulez tout de même pas que nous marchions les yeux fermés ?

– Non, car nous n'allons pas suivre leurs traces.

– Pourquoi ? Parce que vous le leur avez promis.

– Nous avons une autre raison, encore bien meilleure. Les Peaux-Rouges suivent ce cours d'eau, probablement pour pouvoir plus facilement abreuver leurs chevaux. Il mène au Rio Pecos, mais en décrivant un arc de cercle assez long. Ils font donc un détour. Nous, nous allons quitter le cours d'eau ici-même et aller jusqu'au Pecos en ligne droite. Nous arriverons donc avant eux au Saskuan-kui. Je n'ai pas besoin de vous expliquer l'avantage que cela présente.

Le sourire d'assurance disparut du visage d'Old Wabble et il dit :

– S'il en est ainsi, Mister Shatterhand, vous avez raison. Je vois que j'ai encore beaucoup à apprendre de vous ; *it's clear*. Mais, dites-moi, le chemin que vous vous proposez de prendre est-il très difficile ?

– Pas du tout. Il descend tout le temps. Le terrain est presque toujours plat. C'est tantôt du rocher, tantôt du sable. Évidemment il n'y a pas d'eau. Il faudra patienter jusqu'au Rio Pecos.

– Et les Comanches y sont. Cela ne nous empêchera-t-il pas d'arriver jusqu'à l'eau dont nous aurons si grand besoin après cette chevauchée ?

– Non. Je connais bien le Saskuan-kui. Nous l'atteindrons en un tout autre endroit, et nous pourrons tranquillement faire boire nos chevaux.

– Well, me voilà rassuré. Je vois que sous votre direction notre sécurité sera totale. Et je vais vous dire quelque chose : je suis plus vieux, beaucoup plus vieux que vous. Il serait donc naturel que vous me choisissiez pour chef. Mais je veux... oui... je veux...

Il avait visiblement du mal à exprimer la décision qu'il venait de prendre. Ses membres s'agitaient en tous sens comme si toutes ses articulations s'étaient soudain défaites. Au bout d'un certain temps, il reprit son calme et poursuivit :

– Oui. J'y renonce. Je me soumets à votre autorité. Soyez notre chef. C'est la première fois que pareille chose arrive à Old Wabble. J'espère que vous vous en rendez compte, hein, Mister Shatterhand ? *It's clear !*

En effet, jamais Old Wabble n'avait accepté de se subordonner à qui que ce fût. Je me rendais compte de l'effort

que cette décision avait dû lui coûter. Il me regardait, les yeux écarquillés, attendant sans doute mes remerciements et mes félicitations. Mais je fus obligé de le décevoir.

– Non, ce n'est pas aussi clair que vous le croyez. Nous sommes de libres citoyens de l'Ouest, et non des soldats soumis à l'ordre hiérarchique. Nous avons tous les mêmes droits et les mêmes devoirs.

– Mais, Sir, vous ne pouvez exiger que nous soyons tous toujours du même avis.

– Certes non.

– Alors, qu'arrivera-t-il si nous nous disputons ?

– Des disputes ? Entre hommes raisonnables, ça n'existe pas ! Si nous avons des divergences de vues, nous en débattrons, Mister Cutter.

– Well, nous débattrons. Et puis après ?

– Et puis après nous agirons conformément à l'opinion la plus raisonnable.

– Et si les autres sont d'avis que ce n'est pas l'opinion raisonnable ?

– Eh bien, cela signifiera qu'ils sont des imbéciles, et je ne fréquente pas les imbéciles.

– Que... qui... quoi... ? fit-il.

Son visage prit une expression prodigieusement amusante, où se mêlaient la ruse et la stupéfaction. Après quelques instants d'immobilité, ses membres furent de nouveau parcourus de leur frémissement habituel, et il reprit.

– Alors, comme ça, vous ne fréquentez pas les imbéciles ! Alors, comme ça, les imbéciles, ça ne peut être que nous ?

– Je veux simplement dire que je me garderai toujours de m'opposer à une opinion raisonnable.

– Ah oui ! Et si cette opinion raisonnable se trouve être la vôtre, et si nous ne sommes pas du même avis, et refusons de faire ce que vous dites ?

– Alors je vous planterai là et m'en irai.

– En ce cas, ce qu'il y aura à faire ne sera pas fait.

– Si, parce que je le ferai tout seul. Un homme raisonnable fait plus d'ouvrage tout seul qu'avec dix autres qui lui gâchent son travail.

– En d'autres termes, Old Shatterhand a toujours raison ; il faut donc toujours faire ce qu'il dit, sans quoi il s'en va.

– C'est à peu près ça, mais en plus poli.

– C'est bien ce que je disais : vous êtes notre chef.

– Non : car je n'exige pas l'obéissance passive. Il faut que chacun ait le droit d'exprimer son opinion. Et en ce qui vous concerne, Mister Cutter, je suis convaincu que vous ferez toujours ce qu'il y a lieu de faire et que vous n'entreprendrez jamais rien de déraisonnable.

Son visage ridé s'illumina de plaisir, et il s'écria d'un ton joyeux :

– À la bonne heure, Sir, *it's clear !* Nous n'avons pas de chef, mais si les autres ne comprennent pas que vous avez raison, nous les laisserons tomber. En avant !

Nous montâmes au flanc de la vallée puis, arrivés au sommet, tournâmes à angle droit. En haut, le terrain était plat, et nous pûmes faire galoper nos chevaux, qui s'étaient copieusement abreuvés en bas. Old Wabble était auprès de moi, en avant des autres, et jetait de temps en temps des regards

admiratifs sur mon étalon noir, auquel notre allure rapide ne devait pas déplaire.

Malgré son âge, le vieux était un cavalier remarquable. Ses longs cheveux blancs flottaient derrière lui, comme la crinière sombre de Winnetou. Je dois dire toutefois que, dans la vallée, il m'avait déçu. Ses objections n'attestaient pas la sûreté d'observation et de jugement qui sont l'apanage du chasseur éprouvé. Aussi bien l'ancien « roi des Cow-boys » n'avait-il jamais exercé son activité que dans la savane, en terrain libre. Il n'avait pas acquis les qualités qui ne se développent qu'à l'école de la forêt touffue et des montagnes tourmentées. Mais, dans son domaine, il méritait la plus totale confiance.

Nous chevauchâmes longtemps côte à côte sans qu'il rompît le silence. Je lui en fis l'observation. Il répondit :

– Je parle volontiers, Sir, mais je sais que vous préférez les actes aux paroles. Chacun sait qu'avec Winnetou, vous passez des journées entières sans un mot superflu. Même au moment du danger, alors que d'autres se concerteraient interminablement, il vous suffit d'un clin d'œil ou d'un bref regard. Je me tais, pour que vous ne me considériez pas comme un bavard : *it's clear*.

– Il est vrai que Winnetou s'exprime mieux en actes qu'en paroles. Et je serai heureux de constater que je m'entends avec vous aussi bien qu'avec lui, Mister Cutter.

– Ne vous en faites pas, Sir ! Je ne suis pas entièrement dépourvu d'expérience, et je m'efforcerai de vous prouver que je puis vous être utile...

Nous traversâmes le terrain rocheux que j'avais décrit. Dans l'après-midi, le sol devint gazonneux. Nous nous rapprochions d'un affluent du Rio Pecos, bordé de roseaux. Je connaissais déjà ce cours d'eau, que nous suivîmes jusqu'à son

embouchure. Deux heures nous séparaient du coucher du soleil, et nous n'étions plus qu'à une heure de marche de Saskuan-kui.

Cette « Eau Bleue » était un petit bassin alimenté par des sources voisines, et dont le trop plein se déversait dans le Rio Pecos. Ses rives étaient abondamment garnies d'ormes et de cotonniers, au-dessus desquels planaient les ombrages des pécans et des chênes. L'eau était d'une couleur bleu foncé, d'où le nom de Saskuan-kui que lui avaient donné les Indiens. En aval de l'endroit où nous nous trouvions, le lac se déversait dans le Rio Pecos, que nous devions traverser. Plus bas, il y avait un gué, mais nous ne devions pas l'utiliser parce que les deux Comanches qui remontaient le fleuve auraient découvert nos traces. Il fallait donc traverser à la nage. Le fleuve était assez large à cet endroit. Mais il faisait une telle chaleur que ce bain forcé nous fut plutôt agréable.

Arrivés sur l'autre rive, nous cherchâmes d'abord s'il y avait des traces, et fûmes très rassurés de ne pas en trouver. Prudemment, nous chevauchâmes sous les trembles jusqu'à l'embouchure du déversoir du lac. Là encore, pas de traces. Je mis pied à terre, attachai mon cheval à un arbuste dont il se mit à brouter les feuilles, et m'étendis dans l'herbe. Old Wabble suivit mon exemple, soucieux d'imiter Winnetou le silencieux. Mais les autres, étonnés restèrent à cheval, et Webster demanda :

– Pied à terre, Sir ? Mais il fait encore jour.

– C'est bien pourquoi j'ai mis pied à terre, répondis-je.

– Nous n'allons pas jusqu'à l'Eau Bleue ?

– Non.

– Alors vous voulez attendre qu'il fasse nuit pour y aller ? Pourquoi pas au jour, nous pourrions trouver des traces, Mister Shatterhand ?

– Bien sûr, nous verrions des traces, mais nous aussi, nous serions vus.

– Il me semble qu’en faisant attention...

– Silence, interrompit Old Wabble d’un ton sévère. Ne criez pas comme une bande de chameaux que vous êtes. Est-ce que vous m’avez entendu parler, moi ? Mister Shatterhand sait ce qu’il fait. Si vous avez envie d’apporter vos scalps au marché, vous n’avez qu’à continuer. Moi je reste ici.

À ces mots, les autres mirent eux aussi pied à terre. Webster grommela :

– Holà ! Un peu de politesse, Old Wabble ! Un gentleman tel que moi n’a pas l’habitude de se laisser traiter de chameau.

– Un vrai gentleman n’a qu’à la fermer, d’abord. Vous ne vous êtes pas levé assez tôt pour contredire Mister Shatterhand quand il veut faire quelque chose qui ne vous plaît pas. Tenez-vous tranquille, sans quoi nous vous laissons tomber.

Laisser tomber ! C’était là ce qu’il avait retenu. Et en morigénant Webster, il voulait manifester son accord avec moi. Mais j’étais convaincu que le silence d’Old Wabble ne durerait pas et qu’à la première occasion, il m’interrogerait tout comme Webster venait de le faire.

La nuit tombait. Je me levai et déclarai.

– Je vais chercher les Comanches. Je laisse ici mes fusils. Qu’aucun d’entre vous ne s’éloigne. Il pourrait être aperçu par les Peaux-Rouges qui sont peut-être dans le voisinage.

– Très juste, dit Old Wabble. Les deux Comanches que nous avons libérés vont probablement passer tout près de nous.

– Pas ici, Mister Cutter, fis-je. Ils prendront le gué et arriveront par l’autre rive.

– Vous croyez ?

– Oui. C'est pourquoi j'ai préféré que nous nous reposions de ce côté-ci, où nous passons inaperçus.

– *Well.* Alors vous partez. Je peux vous accompagner ?

– Très franchement, je préfère rester seul. Redouteriez-vous mon inexpérience ou ma maladresse ? J'ai pourtant prouvé hier que je savais faire de la marche d'approche.

– Je vous ai pourtant vu !

– Ce n'est pas moi que vous avez vu, c'est la branche qui a bougé.

– *Pshaw !* Longtemps avant que vous ayez coupé cette branche, j'ai vu vos yeux.

– Mes yeux ? *Good lack !*

– Mais oui ! Évidemment, il faut un regard exercé. Mais vous savez que les yeux brillent dans l'obscurité. Et les vôtres étaient grands ouverts.

– Il fallait bien que je les ouvre pour y voir quelque chose.

– Mais non ! Un bon éclaireur ouvre les yeux le moins possible, pour ne pas les faire voir. Et quand il veut mieux entendre, il les ferme tout à fait.

– C'est vrai, Sir. On s'instruit avec vous.

– Il y a encore quelque chose. Je n'ai pas vu que vos yeux. J'ai aussi vu vos cheveux.

– Mes cheveux aussi ?

– Ça ne devrait pas vous étonner. Ils sont blancs comme neige. Je vous conseille de les dissimuler la prochaine fois que

vous irez en patrouille. Vous auriez vite fait de les perdre, et la peau du crâne avec.

– D'accord, d'accord. J'espère que je peux venir, maintenant ?

– Je vous répète que je préfère aller seul.

– Bon. Mais vous n'êtes qu'un homme. Il peut vous arriver quelque chose. Et alors nous ne saurons pas où vous êtes ni comment vous venir en aide.

– Ce n'est pas faux.

– Je vous donne ma parole que je ne commettrai aucune erreur.

– Votre parole ? Bon, je l'accepte, et j'espère que vous la tiendrez.

– Merci. Je cache mes cheveux et nous partons.

Il enroula sa chevelure au sommet de son crâne et attacha son foulard par-dessus. Cependant, il poursuivit.

– Connaissez-vous l'Eau Bleue et ses environs assez bien pour pouvoir y découvrir les Rouges même dans l'obscurité ?

– Oui. Sans quoi vous pouvez bien penser que j'aurais utilisé la dernière heure du jour pour aller en reconnaissance au lieu de rester couché ici.

– Bravo, bravo ! s'écria Webster.

Old Wabble se retourna vers lui et dit avec colère.

– Qu'est-ce que vous avez, à crier, vous ?

– J'ai crié bravo, répondit Webster, parce que Mister Shatterhand vous a bien cloué le bec.

– Cloué le bec ! Comment ça ?

– Parfaitement ! Vous avez été grossier avec moi, vous m'avez traité de chameau, parce que j'ai posé une question très simple, et maintenant vous dites de telles bêtises qu'Old Shatterhand est obligé de vous remettre à votre place. « Vous pouvez bien penser », vous a-t-il dit. Hein ! Et moi, encore une fois, je dis : Bravo !

– Taisez-vous, Sir ! Ma question n'était nullement déplacée.

– La mienne non plus.

– C'est ce que vous croyez. Au surplus, nous sommes dans le Far West, au voisinage d'indiens hostiles, et on ne se met pas à hurler : « Bravo », à gorge déployée. Venez, Mister Shatterhand, laissons-le tomber.

– Pour toujours ? demandai-je en souriant.

– Non, jusqu'à notre retour.

Je confiai mes fusils à la garde de Webster et nous partîmes.

Nous nous avançâmes le long du déversoir du lac, sous le couvert de l'étroite bande de buissons qui le bordait. La leçon donnée à Old Wabble par Webster n'eut pas de résultats durables. Bientôt, il se remit à m'interroger à mi-voix.

– À quoi ressemble l'Eau Bleue, Sir.

– C'est un lac à peu près rond, ou plutôt un étang, car il n'est pas très grand.

– Quelle en est la dimension ?

– Il m'a fallu vingt minutes pour le traverser à la nage.

– Il n'est donc pas si petit que ça, car j'ai entendu dire que vous étiez un excellent nageur. Il paraît que chez les Indiens, vous avez un jour sauvé votre vie en vous enfuyant à la nage.

– Cela m'est même arrivé plusieurs fois.

– Et que vous avez distancé le meilleur des nageurs rouges.

– C'est vrai, sans quoi je ne serais pas là. Et vous, Mister Cutter, comment nagez-vous ?

– Comme un poisson. En douteriez-vous ?

– Puisque vous le dites, c'est que c'est vrai. Et que vous me surpassez, car je ne prétends pas nager comme un poisson. Au surplus, vous n'êtes pas très bien en chair.

– La peau sur les os, vous pouvez le dire. Mais ça n'empêche pas d'être bon nageur.

– On le dit, pourtant.

– On a tort. Quand on est gros et large, on a du mal à se déplacer dans l'eau. Moi qui suis long et mince, je fends les flots. C'est comme une pointe de flèche : plus elle est longue et mince, plus elle pénètre, *it's clear !*

Je n'en étais pas convaincu, mais je crus volontiers qu'il était bon nageur.

– Y a-t-il des îles dans l'Eau Bleue ? reprit-il après un moment.

– Il n'y en a qu'une, près de la rive nord.

– S'il continue à faire aussi noir et si les Rouges n'allument pas de feu, nous aurons du mal à la trouver.

– Dans un moment, les étoiles seront plus claires, et je suis convaincu que les Comanches ont allumé du feu. Ils n'ont aucune raison de penser que l'ennemi est proche. Ils se savent en sécurité. Ils ne resteront pas dans le noir.

– Comment allons-nous approcher ?

– Juste en face de l’île, il y a un endroit très propice pour camper. J’y ai moi-même deux fois passé la nuit. Les Indiens s’y trouvent probablement. Les buissons sont épais et surmontés de grands arbres.

– Ce n’est pas fameux. Nous aurons du mal à passer.

– Nous n’y pouvons rien. Et il y a encore un autre obstacle.

– Quoi donc ?

– Il n’y a pas assez de pâture entre l’eau et les buissons. Les chevaux seront donc probablement de l’autre côté des buissons, où il y a de l’herbe en abondance.

– Hum ! Alors il y aura des guetteurs pour les garder.

– Naturellement. Nous avons donc le camp devant nous et les chevaux et leurs gardiens derrière nous. Il faudra donc faire très attention, d’autant plus que les chevaux indiens sont tout aussi vigilants que leurs maîtres. Et maintenant, ne parlons plus. Nous avons besoin de toute notre attention.

Nous avions accompli à peu près la moitié du parcours, et devions désormais être très prudents, car, plus nous nous approchions, plus nous avions de chances de rencontrer des Indiens. Mais fort heureusement, nous arrivâmes au débouché du lac sans avoir fait de mauvaise rencontre.

Le bois dessinait un large arc de cercle le long de l’espace gazonné. Nous poursuivîmes notre route le long des buissons, mais soudain, nous entendîmes des voix. Nous nous arrêtâmes.

– Pako, disait une voix, *karbune !*

Ce qui signifie : « Pako, écoute ! »

– *Himme unoso sowui ?* (Que veux-tu ?) répondit un autre.

– *Kime.* (Viens !)

– *Um neatz nariskoé, woné tihtesté nakojoné.* (Je ne peux pas venir ; je veux me tailler une petite pipe.)

Puis ce fut de nouveau le silence.

– C'est le dialecte des Comanches Naïnis. Ce sont donc les gens que nous cherchons. Connaissez-vous ce dialecte ? murmurai-je à Old Wabble.

– Oui. L'autre a prétendu qu'il n'avait pas le temps.

– Bien. Puisque vous comprenez, vous pourrez écouter utilement. Ma prévision s'est réalisée. Les chevaux sont devant nous. C'est un des gardiens qu'on a appelé. Suivez-moi, en faisant le moins de bruit possible.

Nous continuâmes au bord des buissons, jusqu'à un endroit où le bois faisait saillie. Arrivés là, nous aperçûmes un feu allumé sur la prairie à quelque six cents pas de nous. Plusieurs Indiens étaient assis autour, gardant les chevaux.

– C'est bien ce que vous avez dit, Sir, fit Old Wabble. Voilà les chevaux, et leurs propriétaires campent sans doute près de l'Eau Bleue, de l'autre côté des buissons et des arbres.

– C'est exactement l'endroit dont j'ai parlé, où j'ai campé deux fois. Et maintenant, couchons-nous, sans quoi nous serons vus.

Nous continuâmes en rampant et arrivâmes à une éclaircie dans les buissons, qui reliait le campement au pâturage. Ce passage commode nous était malheureusement interdit, car les Rouges y circulaient, et nous ne tenions pas à être découverts. Nous suivîmes donc, dans les buissons, un parcours parallèle au sentier. Comme la broussaille était épaisse, et que nous voulions éviter de faire du bruit, il nous fallut beaucoup de temps et d'efforts pour parvenir à l'autre lisière du bois. Le camp était devant nous.

C’était un campement de guerre. Les Indiens n’avaient toutefois pas le visage peint « en guerre ». C’est donc qu’ils prévoyaient un séjour prolongé. Mais il n’y avait pas de tentes, comme il y en aurait eu s’il s’était agi d’un simple campement de chasse. Ils devaient se sentir entièrement en sécurité, car il n’y avait pas moins de huit feux, à la lueur desquels nous comptâmes plus de cent cinquante Peaux-Rouges. Ils avaient « fait de la viande ». Elle séchait en longues lanières. C’est donc qu’ils prévoyaient une campagne lointaine, pendant laquelle ils n’auraient pas le temps de chasser, ou qui les mènerait dans une région dépourvue de gibier. Cette région, je la connaissais : c’était le Llano Estacado, sablonneux et désertique comme le Sahara.

On voyait encore quelques bisons abattus, autour desquels la plupart des Indiens s’affairaient pour les dépecer, afin de les découper ensuite en lanières. D’autres, accroupis auprès des foyers, faisaient rôtir de la viande. Les morceaux déjà cuits étaient entassés, prêts pour le repas du soir. Près de deux feux plus petits, malheureusement éloignés l’un de l’autre, on voyait des personnages qui s’entretenaient en se passant la pipe dont chacun ne tirait que quelques bouffées. C’étaient sans doute les chefs. J’ai dit qu’ils étaient malheureusement séparés parce que s’ils avaient été réunis, nous aurions pu les écouter ensemble. Mais nous dûmes nous séparer, car il était évident que nous ne devions pas partir sans avoir entendu ce qui se disait.

L’île formait un point sombre surmonté d’une lueur, sans laquelle nous ne l’aurions probablement pas aperçue. Je me demandai la raison de ce feu sur l’île. Groupe après groupe, j’examinai attentivement les occupants du campement. On n’y voyait que des Indiens. Pas un seul Blanc. C’était la réponse à ma question.

Nous étions couchés l’un auprès de l’autre sous un cotonnier sauvage qui nous couvrait entièrement. Aucun regard ne se dirigeait de notre côté.

– *Damn it !* murmura le vieux. Je les ai comptés, ils sont dans les cent cinquante. Mais pas un seul Blanc. Ils n'ont tout de même pas déjà exécuté Old Surehand.

– Non. Il est probablement sur l'île.

– Sur l'île ? Ah, c'est ce point noir, là-bas, au-dessus duquel on voit une lueur ?

– Oui.

– Et vous pensez que Old Surehand y est ? Cela me rassure, mais je trouve curieux qu'ils ne l'aient pas gardé au camp.

– Moi pas. Entouré d'eau de tous côtés il est plus facile à garder.

– Ils le garderaient aussi bien ici : de toute façon il est ligoté.

– Il l'est certainement. Mais ils ont voulu éviter que quelqu'un découvre par hasard le campement et leur prisonnier.

– En ce cas tant pis. Ici, nous aurions pu nous approcher de lui et le libérer. Là-bas, c'est impossible.

– *Pshaw !* J'aime mieux qu'il ne soit pas dans le camp. Et tout à l'heure vous me donnerez raison. Mais je veux d'abord écouter ces Indiens.

– Permettez-moi de vous faire observer que nous courrons des risques inutilement. Je n'ai pas peur et je suis prêt à tout ce que vous voulez, mais si nous arrivons à les entendre, qu'apprendrons-nous qui en vaille la peine ?

– Il faut tout de même essayer. J'en ai souvent fait l'expérience. On apprend toujours quelque chose d'utile. Ils parlent de ce qui s'est passé, de ce qui se passe, de leurs projets, donc du captif et de l'expédition qu'ils préparent. Et, puisque vous n'avez pas peur, je vous fais confiance. Vous voyez les deux

feux auprès desquels les guerriers s'entretiennent. Il faut s'en approcher. Vous prendrez le plus proche. Les buissons sont tout près, vous aurez moins de mal à y parvenir. J'irai vers celui qui est près de l'eau, et qui est plus difficile. C'est d'accord ?

– Oui. Mais vous me faites beaucoup d'honneur en prenant la mission la plus dangereuse.

– Ce n'est pas une honte pour vous. Alors, attention. Nous reviendrons ici même. Le premier arrivé fera un signal à l'autre, sans éveiller l'attention des Rouges : il imitera le cri de la chouette. Vous saurez ?

– Je crois que oui.

– Bon. Sitôt revenu ici, vous pousserez quatre cris, le second et le troisième plus rapprochés que les autres. Vous avez compris ?

– *Yes*. Pour distinguer du véritable cri de la chouette.

– C'est ça ! J'en ferai autant si j'arrive avant vous. Si vous êtes découvert...

– Découvert ? interrompit-il. Je m'en garderai bien.

– On ne sait jamais. Si vous êtes découvert, fuyez le plus vite possible sans vous occuper de moi et regagnez notre campement. Je vous suivrai.

– Et si on vous voit ?

– Je fuirai aussi et c'est vous qui me suivrez. Avez-vous encore une question à poser ?

– Non. J'ai reçu ma mission. Je la remplirai. *It's clear !*

– Bonne chance. En avant !

– Oui, en avant, Sir ! Vous serez satisfait.

Il s'éloigna en rampant vers la droite. Je n'étais pas tout à fait tranquille à son sujet.

Ma tâche était, certes, plus difficile que la sienne. Le feu vers lequel je me dirigeais était près de l'eau, et il n'y avait entre moi et lui rien qui pût me servir de couvert. Comment y arriver, et y rester un certain temps, sans être aperçu ? Il le fallait cependant. Car un des guerriers assis là-bas portait dans sa chevelure une plume d'aigle blanc, et, sans distinguer son visage, je pensais que c'était Vupa-Umugi, le chef des Comanches.

Il n'y avait qu'une voie possible : l'eau. Jamais encore je n'avais rencontré pareille difficulté. La rive était bordée de roseaux. Il fallait en profiter. Mais je devais me dévêtir, et choisir à cet effet un endroit obscur où la blancheur de ma peau resterait invisible. À droite, non loin du feu le plus éloigné, les buissons arrivaient presque au bord de l'eau. Je rampai jusque-là, me déshabillai, gardai quelques courroies et mon *bowie-knife*, et dissimulai mes vêtements au creux des broussailles. Puis je coupai quelques roseaux, les liai en une gerbe de l'aspect le plus naturel possible, et, la faisant reposer sur mes épaules, y passai la tête. J'y découpai une ouverture pour pouvoir y voir, et entrai dans l'eau.

Il fallait que cette gerbe restât toujours à la même hauteur que les roseaux du rivage. En me déplaçant ainsi avec précaution, je pouvais espérer qu'on n'apercevrait pas cette gerbe mouvante, et que j'arriverais à atteindre mon objectif et à me replier ensuite sans encombre. Si j'étais découvert, ce qui me paraissait fort possible, je projetais de fuir droit à travers le lac et de revenir ensuite récupérer mes vêtements.

L'eau fut d'abord peu profonde, je dus me coucher et ramper dans la vase, en prenant garde de ne pas être blessé par les herbes coupantes. L'eau s'approfondissant, je pus enfin marcher. Plus loin, je perdis pied et me mis à la nage. Je n'avais plus qu'une soixantaine de mètres à faire en tout. Mais il me

fallut plus d'une demi-heure pour faire la moitié du chemin. À cette vitesse, je ne rejoindrais pas Old Wabble avant plusieurs heures.

Fort heureusement, un événement se produisit qui vint à mon aide. J'entendis soudain des appels sonores et vis deux Indiens, sortis des buissons, apparaître dans le campement. C'étaient les deux Comanches que j'avais assommés la veille. Le chef les avait envoyés à la poursuite d'Old Wabble ; ils étaient de retour, et chacun voulait naturellement connaître le résultat de leur mission. Ils attirèrent donc l'attention de tous, et le chef lui-même, sans se précipiter au-devant d'eux comme les autres, se tourna dans leur direction. J'en profitai immédiatement, et il ne me fallut pas plus d'une minute pour atteindre l'endroit que je m'étais proposé. Je dissimulai mon corps blanc dans la vase de la rive et, la tête au-dessus de l'eau, je pus observer à loisir ce qui se passait. Le bouquet de roseaux placé sur mes épaules était semblable à ceux qui garnissaient le rivage. Aussi me sentais-je momentanément en sécurité.

Mais il était temps. Les deux Comanches étaient arrivés au feu du chef, qui les accueillit en ces termes :

– Je ne vois pas à vos ceintures le scalp de celui que vous auriez dû tuer. Êtes-vous devenus aveugles, pour avoir perdu sa trace ? Vos chevaux se sont-ils brisé les pattes, pour que vous n'ayez pu le rejoindre ?

L'un d'eux, gardant le silence, fixa le sol des yeux. L'autre, plus hardi, regarda le chef en face et répondit :

– Nous avons conservé nos yeux, et les pattes de nos chevaux sont intactes.

– Alors où est le scalp ?

– Il est encore sur la tête de celui à qui nous devions le prendre.

– Alors ce Visage Pâle est encore vivant ?

– Oui.

– Vous l'avez laissé échapper ?

Ses yeux lancèrent des éclairs.

– Il nous a échappé, répondit l'autre, soutenant sans émoi le regard du chef.

– Vous êtes des chiens boiteux ! Je vous renverrai à la tente des vieilles femmes. C'est là votre place !

– Tu es Vupa-Umugi, notre chef de guerre, et nous avons le devoir d'obéir à tes ordres. Mais quand tu donnes des ordres impossibles à exécuter, tu n'as pas le droit d'injurier ceux qui se sont efforcés en vain. Nous ne sommes pas des chiens boiteux. Nous sommes de valeureux guerriers, sans quoi tu ne nous aurais pas désignés pour poursuivre le Visage Pâle. Nous n'irons pas chez les vieilles femmes. Pourquoi parles-tu et juges-tu avant de savoir pourquoi nous ne rapportons pas le scalp ?

L'homme qui venait de proférer ces propos hardis n'était certes pas un lâche. La cruauté de Vupa-Umugi était renommée. Elle s'exerçait non seulement contre les Blancs, mais aussi contre ses propres congénères. Respecté pour sa valeur guerrière, Vupa-Umugi n'était pas aimé. Il avait provoqué des rancunes comme celle qui venait de trouver son expression. Toutefois l'attitude du Peau-Rouge, malgré sa hardiesse, n'avait rien de déplacé. Un chef Indien n'est nullement un monarque absolu. Il est élu par la tribu. Il conserve son autorité tant qu'il sait conserver son expérience, sa sagesse et son courage. Mais l'« Assemblée des Anciens » peut à tout moment le déposer, et il se retrouve alors au-dessous du rang où il était avant son élévation. Vupa-Umugi savait tout cela. Je vis la fureur dont l'emplissaient les paroles du guerrier. Il porta la main à sa ceinture, où était passé son coutelas. Mais il se domina et répondit avec calme :

– Tu vas raconter et j'écouterai. Je dirai ensuite si tu es toujours au nombre des guerriers Comanches.

Ils se rassirent et le guerrier se mit à faire le récit de la poursuite.

– ... Alors un coup nous frappa à la tête et nous tombâmes morts, lorsque nous revînmes à la vie, nous étions ligotés et attachés à un arbre.

– Ligotés et attachés ? rugit le chef. Sans vous être défendus ?

– Le chef des Naïnis peut-il se défendre contre un ennemi qu'il ne voit pas ?

– Non, mais je ne laisserais aucun ennemi m'attaquer sans le voir !

– Pas celui-là !

– Celui-là ! Tu sais donc qui il était ? Quel est son nom ?

– Old Shatterhand.

– Uff ! s'écria le chef, en se dressant à demi pour se rasseoir aussitôt.

– Uff, uff, uff ! firent les autres à leur tour.

– Old Shatterhand ! reprit le chef. Ce chien pâle que les guerriers Comanches ont tant de fois eu entre leurs mains et qui leur est chaque fois échappé ! Oh, si j'avais été à votre place !

– Il te serait arrivé la même chose qu'à nous.

– Silence. Je suis Vupa-Umugi, et je ne me serais pas laissé surprendre par lui.

– C'étaient nous qui voulions surprendre le Visage Pâle échappé. Pouvions-nous savoir qu'il avait rencontré d'autres

Blancs ? Et que parmi eux se trouverait Old Shatterhand, l'Invaincu.

– Non. Mais vous auriez dû être plus prudents.

– Nous l'avons été. Quand nous avons senti le feu, nous avons aussitôt laissé nos chevaux en arrière et nous sommes allés voir qui était là. Personne ne nous avait découverts. Nous aurions pris tous leurs scalps si Old Shatterhand ne nous avait pas vus. Il attendait dans les buissons. Quand nous sommes passés, il a bondi et nous a assommés. Mes frères rouges connaissent la force de sa main.

– *Héhé, héhé.* (Oui, oui) firent les assistants à qui s'adressait cette question.

– Et ils savent que celui qu'elle atteint tombe mort ?

– Héhé, héhé.

– Croyez-vous que les choses se seraient passées avec vous autrement qu'avec nous ? Que vous l'auriez vu et que vous lui auriez résisté ?

– *Ke, ke.* (Non, non.)

Le narrateur avait su habilement gagner ses auditeurs à sa cause. Vupa-Umugi se garda d'interrompre la suite de son récit. Lorsqu'il eut terminé, il demanda :

– C'est ainsi qu'a agi Old Shatterhand, que les guerriers comanches appellent leur ennemi. L'un d'entre vous sait-il qui est l'autre Visage Pâle, que nous avons poursuivi ?

Ils répondirent négativement.

– Et pourtant nous avons souvent entendu parler de ce Blanc.

– Je l’ai vu pénétrer dans nos rangs ; aucune balle, aucune arme ne semblait pouvoir l’atteindre. Mais je ne le connaissais pas, dit le chef.

– Il a de longs cheveux blancs comme la neige des montagnes, ne l’as-tu pas vu ?

– Je l’ai vu.

– Mais quatre-vingt-dix hivers ont creusé des sillons dans son visage. Il n’y a qu’un seul Visage Pâle qui compte tant d’années, qui ait des cheveux blancs, et qui soit un cavalier assez hardi pour s’introduire avec son cheval au milieu de trois fois cinquante cavaliers ennemis.

– Uff, uff ! s’écria le chef. Mon frère rouge paraît faire allusion à Old Wabble.

– Oui. C’était lui.

– C’est lui, c’est lui. Lorsqu’il s’est échappé, l’Esprit Bienveillant nous a quittés. Aucun autre Visage Pâle vivant n’a si souvent fait couler le sang des hommes rouges que ce chien aux longs cheveux blancs. S’il était tombé entre nos mains, mon cri de joie aurait retenti jusqu’à la dernière tente des Comanches. Mais nous le retrouverons, et cette fois il ne nous échappera plus.

– Veux-tu lancer à sa poursuite un plus grand nombre de guerriers ?

– Non.

– Alors ?

Le chef fit mine de congédier d’un geste son interrogateur et dit :

– Mon frère rouge est un guerrier ordinaire et il ose demander au chef de guerre des Naïnis ce qu’il entend faire.

Une telle question n'est pas de ton ressort. Mais je vais quand même y répondre afin que tu saches que je suis disposé à vous pardonner l'échec de votre poursuite. Nous n'avons pas besoin de poursuivre Old Wabble : il viendra de lui-même.

– Il ne viendra pas, répliqua le guerrier, malgré l'admonestation qu'il venait de recevoir.

– Il viendra.

– Mais nous savons qu'il ne viendra pas.

– Il est allé chercher du renfort, pour libérer le Visage Pâle qui est attaché sur l'île, là-bas. Il a trouvé dix Visages Pâles, commandés par Old Shatterhand. Ils viendront.

– Il serait fou de penser que onze Blancs peuvent triompher de nous.

– Old Shatterhand est avec eux. Les Blancs qu'il commande ont toutes les audaces.

– Ils ne savent pas où nous sommes.

– Ils suivront vos traces et nous trouveront.

– Old Shatterhand nous a promis de ne pas chercher nos traces.

– Il le fera quand même.

– Non. Ce n'est pas un menteur. Il n'a jamais manqué à sa parole.

– Mon frère rouge devrait se taire au lieu de contredire son chef en présence de guerriers plus âgés.

Malgré cette nouvelle réprimande, le guerrier, sachant que Vupa-Umugi n'était pas aimé et se sentant soutenu par les regards de ses camarades, poursuivit :

– Je sais que mes années sont moins nombreuses que celles des vieux sages. Mais c'est moi qui viens de voir Old Shatterhand, qui lui ai parlé, et à qui il a donné sa parole. Il me sera donc permis de dire ce que j'ai entendu là-bas.

Un Indien à cheveux gris, assis près du chef, et qui était sans doute le plus âgé de tous, prit la parole :

– Mon jeune frère peut parler sans contrainte. Quand la hache de guerre est déterrée, tout ce qui est habituellement superflu peut devenir très important. Et ce qu'il y a de plus important c'est de rencontrer Old Shatterhand. Là où il est, Winnetou le chef des Apaches n'est pas bien loin. Était-il présent ?

– Non, répondit le guerrier, visiblement fier d'être sous la protection de l'ancien.

– Ni dans le voisinage ?

– Nous n'en avons pas vu de traces.

– En quels termes Old Shatterhand vous a-t-il fait sa promesse ?

Après un instant de réflexion, le jeune guerrier répondit :

– Je lui ai parlé ainsi : « Allez-vous suivre nos traces, pour savoir où nous allons ? ». Il a répondu : « Non. Je vous en donne ma parole. » Tels sont les mots que mon frère âgé veut connaître.

– Si Old Shatterhand a parlé ainsi, c'est aussi sûr que s'il avait fumé le calumet du serment. Il tient sa parole. Il n'a pas suivi votre piste. Howgh ! Mes jeunes frères peuvent s'éloigner. Nous savons ce que nous voulions savoir.

Les deux Comanches se retirèrent et avec eux tous ceux qui s'étaient approchés du feu par curiosité, mais non sans déférence. Ceux qui avaient été autour du feu et qu'Old Wabble

devait guetter s'étaient joints à eux. Aussi supposai-je qu'Old Wabble était déjà revenu au rendez-vous. Bientôt j'entendis les quatre cris de chouette convenus.

Allais-je moi aussi quitter mon poste ? Le moment était propre. Pendant que les Peaux-Rouges regagnaient leurs feux, il se produisait un va-et-vient suffisant pour détourner l'attention de ce qui se passait sur le rivage. Mais je me dis aussi que la conversation allait continuer autour du foyer du chef, et je désirais l'entendre. J'espérais aussi qu'une nouvelle occasion favorable allait bientôt se présenter pour battre en retraite. Les Indiens n'avaient pas encore pris leur repas, et on attendait sans doute qu'il y eût suffisamment de viande rôtie pour tout le monde. Il y aurait alors une grande confusion, et j'en profiterais pour m'éclipser. Je restai donc dans l'eau ou plutôt dans la vase.

Le chef, après le départ des jeunes guerriers, déclara d'un ton irrité :

– Mon frère n'a-t-il pas pensé que la dignité du chef se trouverait atteinte si quelqu'un prenait en sa présence la défense d'un jeune guerrier ?

Le vieux répondit :

– La dignité d'un chef n'a pas de pire ennemi que lui-même. Nous sommes tous convaincus qu'Old Shatterhand tient sa parole.

– Toi seul est d'avis contraire.

– Parce que je connais ce chien blanc.

– Nous le connaissons aussi. Jamais un mensonge n'est venu sur sa langue.

– Oui, mais cette langue est plus astucieuse que toute autre.

– Il est le plus honnête des Visages Pâles ; mais quand il veut ruser, il est le plus rusé des renards. Sa parole est comme l'aube, après laquelle peut venir la pluie comme le beau temps. Il ne ment pas, c'est vrai ; ce qu'il promet, il le tient ; mais dans le sens où il l'entend, et non pas dans celui qu'on attend de lui. Les paroles qu'il dit à ses ennemis sont comme la poudre, qu'il faut peser soigneusement avant d'en charger son fusil.

– Vupa-Umugi est donc d'avis que sa promesse de ne pas suivre la piste de nos deux guerriers peut aussi être interprétée autrement ?

– Non. Il ne voulait pas les suivre à la trace et il ne le fera pas. Mais il n'aurait certainement pas fait cette promesse s'il n'avait eu un autre moyen d'apprendre ce qu'il veut savoir.

– Mais il n'y a pas d'autre moyen !

– C'est ce que pense mon frère âgé. Mais moi je ne le pense pas, bien que je ne sache pas quel soit ce moyen. On a souvent dit d'Old Shatterhand qu'il sait tout ce qu'il veut savoir. Il est peut-être en relation avec le Manitou, le bon ou le mauvais, qui lui dit tout ? Je pense qu'il sait exactement que nous sommes ici à Saskuan-kui.

– Ce n'est pas possible, car personne ne le lui a appris. Mais en admettant qu'il le sache, ce n'est pas une raison pour penser qu'il va venir.

– Il voudra libérer le prisonnier.

– Le connaît-il ? Et s'il le connaît, l'aime-t-il assez pour risquer sa vie pour lui ?

– Il est prêt à défendre tous les Visages Pâles.

– Même quand il n'a que onze hommes contre cent cinquante de nos guerriers.

– Il ne compte pas ses ennemis et n'a pas besoin de les compter car il possède un fusil magique qui tire sans arrêt. Et malgré cela, mon frère âgé ne sait-il pas qu'il évite volontiers le combat, non par crainte, mais parce qu'il n'aime pas verser le sang humain ? Alors, il a recours à la ruse, et sa ruse est souvent plus redoutable que son fusil magique. Il va venir, non pour se battre, mais pour libérer le captif par ruse.

Le vieux devint pensif. Il hocha gravement sa tête grise et dit après un silence :

– Les paroles de Vupa-Umugi ne sauraient changer ma pensée. Mais une fois la hache de guerre déterrée, il faut prendre dix fois plus de précautions qu'à l'ordinaire, et s'attendre au pire aussi bien qu'au meilleur. Je prétends qu'Old Shatterhand ne viendra pas. Tu dis qu'il viendra. Nous admettrons donc qu'il faut s'attendre à sa venue. S'il ne vient pas, ce sera tant mieux.

– Tant mieux ? Mon frère aurait-il peur de lui ? Je souhaite qu'il vienne. Nous nous saisirons de lui, et nous le ferons mourir nu poteau de torture préparé pour Old Wabble.

– Veux-tu donc saisir le vent qui glisse entre tes doigts ?

– Old Shatterhand n'est pas du vent. Il a déjà été plusieurs fois captif des hommes rouges.

– Je le sais mais ne leur a-t-il pas toujours échappé ?

– Si je le tiens, je ne le lâcherai pas.

– Alors ouvre ta main, et tu la refermeras lorsqu'il s'y sera mis.

– Il s'y mettra. Et je sais même quand. Demain. Nos deux guerriers l'ont quitté le soir, et il n'est certainement parti que le lendemain matin. Ils ont donc de l'avance sur lui. Comme ils sont arrivés ce soir, lui arrivera demain.

– Ici ?

– Non, car je ne le laisserai pas venir aussi loin. Je le prendrai sur le Rio Pecos.

– Sais-tu à quel endroit il passera le fleuve ?

– Oui. Au gué, qu'il connaît probablement. S'il ne le connaît pas, il le cherchera et le trouvera.

– Old Shatterhand n'a pas besoin de gué. Il est un excellent nageur.

– J'y ai pensé. Je vais faire occuper une bonne partie de la rive. Ainsi, il ne pourra pas nous échapper. Si *Nalé-Masiouv*[6] était déjà là avec ses cent hommes, nous pourrions les répartir sur une distance plus grande encore. Mais il n'arrivera que dans trois jours.

À ce moment on entendit retentir le cri de « *Techkaro !*[7] » et tous se précipitèrent. Le chef lui-même se leva, avec toute la dignité convenable, pour aller chercher son repas. C'était pour moi la meilleure occasion de m'éloigner. Je jetai encore un regard sur le camp. Personne ne regardait la rive ni l'endroit où je me trouvais. Tous n'avaient d'yeux que pour la viande. Je m'enfonçai dans l'eau et nageai rapidement, sans prendre aucune précaution pour ne pas être vu. Arrivé à l'endroit où j'avais laissé mes vêtements, je me rhabillai, et rejoignis en rampant Old Wabble. J'emportai ma gerbe de roseaux, car si les Comanches la découvraient, nous étions démasqués.

Je m'approchai si doucement que le vieux ne m'entendit même pas et eut un sursaut de frayeur quand je le touchai.

---

[6] Quatre-Doigts.

[7] Manger.

– Tonnerre ! C’est vous, ou c’est un Peau-Rouge ? demanda-t-il.

– C’est moi, répondis-je.

– Well ! Si ça n’avait pas été vous, il y aurait un type à qui j’aurais planté mon couteau dans le corps.

– Mais non, Mister Cutter. Vous n’auriez pas eu le temps, car son couteau à lui serait déjà dans votre corps à vous. Vous étiez parfaitement immobile. Il n’y avait pas un bruit alentour. Et pourtant vous ne m’avez pas entendu arriver. Et si ç’avait été un Comanche, à ma place ?

– Je l’aurais entendu car il est impossible qu’un autre soit aussi silencieux que vous. Avez-vous fait de bonnes affaires, Sir ?

– Je suis satisfait.

– Moi aussi.

– Qu’avez-vous entendu ?

– Pas grand-chose, mais quelque chose tout de même. Old Surehand n’est gardé que par deux Peaux-Rouges.

– Où ?

– Ah vous voudriez bien le savoir ! Et si je n’étais pas là ?

– Je le saurais quand même. Il est sur l’île.

– Vous l’aviez déjà supposé.

– Maintenant je le sais. J’ai entendu le chef Vupa-Umugi le dire.

– Cet abruti en a parlé ! Et moi qui espérais vous faire plaisir en vous apprenant que vous aviez deviné juste.

– Peu importe. Qu’avez-vous encore appris ?

– Rien. J'espérais vous étonner. Mais vous saviez déjà. Quel dommage ! J'en aurais peut-être entendu davantage mais alors les deux Comanches sont arrivés et tout le monde est allé les entourer. Et vous ?

– Nous en parlerons plus tard. Maintenant nous n'avons plus le temps. Nous partons.

– Où ?

– Il faut d'abord sortir d'ici. Et par le même chemin que nous avons pris pour venir.

– Vous appelez ça un chemin !

Nous battîmes en retraite avec la même prudence et le même succès. Les étoiles étaient maintenant plus brillantes. Une fois franchi le rideau boisé, nous pûmes nous redresser et poursuivre notre route comme si les Comanches avaient été à mille lieues.

– On dirait que vous voulez retourner à notre campement ? fit Old Wabble.

– Et où donc voudriez-vous aller ?

– Hum ! Vous allez vous moquer de moi, mais je m'étais imaginé que nous allions ramener Old Surehand tout de suite.

– Vous avez de l'imagination, en effet.

– Mais les choses se présentent autrement. S'il avait été sur la rive et non dans l'île, c'était vite fait. Une... deux... trois... Ramper jusqu'à lui... couper ses liens... bondir... démarrer... au campement... sauter à cheval... et voilà !

– Ça paraît très simple !

– Très franchement, je voudrais bien me présenter devant nos compagnons, dont aucun n'est un véritable homme de l'Ouest, avec une affaire faite.

– C'est-à-dire que vous voudriez bien vous faire valoir.

– Appelez ça comme vous voudrez. Après tout il n'y a pas de limite à aller, en votre compagnie, libérer à la barbe de cent cinquante Indiens un captif promis au poteau de torture. Mais il faudra probablement que Ralph Webster, Jos Hawley, et les autres y prennent part ?

– Pas à proprement parler. Ils constitueront notre ligne de repli, c'est tout. C'est par nous deux seuls qu'Old Surehand sera libéré.

– Ah, j'en suis heureux !

– À condition que vous soyez vraiment aussi bon nageur que vous l'avez dit.

– Comme un poisson, je vous le répète ; *it's clear !* Il faudra donc nager.

– Oui, pour gagner l'île. Alors vous vous sentez capable de traverser tout le lac à la nage, jusqu'à l'île, et retour ?

– Quelle question ! Je nagerais jusqu'à la lune s'il y avait de l'eau.

– *Well !* En ce cas c'est très simple. Nous nageons jusqu'à l'île, nous réduisons les gardiens à l'impuissance, nous délions Old Surehand, et nous revenons à la nage avec lui.

– Quoi ?... qui ?... que ?... Il me prit par le bras. Vous faites ça en quatre coups de cuiller à pot, Mister Shatterhand.

– Pas plus vite que vous tout à l'heure : un... deux... trois... ça y est !

– Mais c'était autre chose. Ça se passait sur la terre ferme. Et Old Surehand, est-ce qu'il sait nager ?

– Un homme de l'Ouest comme lui est certainement bon nageur.

– Mais il est attaché. Il sera ankylosé. Pourra-t-il se dégourdir suffisamment vite pour se jeter à l'eau avec nous ?

– Je le crois. Ne dit-on pas qu'il est d'une vigueur exceptionnelle ?

– Certes, certes. Eh bien d'accord, il nagera avec nous. Mais les étoiles, les étoiles ! Le reflet des étoiles dans l'eau révélera notre présence aux gardiens de l'île.

– Je ne crois pas. Les gardiens ne nous verront pas. Nous serons camouflés.

– Camouflés ? Comment cela ?

– Avec des roseaux.

– C'est insensé ! Pas un Peau-Rouge ne s'y laissera prendre.

– Je peux vous prouver le contraire. C'est par ce moyen-là que je suis arrivé à mes fins tout à l'heure.

Et je lui racontai ce qui s'était passé. Quand j'eus fini il dit :

– Hum ! Ce n'est pas si bête que ça. Mais est-ce que ça marchera avec deux gerbes ? Nous ne pourrons pas éviter de nous écarter l'un de l'autre en nageant, et nous éveillerons ainsi l'attention.

– Certes. Mais nous n'allons pas faire deux gerbes. Nous allons nous faire une petite île flottante, pour nous deux.

– Pas mal !

– Nous nagerons d'abord vite. Puis, quand nous serons plus près, notre île flottante avancera lentement, très lentement.

– Et notre peau blanche ? Pour nager l'un à côté de l'autre, il nous faut au moins sept coudées. Pourrons-nous faire un

radeau aussi grand ? Les guetteurs nous verront, à cause de notre peau blanche.

– Nous garderons nos vêtements.

– Hum ! grogna-t-il.

– Est-ce que ça vous gênera pour nager, Mister Cutter ?

– Non, pas du tout. Mais, en admettant que tout aille bien, les gardiens laisseront-ils notre radeau aborder l'île.

– Il n'abordera pas. Écoutez-moi. Vous savez plonger ?

– Comme une grenouille, je vous dis, comme une grenouille. *It's clear !*

– Très bien, car il faudra plonger. Quand nous serons près de l'île et que les gardiens auront remarqué le radeau, ils se porteront du côté de l'île devant lequel il flottera.

– C'est évident. Mais ils ne le laisseront pas aborder.

– Non. Mais au moment même où le radeau sera au plus près île l'île, nous quitterons notre abri, nous plongerons, nous contournerons l'île à la nage sous l'eau, et nous ressortirons de l'autre côté. Pendant que les gardiens observeront le radeau nous atterrirons derrière leur dos, je leur sauterai dessus, et en deux bons coups de poing, je les assommerai.

– Magnifique, Mister Shatterhand ! Et moi ?

– Tout d'abord, vous déferez les liens du captif, car il peut faire que nous soyons obligés de repartir tout de suite. Si un des deux types a le temps de pousser un cri par exemple.

– Ça, ça serait très mauvais.

– Évidemment. Vous voyez qu'il y a pas mal à faire et qu'il faut que tout soit bien réglé. Vous ne m'en voudrez donc pas si

je vous demande de vérifier une fois de plus si vous êtes en mesure de faire ce que j'attends de vous.

– Sans l'ombre d'une difficulté, Sir.

– Je vous le dis franchement, cela ne me paraît pas facile du tout. Moi, je me connais bien, et je sais ce que je peux faire, sauf imprévu. Mais, tout de même, c'est difficile. Nous avons le devoir de ne rien négliger.

– Ne me parlez pas de négligence, Sir ! Avez-vous jamais vu nager ou plonger Old Wabble ?

– Non.

– Alors ne vous inquiétez pas. Quand ça sera fait, vous reconnaîtrez que vous ne pouviez pas avoir de meilleur adjoint. *It's clear*.

– Tant mieux, car notre vie même est en jeu.

Je ne savais vraiment pas si je pouvais ou non avoir confiance en lui. Son corps trop osseux n'annonçait pas un bon nageur, et ses assurances avaient une odeur de vantardise. Mais son courage et son expérience étaient bien connus, et il parlait sur un tel ton de conviction qu'il était difficile de ne pas lui faire crédit.

Nous étions entre-temps revenus à notre camp. Nos compagnons étaient inquiets de notre longue absence. Nous leur racontâmes ce que nous avions vu et appris et leur exposâmes notre plan de libération. Webster et Hawley regrettèrent de ne pas avoir de rôle actif à y jouer. Les autres gardèrent le silence, sans doute satisfaits de constater que je ne leur demandais pas de risquer leur vie. Nous montâmes à cheval pour gagner l'autre côté du lac.

Arrivés là, nous dûmes traverser les broussailles pour gagner la rive. Nous attachâmes les chevaux. En face, nous pouvions voir les feux du camp indien.

Il y avait des roseaux : nous en coupâmes la quantité nécessaire et eûmes bientôt achevé un radeau qui était un petit chef-d'œuvre, muni d'ouvertures pour nos têtes, et de quatre courroies de cuir pour poser nos bras.

Nous tirâmes de nos poches tout ce que l'eau était susceptible d'endommager. Nous ne pouvions emporter d'autre arme que des couteaux. Quand nous fûmes prêts, Webster me demanda :

– Alors nous n'avons vraiment rien à faire, Mister Shatterhand ?

– Non. Mais vous n'êtes pas de trop. Si nous sommes découverts et poursuivis, ce qui ne peut se produire que sur l'eau, nous aurons besoin de vous. Vous aurez pour tâche d'arrêter nos poursuivants.

– En tirant dessus ?

– Oui.

– Dans cette obscurité ! Comment vous distinguer des Indiens. Nous risquons de vous atteindre.

– Il ne faudra donc pas tirer avant de savoir qui vous visez. D'ailleurs nous vous lancerons des appels. Si l'un de nous est aux prises avec un Peau-Rouge dans l'eau, ne tirez en aucun cas, même de tout près. Nous sommes assez grands pour nous tirer d'affaire.

– Parfaitement ; *it's clear !* confirma Old Wabble.

– Alors en avant ! Et bonne chance !

– *Yes, go on !* Dans une demi-heure nous serons de retour, et victorieux.

Sur cette proclamation, le vieux entra en gigotant dans l'eau et je le suivis de façon un peu moins agitée.

Nous n'avions besoin de nous glisser sous le radeau qu'une fois à proximité de l'île. Pour le moment nous nagions librement en le poussant devant nous. J'observai d'abord Old Wabble, pour voir s'il nageait vraiment aussi bien qu'il le prétendait. Ça pouvait aller. Mais je constatai bientôt que le radeau s'enfonçait davantage de son côté que du mien.

– Vous vous appuyez trop, lui dis-je. Vous n'êtes tout de même pas encore fatigué, Mister Cutter.

– Moi, fatigué ? Nullement. Mais ce sont ces maudites bretelles qui me serrent.

– Pour quoi faire des bretelles, puisque vous avez déjà une ceinture ?

– Vous allez comprendre. Dans l'Ouest, la ceinture est indispensable. Quant aux bretelles, j'en ai besoin parce que je n'ai pas de hanches. Les bretelles servent à tenir la ceinture. Avec ma maigreur, comment voulez-vous que j'aie des hanches !

Je ne comprenais pas pourquoi ses bretelles le gênaient pour nager. Mais le radeau s'enfonçait de plus en plus de son côté, jusqu'a sortir de l'eau de mon côté à moi.

– Retournez Mister Cutter, pendant qu'il en est encore temps. Vous paraissez en difficulté.

– Mais non, vous voyez bien que j'avance comme un poisson !

– Parce que je pousse le radeau auquel vous vous accrochez.

– Pas du tout. Ce sont ces maudites bretelles. Je vais les enlever. Ça ira mieux.

Se tenant d'une main au radeau, il déboutonna de l'autre ses bretelles et les fourra dans sa poche. Effectivement, cela

allait mieux. Mais je l'entendais haleter. Il paraissait se fatiguer. Je lui en fis l'observation.

– C'est un de mes poumons qui fait parfois du bruit. Mais l'autre est bon.

Nous nageâmes cinq bonnes minutes sans échanger une parole. Mais je remarquai bientôt qu'il s'enfonçait encore plus qu'avant.

– On dirait que vous devenez plus lourd, dis-je.

– Ce n'est pas étonnant. Les vêtements aspirent de l'eau, et là derrière... Diable, qu'est-ce qui se passe ?

Il tâta l'eau derrière lui.

– Que cherchez-vous, Sir ?

– Je cherche... Écoutez, Mister Shatterhand, il faut absolument que je remette mes bretelles.

– Pourquoi ?

– Parce que je perds mes culottes. Elles m'ont déjà à moitié quitté. Aidez-moi.

Je l'aidai à rattraper ses culottes qui l'avaient déjà à moitié quitté. Et nous continuâmes. Mais je dus constater à mon grand souci qu'il était loin d'être le nageur pour lequel il se prenait. Je devais le pousser en même temps que le radeau.

– Je crois que nous ferons mieux de retourner, Mister Cutter, dis-je. Vous êtes vraiment fatigué, et notre entreprise exige des forces intactes. Songez au danger que nous courons !

– J'y songe, et c'est bien pourquoi je ne fais pas trop d'efforts maintenant, pour être en pleine forme tout à l'heure. Retourner ? Jamais de la vie ! Je serais déshonoré.

Je ne tenais nullement à ce qu'il fût déshonoré. Il me répéta qu'il réservait ses forces pour tout à l'heure. Au surplus nous avions déjà fait la moitié du chemin. Donc, en avant ! Mais je restais soucieux. Cinq minutes plus tard je lui dis :

– Pourquoi ne pas faire porter votre torse sur le radeau ? Vous pourrez vous reposer et reprendre des forces.

– C'est juste ! Mais est-ce que ça ne sera pas trop lourd pour vous ?

– Non. Allez-y.

Il suivit mon conseil et, cependant que je continuais à pousser notre embarcation, me dit :

– J'ai pensé à une chose. Ce radeau va éveiller les soupçons des gardiens, même s'ils ne nous voient pas. Ils se demanderont ce qui fait avancer le radeau. L'eau du lac ne bouge pas.

– C'est ce qui vous trompe. Il se déverse dans le Rio Pecos, et il y a donc un certain courant, si faible soit-il. Il est naturel que des roseaux dérivent. Je n'ai pas de soucis de ce côté-là.

– Mais de quel côté ?

– Du vôtre.

– *Pshaw !* Je me repose en ce moment. Quand nous y serons, vous verrez.

– Hum ! Il ne s'agit plus de nager, mais de plonger. Si vous n'y arrivez pas, nous sommes perdus.

– Voyons Sir ! Je n'ai rien d'autre à faire que de lâcher le radeau au bon moment, de plonger et de ressortir de l'autre côté de l'île. C'est un jeu d'enfant, quand on a si peu de chair et autant d'os que moi.

Il n'avait pas tort, et sa confiance me rassura quelque peu. Mais je me rendais compte que j'aurais mieux fait de ne pas l'emmener et d'agir seul.

Nous nous rapprochions de l'île, et j'orientais maintenant le radeau vers l'amont, pour pouvoir ensuite nous laisser entraîner vers l'aval. Les feux du camp des Comanches étaient clairs, mais leur lumière ne nous atteignait pas. Celui de l'île était plus petit. On n'en voyait pas la flamme, dissimulée par les buissons. De rares étoiles se reflétaient dans l'eau du lac. Je nageais aussi régulièrement et aussi doucement que possible, pour ne pas faire de remous dans lesquels on aurait vu bouger le reflet des étoiles. Nous arrivâmes ainsi tout près de l'île. Il s'agissait maintenant de laisser dériver le radeau. Je prévins Old Wabble.

– C'est le moment, Mister Cutter. Il faut nous mettre sous les roseaux.

– *Well*, tout de suite, répondit-il.

– Encore un moment. Quand nos têtes seront logées dans ces orifices, si nous avons quelque chose à nous dire, il faudra que ce soit tout bas.

– Évidemment.

– Le radeau va dériver, mais il faut quand même le gouverner légèrement. Laissez-moi ce soin.

– D'accord. Dites-moi simplement quand il faudra plonger. Je suis prêt.

Nous nous glissâmes sous le radeau et mîmes nos têtes dans les orifices ménagés à cet effet. Puis nous passâmes nos bras dans les anneaux de cuir. Nous étions ainsi accrochés comme un équilibriste à ses anneaux. Le radeau nous portait et nous n'avions pas besoin de nager. De légers mouvements du

pied ou de la main suffisaient pour gouverner. Nous avancions très lentement, et trouvions le temps long.

– Service rapide, murmura le vieux. Est-ce que vous y voyez bien, Sir ?

– Oui.

– Moi aussi. Heureusement qu'il n'y a pas de crocodiles dans le secteur. Oh, regardez !

– Oui, je le vois.

– Lui aussi nous voit. Qu'est-ce qu'il va faire ?

Nous étions à quelque soixante pas de l'île. Il y avait dans les roseaux de la rive un intervalle qui nous permettait de voir le feu. À sa lueur, nous aperçûmes un Indien qui prenait de l'eau. Il remarqua notre « navire ». Après avoir regardé un moment dans notre direction, il revint vers le foyer.

– Il ne veut même pas nous connaître, murmura Old Wabble.

– Tant mieux. Mais attendons. Notre radeau a peut-être quand même attiré son attention.

Les minutes passèrent. Nous nous rapprochions de l'île, mais le gardien ne réapparaissait pas. Encore quarante pas, trente, vingt, enfin dix !

– Mister Cutter, c'est le moment, dis-je au vieux. Je vais plonger à gauche et vous à droite, et nous allons contourner l'île chacun de son côté pour ne pas nous gêner. Là-bas, nous abordons et nous prenons les gardiens à revers. Mais, attention ! Vos bras sont-ils encore dans les anneaux ?

– *No !*

– Êtes-vous prêt ?

– *Yes*. Nous pouvons larguer, *it's clear !*

– Allons-y !

Je me dégageai, plongeai profondément, fis le tour de l'île et remontai prudemment à la surface. En deux brasses, j'avais atteint la rive. Old Wabble n'était pas là. Il avait abordé un peu plus loin. Mais je ne pouvais plus m'occuper de lui. Il me fallait avant tout régler le sort des gardiens. Je rampai dans les buissons. Ils étaient assis auprès d'un petit feu de cinq ou six branches. L'un d'eux me tournait le dos, l'autre me présentait son flanc gauche. Un peu plus loin, le captif était étendu à l'ombre d'un arbuste. Je ne discernais pas son visage. Mais ses pieds ligotés étaient éclairés par le feu. Vite, à l'ouvrage !

Je me dressai et bondis vers le feu. Un coup sur un crâne puis sur l'autre. Les deux Peaux-Rouges s'effondrèrent. Je me penchai vert eux. Ils avaient perdu connaissance.

– *Heavens,* un Blanc ! fit la voix du prisonnier. Venez-vous me…

– Oui, l'interrompis-je. Nous parlerons plus tard. Je vais vous détacher.

Je m'agenouillai, tirai mon coutelas. Derrière moi il y eut un bruit.

– Vous êtes là, Mister Cutter ? demandai-je sans me retourner.

Ce ne pouvait être qu'Old Wabble.

– Uff, uff, uff ! me répondirent deux voix étrangères.

Je me relevai d'un bond et, me retournant, vis deux Indiens ruisselants d'eau qui me regardaient comme on regarde un fantôme. Old Surehand devait m'expliquer plus tard que les gardiens étaient relevés toutes les deux heures. La relève s'effectuait à la nage. Et j'avais devant moi la garde montante,

qui arrivait fort mal à propos. Mais ma surprise ne dura qu'un instant. Une seconde après, j'avais pris à la gorge l'Indien qui était le plus près de moi et, de mon poing droit, l'avais fait s'écrouler à terre. Je voulus me saisir de l'autre mais n'en eus pas le temps. Poussant un strident appel à l'aide, il se jeta à l'eau et se mit à nager vers le camp, en continuant à hurler.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Je revins à Old Surehand et coupai les cordes qui liaient ses bras et ses pieds, ainsi que deux courroies par lesquelles il était attaché à deux pieux fichés dans le sol.

– Pouvez-vous remuer, Sir, demandai-je, cependant qu'il se levait ? Dites-le-moi vite, vite !

Je voyais cet homme pour la première fois, mais je n'avais pas le temps de l'observer. Il étira ses membres puissants, se pencha pour prendre le couteau d'un des Indiens assommés, et me répondit d'une voix aussi parfaitement calme que s'il n'avait couru aucun danger.

– Tout ce que vous voulez, Sir !

– Nager aussi ?

– Oui. Où ?

– Des Blancs nous attendent de l'autre côté.

– Alors, allons. Il est grand temps. Dans moins d'une minute nous aurons les Rouges sur le dos.

Il avait raison. Un vacarme infernal avait éclaté dans le camp. Les hurlements s'entrecroisaient. Nous ne pouvions les voir, mais le bruit des corps tombant dans l'eau nous apprit qu'ils se dirigeaient vers l'île. Il fallait partir. Mais où était Old Wabble ?

– Mister Cutter, Mister Cutter criai-je, couvrant presque le tumulte. Mister Cutter, êtes-vous là ?

Old Surehand avait bondi vers la rive pour regarder le camp. Il se retourna vers moi et me dit d'une voix qui n'était plus calme, mais haletante.

– Mister Cutter ? Vous voulez dire Old Wabble ?

– Oui. Il est venu avec moi pour vous libérer. Mais je ne le vois plus.

– Est-ce qu'il y a encore d'autres Blancs ?

– Non.

– Ne pensez plus à lui ! Je connais le vieux, il se débrouillera.

– Mais il est perdu !

– N'en croyez rien, Sir ! Le Diable lui-même n'aura pas sa peau. Il est peut-être plus en sûreté que nous. Allons-nous-en ! Ils se sont tous jetés à l'eau. Les premiers sont peut-être déjà là. En avant, vite, vite !

Il me prit par le bras et m'entraîna. En arrivant sur le bord de file, je compris sa hâte. L'eau fourmillait littéralement de têtes brunes, dont les bouches hurlaient. Le premier n'était plus qu'à dix ou douze brasses de l'île. Il ne s'agissait plus d'Old Wabble, mais de notre propre sécurité. Aussi répondis-je :

– Oui, filons. Suivez-moi aussi vite que vous pourrez !

Nous nous jetâmes à l'eau et partîmes avec de lents mouvements réguliers, en bons nageurs qui veulent conserver leurs forces. Les hurlements des Indiens redoublèrent. Ils nous avaient aperçus et se lançaient à notre poursuite.

J'étais sûr de moi. Mais Old Surehand ? Il était certainement bon nageur, mais la captivité l'avait sans doute diminué. Je savais par expérience comment les Indiens attachent leurs prisonniers de manière à leur interdire le plus

léger mouvement. Je fus rassuré en constatant qu'il nageait avec énergie et régularité. Mais bientôt ses mouvements devinrent plus hésitants.

– Vous êtes fatigué, Sir ?

– Ce n'est pas ça, mais je ne sens plus mes mains ni mes pieds. Ils sont comme engourdis.

– Ce sont les liens. Tiendrez-vous jusqu'à l'autre côté ?

– Je l'espère. En temps normal, aucun Indien ne pourrait me rattraper. Mais quand on est resté si longtemps ligoté, on ne peut jurer de rien.

Au bout d'un certain temps, il eut une crampe dans le bras. Je connaissais ce phénomène, qui peut être fatal à un homme qui nage pour sauver sa vie.

– Mettez-vous sur le dos, lui dis-je, et nagez seulement avec les jambes pour laisser reposer vos bras.

Il suivit mon conseil et notre allure se ralentit considérablement. Je me mis également sur le dos pour voir nos poursuivants. L'eau grouillait de Comanches, et il n'avait pas dû en rester beaucoup dans le camp. L'un d'eux était à une centaine de pas de nous. Old Surehand l'aperçut lui aussi et me dit.

– Il faut aller plus vite. Je vais essayer encore une fois de nager de face.

Au bout de quelques instants de cette tentative, il m'avoua :

– Mes bras s'engourdissent, Sir. Partez, et laissez-moi en arrière.

– Abandonner Old Surehand ? Vous n'y pensez pas ! Mettez-vous sur moi, je vous porterai.

– Je suis trop lourd.

– Pas pour moi.

– Mais ça ira trop lentement, et les Rouges vont nous rattraper.

– Nous verrons bien !

Il fit comme je le lui avais demandé. Il n'était certes pas léger, mais cela pouvait aller. Cependant l'Indien se rapprochait de nous avec tant de force et d'endurance que je vis qu'il allait nous rattraper. Mais il était seul. Les autres étaient loin derrière. On ne l'apercevait que grâce à la lueur du feu sur laquelle son ombre se découpait de temps en temps. Il devait avoir de bons yeux pour ne pas nous avoir perdus de vue sur l'eau noire.

Nous avions fait environ les trois quarts du parcours. Mais il n'était plus qu'à une trentaine de pas derrière nous. Il poussa un strident cri de guerre.

– Il nous rattrape, fit Old Surehand. C'est ma faute. Je n'ai encore jamais vu de nageur tel que vous. Mais quand il faut porter un quintal dans l'eau...

– *Pshaw !* C'est l'eau qui vous porte. Et ce Peau-Rouge ne me fait pas peur.

– À moi non plus. S'il nous rejoint, il est perdu. J'ai un couteau, et je recommence à sentir mes bras.

– Laissez-le-moi. Je n'ai pas été ligoté.

– Vous voulez lui donner un coup de couteau ? Je n'aime pas verser le sang hors le cas de nécessité absolue.

– Je pense comme vous. Je vais l'assommer d'un coup de poing et l'emmener sur la rive.

– Sir, il faut être un chasseur comme Old Shatterhand pour faire ça. J'ai des muscles, certes, mais quand je veux assommer quelqu'un, je dois m'y reprendre à plusieurs fois.

– Ce n'est pas seulement une question de force. Il y a un tour de main. Pourrez-vous recommencer à nager ensuite ?

– Probablement.

– Probablement ! Et vous voulez vous battre avec cet Indien. Il faut être Old Surehand pour avoir tant de confiance en soi.

– Vous paraissez bien connaître mon nom. Quel est le vôtre ?

– Vous allez le savoir. Essayez de voir si vous pouvez nager seul.

La tentative fut couronnée de succès. Ses bras ne lui refusaient plus le service. La situation était vraiment extraordinaire. Deux blancs, nageant sur un lac et poursuivis par une horde de Peaux-Rouges, s'entretenaient comme s'ils avaient été confortablement installés sur des rocking-chairs dans un salon new yorkais. Il faut venir dans le Far West pour assister à des scènes de ce genre.

Nous n'avions pas beaucoup avancé. Le Peau-Rouge se rapprocha rapidement et poussa un nouveau cri de triomphe.

– Laissez-le-moi, et regardez-moi faire, si vous voulez, dis-je à mon compagnon, en me retournant.

L'ennemi vit que j'allais lui tenir tête et s'arrêta. Brandissant son coutelas, il s'écria :

– Je suis Vupa-Umugi, chef des Comanches. Mon couteau va dévorer les deux chiens blancs.

C'était donc lui ! Tant mieux. Je n'avais pas encore pu discerner ses traits.

– Et je suis Old Shatterhand, que tu crois pouvoir tenir, Essaie !

– Old Shatterhand ! Old Shatterhand ! s'écrièrent en même temps le Peau-Rouge et Old Surehand.

– Maudit coyote, meurs ! ajouta Vupa-Umugi.

Sur ces mots, il plongea. C'était une lutte à mort, en pleine nuit, dans l'eau. Il voulait revenir à la surface près de moi et me frapper. Je n'allais pas l'attendre. Je plongeai à mon tour, mais beaucoup plus profondément que lui. Dans l'obscurité, un bon plongeur voit presque aussi clair sous l'eau, sinon mieux, qu'à là surface. À cinq mètres environ de profondeur, je vis Vupa-Umugi au-dessus de moi, tendant le bras pour remonter. Je remontai en même temps que lui. Mon « coup de marteau » s'abattit sur son crâne, et je l'empoignai par les cheveux pour l'empêcher de couler.

– Old Shatterhand ! Old Shatterhand ! Oui, c'est bien lui ! s'écria Old Surehand.

– Oui c'est moi. Mais dites-moi d'abord si vos bras fonctionnent.

– Je crois que oui.

– Essayez ! Il faut que je porte ce Peau-Rouge. Continuons.

Et nous continuâmes ! Old Surehand avait retrouvé la liberté et la sûreté de ses mouvements, et nous arrivâmes sans encombre sur la rive. Vupa-Umugi avait entre-temps repris connaissance. Nous le ligotâmes.

Notre victoire était loin d'être complète. Certes j'avais libéré Old Surehand et capturé le chef des Comanches. Mais

j'avais perdu Old Wabble. Qu'était-il devenu ? Old Surehand ne le croyait pas perdu.

– Vous ne le connaissez pas comme moi, Sir, déclara-t-il. Il n'est pas de ceux qu'on tue. Vous pouvez être sûr qu'il est assis quelque part bien tranquillement et sourit dans sa barbe. Je ne serais pas autrement étonné de le voir surgir avec plusieurs prisonniers.

– À moins qu'il n'ait été capturé lui-même, fis-je.

– En ce cas, nous l'échangerons contre le chef.

– Vous ne voulez donc pas le tuer ?

– Que le Ciel m'en préserve ! Je ne suis pas un assassin. Je ne lui dois rien, certes, mais si le vieux Wabble est sain et sauf, je ne vois pas d'inconvénient à mettre ce sauvage en liberté.

– Tout à fait d'accord, Sir. Mais je vois des têtes sur l'eau.

En effet, la plupart des Comanches avaient abandonné la poursuite, mais quelques-uns l'avaient continuée. Ils arrivaient. Nos cris menaçants et quelques coups de feu suffirent à les faire disparaître. Puis, je dus raconter à mes compagnons comment nous avions gagné l'île et en étions revenus à deux.

J'avais à peine terminé mon récit qu'un bruit se fit entendre dans les buissons. Nous prêtâmes l'oreille. C'étaient des chevaux. Puis, une voix impérieuse retentit :

– Penche-toi, Peau-Rouge, sans quoi tu vas t'écorcher le nez. *It's clear !*

– Old Wabble ! s'écria Old Surehand. Vous allez voir, Messieurs que j'avais deviné juste.

Et en effet, c'était bien Old Wabble qui sortait de la broussaille, tirant un cheval sur lequel un Indien était attaché. Et le cheval était suivi de deux autres, portant des paquetages.

– Et me revoilà, dit le vieux en souriant. Je vous ai rapporté des cadeaux utiles. Ah, *good evening,* Mister Surehand ! Vous aussi vous êtes déjà ici ? Je savais bien qu'on n'avait pas besoin de moi pour vous libérer. Mister Shatterhand s'en est très bien chargé.

– Nous nous sommes fait du souci à votre sujet.

– Du souci ? Pourquoi donc me serait-il arrivé quelque chose ? Je me défends très bien. Comme vous allez pouvoir le constater.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu sur l'île ?

– Parce que je suis un âne, *it's clear.* Je croyais savoir nager et plonger ; mais, avec vous, je n'étais pas de force. J'étais tout de même arrivé jusque là-bas, mais revenir par la même voie, et perdre encore une fois mes culottes ? Rien à faire ! Et plonger, par dessus le marché ! Il y a de quoi se noyer vivant. Je suis donc resté accroché au radeau. Tout à coup j'ai entendu des cris, mon radeau a été terriblement secoué, et les Rouges se sont jetés à l'eau. Il n'y avait plus personne. Même ceux qui gardaient les chevaux étaient partis à votre poursuite. Mais il en restait quand même un, et, celui-là, je le voulais. Je fis donc voile vers la terre, me dégageai de mon baldaquin, bondis sur lui, et lui portai un tel coup qu'il s'assit sans même m'en demander l'autorisation. Je le ligotai avec une des courroies qui servent à faire sécher la viande. Il me vint alors à l'esprit que nous avions également besoin de ravitaillement. J'allai donc au pâturage et pris trois chevaux, un pour ce jeune homme et deux pour les vivres. J'ai dû faire un peu vite, mais tout a très bien marché. Et au moment où les Peaux-Rouges venaient sans avoir pu vous rattraper, je m'en allais, avec mon prisonnier et ma viande. Et me voilà. Je ne me fais pas de souci pour la viande. Quant au jeune homme, vous en ferez ce que vous voudrez.

– Nous le mettrons en liberté demain, dit Old Surehand.

– Comme vous voudrez ! Il est venu à cheval, il repartira à pied. Mais son chef, comment est-il arrivé ici ?

– Mister Shatterhand l’a fait prisonnier.

– Sur l’île ?

– Non, dans l’eau.

– Alors il y a eu une bataille navale. Vous me raconterez ça. Lui aussi, vous le laisserez filer ?

– Oui.

– Dommage ! Il ferait un beau pendu. Mais ne le lâchez pas avant que les Indiens ne vous aient rendu vos armes et tout ce qu’ils vous ont pris. Je n’ai jamais aimé les Indiens sauvages. Ce sont souvent des vauriens. Quand on est bon avec eux, ils prennent ça pour de la faiblesse. S’il s’était noyé dans le lac avec ses cent cinquante Comanches, l’humanité n’y aurait rien perdu. *It’s clear !*

3

LE MESSAGER DE WINNETOU

Entre le Texas, l'Arizona, le New Mexico et les Réserves Indiennes, autrement dit entre les premiers contreforts des Ozarks, les Sierras Guadalupe inférieure et supérieure, entourées des hauteurs qui bordent le cours supérieur du Rio Pecos et les sources de la Red River, de la Sabine, de la Trinidad, du Brazos et du Colorado, s'étend une vaste région stérile que l'on pourrait appeler le Sahara des États-Unis.

D'interminables étendues de sable éblouissant succèdent à des alignements imposants de falaises. Pas le moindre végétal n'y trouve de quoi vivre. La nuit froide succède sans transition au jour brûlant. Pas un oued, pas une oasis, pas même une steppe pour ménager le passage des terres fertiles au désert. Partout la mort blême et sans fard. Ça et là, comme pour se moquer des regards avides de verdure, se dressent des mezquites semblables à du cuir, ou des cactus dont la présence paraît inexplicable. La poussière qui les recouvre les dissimule parfois, et malheur au cavalier dont la monture se blesse à l'une de leurs mortelles épines.

Malgré les horreurs de ce désert, l'homme n'a pas craint d'y pénétrer. Il est traversé par des routes qui montent jusqu'à Santa Fé et Fort Union, puis de là à Paso del Norte, pour redescendre vers les prairies verdoyantes et les forêts bien arrosées du Texas. Que ce terme de « routes » n'aille pas faire croire à l'existence de voies de communication semblables à celles des pays civilisés. On voit passer des chasseurs ou des chercheurs d'or isolés, des groupes inquiétants de Peaux-Rouges, parfois un chariot traîné par des bœufs. Mais il ne s'agit

même pas de pistes. Chacun suit son propre chemin, tant que le sol lui offre suffisamment de points de repère pour qu'il sache qu'il est dans la bonne direction. Parfois, il n'y a plus de repères du tout, et on a enfoncé des poteaux dans le sol pour indiquer la voie à suivre.

Ce désert fait plus de victimes que le Sahara en Afrique ou le Gobi en Asie. Les squelettes d'hommes ou d'animaux, les harnais, les débris de véhicules dont le sol est parsemé racontent une silencieuse histoire d'horreurs et de souffrances. Du haut du ciel, les vautours guettent inlassablement leurs futures victimes.

Comment s'appelle ce désert ? Au cours de son histoire, il a porté divers noms français, anglais ou espagnols. L'appellation la plus courante est « Llano Estacado », en anglais « Staked Plains », la plaine aux poteaux...

J'ai décrit ailleurs[8] les horreurs de ce désert. Mais, contrairement à ce que j'en avais cru, il s'y trouvait quand même une oasis. C'était là que demeurait l'homme dont il était question dans le billet de Winnetou, et qui devait être attaqué par les Comanches, Bloody Fox.

Ce nom signifie Renard Sanglant et suffit à évoquer la carrière singulière de celui qui l'a porté. Encore enfant, il fit partie d'une caravane d'émigrants qui fut attaquée et massacrée par les *Stakemen*, les Rôdeurs du Llano Estacado. Un fermier nommé Helmer découvrit les cadavres détroussés et parmi eux, le petit garçon, le crâne défoncé, mais encore vivant. Il le pansa et l'emmena à sa ferme, Helmer's Home. Grâce à des soins incessants, l'enfant guérit. Mais il avait tout oublié de ce qui avait précédé l'attaque, jusqu'à son propre nom. Il fallut lui en trouver un nouveau. Comme lors de sa découverte, il était tout

---

[8] Cf. Winnetou.

ensanglanté, et comme il avait souvent, dans son délire, répété le mot « Fox », Helmer supposa que c'était là son nom de famille, et le nomma Bloody Fox.

Le garçon grandit magnifiquement en force et en intelligence, mais ne put jamais retrouver le souvenir de sa première enfance. Il se rappelait fort bien le visage de l'homme qui l'avait frappé, et pouvait le décrire avec précision. Mais il était incapable de remonter au delà. Il ne savait pas non plus pourquoi il avait si souvent dit le mot « Fox ». Helmer s'attacha beaucoup à lui, mais constata avec regret que le jeune garçon ne s'habituait pas à la maison. Dès qu'il fut assez grand pour monter à cheval, il se mit à parcourir en tous sens le désert, à la lisière nord duquel était située la ferme, au lieu d'aller travailler aux champs avec son père adoptif. Rien n'y fit. Et un jour que Helmer s'était particulièrement mis en colère à ce sujet Bloody Fox déclara :

– Les miens ont été massacrés par les « Vautours du Llano » et j'ai décidé d'exterminer ces « vautours » jusqu'au dernier. Pour cela, il faut que j'arrive à connaître le désert comme ma poche. Si on ne me laisse pas faire, j'aime mieux mourir.

Il avait parlé avec tant de résolution que Helmer préféra céder. Bien plus, il décida de faire du garçon un homme capable d'inspirer le respect aux « Vautours ». Et Bloody Fox fut dès lors libre d'aller et de venir comme bon lui semblait. Il devint si bon cavalier et bon tireur que Winnetou lui-même, lorsqu'il le connut par la suite, ne put lui refuser son admiration.

Parlons un peu des « Vautours » dont Bloody Fox avait juré de tirer vengeance. Le désert que nous avons décrit n'était pas seulement parcouru par d'honnêtes gens. On risquait aussi d'y rencontrer des hommes qui avaient fui les régions plus civilisées des états de l'Est, de peur d'avoir une fois de plus maille à partir avec la justice, des gens qui n'avaient plus grand-chose à perdre, ayant le plus souvent déjà perdu leurs biens ou leur sens moral,

et qui faisaient aussi peu de cas de leur propre vie que de celle d'autrui. Ils vivaient de banditisme, et le Llano, s'il ne leur offrait guère de quoi s'enrichir dans cette carrière, leur permettait au moins de la pratiquer sans trop craindre d'être découverts et châtiés. Ayant leurs repaires à la lisière du désert, ils se joignaient aux voyageurs qui entreprenaient de le traverser en leur proposant leurs services comme guides. Des complices, envoyés en avant, déplaçaient les poteaux pour brouiller les pistes. D'où leur surnom de « *Stakemen* ». Les égarés étaient alors massacrés et dépouillés, et leurs restes étaient abandonnés dans des endroits perdus, sans que personne pût jamais savoir ce qu'ils étaient devenus.

C'était à une bande de ce genre que la caravane à laquelle appartenait Bloody Fox avait eu affaire. Il avait gardé le souvenir de l'affreuse scène du meurtre. D'où son ardent désir de vengeance, et son zèle à acquérir toutes les aptitudes nécessaires pour l'assouvir.

Il parcourait sans cesse le Llano en tous sens. Le moindre pouce du terrain lui devint familier. Et il eut le bonheur de découvrir, au cœur des solitudes, une sorte d'oasis où il y avait de l'eau. Cela valait une armée entière.

Il ne parla à personne de sa découverte. Helmer lui-même, à qui il devait pourtant la vie, n'en sut rien. Il finit par se construire une petite maison au bord de l'eau, et en tapissa les murs d'épais buissons de passiflore. Il captura des *mustangs* sauvages et les mena à sa cachette, afin de pouvoir en tout temps y trouver des chevaux frais. La rapidité de ses mouvements s'en trouva considérablement accélérée. Il constitua également sur place une réserve de vivres et de munitions. Mais pour soigner les chevaux et entretenir la maison en son absence, il avait besoin d'une personne en qui il pût avoir la plus entière confiance. Une vieille négresse nommée Sanna, qui l'aimait beaucoup, accepta de tenir ce rôle. Elle vécut là-bas plusieurs années dans la plus profonde solitude, sans

jamais s'éloigner de la maisonnette. Et elle fut récompensée de sa fidélité de la façon la plus prodigieuse. Dans son état natal, le Tennessee, elle avait été l'esclave d'un planteur qui lui avait ravi pour le vendre son unique enfant, un garçon. Vendue elle-même par la suite, elle était arrivée, après mille tribulations, dans le Llano Estacado. Elle n'avait jamais pu oublier son fils Bob, elle pensait à lui nuit et jour, et s'était juré de ne pas mourir avant de le revoir. Lorsque nous arrivâmes dans la région, et fîmes la connaissance de Bloody Fox, l'un de nous avait pour compagnon inséparable un noir nommé Bob, son ancien domestique. Il se révéla qu'il était né au Tennessee, qu'il avait été vendu encore enfant... Sanna et son fils retrouvé tombèrent dans les bras l'un de l'autre et ne se quittèrent plus.

La présence de Sanna permit à Bloody Fox de poursuivre la réalisation de son projet. On le vit de moins en moins chez son père adoptif. Mais chaque fois qu'il apparaissait c'était pour annoncer des nouvelles ; et la nouvelle, c'était presque toujours celle de la mort d'un des « Vautours ». De temps à autre, on trouvait un cadavre d'homme tué d'une balle en plein front, dont les poches contenaient des objets volés : c'était donc un *Stakeman*. Ces découvertes devinrent de plus en plus fréquentes, et la balle en plein front était comme la signature d'un justicier mystérieux. Helmer lui-même ne se doutait de rien.

Le justicier devint bientôt légendaire. D'aucuns prétendaient l'avoir vu, galopant comme le vent, mais de trop loin pour pouvoir le reconnaître. On racontait qu'il était vêtu de la peau d'un bison blanc qui lui donnait un aspect terrifiant. Un jour, c'était un marchand qui prétendait l'avoir vu dans le sud du Llano, et avoir trouvé une heure après un cadavre au front percé. Le lendemain, des voyageurs avaient entendu un coup de fusil à la lisière orientale du désert, et avaient vu un cavalier disparaître à l'horizon. En s'approchant, ils avaient trouvé un homme mort, le front percé d'une balle. Le jour suivant, des gens qui passaient chez Helmer déclarèrent avoir campé dans le

Llano et avoir vu le même cavalier passer au galop à la lueur du clair de lune. La superstition s'en mêla. Le cavalier n'était pas un homme, mais une créature supra-terrestre, qui se déplaçait d'une extrémité à l'autre du Llano par la voie des airs avec la rapidité de l'éclair. Quel mortel aurait donc pu aller si vite et distinguer aussi sûrement le bandit de l'honnête homme ? On disait : « L'Esprit du Llano Estacado flotte sur les plaines », ou bien encore : « Le Fantôme Vengeur a abattu encore un *Stakeman* ».

Les honnêtes gens commencèrent à respirer. Les *Stakemen* n'osèrent plus s'aventurer dans le désert, seul ou par petits groupes. Ils n'attaquèrent plus qu'en compagnies nombreuses. Mais leurs précautions furent inutiles. Ils campaient à vingt, voire davantage. Soudain un coup de feu claquait, puis un second. Deux d'entre eux s'abattaient, le front percé. Et l'on entendait un cheval s'éloigner au galop.

Ce fut à cette époque que, comme je l'ai dit plus haut, j'arrivai chez Helmer avec plusieurs hommes de l'Ouest, afin de traverser le Llano et de rejoindre Winnetou de l'autre côté. Nous apprîmes qu'une caravane d'émigrants nous avait précédés, pour traverser elle aussi le désert. Plusieurs des personnes rencontrées chez Helmer éveillèrent mes soupçons. À leur départ, je suivis leurs traces et acquis la conviction que les émigrants allaient être égarés. L'éclaireur auquel ils s'étaient confiés était un *stakeman*, et ses complices avaient dressé une embuscade. Nous nous mîmes aussitôt en route pour aller au secours de la caravane menacée.

En même temps, Winnetou, qui m'attendait, rencontra un groupe de Comanches. À l'époque, Apaches et Comanches vivaient en paix. Les Comanches lui apprirent qu'ils allaient à la rencontre de leur chef qui, traversant le Llano, courait un grave danger, car on avait constaté un grand rassemblement de *Stakemen* qui paraissaient préparer quelque mauvais coup. C'étaient les « Vautours » que j'avais démasqués. Winnetou, me

sachant dans le voisinage puisque nous avions rendez-vous, conçut également de l'inquiétude à mon sujet, et décida lui aussi d'aller à ma rencontre. Il offrit donc aux Comanches de les accompagner, ce qu'ils acceptèrent volontiers, très heureux d'avoir le concours d'un homme comme Winnetou dans une circonstance où leur chef était en danger.

Le Llano habituellement désert était donc parcouru par quatre groupes, dont trois se déplaçaient dans la même direction. L'éclaireur félon menait les émigrants vers le Sud, vers la mort : les *stakemen* les suivaient ; et moi-même, avec mes compagnons, je suivais les *stakemen* pour déjouer leur plan. D'autre part, Winnetou, venant de l'Ouest, s'approchait avec ses compagnons Comanches ; ils devaient d'ailleurs malheureusement arriver trop tard. Le chef Comanche avait déjà été assassiné par les « Vautours ».

Comme nous marchions vers le Sud et les Comanches vers l'Est, à peu près en même temps, nous devions nous rencontrer comme si nous nous étions donné rendez-vous, et ce dans le voisinage de l'oasis, dont nous ignorions totalement l'existence à l'époque. Bloody Fox connaissait comme nous les intentions des *stakemen*. Il voulait sauver les étrangers. Parti de son oasis, il alla à leur rencontre pour les mettre en garde. Malheureusement il rencontra en chemin les « Vautours » qui le prirent aussitôt en chasse. La vitesse de son cheval lui permit de s'échapper en direction du Nord. Il nous rencontra et se joignit à nous. Nous galopâmes trois heures sans arrêt, mais ne pûmes rejoindre les émigrants qu'à la nuit tombée. Ils avaient formé leurs chariots en carré. Les bœufs qui les tiraient, accablés par la soif, n'avaient pu continuer. Eux-mêmes étaient épuisés. On constata que leur éclaireur avait percé les barils contenant la provision d'eau. Il s'enfuit à notre arrivée.

Entre temps Winnetou était arrivé dans les parages et avait, grâce à son flair inimitable, trouvé la piste des *Stakemen*. Il les rejoignit sans révéler sa présence au moment même où

l'éclaireur félon arrivait. Ce dernier leur annonça que nous nous étions joints aux émigrants. Au lieu de voir là un avertissement, les bandits se réjouirent d'avoir à compter sur un supplément de butin et décidèrent de nous attaquer à l'aube. Winnetou les entendit, revint rapidement vers les Comanches et, avec eux, galopa jusqu'à nous. Je fus d'autant plus heureux de le revoir qu'il arrivait on ne peut plus à propos. Le groupe des Comanches doublait nos effectifs, et Winnetou à lui seul valait autant que tous les autres réunis.

Au lever du jour, nous restâmes dissimulés à plat ventre derrière les chariots. Les *stakemen* arrivèrent. Ils étaient trente-cinq, et ne s'imaginaient nullement qu'ils allaient rencontrer la moindre résistance. Notre première salve les frappa à cinquante pas et jeta la panique dans leurs rangs. Les cris de terreur des survivants couvraient les râles des mourants. Les chevaux démontés couraient de toutes parts, aggravant le désordre. Tous ceux qui pouvaient encore tenir en selle s'enfuirent en direction du Sud. Nous nous lançâmes aussitôt à leur poursuite. Ils furent abattus l'un après l'autre. Le dernier parvint à l'oasis jusque-là secret de Bloody Fox. Il s'écroula alors avec son cheval et se rompit le cou. C'était le chef, et il n'avait pu aller si loin que parce qu'il avait le cheval le plus rapide. Nous reconnûmes en lui un criminel fameux sous le nom de Stealing Fox. Et quel ne fut pas notre étonnement en entendant Bloody Fox déclarer, avec la plus vive émotion, que c'était certainement l'homme qui lui avait jadis infligé cette blessure au crâne. Il s'était présenté sous le nom de Fox et avait servi de guide à l'infortunée caravane. On s'expliquait enfin pourquoi l'enfant rescapé n'avait cessé de répéter ce nom dans son délire. Cette découverte par Bloody Fox du meurtrier de ses parents avait quelque chose de miraculeux, tout comme la découverte par la vieille négresse Sanna de son fils Bob en la personne de notre compagnon noir. Mais un troisième miracle nous attendait : c'était le spectacle de l'oasis. Certes, il y avait de vieux chasseurs et des Indiens qui racontaient qu'il se trouvait, au cœur du Llano Estacado, un lac

bordé d'arbres et de fleurs. Mais personne n'y avait jamais cru. Cette fois, nous l'avions sous les yeux.

La présence d'une oasis au beau milieu du désert n'avait pourtant rien d'inexplicable. Le Llano est séparé du Rio Pecos par une chaîne de montagnes d'où se détachent des vallées transversales qui descendent vers le désert. Ces vallées sont suivies par des cours d'eau dont les rives sont garnies de végétations. En arrivant dans les sables, ces cours d'eau y disparaissent. Mais ils ne se perdent pas. Les eaux pénètrent dans le sable et s'accumulent lorsqu'elles rencontrent un sous-sol plus consistant. Et comme le Llano n'est pas une étendue plate, mais une dépression, il est naturel que l'eau réapparaisse en son point le plus bas, limpide et filtrée par les sables.

Le secret longtemps gardé de Bloody Fox nous était donc révélé. Mais il n'y pouvait rien. Il était à prévoir qu'il n'aurait plus de longtemps l'occasion de jouer les Fantômes Vengeurs. Nous venions de liquider trente-cinq « Vautours » et les isolés qui pouvaient encore subsister tiendraient sans doute compte de cet avertissement. Les immigrants furent amenés à l'oasis où ils restèrent plusieurs jours pour reprendre des forces avant de se remettre en route. Nous les accompagnâmes jusqu'au Rio Pecos. Ils se rendaient dans l'Arizona, où il n'y avait aucun inconvénient à ce qu'ils parlassent de l'oasis. Ou bien on ne les croirait pas, ou bien personne n'aurait l'occasion d'exploiter ce renseignement. Quant à nous, qui aurions souvent l'occasion de traverser le Llano, nous nous promettions bien de n'en dire mot à personne.

Mais il y avait les Comanches, qui malheureusement avaient eux aussi appris le secret. Nous leur fîmes promettre de ne pas le révéler, mais nous avions la certitude qu'ils ne tiendraient pas longtemps parole. Car cet endroit n'était pas sans intérêt pour leur tribu.

Une ligne droite tracée depuis l'endroit où nous nous trouvions en direction de l'Ouest croise, de l'autre côté du

fleuve, le coin le plus dangereux du Far West. C'est en effet là que se touchent les territoires qui font l'objet de contestations entre les Comanches et les Apaches. On sait qu'entre ces deux tribus, la paix ne dure jamais bien longtemps. L'antagonisme y est entretenu dès l'enfance, et à peine la hache de guerre est-elle enterrée qu'on trouve bientôt un prétexte pour la déterrer de nouveau. L'imprécision des frontières fournissait facilement de tels prétextes, chaque partie étant prompte à accuser l'autre de violations réelles ou imaginaires. Aussi ces environs avaient-ils acquis le surnom de « the Shears » (les Ciseaux). Les frontières s'ouvraient et se fermaient effectivement comme des ciseaux, et quiconque passait par là, surtout si c'était un Blanc, pouvait s'estimer heureux s'il s'en tirait sans dommage.

Les combats entre les deux tribus s'allumaient d'habitude dans la région des « Ciseaux », et se déroulaient ensuite au delà du Rio Pecos. Les vaincus étaient le plus souvent refoulés dans le désert. Il y avait le plus grand intérêt à posséder au cœur du Llano une retraite où l'on pouvait se rassembler et reprendre des forces, cependant que l'ennemi vous croyait condamné à mourir de soif et d'épuisement. Cette retraite possible, c'était l'oasis, et les Comanches venaient d'en apprendre l'existence. Allaient-ils garder le silence à son sujet une fois revenus chez eux ? Je n'en croyais rien et je signalai à Bloody Fox le danger que représentait pour lui l'antagonisme entre les Peaux-Rouges. Il prit la chose tout aussi au sérieux que moi et déclara :

– Vous avez raison, Sir. Le secret que j'ai si longtemps gardé est maintenant découvert. Mais c'est ma faute. J'aurais dû vous donner hier une description des lieux, et vous auriez alors facilement pu vous arranger pour que les *stakemen* ne s'enfuient pas par ici.

– C'est vrai.

– Vous auriez été le seul à savoir et je suis sûr que vous n'en auriez jamais parlé à personne. Mais maintenant, je dois m'attendre à des visites de trois côtés.

– Non, il n’y a que les Comanches.

– Il y aussi les Apaches.

– Il n’y a qu’un seul Apache qui soit au courant, Winnetou.

– Et vous croyez qu’il ne dira rien ?

– Certainement, si vous le lui demandez.

– Je le lui demanderai. Mais les Blancs ?

– Ils ne diront rien non plus. Je les connais tous. Aucun d’eux n’est bavard.

– D’accord. Ils n’en parleront pas à des tiers. Mais ils reviendront dans ma retraite. Je serai heureux de les revoir, mais ils seront vus, eux ou leurs traces, et on les suivra. Vous ne croyez pas ?

– Évidemment. Il faudra leur demander, non seulement de ne pas en parler, mais de ne plus revenir.

– Ce serait trop dur. Il peut se trouver que l’un d’eux, en traversant le Llano, se trouve en difficulté. Faut-il qu’il meure de soif parce qu’il n’aura pas le droit de venir boire de cette eau ? Un tel cas mérite une exception. Voulez-vous leur en parler, Mister Shatterhand ?

– Bien volontiers.

– Mais cela ne s’applique pas à vous ni à Winnetou. Vous pourrez venir aussi souvent que vous le voudrez, et je suis sûr que vous vous arrangerez pour que personne ne vous suive et ne découvre ma maisonnette.

– Très bien. Je vous remercie. Mais qu’allez-vous faire pour éviter un retour des Comanches ?

– Rien. Je ne peux tout de même pas transformer ma bicoque en forteresse.

– Évidemment non !

– Ou bien loger ici suffisamment de gens pour pouvoir repousser un assaut ?

– C'est également impossible.

– Il ne me reste donc plus qu'à laisser les choses en l'état. Le seul changement, c'est que Bob va rester avec sa mère. J'aurai donc quelqu'un pour m'aider quand je serai là, et elle ne sera pas seule en mon absence.

Par la suite, je revins plusieurs fois à l'oasis. Aucun Comanche n'était venu importuner Bloody Fox. Il n'avait pas non plus reçu la visite d'aucun Blanc. Il semblait donc que le secret ne s'était pas divulgué. En ce qui concerne les « Vautours », comme je l'avais prévu, on n'entendit plus parler d'eux pendant longtemps. Puis il y avait eu quelques agressions isolées, commises par un seul homme, que Bloody Fox avait découvert et châtié comme à l'accoutumée. Personne ne paraissait savoir qu'il était le Fantôme Vengeur. Depuis, j'ai souvent entendu des histoires fantastiques sur le Fantôme du Llano, mais aucun des narrateurs ne paraissait avoir la moindre idée de son identité.

Quand j'avais connu Bloody Fox, il n'était encore qu'un apprenti. Et pourtant il manifestait déjà des qualités capables d'inspirer de l'admiration à un homme comme Winnetou. Que serait-ce lorsqu'il aurait atteint son plein développement !

Puis, pendant quelques années, je restai sans venir en Amérique. Lorsque je retrouvai Winnetou dans les Black Hills, il m'apprit que Bloody Fox allait bien et que les Comanches n'étaient jamais venus chez lui. Nous nous étions séparés en haut, au Coteau, pour nous retrouver quatre mois après en bas, dans la Sierra Madre. On imagine les sentiments que j'éprouvai en trouvant, au lieu du rendez-vous, le billet de l'Apache me

demandant d'avertir Bloody Fox que les Comanches allaient l'attaquer.

Pendant des années, ils n'étaient jamais venus à l'oasis. Pour quelle raison voulaient-ils l'attaquer maintenant ? Bloody Fox avait-il fait quelque chose pour provoquer leur colère ? Mais à quoi bon s'interroger ? Je finirais bien par savoir de quoi il s'agissait.

La question importante, c'était de savoir si Winnetou était allé directement au Llano Estacado ou non. Il avait écrit qu'il voulait mettre Bloody Fox en garde. Mais, tel que je le connaissais, il ne se contenterait pas d'une mise en garde. Il irait à son aide, et ce probablement avec un groupe d'Apaches. Qu'avait-il fait ? C'était une question de temps. S'il y avait eu urgence, Winnetou serait allé directement chez Fox. Dans le cas contraire, il aurait commencé par regagner le camp de sa tribu pour réunir le nombre de guerriers nécessaire.

Mais comment Winnetou pouvait-il savoir s'il avait ou non le temps ? Exactement comme je pouvais le savoir moi-même. Les traces des Comanches que nous avions remarquées à l'Eau Bleue n'avaient certainement pas échappé à son œil exercé. Il n'avait peut-être pas pu s'approcher d'eux et apprendre qu'ils attendaient un renfort de cent hommes sous le commandement de Nalé-Masiouv. Mais il s'était certainement rendu compte qu'ils n'étaient pas trop pressés. Il avait donc très probablement commencé par rejoindre sa tribu.

Peut-être n'en avait-il même pas eu besoin, s'il avait eu un messager à leur envoyer. Les Apaches savaient certainement que les Comanches avaient déterré la hache de guerre, et ils avaient donc envoyé des gens en reconnaissance. Si Winnetou avait rencontré l'un de ces éclaireurs, il était fort possible qu'il l'eût chargé de prévenir la tribu et fût allé à l'oasis, dont il était seul à savoir l'emplacement.

J'avais une idée précise de la prudence de Winnetou. Le jour de mon arrivée dans la Sierra Madre lui était connu. Il savait qu'après avoir trouvé son billet, je le suivrais immédiatement. Il savait aussi que je connaissais le chemin aussi bien que lui. Il pouvait donc prévoir à peu près où je me trouverais à un moment donné. S'il était allé directement au Llano, il avait dû se préoccuper de fournir à ses guerriers un guide capable de les mener jusqu'à l'oasis. Ce guide ne pouvait être que moi. En ce cas, j'allais certainement rencontrer un Apache chargé de m'attendre et de me mettre au courant. Et, comme nous le verrons bientôt, Winnetou avait très bien calculé.

Mais nous n'en étions pas encore là. Nous campions au bord du Saskuan-kui et attendions le matin pour traiter avec les Comanches. Il fallait que Old Surehand récupérât tout ce qu'on lui avait pris et en particulier ses armes. En échange nous restituerions Vupa-Umugi, leur chef prisonnier.

Nous avions pris la précaution de ne pas rester sur la rive, où l'ennemi aurait pu nous surprendre à la faveur des buissons, et nous étions installés un peu plus loin, dans la prairie. On établit un tour de garde. Je ne tenais pas à veiller jusqu'au matin, car la journée du lendemain serait peut-être fatigante. Je me réjouissais d'avance de voir enfin Old Surehand en plein jour, car l'obscurité ne m'avait pas permis de l'examiner. Il devait plus tard m'avouer qu'il avait éprouvé la même curiosité à mon endroit. Nous aurions eu beaucoup de choses à nous dire, mais nous n'étions bavards ni l'un ni l'autre, et nous avions besoin de sommeil. Mais je tins cependant à lui poser une question.

– Avant que vous fermiez les yeux, Sir, permettez-moi de vous demander si vous aviez un projet précis en venant dans cette région ?

– Oui. Je voulais aller chez les Apaches Mescaleros pour rencontrer Winnetou et, si possible, avec son aide, faire votre

connaissance. C’est une honte d’être dans l’Ouest depuis si longtemps et de ne connaître ni Winnetou ni Old Shatterhand.

– Nous non plus nous ne vous connaissons pas. Mais nous avons beaucoup entendu parler de vous, Sir. Le second de vos désirs a été exaucé. Quant au premier, vous n’aurez pas besoin d’aller jusque chez les Mescaleros. Car je suis précisément en train de rejoindre Winnetou ailleurs.

– Où donc, Sir ? Où est-il en ce moment ?

– Dans le Llano Estacado.

– Mais c’est merveilleux ! Avec vous, et avec lui, dans ce redoutable Llano Estacado ! M’emmenez-vous, Sir ?

– Très volontiers. Votre présence et votre concours viennent fort à propos. Demain matin je vous dirai pourquoi. Maintenant il faut dormir pour reprendre des forces. Il y aura du sport avec les Comanches.

– Avec ceux-ci ou avec d’autres ?

– Avec ceux-ci *et* avec d’autres, qui vont arriver. Vous avez dû les entendre. Qu’est-ce qu’ils ont dit du but de leur campagne actuelle ?

– Ils ont parlé très bas, à mots couverts. Je n’ai rien compris. Emmenez-moi, Sir, emmenez-moi ! Je serai content de me venger. M’avoir surpris, moi, comme un *greenhorn !* Que devez-vous penser de moi ? Voilà des années que je désire vous connaître, vous accompagner. Mon vœu est réalisé ; mais dans des conditions telles que j’en ai honte. *It’s clear*, comme dirait Old Wabble.

– Il n’est pas question d’avoir honte. Je me suis souvent fait prendre, et Winnetou aussi. Et je suis infiniment heureux d’avoir pu vous rendre un petit service.

– Je vous en prie, Sir ! Le service a été immense. Je donnerais beaucoup pour pouvoir vous en avoir rendu un aussi grand.

– L'occasion s'en présentera peut-être.

– Je préfère qu'elle ne se présente pas. Je ne tiens nullement à être prisonnier des Comanches. Et maintenant, dormons. *Good night*, Sir !

– *Good night,* Mister Shatterhand ! Je dormirai probablement mieux que sur cette île que je ne devais quitter que pour aller au poteau de torture.

La nuit était fraîche. Mes vêtements étaient trempés. Mais je dormis profondément jusqu'à quatre heures ; c'était mon tour de prendre la garde. Vers la fin, le jour pointa, et j'y vis bientôt assez clair pour examiner mon illustre et nouvel ami.

Il était étendu près de moi et dormait paisiblement. C'était un véritable géant. Ses membres puissants étaient entièrement vêtus de cuir, mais la poitrine bronzée était découverte. Ses longs cheveux bruns et souples lui venaient à la ceinture comme une écharpe soyeuse. Même endormi, son visage conservait l'expression énergique qui caractérise immanquablement l'authentique homme de l'Ouest. Il était tel que je l'avais imaginé d'après d'innombrables descriptions. Et je n'avais heureusement pas à éprouver cette déception qu'on a si souvent dans l'Ouest, en découvrant que l'homme qu'on vous a décrit comme un titan se présente sous un aspect plutôt malingre.

L'heure avançait. J'éveillai le dormeur. Il me regarda longuement.

– Enfin, enfin, je vous vois au grand jour ! Donnez-moi la main, et acceptez une fois de plus l'expression de ma gratitude.

– Moi aussi je suis heureux de vous connaître enfin. Si vous le voulez, nous resterons ensemble.

– *Well*, d’accord.

Il s’étira, palpa ses articulations et reprit :

– J’ai bien dormi. Je ne ressens plus aucune trace d’ankylose. Eh bien, qu’est-ce que nous allons faire ?

– Nous faisons comparaître le chef, pour lui dire ce que nous attendons de lui. Ensuite, nous enverrons au camp l’Indien prisonnier.

– Et en attendant son retour, déjeunons, intervint Old Wabble. Ce ne serait pas la peine d’avoir rapporté tant de viande ! *It’s clear*.

Nous acceptâmes volontiers la proposition du vieux. Mais il fallait au préalable traiter avec Vupa-Umugi. Comme Old Surehand était en cause, je fus d’avis que c’était à lui d’imposer ses conditions au chef comanche. Ainsi fut fait. Vupa-Umugi acquiesça sans hésitation, comprenant qu’il s’en tirait à bon compte. Nous déliâmes alors le prisonnier d’Old Wabble. Son chef lui donna les ordres nécessaires et il partit les exécuter. Nous avions le temps de déjeuner.

Deux heures environ plus tard, nous vîmes arriver le messager avec plusieurs de ses congénères. Ils ramenaient le cheval d’Old Surehand, ses armes, et tous les autres objets qu’on lui avait pris, y compris son chapeau à larges bords, qui était resté sur l’île. Surehand constata qu’il ne manquait rien et nous libérâmes alors le chef. Nous nous étions proposé d’exiger de lui la promesse de cesser les hostilités. Mais nous y renonçâmes pour ne pas prolonger les pourparlers, et parce que nous étions sûrs qu’il ne tiendrait pas parole. Lorsqu’il fut détaché, il fit quelques pas comme pour s’éloigner. Puis se retournant, il déclara :

– Les Visages Pâles ont fait la paix avec nous. Combien de temps durera-t-elle ?

– Aussi longtemps que tu voudras, lui répondis-je.

– Pourquoi Old Shatterhand ne parle-t-il pas de façon plus précise ? Pourquoi n'indique-t-il pas un terme ?

– Parce que je ne le peux pas. Nous n'éprouvons pas d'animosité contre les hommes rouges, et nous voudrions être toujours leurs amis. Tant qu'ils nous laissent en paix, nous laisserons nous aussi la hache de guerre enterrée.

– Uff ! Combien de temps les hommes blancs vont-ils rester dans ces parages ?

– Nous partons tout de suite.

– Où ?

– Demande au vent où il va ! Tantôt ici, tantôt là. De même le chasseur de l'Ouest ne peut dire aujourd'hui où il sera demain.

– Old Shatterhand élude ma question.

– Je fais la réponse que tu ferais si je te posais la même question.

– Non. Moi je te dirais la vérité.

– Essayons encore une fois. Combien de temps les guerriers rouges vont-ils rester près de l'Eau Bleue ?

– Encore quelques jours. Nous sommes venus pêcher. Quand nous aurons fini, nous partirons.

– Et où irez-vous ensuite ?

– Chez nous, retrouver nos femmes et nos enfants.

– Fais preuve de sagesse et agis selon tes paroles. Tout mensonge porte son fruit. Tu as dit que tu n'as pas peur d'Old

Shatterhand. Tu n’as pas besoin d’avoir peur de lui, sauf si tu essaies de le contraindre. J’ai parlé. Howgh !

Il fit de la main un geste hautain et s’en fut. Ses hommes le suivirent. Mes compagnons voulurent commenter ses propos et son comportement, je leur coupai la parole.

– Messieurs, silence là-dessus maintenant. Nous en parlerons plus tard. Il faut partir.

– Est-ce donc si urgent, Sir ? demanda Webster. Nous avons donné aux Peaux-Rouges une bonne leçon. Ils se garderont bien de nous fournir l’occasion de leur en donner une seconde.

– Je suis convaincu qu’au contraire ils sont assoiffés de vengeance. Ils ont peut-être peur de nous. Mais ils savent que s’ils nous attaquent, ils seront à douze contre un. Old Surehand était une prise magnifique. Nous la leur avons ravie. Ils sont furieux et vont essayer de le reprendre, et de nous prendre avec. S’ils nous attaquent ici, à découvert, nous en abattrons un certain nombre mais ils finiront par l’emporter. Non, il faut partir !

– Mais s’ils veulent nous prendre, qui les empêche de nous suivre ?

– Nous pourrons choisir un emplacement plus propre à les accueillir que celui-ci. Ils nous suivront certainement, ne serait-ce que pour savoir où nous allons. Mais ils ne peuvent pas aller trop loin, parce qu’ils veulent se rendre dans le Llano.

Nous partîmes donc, abondamment pourvus de provisions. Je chevauchais en tête avec Old Surehand, et personne ne me demanda dans quelle direction je voulais aller. Nous gagnâmes d’abord le gué, et, une fois là, je poussai mon cheval dans l’eau. Les autres me suivirent. Sur l’autre rive, je mis pied à terre, attachai mon cheval à un arbre, et m’assis. Old Surehand et Old

Wabble imitèrent aussitôt mon exemple. Mais les autres restèrent en selle et Webster demanda :

– Vous mettez pied à terre, Sir ? On dirait que vous avez l'intention de rester ici un certain temps.

Je n'eus pas besoin de répondre : Old Wabble s'en chargea :

– Évidemment nous restons ici ! Cela vous étonne, Mister Webster ? Vous ne comprenez probablement pas pourquoi nous avons pris la direction de l'Ouest au lieu de celle de l'Est où nous voulons en réalité nous rendre ?

– Quelle question ! Vous me croyez bien sot. Il ne faut pas que les Rouges sachent que nous allons vers l'Est parce que nous connaissons leur plan de campagne. C'est pourquoi nous devons tout d'abord prendre la direction opposée, pour les tromper sur nos intentions. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi nous nous arrêtons ici et nous y installons confortablement.

– Il y a bien des choses que vous n'avez pas comprises et que vous ne comprendrez pas. Tout d'abord, vous ne vouliez pas quitter l'Eau Bleue, malgré le danger auquel nous y étions exposés. Maintenant que nous sommes en sécurité derrière le fleuve et les buissons, vous restez collé à votre selle comme une mouche sur du fromage.

– Alors vous voulez attendre les Rouges ?

– *Yes.*

– Mais ce n'est absolument pas nécessaire ! S'ils viennent, il faudra nous défendre alors qu'en nous éloignant, nous éviterons tout combat. Il vaut donc beaucoup mieux partir.

– Pour qu'ils suivent nos traces et nous attaquent dans la soirée ou dans la nuit ! Vous êtes inouï ! Descendez donc de cheval !

Webster obéit, mais en grommelant. Old Wabble s'en irrita et poursuivit :

– Qu'est-ce que vous avez à grogner ? Continuez, si ça ne vous plaît pas. D'ailleurs je pense que l'endroit où nous allons ne vous donnera pas beaucoup d'agrément. L'un d'entre vous connaît-il déjà le Llano Estacado ?

Aucun des compagnons ne connaissait le désert, et Old Wabble en profita pour en faire une description des plus terrifiantes. Je le laissai dire, parce que ses propos apportaient de l'eau à mon moulin.

Nous nous étions installés, non au bord même du fleuve, mais derrière les buissons dont la rive était garnie. De l'endroit où j'étais assis, je pouvais observer, par une échancrure, toute la largeur du fleuve, donc tout le gué. Old Surehand était à côté de moi. Old Wabble était en train de raconter un attentat commis dans le Llano, et comme j'en avais connu la victime, je prêtais plus d'attention à ses propos qu'à ce qui se passait du côté du fleuve. Soudain, Old Surehand me poussa du coude.

– Regardez ! Là-bas ! Ils viennent.

Old Wabble interrompit son récit. Nous nous glissâmes à travers les buissons. Sur l'autre rive, on vit apparaître un groupe d'une trentaine de Comanches, dont les visages étaient peints en guerre. L'un d'eux, sans doute le chef, mit pied à terre et observa le sol ; il constata que nous avions passé le gué, remonta sur son cheval et s'avança dans l'eau. Ses hommes le suivirent en file indienne.

– Ils sont bien imprudents, fit Old Wabble. Ils entrent tous en même temps dans l'eau au lieu d'envoyer un éclaireur en avant pour s'assurer que nous sommes partis. Nous allons les avoir au bout de nos fusils. Je suis prêt.

Ce disant il fit mine d'ajuster son arme.

– Défense de tirer, Sir. Je les ai attendus ici, non pour les tuer, mais pour les dissuader de nous poursuivre. Quand le premier sera assez près, nous nous montrerons. Vous les ajusterez pendant que je leur parlerai. Mais ne tirez que lorsque j'aurai moi-même fait parler ma carabine.

– Comme vous voulez, grommela Old Wabble. Mais il vaudrait mieux les liquider.

Il n'aimait pas ces Indiens, et n'approuvait pas ma réserve. J'attendis que le chef fût à une vingtaine de pas. Nous nous levâmes alors et nous postâmes derrière les buissons. Tous les fusils étaient pointés sur lui et ses hommes. Ils nous aperçurent aussitôt.

– Uff, uff, uff ! s'écrièrent-ils pour exprimer leur surprise et leur crainte.

– Halte ! leur criai-je. Le premier qui fera un pas de plus ou lèvera son arme sera abattu !

Ils s'arrêtèrent. Leurs chevaux avaient pied.

– Uff ! s'écria le chef. Old Shatterhand est encore ici. Pourquoi s'est-il caché et n'a-t-il pas poursuivi sa route, comme nous le pensions ?

– Ah, c'est ça que vous avez pensé ? fis-je. Vous avez cru que je n'ai pas de cervelle et que je ne savais pas que vous alliez nous suivre.

– Nous ne voulons pas suivre Old Shatterhand.

– Vraiment ! Et où allez-vous donc ?

– À la chasse.

– Je croyais que vous n'étiez venus ici que pour pêcher.

– La plupart d'entre nous sont à la pêche. Les autres chassent. Nous voulons faire de la viande pour la rapporter à nos wigwams.

– Pourquoi voulez-vous chasser de ce côté-ci du fleuve et non de l'autre ?

– Parce que nous pensons y trouver plus de gibier.

– Oui. Et le gibier, c'est nous.

– Non. Ce sont les bisons et les antilopes de la prairie et des vallées.

– Depuis quand les guerriers rouges ont-ils accoutumé de se peindre le visage quand ils vont à la chasse ?

– Depuis... depuis... depuis...

Il ne trouva pas de réponse, et s'écria avec colère :

– Depuis quand les guerriers des Comanches ont-ils accoutumé de rendre des comptes au premier Visage Pâle venu ?

– Depuis que c'est Old Shatterhand qui demande des comptes. J'ai dit à votre chef Vupa-Umugi que je suis un ami de l'homme rouge, mais que je ne fais pas quartier lorsqu'on m'attaque.

– Nous ne voulons pas vous attaquer.

– En ce cas faites demi-tour immédiatement !

– Non. Nous passerons devant vous pour aller chasser.

– Essayez ! Pas un seul d'entre vous ne passera, et le flot emportera vos cadavres.

– Uff ! Qui commande ici, Old Shatterhand ou les guerriers des Comanches ?

– Old Shatterhand ! Voyez nos fusils pointés vers vous. Je n'ai qu'à le vouloir, et ils tireront, et ma carabine magique parlera aussi. Je vous accorde le délai que les Blancs appellent cinq minutes. Si d'ici là vous n'avez pas tourné bride, pas un d'entre vous ne reviendra vivant. J'ai dit !

J'empoignai ma carabine, et sans l'épauler pour ne pas garder cette position fatigante pendant cinq minutes, je la tins de manière à pointer le canon vers le chef. Il se retourna vers ses compagnons et échangea quelques mots avec eux à voix basse.

– Combien de temps Old Shatterhand va-t-il rester ici au bord du fleuve ?

– Aussi longtemps qu'il me faudra pour savoir si les fils des Comanches n'ont pas de mauvais desseins contre nous.

– Vous le savez déjà.

– Non. Nous allons nous séparer et occuper la rive sur une grande longueur, en aval comme en amont. Nous pourrons ainsi voir tout Comanche qui essaierait de passer le fleuve. Un coup de feu suffira pour nous rassembler et vous repousser. Si vos guerriers n'essaient pas de passer jusqu'à demain soir, nous serons convaincus que vous voulez la paix, et nous quitterons cette région où nous ne sommes venus que pour libérer Old Surehand.

– Uff ! Et alors, vous partirez vraiment ?

– Vous ne nous verrez plus. Je l'ai dit et je tiens parole !

– Et vous n'êtes venus au Saskuan-kui que pour libérer Old Surehand ? C'était votre seul but ?

– Oui. Je le dis.

Il échangea de nouveau quelques mots avec ses compagnons, puis m'entreprit une fois de plus :

– Old Shatterhand menace, parce qu'il ne nous croit pas. Si nous avançons quand même, il ne tirera pas.

– Je tirerai, et tu seras le premier à recevoir ma balle dans ton genou. D'ailleurs nous n'attendrons pas davantage. Les cinq minutes sont écoulées.

– Uff ! Eh bien nous faisons demi-tour. Mais malheur à Old Shatterhand et à ses Visages Pâles s'ils osent, d'ici à demain soir, se glisser jusqu'à l'Eau Bleue. Nous allons nous aussi occuper notre rive, et nous tuerons celui d'entre vous qui oserait traverser. Moi aussi, j'ai dit. Howgh !

Ils firent demi-tour et disparurent l'un après l'autre derrière les buissons. Je me tournai vers Old Wabble.

– Eh bien Mister Cutter, qu'est-ce que vous en dites ? C'est un succès ? Ils sont partis !

– Ils reviendront.

– Jamais de la vie.

– Ils reviendront, vous dis-je. Ils traverseront à la nage ailleurs.

– Je vous dis qu'ils resteront de l'autre côté, parce qu'ils ont pris ma menace au sérieux. N'ont-ils pas menacé eux aussi d'occuper leur rive ? De plus, ils sont maintenant certains que nous ne sommes venus que pour Mister Surehand et que nous n'avons pas d'autres projets contre eux. Ils ne nous feront aucun mal.

– Mais s'ils occupent leur rive, ils remarqueront que la nôtre est inoccupée, et alors ils traverseront certainement. *It's clear !*

– Oui, ils le remarqueront, mais pas si vite que vous le pensez. Ils sont obligés d'être très prudents. Ils ne peuvent pas traverser le fleuve à la nage pour nous épier, car ce serait

dangereux. Le fleuve est trop large pour qu'ils puissent bien nous observer depuis la rive opposée, et ils se diront bien que nos sentinelles ne sont pas exposées aux vues, mais soigneusement dissimulées. Mais il y a encore une troisième hypothèse. Y avez-vous pensé ?

– Moi ? Hum, non. Mais je voudrais bien savoir si Mr. Surehand y a pensé, lui ?

Le vieux voulait naturellement mettre à l'épreuve l'intelligence d'Old Surehand, et je pensais que ce dernier ne se laisserait pas faire. Mais le chasseur géant donna une tape sur l'épaule d'Old Wabble et lui dit avec un sourire satisfait :

– Vous voulez me faire passer un examen, vieux Wabble ? C'est très amusant.

– Enchanté de savoir que ça vous amuse. Quand on entend Mr. Shatterhand, on pourrait croire qu'il sait tout. On aimerait aussi savoir si Old Surehand sait quelque chose.

– Je vous renseignerai bien volontiers, Mister Cutter. Oui, je sais quelque chose.

– Quoi ?

– La troisième hypothèse de Mister Shatterhand est la suivante : les Rouges veulent savoir si nous avons vraiment occupé la rive. Ils sont trop loin pour nous voir ; ils ne peuvent pas essayer de traverser à l'endroit où ils supposent que nous nous trouvons ; ils vont donc aller sensiblement plus loin, traverser à la nage, et se glisser jusqu'à nos sentinelles.

– Et quand ils constateront qu'il n'y en a pas, ils feront comme j'ai dit. Ils nous suivront et nous attaqueront de nuit.

– Ça c'est une chose contre laquelle nous devons nous mettre en garde de toute façon, concéda Surehand.

Il avait apporté la preuve que son intelligence lui permettait de me comprendre et même de me deviner. Mais je n'étais pas d'accord avec sa dernière phrase. Aussi répliquai-je :

– Non, nous n'en avons pas besoin. Mister Surehand. Il est impossible que les Rouges nous rattrapent d'ici ce soir. D'après la position du soleil, il est maintenant exactement neuf heures du matin. Dans une heure, les Comanches qui se trouvaient ici auront atteint le Saskuan-kui. Il faut qu'ils rendent compte de ce qui leur est arrivé, qu'ils essuient les reproches de leur chef. Ensuite, on tiendra conseil, et cela prendra du temps.

– Oui, Sir, je vous comprends maintenant. Le rapport et la discussion prendront deux heures.

– Bien. Il sera alors midi. Ils viennent jusqu'ici, ce qui nous amène à une heure. Il faudra encore une heure pour l'occupation de la rive, et nous voilà à deux heures. Ensuite ils enverront des éclaireurs en amont ou en aval pour chercher un passage. Encore une heure : trois heures. Ils traversent à la nage et commencent à fouiller notre rive. Chose qu'ils ne pourront faire qu'en prenant les plus grandes précautions, donc très lentement. Combien leur faudra-t-il de temps pour faire cette reconnaissance et ne pas nous trouver ?

– Certainement trois heures.

– Mettons qu'il n'en faudra que deux. Il sera déjà cinq heures. Il y aura alors un nouveau débat. On désignera des hommes pour suivre notre piste. Tout cela devra également être fait prudemment et lentement, car les Rouges peuvent penser que nous sommes restés dans le voisinage, en faisant un crochet pour les induire en erreur et pour pouvoir revenir ici sans être aperçus. J'estime qu'il s'écoulera alors encore au moins une heure jusqu'à ce que les Comanches soient convaincus que nous sommes vraiment partis. Au moment où la véritable poursuite commencera, il sera donc déjà six heures. Ceci signifie qu'en

partant maintenant nous avons une avance d'au moins neuf heures. Est-il vraiment possible qu'ils nous rattrapent ?

– *Pshaw !* En aucun cas.

– Tout ce qu'ils trouveront, ce sont les traces que nous sommes susceptibles de faire d'ici deux heures. Demain, ils n'y reconnaîtront plus rien et ne sauront pas où nous sommes. Par conséquent si nous marchons pendant deux heures vers l'ouest, et s'ils nous suivent, ils penseront que nous sommes retournés à l'endroit d'où nous étions venus. N'est-ce pas votre avis, Mister Surehand ?

– Votre calcul est parfaitement juste, approuva-t-il. Mais ils se diront quand même que nous leur avons joué un tour.

– Certes. Mais ils se tromperont de tour. Ils se diront que si nous avons mis tant de hâte à quitter ces lieux, c'est pour prendre de l'avance et échapper à leur poursuite. Car ils ne se doutent pas que nous savons où ils veulent aller.

– Vous avez raison. Ils ne s'en doutent pas. Si nous partons maintenant, nous pourrons changer de direction dans deux heures. Ils ne s'en apercevront pas.

– Je suis en outre convaincu qu'ils sont encore près du gué. Nous devons donc malheureusement nous abstenir de faire boire nos chevaux. Car ils nous verraient et en déduiraient que nous voulons partir. Mais nos bêtes trouveront bientôt de l'eau car je suis d'avis de prendre, non pas le chemin par lequel nous sommes venus, mais celui qui remonte le ruisseau le long duquel les deux Comanches sont descendus. N'attendons pas plus longtemps !

Nous nous mîmes en marche vers l'aval, en prenant soin de rester séparés du fleuve par les buissons, pour ne pas être découverts par les guetteurs que les Comanches auraient pu poster. Au bout d'une heure, nous atteignîmes l'embouchure du ruisseau et nous nous engageâmes dans sa vallée, pour faire

boire nos chevaux et ensuite en remonter le cours. Nous nous dirigions donc vers l'Ouest alors que nous voulions en réalité aller vers l'Est.

Pendant cette chevauchée, je n'eus pas le temps de m'entretenir seul à seul avec Old Surehand, car je fus sollicité par d'autres interlocuteurs. En effet, les récits d'Old Wabble sur les horreurs du Llano Estacado avaient fait une profonde impression sur ses auditeurs. À peine avions-nous quitté le gué qu'il dut reprendre son récit. J'eus mon mot à dire, et acceptai bien volontiers de raconter, moi aussi, ce que je savais du désert. J'eus bientôt la satisfaction de constater que ces descriptions rendaient nos compagnons de plus en plus pensifs. Ils n'avaient certes pas cru que le Llano offrît tant de dangers. Ils gardaient leurs réflexions pour eux, mais je les voyais échanger des regards des plus significatifs.

Si je voulais me débarrasser d'eux, il n'y avait plus de temps à perdre. Le meilleur moment pour cette séparation serait celui où, au bout de deux heures, nous quitterions notre direction pour en prendre une nouvelle. Je poursuivis donc mes histoires pendant presque tout ce temps, puis me retirai pour leur laisser l'occasion d'exprimer leur avis sans témoins. Cette manœuvre fut couronnée de succès. Ils se rapprochèrent les uns des autres et s'entretinrent entre eux. Je pouvais les voir se concerter.

Je savais que nous allions bientôt atteindre un petit torrent qui se jetait dans le ruisseau, à gauche. C'était le bon endroit pour changer de direction, parce que le torrent nous offrait la possibilité de dissimuler nos traces. Je m'arrêtai donc un peu avant d'y arriver, et déclarai :

– Messieurs, les deux heures sont écoulées, et nous n'avons plus besoin de continuer vers l'Ouest. Êtes-vous de mon avis ?

Old Surehand, Old Wabble, Webster et Hawley acquiescèrent. Les autres se montrèrent embarrassés. Ils

échangèrent des regards entendus, se poussant et se repoussant du coude, jusqu'au moment où le plus hardi, au risque d'encourir notre désapprobation, me demanda :

– Avez-vous déjà été à El Paso del Norte, Sir ?

– Plusieurs fois, répondis-je.

– Combien de temps faut-il pour y aller, d'ici ?

– Quand on connaît bien le pays, et qu'on est bon cavalier, cela peut prendre cinq ou six jours. Pourquoi voulez-vous le savoir, Mister Wren ?

L'homme que j'avais nommé répondit :

– Je vous le dirais volontiers, si j'étais sûr que vous n'allez pas mal nous juger.

– Mal vous juger ? Et pourquoi donc ?

– Nous ne voudrions pas qu'il y ait un malentendu. Il y a en effet un... hum... une...

Il se passa la main sur le cou, puis se gratta l'oreille. Ça ne venait pas. Il poursuivit :

– Vous savez que nous voulions primitivement nous rendre au Texas ; mais nous avons changé d'avis.

– Ah ?

– Oui ! Nous en avons parlé hier soir pendant que vous étiez absent du camp avec Mister Cutter. À El Paso et au delà, nous avons plus de chance de trouver ce que nous cherchons qu'au Texas. Vous ne pensez pas ?

– Ce que j'en pense est sans importance. Ce qui compte, c'est ce que vous en pensez.

– Juste, très juste ! Eh bien nous pensons qu'il vaut mieux que nous allions à El Paso et d'une façon générale au delà du Rio del Norte.

– Vous n'avez pas à vous en excuser, Mister Wren.

– Bien sûr ! Mais nous devions aller avec vous au Llano Estacado.

– Vous deviez ? Je croyais que vous le vouliez !

– Oui, nous le voulions, mais nous avons changé d'avis. J'espère que vous ne croyez pas que le Llano nous fait peur ?

– Pourquoi donc ? Puisque vous avez changé d'avis ? Vous êtes des hommes libres, et vous pouvez faire ce qu'il vous plaît.

– Je suis très heureux de vous l'entendre dire. Nous aurions été peinés si vous nous aviez considérés comme des gens qui manquent de courage. Alors vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que nous vous quittions ?

– Absolument pas. Mais dites-moi quand vous voulez vous séparer de nous ?

– Tout de suite.

– Pourquoi si vite ?

– Parce que sans cela nous perdrons du temps et ferons un détour tout à fait inutile. Vous voulez faire demi-tour, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est exact. Si vous voulez aller au Rio Grande del Norte, il vous faut continuer dans la même direction.

– Et comme vous voulez faire demi-tour, il faut que nous nous séparions ici. Nous en sommes désolés, mais puisque vous ne nous en voulez pas...

– Vous en vouloir ? Je n'y pense même pas. Vous défendez vos intérêts, et c'est le droit et le devoir de tout homme libre.

Old Wabble avait écouté d'un air indifférent. Par contre, les visages de Webster et de Hawley exprimaient la surprise et l'irritation. À mes dernières paroles, Webster s'écria :

– Le droit et le devoir ? Vous dites ça comme ça, Sir ? Ces hommes ont promis de venir avec nous au Llano Estacado. Savez-vous pourquoi ils ne veulent plus, Mister Shatterhand ? Parce qu'ils ont peur du Llano, voilà tout !

– Mais non ! s'écria Wren. Il n'est pas question d'avoir peur.

– Ho, ho ! Vous dites que vous avez parlé hier d'aller à El Paso au lieu du Texas. Je devrais le savoir, puisque je n'ai pas quitté le camp. Mais je n'en ai pas entendu dire un seul mot.

Jos Hawley acquiesça. La discussion se poursuivit un moment, puis je fis un signe d'intelligence à Webster et à Hawley, et déclarai :

– Chacun peut faire ce qu'il veut. Si ces messieurs veulent se séparer de nous, nous n'avons aucun droit de les en empêcher. Nous avons même l'obligation de les y aider.

– Il faut aussi que nous les aidions ! s'écria Webster. Et en quoi cela doit-il consister ?

– Cela signifie que nous devons leur donner des provisions.

– Ce serait trop bête.

Old Wabble intervint alors :

– Bête ? Celui qui est bête, c'est celui qui ne sait pas qui a le droit de disposer des provisions. Et qui est-ce ? C'est celui qui les a fournies. Et qui est-ce ? C'est moi ! Et moi, je vous dis que je vais donner à ces gens toute la viande dont nous pouvons

nous passer. Si c'est par peur ou pour une autre raison qu'ils nous quittent, peu m'importe. Ils auront de la viande parce qu'il faut qu'ils aient de quoi manger en route. *It's clear*. Par conséquent, que ceux qui veulent partir le disent, pour qu'on sache à quoi s'en tenir.

Ils voulaient tous partir, à l'exception de Webster et de Hawley, qui déclarèrent qu'ils avaient honte d'être venus jusque-là en compagnie de tels individus.

Les huit hommes reçurent leur provision de viande et poursuivirent leur route, après des adieux dépourvus de cordialité. Hawley gardait le silence. Mais Webster les poursuivait de ses injures. Je lui demandai :

– N'avez-vous pas vu mon signe ? L'avez-vous compris ?

– Oui, j'ai compris qu'il fallait les laisser partir.

– Alors faites-le.

– Oui. Mais ils me mettent en colère.

– Ça ne sert à rien. Nous sommes contents d'être débarrassés d'eux. Nous allons avoir besoin d'hommes, de vrais. Ceux-là, on ne peut pas compter dessus.

Un éclair de joie illumina ses traits et il me demanda :

– Et moi, vous ne me renvoyez pas ?

– Non.

– Alors vous êtes d'avis que je suis de ceux sur qui on peut compter ?

– Hum ! Je suis d'avis que vous allez probablement faire vos preuves.

– Probablement ! souligna Old Wabble, en se trémoussant avec gaieté. Alors, Mister Webster, attention. Au prochain élan, ne tirez pas à côté.

– Cet avertissement est parfaitement superflu, Mister Cutter. Te n'ai encore jamais manqué un élan !

– Même pas le premier ? J'en doute.

– Mais vous le savez. Je l'ai prouvé !

– Bien sûr, c'est prouvé ! Vous avez touché quelque chose. Mais savez-vous quoi ?

– Quoi ! Alors quoi ?

Le vieux cligna les yeux d'un air malicieux, agita ses bras au-dessus de sa tête, et répondit :

– Un âne ! C'est un âne que vous avez tiré.

– Quoi... comment ? Un... un âne !

– Parfaitement, un âne, ou plutôt un animal que vous avez pris pour un âne, mais qui était en réalité un petit élan.

– Un... un petit élan ? Mais qu'est-ce que ça signifie ?

– Que vous vous êtes dégonflé. Vous n'avez pas eu la moindre intention de tirer sur l'élan. Vous vous êtes sauvé devant lui, voilà tout.

– Moi... sau...vé ! Mais c'est une calomnie... qui... que !

– Quoi... qui... que... ? Vous ne vous êtes pas sauvé dans ce trou, et la bête vous a presque fait mourir de peur en y passant la tête pour vous flairer ?

– Le trou ? Quel trou ?

– Le trou dans la falaise, où vous avez disparu aussi vite que vous l'avez pu.

Webster fit une longue aspiration et, bégayant presque d'embarras, déclara :

– Mister Cutter, je ne vous comprends pas. N'avez-vous donc pas vu de vos propres yeux l'élan que j'ai tiré ?

– Oui, j'ai vu de mes propres yeux l'élan que le chef des Panashtes a tiré !

– Le chef des... Mais je suis incapable de... de...

– De tirer un élan. J'en suis bien certain. Le chef vous a fait cadeau de cet élan, parce que vous l'aviez mis en garde contre moi, et vous avez laissé dire que c'était vous qui l'aviez tiré. N'est-ce pas, Mister Webster ?

– Si... si... et... et... fit l'autre.

– Pas de si... si ni de et... et... Répondez !

– On a dû vous raconter une histoire.

– Une histoire ? Oui, j'ai bien pris ça pour une histoire quand vous avez rapporté l'élan en prétendant l'avoir tué. Un *greenhorn* comme vous l'étiez à l'époque, tirer un élan de cette taille ! Mais je vous ai cru parce que, par la suite, vous avez eu de la chance au tir. Maintenant je ne vous crois plus.

– C'est moi qui l'ai tiré ! Quelle est la canaille qui vous a menti ?

– La canaille ? Mais c'est vous, Mister Webster ! C'est vous-même qui avez raconté ça, qui avez avoué !

– Moi ? Quand et où ?

– Oui, vous, à vos compagnons, qui viennent de partir, c'est vous qui leur avez raconté l'histoire là-bas, au camp, de l'autre côté du *Mistake Canyon*.

– Ah, ce sont eux qui l'ont dit ! Dommage qu'ils soient partis. Je les aurais obligés à reconnaître qu'ils ont menti et à me supplier de les pardonner. Qui est-ce qui vous en a parlé ?

– Wren, le brave Wren !

– Quand ?

– Cette nuit, pendant que nous étions de garde. Nous nous sommes raconté des histoires pour passer le temps.

– Des histoires ! Vous voulez dire des mensonges.

– Allons donc ! Vous croyez pouvoir nier, parce que ces gens sont partis. Mais il y a aussi Mr. Shatterhand et Mr. Hawley qui vous ont entendu faire le récit de cet épisode. N'est-ce pas, Jos ?

Si la question m'avait été adressée, j'aurais répondu par une plaisanterie. Mais l'honnête Hawley répondit avec un profond sérieux :

– Oui, il l'a raconté. Ce n'est pas lui qui a tiré sur l'élan. Ce qui est vrai doit rester vrai.

Webster l'interpella avec colère :

– Ferme-la, vieil idiot ! Comment peux-tu prétendre que c'est vrai ? On en raconte des histoires...

– Pourquoi celle-là ne serait-elle pas vraie ?

– Parce qu'on n'en sait rien, ou parce qu'on veut plaisanter, ce qui a été mon cas.

– Allons donc ! fit Old Wabble. Jamais un chasseur de l'Ouest n'ira raconter qu'il a manqué un gibier comme l'élan. Et vous êtes allé beaucoup plus loin. Vous avez raconté que c'était un Peau-Rouge qui l'avait abattu. Je sais à quoi m'en tenir. Maintenant nous avons autre chose à faire. Alors, Mister Shatterhand, nous faisons demi-tour ?

– Pas ici, un peu plus haut. Il y a là un cours d'eau qui va dans notre direction. Nous y entrerons, ce qui nous permettra de ne laisser aucune trace, pour le cas où les Peaux-Rouges arriveraient tout de même ici avant ce soir.

– Très fort ! Ils suivront les traces de nos huit ex-compagnons en pensant que nous sommes toujours avec eux. Voilà une idée qui mérite d'être mise dans un livre, *it's clear !*

Dix minutes plus tard, nous étions au bord du ruisseau. Nous fîmes entrer nos chevaux dans l'eau. Old Wabble me dit alors :

– Sir, je crois avoir deviné votre dernier tour.

– Lequel ?

– Celui qui a consisté à ne pas laisser nos huit bonshommes monter jusqu'ici.

– Pourquoi cela ?

– À cause de nos poursuivants. En arrivant à l'endroit où nous nous sommes arrêtés, ils mettront pied à terre et examineront les traces. Si l'arrêt avait eu lieu ici, ils n'auraient pas manqué de constater que cinq des treize chevaux sont entrés dans l'eau, et auraient ainsi découvert notre piste. C'est pour éviter cela que vous avez eu soin de faire en sorte que la séparation ait lieu plus tôt. Est-ce bien cela ?

– Oui. Vous avez deviné mes intentions, Mister Cutter. J'espère que nous continuerons à nous comprendre aussi bien.

Le parcours dans l'eau était assez pénible pour les chevaux parce que la largeur et la profondeur du ruisseau étaient assez variables. Mais nous continuâmes ainsi pendant une heure avant de regagner le terrain sec, dans un endroit rocheux où les sabots ne pouvaient laisser de traces. Nous fûmes dès lors convaincus d'avoir tout fait pour déjouer nos poursuivants. Le cours d'eau nous avait menés dans la direction du Sud. Nous

reprîmes celle de l'Est pour regagner le Rio Pecos. Nous ne tardâmes pas à trouver un endroit où le calme des eaux favorisait le passage à la nage, et pûmes ensuite galoper librement dans la prairie qui s'étend entre le Pecos et les hauteurs dont j'ai déjà parlé. Comme elles ne sont pas parallèles au fleuve, mais s'en rapprochent ou s'en éloignent de place en place, la savane n'est pas partout d'une largeur égale. Nous volions comme le vent sur la plaine herbeuse. Old Surehand montait un cheval mexicain de sang espagnol, certes incapable de rivaliser avec mon étalon noir, mais bâti en force et galopant avec une magnifique aisance malgré le poids exceptionnel de son maître.

Avoir à mes côtés deux cavaliers comme Old Wabble et Old Surehand ! Poussant un cri d'enthousiasme, je lançai mon chapeau en l'air et le rattrapai au vol.

– Vous paraissez de bien bonne humeur, fit Old Surehand avec un sourire.

– Oui, répondis-je. Et je serai de meilleure humeur encore lorsque Winnetou sera avec nous.

– Quand le rencontrerons-nous ?

– Je ne sais pas encore. Comme je vous l'ai déjà dit, il nous a précédés dans le Llano Estacado. Je suppose que nous allons rencontrer aujourd'hui un messager venu de sa part.

– Où ?

– Je sais sur quel parcours, mais je ne sais pas en quel point. Ce n'est qu'une supposition. Vous en saurez davantage quand nous camperons. Winnetou sait que je vais en ligne droite depuis *Mistake Canyon* jusqu'à l'oasis du Llano. C'est sur cette ligne que je trouverai son messager, s'il m'en a envoyé un.

– Y sommes-nous déjà ?

– Pas encore. J’ai dû m’en écarter pour aller vous chercher au Saskuan-kui. Nous nous en rapprochons de nouveau et l’aurons atteinte dans une heure. Nous devons malheureusement ralentir l’allure, sans quoi Webster et Hawley resteront à la traîne. Vers le soir, nous arriverons à un endroit que les Apaches appellent *Altchésé-tchi*. Ce serait un emplacement favorable pour le messager. Il pourrait s’y dissimuler.

– S’y trouve-t-il des buissons et des arbres ?

– Pourquoi me posez-vous cette question ?

– Parce que les mots *Altchésé-tchi* signifient, en langue apache, « petit bois ».

– Vous connaissez donc cette langue ?

– Oui.

– Voilà qui peut nous être utile. Mais je pense que vous n’avez jamais été en territoire apache.

– Non. Jusqu’à présent j’ai surtout chassé dans le Nord. Mais j’ai longtemps fréquenté des gens qui connaissaient la langue apache et qui me l’ont apprise. Je serai très heureux de pouvoir saluer Winnetou en sa langue. Connaît-il mon nom ?

– Très bien. Je puis vous dire qu’il vous tient en haute estime.

– Merci, Sir.

– Avec lui, nous avons beaucoup voyagé, jusqu’à la frontière septentrionale des États-Unis, et il est surprenant que nous ne vous ayons jamais rencontré.

– Moi, cela ne m’étonne pas, et vous le comprendrez quand vous saurez où et comment je vis.

– Est-ce un secret ?

– Oui et non, c’est selon… Je n’ai pas l’habitude d’en parler.

Il se détourna à demi, et une ombre sembla passer sur son visage jusqu’alors joyeux. Était-ce un secret ? J’eus l’impression que l’évocation lui en avait été douloureuse. Nous gardâmes le silence. Cet homme exceptionnel avait peut-être connu un destin peu ordinaire. Mais dans l’Ouest, quel est l’homme dont la vie ne soit pas hors série ?

Au bout d’une heure environ, nous perdîmes de vue le Rio Pecos et sa frange de verdure. Rien n’arrêtait plus le regard sur la vaste prairie s’étendant jusqu’à l’horizon. Et pourtant j’étais sûr de me trouver sur la ligne en question. Tel est le sens, ou plutôt l’instinct de l’orientation, que l’homme de l’Ouest possède en commun avec les animaux migrateurs, et sans lequel il succomberait à d’innombrables dangers.

Il était déjà trois heures de l’après-midi. Les Comanches ne pouvaient plus retrouver notre trace. Ils devaient à peine être arrivés sur la rive droite du Rio Pecos pour y chercher nos guetteurs, qui ne s’y trouvaient point, et pour cause.

Old Surehand, que la dernière partie de notre bref entretien paraissait avoir plongé dans une méditation profonde, avait poussé son cheval et était en avant, seul, la tête penchée. Soudain il s’arrêta, mit pied à terre et examina le sol. Quand nous l’eûmes rejoint, je constatai qu’il avait découvert une piste et je mis également pied à terre. Old Wabble suivit notre exemple, regarda l’herbe foulée, et dit :

– Il y a eu des chevaux, Messieurs, il y en a eu six, et c’étaient des chevaux de Peaux-Rouges. Ils ont marché l’un derrière l’autre, mais j’en compte bien six. Ils sont partis vers l’Est. Ils étaient ici il y a deux heures.

Old Surehand me lança un regard chargé d’admiration pour le vieux, et je le lui rendis, car je n’aurais pu faire mieux qu’Old Wabble. En terrain découvert, dans la savane, le vieux

était vraiment le Roi des Cow-boys, l'expert à qui personne ne peut en remontrer. Il n'avait pas remarqué nos regards, et comme personne ne répondait, il demanda.

– Vous n'êtes pas de mon avis, Messieurs ?

– Si, fis-je. Vous avez raison.

– Pour la suite, je m'en rapporte à vous, car je ne connais pas cette région ni les Rouges qui y circulent.

– Il ne peut s'agir que d'Apaches ou de Comanches.

– À laquelle des deux tribus ces cavaliers appartiennent-ils ?

– Vous posez la question comme si elle était d'une simplicité enfantine.

– Je suppose qu'Old Shatterhand n'aura pas beaucoup de mal à trouver la réponse.

– Merci de la haute opinion que vous avez de moi. Mais il faut réfléchir. Les Comanches sont en campagne et se trouvent quelque part derrière nous. Les Apaches savent que les Comanches ont déterré la hache de guerre. Ils doivent être prudents et envoyer des éclaireurs. La trace se dirige vers l'Est, donc vers le Llano Estacado. Quelle est celle des deux tribus qui a actuellement des visées sur le Llano ?

– Les Comanches.

– Très juste ! Je suis persuadé qu'il n'y a qu'un seul Apache qui connaisse les intentions des Comanches sur le Llano Estacado : c'est Winnetou. Ses *Mescaleros* ne les apprendront que de lui ou d'un messager venant de lui. Ils ne peuvent pas encore être ici, et par conséquent ne peuvent pas avoir envoyé des éclaireurs vers le Llano. En outre leur résidence se trouve au sud de cet endroit. S'ils envoient des gens vers le Llano, leur chemin ne passera pas par ici ; c'est beaucoup trop au Nord.

– C’est donc parfaitement clair. Nous savons à quoi nous en tenir et…

– Halte-là ! l’interrompis-je. Ce ne sont là que des hypothèses. Mais il nous faut des certitudes. L’affaire est d’importance et mérite qu’on s’y attarde quelque peu. Êtes-vous sûr de pouvoir ne pas perdre cette piste de vue, même au galop.

– Quelle question ! Je ne suis pas aveugle.

– Eh bien montez à cheval et suivez-là au galop pendant cinq minutes. Je voudrais bien savoir si elle continue tout droit ou si elle change de direction.

– Bien. J’y vais.

Il sauta à cheval et remonta la piste dans la direction de laquelle les six cavaliers étaient venus. Il disparut bientôt à nos regards. Mais, quelques instants après, nous l’aperçûmes de nouveau, et il fut bientôt de retour auprès de nous.

– Eh bien ? lui demandai-je.

– Ça continue tout droit.

– J’en sais assez. Savez-vous où on arrive quand on suit cette ligne droite ?

– À l’Eau-Bleue, je suppose.

– Oui, au Saskuan-kui. Ces six hommes sont des éclaireurs envoyés par Vupa-Umugi. Il faut les poursuivre au plus vite.

– Pourquoi faire ? Pour les rattraper ?

– Oui.

– Ce serait une erreur, Sir. Pardonnez-moi, mais je suis sûr que ce serait une erreur.

– Pourquoi ?

– Vous n’êtes pas un tueur d’indiens ?

– Certes non !

– Et vous voulez les poursuivre ? Vous rendez-vous compte que si vous les rattrapez, vous serez obligé de les tuer. Il ne faut pas qu’ils sachent que nous sommes ici. Si un seul d’entre eux en réchappe, nous serons découverts. Notre avantage consiste en ceci que Vupa-Umugi est persuadé que nous sommes partis vers l’Ouest.

– Vous avez raison et tort à la fois, Mister Cutter. C’est selon les circonstances que nous nous montrerons ou non à ces éclaireurs. Leur chemin mène droit à Altchésé-tchi, au « petit bois », où, comme je l’ai déjà dit, doit se trouver un messager de Winnetou. S’ils ne le rencontrent pas, tout va bien. Mais s’ils le surprennent, ou trouvent sa trace, ils l’attaqueront. Ils sont six contre un. En ce cas il est ou mort ou prisonnier. S’il est prisonnier, nous devons le libérer à tout prix. Messieurs, en avant !

Nous remontâmes en selle et allâmes aussi vite que les chevaux de Webster et de Jos Hawley le pouvaient. Les éclaireurs avaient deux heures d’avance sur nous. Mais ils allaient lentement. S’ils continuaient au même train, nous avions une chance de les rattraper avant Altchésé-tchi.

Mais les chevaux de nos camarades ne purent soutenir l’allure des nôtres. Je décidai donc d’aller de l’avant avec Old Wabble et Surehand. Hawley et Webster suivraient nos traces aussi vite qu’ils le pourraient. De temps à autre l’un de nous s’arrêtait pour observer les traces des Comanches. Il se révéla bientôt qu’ils avaient considérablement accéléré leur allure. Mon espoir de les rattraper s’évanouissait.

Une heure passa, puis deux. Nous ralentîmes pour laisser souffler nos chevaux. Au bout d’une demi-heure nous aperçûmes un point sombre devant nous. Je le désignai et dis :

– Voilà le petit bois. Si nous allons tout droit, nous y serons en un quart d'heure.

– Mais il ne faut pas, fit Old Wabble.

– Non, car les Comanches y sont probablement restés.

– Alors comment faire ?

– Heureusement que je connais les lieux. Venez sur la droite. Nous allons décrire un arc de cercle.

Cependant que nous chevauchions ainsi, Old Wabble me demanda :

– Croyez-vous que nous allons pouvoir approcher sans être vus ?

– Oui. Sachez qu'il y a un cours d'eau qui vient des collines qui sont à l'ouest, et qui se perd dans la plaine, pour ressortir de terre à l'endroit où le terrain s'abaisse, et former un étang. Cet étang n'a qu'une cinquantaine de pas de diamètre, mais cela a suffi pour faire pousser un bosquet au moins dix fois plus large. C'est *Altchésé-tchi,* le « petit bois », dont les faces est et ouest sont assez clairsemées, tandis que les deux autres sont très épaisses, surtout au sud, où il est presque impénétrable. C'était ainsi il y a trois ans quand j'y suis venu pour la dernière fois, et ça n'a pas dû changer. Nous nous dirigeons maintenant vers cette lisière méridionale, si touffue que personne ne peut s'y installer, et nous pourrons nous approcher sans être vus. Sans quoi, faute d'attendre la nuit, je ne vois pas d'autre moyen d'entrer dans le « petit bois ».

– *Well,* essayons, et tâchons de ne pas recevoir une balle dans les côtes ou dans la tête en arrivant ; *it's clear*.

Old Surehand restait silencieux, mais je lisais sur son visage cette résolution qui ne recule devant aucun péril lorsqu'il y a la moindre chance de le surmonter. Il m'apparaissait comme un homme qui préfère les actes aux paroles, et je devais

constater plus tard combien, à cet égard, il s'accordait avec Winnetou.

Lorsque nous fûmes arrivés droit au sud du bois, je m'arrêtai et tirai de ma sacoche la longue-vue qui, dans le Far West m'avait rendu tant de services et jusqu'à celui de me sauver la vie. J'observai la lisière, sans rien remarquer de suspect.

– Voyez-vous quelque chose, Sir ? demanda Old Wabble.

– Non. Je ne vois aucune créature vivante, et suis d'avis de galoper tout droit. D'accord ?

– Allons-y puisque vous le voulez, grommela Old Wabble, mais c'est tout de même imprudent.

Old Surehand rompit alors son long silence en s'écriant sur un ton d'impatience et de colère.

– Imprudent ? Quand on n'a pas le choix, on se jette à l'eau et on apprend tout de suite à nager ! Si vous avez peur, Old Wabble, vous pouvez rester ici jusqu'à ce que vous preniez racine. Mais nous, nous allons prendre ce bois d'assaut. *Go on*, Mister Shatterhand !

Il s'élança et je le suivis aussitôt. Old Wabble nous suivit bien entendu sans plus tarder, tout en récriminant.

– Moi, avoir peur ! Qu'est-ce qu'ils s'imaginent, ces jeunes gens. Ils n'étaient pas nés qu'Old Wabble n'avait pas peur. La jeunesse d'aujourd'hui a de drôles d'idées. *It's clear !*

Malgré la gravité de la situation, je ne pus m'empêcher de rire en l'entendant nous classer dans la « jeunesse d'aujourd'hui ». Il se mit en colère et s'écria :

– Qu'est-ce que vous avez à rire, Sir ? Vous rirez quand vous serez arrivé au bois sans vous faire trouer la peau, et pas avant !

Nos chevaux allaient d'un train d'enfer. Le « petit bois » grandissait à vue d'œil. L'herbe épaisse étouffait le bruit des sabots. Nous arrivâmes enfin sans encombre à la lisière, sautâmes à terre, empoignâmes nos fusils, et prêtâmes l'oreille. Pas un bruit ! Nous essayâmes en vain de percer de nos regards le fourré impénétrable. Rien ! Soudain, Old Surehand murmura :

– Gardez mon cheval. Je reviens !

– Où allez-vous ?

– Une trace. Soyez tranquilles. Je m'y entends !

Je n'aurais pu sans l'offenser lui offrir de l'accompagner. Je le laissai donc partir. Au bout d'un temps assez long, il revint et déclara :

– Nous avons eu de la chance. Les Comanches sont dans le bois.

– Les avez-vous vus ? demandai-je à voix basse.

– Non. Mais nous savons que leur trace mène jusqu'au bois, et je viens de m'assurer qu'elle n'en ressort pas. Ils y sont donc. C'est ce que je voulais savoir. Il faut les trouver.

– *Well*, fit Old Wabble, on ne peut faire ça qu'à deux parce que le troisième doit garder les chevaux. Qui, Mister Shatterhand ?

– Vous-même, répondit Old Surehand à la question qui m'était adressée.

– Pas la moindre intention de rester inactif. Je ramperai dans le bois ; je vous ai prouvé que je n'ai pas peur.

– Ça, nous le savions déjà. Et vous savez déjà toute l'estime que j'ai pour vous. Vous ne m'en voudrez donc pas si je vous rappelle que la reptation dans les bois n'est pas précisément

votre fort. Vous êtes plus à votre aise dans la savane. Restez donc près des chevaux.

– Comme vous voudrez, répondit le vieux avec un geste d'impatience. Ce n'est pas le moment de se disputer. Allez-y. Mais si vous revenez à l'état de cadavres, qu'on ne me fasse pas de reproches !

Il prit les chevaux par la bride et nous congédia d'un geste. Nous nous débarrassâmes de nos fusils, qui auraient pu gêner nos mouvements. Old Surehand m'ayant lancé un regard interrogateur, je lui dis :

– Il y aurait danger à nous séparer. Il fait encore grand jour. Nous pouvons être vus, et il faut en ce cas que nous soyons en mesure de venir au secours l'un de l'autre.

– D'accord, Sir ! Mais de quel côté allons-nous ?

– Avez-vous remarqué, tout à l'heure, un endroit par où nous puissions entrer sans trop de mal et sans faire trop de bruit.

– Je crois qu'il y en a un. Venez !

Il me fit contourner quelques buissons et me montra un endroit où la broussaille était moins épaisse. Je m'étendis et me mis à ramper : il me suivit.

Il faisait encore grand jour, je l'ai déjà dit. Les Rouges pouvaient remarquer tout mouvement insolite des branchages. Nous ne pouvions donc progresser que très lentement. Au bout d'une demi-heure, nous n'avions fait qu'un tiers du chemin. Il nous fallait gagner le milieu du bois, au bord de l'eau, car les Comanches devaient s'y trouver. Au bout d'encore un quart d'heure, j'entendis un cheval renifler. Surehand l'entendit également, car il me poussa pour attirer mon attention. Était-ce un hasard, ou le cheval, dressé à l'indienne, avait-il voulu prévenir son maître ? En ce dernier cas, le danger redoublait.

Je dois avouer que j'admirais Old Surehand. Il m'avait d'abord suivi. Mais maintenant, il me précédait avec une énergie, une prudence et une habileté que je n'avais jamais vues chez un Blanc. Il utilisait le moindre interstice, et savait éviter ou franchir sans bruit tous les obstacles. Lorsque la main ne suffisait pas, le couteau entrait en jeu. Lorsqu'il s'agissait de déplacer une branche ou un tronc, cela s'exécutait avec une lenteur si calculée que personne ne pouvait s'en apercevoir. C'était une joie que de le voir à l'œuvre.

Nous avançâmes ainsi, lentement mais sûrement, et finîmes par entendre des voix. Nous étions trop loin pour saisir les paroles. Mais plus nous nous rapprochions plus nous entendions nettement. Et nous aperçûmes enfin les interlocuteurs. Ce n'était pas à proprement parler une conversation, mais plutôt une séance du tribunal de la Prairie.

Nous étions dissimulés derrière un buisson à travers lequel nous pouvions observer. Devant nous se trouvait l'étang. À notre droite, six chevaux étaient attachés. Sur la gauche, il y en avait un septième, entravé. Ce dernier était un cheval apache alors que les autres appartenaient aux Comanches que nous avions suivis. Sur ces six Peaux-Rouges, trois seulement étaient encore vivants. Ils étaient assis entre nous et l'étang. Les cadavres ensanglantés des trois autres gisaient non loin de là. Devant eux se dressait un arbre isolé, au tronc duquel un Apache était ligoté debout. Comme il nous tournait le dos, nous ne pouvions voir son visage. Il devait être blessé, car une mare de sang s'étendait sous ses pieds. Mais il n'était probablement pas très affaibli car nous l'entendîmes s'écrier d'une voix forte :

– Les chiens comanches vont me tuer, mais cela ne leur servira à rien. *Pech-endatch*[9] se moque d'eux. Ils étaient six. Il

---

[9] Long Couteau.

en a tué trois. Il mourra en chantant son chant funèbre, et sans trembler, et ces trois-là devront le servir dans les Chasses Éternelles.

C'était donc Long Couteau ! Je le connaissais bien. C'était un valeureux guerrier, renommé parmi les Mescaleros, et qui avait déjà souvent exercé un commandement subalterne. Lorsqu'il y avait une mission de reconnaissance particulièrement délicate et dangereuse, le choix tombait presque toujours sur lui.

Il m'avait certainement attendu ici. Je ne m'étais donc pas trompé en pensant que Winnetou rencontrerait des éclaireurs de sa tribu et se rendrait directement au Llano Estacado, en m'envoyant un messager.

Un des Comanches fit un geste de mépris et répondit.

– Long Couteau pue comme un quartier de viande pourrie. Son Esprit sera jeté, et il n'aura point de serviteur dans les Chasses Éternelles, car nous lui enlèverons son scalp, avant de le faire mourir dans d'atroces souffrances. Il a pu tuer trois d'entre nous, parce qu'il s'est lâchement caché à notre arrivée. S'il s'était montré à visage découvert, seul son sang aurait coulé.

– Les chiens comanches n'ont osé se mesurer avec moi que parce qu'ils avaient douze bras contre les miens. S'ils avaient été moins nombreux, ils auraient fui devant moi comme les coyotes, qui hurlent mais ne mordent pas. Quand vous m'aurez envoyé dans les Chasses Éternelles, je n'y trouverai que des Apaches, et pas un seul Comanche, car seuls les Esprits des hommes courageux y résident, et non ceux des lâches. Tenez, voilà ce que vous êtes. Regardez-moi !

Il cracha violemment par trois fois. Le Comanche répliqua sur le même ton méprisant :

– C'est toi qui es un lâche. Tu dis de grands mots pour masquer la petitesse de ton courage. La peur de la mort est

écrite sur ton visage. Tu sais que nous allons découper ta peau en lanières et ta chair en lambeaux, et tes paroles essaient de dissimuler la crainte qui t'habite. Mais nous sommes prêts à nous montrer miséricordieux et à te laisser mourir rapidement et sans souffrance, si tu nous dis la vérité et réponds aux questions que nous allons te poser.

Long Couteau dressa fièrement la tête et déclara :

– Que le Comanche parle !

– Vos guerriers sont-ils partis en campagne contre les Comanches ?

– Non.

– Je ne te crois pas.

– Tu peux me croire. Crois-tu que l'ours puissant part en guerre contre le rat malade ?

– Uff ! Si tu continues à nous insulter, ne compte pas sur notre pitié. Où sont en ce moment les Mescaleros ?

– Chez eux.

– Où est Winnetou, leur chef ?

– Loin dans le Nord, chez les Indiens qu'on appelle Serpents.

Il voulait leur faire croire qu'ils n'avaient rien à craindre en ce moment de leur illustre ennemi.

– Encore un mensonge. Nous avons vu Old Shatterhand, et quand il est là, Winnetou n'est pas loin.

Je vis que Long Couteau réprimait une exclamation de joie. Se dominant pour garder son calme, il déclara d'un ton ferme :

– Le Comanche ment. Il veut me tromper. Old Shatterhand n'est ni dans la plaine ni dans la montagne. Il est rentré dans son pays de l'autre côté de la Grande Eau et ne reviendra qu'après deux ou trois hivers.

– Je ne mens pas, hurla le Comanche. Nous l'avons vu.

– Où ?

– Dans notre camp. Il est venu nous espionner. Mais nous l'avons pris et il va mourir au poteau de torture.

– Old Shatterhand ? Au poteau de torture ?

L'Apache éclata d'un rire méprisant.

– Tous les guerriers comanches réunis, poursuivit-il, n'arriveraient pas à mener le chasseur blanc au poteau de torture. Même si vous l'avez pris, il se dégagera tout d'un coup de ses liens, comme l'aigle que dix fois cent moineaux ne sauraient retenir. Mais vous ne l'avez pas pris. Il n'est pas ici en ce moment. Il est dans son pays natal.

Il voulait faire parler le Comanche en le provoquant, et y parvint, car son ennemi s'écria, furieux :

– Nous l'avons ! Les guerriers des Comanches ne sont pas des moineaux mais des aigles. Ce sont eux qui dévoreront le moineau. Je dis la vérité. Mais toi, tu mens. Comment peux-tu prétendre que tes gens sont chez eux. Ils sont en campagne sans quoi ils n'auraient pas envoyé un éclaireur.

– Quel éclaireur ?

– Toi !

– Moi ? Qui vous a dit que Long Couteau était parti en éclaireur ? Ai-je le visage peint en guerre ?

– C'est par ruse que tu t'es abstenu de te peindre.

– Où habitent les Comanches et où habitent les Mescaleros ? Au Nord et au Sud. Où suis-je en ce moment ? Loin dans l'Est. Pourquoi serais-je ici si l'on m'avait envoyé en éclaireur contre vous, qui êtes dans le Nord ?

– Vous aurez appris où nous voulons aller.

– Uff, uff, uff ! Ne vois-tu pas que tu viens de te trahir ? Ainsi les chiens comanches sont sortis de leur tanière non pour marcher contre les Apaches, mais pour aller dans l'Est ! Maintenant je sais où vous allez et ce que vous voulez.

Le Comanche se rendit compte qu'il s'était laissé jouer, et furieux contre lui-même poursuivit :

– Silence, charogne ! Je peux dire ce que j'ai dit parce que je sais que tu ne le répéteras pas. Nous allons t'emmener et tu mourras sur le poteau en même temps qu'Old Shatterhand.

– Alors je vivrai encore longtemps, car il n'est pas vrai que vous ayez capturé cet illustre Visage Pâle.

– Si, c'est vrai ! Nous l'avons. Et il n'est pas seul. Il y a encore plusieurs autres Visages Pâles, qui doivent mourir aussi.

– Leurs noms ?

– Old Wabble, le vieux tueur d'indiens.

– Uff !

– Old Surehand, le géant au Visage Pâle.

– Uff, uff ! Qui encore ?

– Encore ? Cela ne te suffit donc pas ?

– Si, cela me suffit. Si vous avez vraiment capturé ces trois grands chasseurs et si vous m'emmenez dans votre camp, je ne mourrai pas. Au contraire, nous nous libérerons et nous serons au milieu des fils des Comanches comme les bisons qui écrasent

une horde de loups craintifs. Old Shatterhand est capable d'étrangler un Comanche d'une seule main. Il ne...

– Assez parlé de ce chien ! interrompit l'autre. Il n'a jamais vaincu un seul Comanche.

– Parce qu'aucun Comanche ne s'est encore mesuré avec lui. Et Old Wabble, qui passe sur la savane comme une tempête va...

– Il va mourir, mourir ! s'écria le Comanche. Mais peut-être ne mourra-t-il pas ? Ce n'est qu'un pauvre vieux, qu'on chasse à coups de fouet. Ce couard...

Il s'arrêta, interrompu à son tour, non par l'Apache mais d'un tout autre côté. Nous n'avions regardé que lui. Maintenant qu'il s'était interrompu, nous portâmes les yeux dans la direction vers laquelle lui-même jetait un regard effrayé, et nous entendîmes retentir ces paroles :

– Qu'est-ce que je suis ? Un couard ? Un pauvre vieux ! Chien rouge, je vais te montrer si je suis lâche ou non. Le premier d'entre vous qui bouge reçoit une balle dans la tête. Haut les mains !

C'était le vieux Wabble. Sans prendre la peine de traverser les fourrés, il avait pénétré dans le bois par l'étroite clairière de l'ouest, qu'avaient également empruntée les Comanches pour arriver à l'étang. Le fusil en joue, le doigt sur la détente, il avançait lentement.

– Haut les mains ! répéta-t-il comme les Rouges n'obéissaient pas tout de suite.

Haut les mains ! Les Indiens n'ignoraient pas la gravité de cet avertissement. Dans l'Ouest, quiconque refuse de s'y conformer risque d'être abattu sans autre forme de procès. Aussi les trois Comanches levèrent-ils docilement les bras.

– Je vous tiens maintenant, canailles rouges ! Le premier qui laissera retomber sa main, je l'abats. Je ne plaisante pas. Alors je suis un lâche ! Très bien ! Et vous m'avez fait prisonnier ! Et Old Shatterhand et Old Surehand aussi ! Est-ce vrai, chien ?

Le Peau-Rouge ne répondit pas.

– Tiens ! Tu ne dis plus rien. Mais attends, je vais te faire parler, moi. Je vais vous montrer quelques bons amis, des gens très connus, que vous serez très heureux de voir. Où sont-ils donc ?

Il s'agissait bien entendu d'Old Surehand et de moi. Tout en continuant à tenir les Comanches en respect avec son arme, il fouilla des yeux les buissons du côté de l'Est, où il pensait nous trouver et où nous nous trouvions en effet. Il avait l'air si résolu que les Rouges n'esquissèrent pas un geste de résistance. Au surplus, il avait quatre fusils. Outre le sien qu'il pointait sur les Comanches il portait sur son dos le fusil d'Old Surehand, mon Tueur d'Ours et ma carabine Henry.

Certes, son intervention était très réussie. Mais il aurait dû rester auprès des chevaux, et je me proposai de lui en faire l'observation. Je fis un signe à Old Surehand ; nous nous levâmes et sortîmes des buissons. En nous apercevant, Old Wabble cria aux Comanches :

– Tenez, voilà les hommes que je voulais vous montrer ! Les connaissez-vous ?

– Old Shatterhand ! s'écria Long Couteau avec enthousiasme.

– Old Surehand ! fit le Comanche, terrorisé.

Je me tournai vers ce dernier.

– Oui, nous sommes ceux que tu prétendais être captifs de votre tribu. Mister Cutter, désarmez-les !

Je tirai mon revolver et le braquai sur les Comanches. Ils ne bougèrent pas.

– Détachez l'Apache, Mister Cutter !

Il s'exécuta. Sitôt qu'il fut délié, Long Couteau se baissa d'un geste prompt, ramassa un tomahawk, et... deux des Comanches s'effondrèrent, le crâne brisé. Je pris Long Couteau par le bras et m'écriai :

– Que fait mon frère rouge ! Je voulais parler à ces guerriers comanches et...

Sans m'écouter, il se dégagea et abattit le troisième d'un mouvement si rapide que je n'eus pas le temps d'intervenir. Puis, il me répondit :

– Que mon illustre frère blanc me pardonne de ne pas agir selon ses désirs. Je sais qu'il n'aime pas verser le sang. Aussi l'ai-je versé moi-même.

– Mais il ne faut pas verser le sang !

Il montra sa poitrine et demanda :

– Le mien ne coule-t-il pas aussi ? Quand la hache de guerre est déterrée c'est vie pour vie, sang pour sang !

– Tue ceux que tu as vaincus, passe encore ! Mais ces trois-là étaient à nous. Depuis quand les valeureux guerriers des Apaches ont-ils perdu leur fierté au point de tuer des ennemis que d'autres ont maîtrisés ?

Malgré son orgueil, il s'inclina.

– J'ai mal agi. Old Shatterhand me pardonnera-t-il ma précipitation ?

– C'est fait et on ne peut rien y changer. Je te pardonne, bien que tu nous aies probablement causé un grand dommage.

– Un dommage ? Est-ce possible ?

– Je voulais parler à ces hommes et j'aurais certainement appris d'eux ce que je veux savoir.

– Ils n'auraient rien dit.

– Si. Mon frère rouge croit-il que j'aurais été assez peu avisé pour leur dire ce que j'attendais d'eux ? Ne sait-il pas que la parole et la question de l'homme astucieux sont comme une corde qui attache le plus sage ?

– Je le sais. Mais Old Shatterhand n'aurait pas eu besoin d'interroger ces chiens. Je sais tout. J'ai tout appris.

– As-tu parlé avec eux ?

– Non, je les ai entendus.

– Bien, nous allons voir. Maintenant, montre-moi ta blessure. Est-elle profonde ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas qu'elle soit très grave.

Il avait raison. La blessure était légère. La lame avait atteint un muscle du thorax et glissé sur une côte. Il avait cependant un peu de fièvre. Pendant que je le pansais, Webster et Jos Hawley arrivèrent et ne furent pas peu surpris du spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

– Vous voyez. Messieurs, comme nous en sommes rapidement venus à bout, leur dit Old Wabble. Quand je suis arrivé, il y en avait malheureusement déjà trois de morts. J'aurais pu leur faire leur affaire à tous les six. Ils lèvent rudement bien les mains !

– Et vous auriez pu être rudement attrapé, Mister Cutter, fis-je.

– Moi ? dit-il. Comment ça ?

– Et s’ils n’avaient pas levé les mains ?

– Je les aurais descendus.

– Vous en auriez descendu un, oui. Mais les autres vous auraient eu. Comment vous seriez-vous défendu avec un fusil déchargé à la main et trois autres sur le dos ? Vous auriez certainement eu le dessous.

– Hum, peut-être. Mais tout de même je n’ai commis aucune faute, puisqu’il ne pouvait rien m’arriver.

– Parce que Mister Surehand et moi-même étions là ? Eh bien vous vous trompez. Si les Rouges, au lieu d’être si effrayés, avaient eu un peu de présence d’esprit, vous auriez reçu une balle ou un coup de couteau avant que nous ayons pu intervenir. Et en admettant même que vous ayez raison sur tous les points, vous avez tout de même eu tort d’agir contrairement à mes instructions. Vous deviez rester près des chevaux.

– Sir, j’ai trouvé le temps long.

– Ce n’est pas une raison pour faire des bêtises.

– Des bêtises ? Je vous en prie, Mister Shatterhand ! Old Wabble ne fait pas de bêtises.

– Pshaw ! Il fallait rester au poste qui vous avait été assigné. Qu’arriverait-il si chacun pouvait quitter son poste quand il lui en prend fantaisie ? Dans ces conditions, comment peut-on vous faire participer à des opérations dangereuses ? Le péril exige la confiance réciproque. S’il en va autrement, je m’en vais et vous laisse en plan.

– Bravo, bravo ! fit Webster.

– Vous, taisez-vous ! *It’s clear !* fit Old Wabble qui s’éloigna en grommelant.

Je commençai par assurer notre sécurité en faisant chercher les chevaux et en organisant un service de garde. Hawley fut chargé de faire le tour du bois et de rendre compte de tout ce qu'il aurait remarqué de suspect. Les cadavres des Comanches furent provisoirement rangés à l'écart. Puis nous nous assîmes pour discuter de la situation. Le soir tombait. Mais il valait mieux ne pas allumer de feu. La lueur n'en aurait probablement pas été visible au dehors, mais il ne fallait pas que les Comanches qui viendraient plus tard pussent retrouver la trace de notre campement.

L'important, c'était d'entendre ce que Pech-endatch, Long Couteau, avait à me communiquer. Je lui demandai s'il avait vu Winnetou. Il me répondit :

– Oui. Les guerriers des Apaches ont appris que les Comanches avaient déterré la hache de guerre, et ils ont aussitôt envoyé des éclaireurs pour savoir contre qui ils voulaient marcher. J'étais du nombre, accompagné d'un autre guerrier. Nous sommes allés jusqu'au Pecos, où nous pensions trouver les Comanches et nous les avons en effet vus à Saskuan-kui, l'Eau Bleue, que nous appelons en langue apache Doklisto. Mais nous n'avons pas pu les observer et encore moins les écouter car ils étaient sans cesse en train de chasser de la viande.

– Mais le soir, on ne chasse pas !

– Old Shatterhand dit vrai, et nous le savions aussi. Nous avons laissé nos chevaux en arrière et nous sommes glissés à pied jusqu'à l'Eau Bleue. Nous y sommes arrivés à la nuit.

– Avez-vous entendu quelque chose ?

– Non. Nous nous sommes donné beaucoup de mal, mais en vain. Mon frère blanc me croira et ne me fera pas de reproches. Il arrive à l'éclaireur le plus habile d'être obligé de rentrer chez lui sans avoir rien appris.

– Certes ! Je te connais et je connais ta valeur. Où as-tu rencontré Winnetou ?

– Nous nous sommes cherchés deux soirs après l'Eau Bleue. La première fois sans résultat. La seconde nous nous sommes trouvés. Il était là avant nous. Il nous a donné l'ordre de ne pas continuer à nous exposer et de le suivre.

– C'est donc qu'il avait appris quelque chose !

– Oui. Et mon grand frère blanc Old Shatterhand sera étonné de savoir de quoi il s'agissait. Dans le grand désert que les Blancs appellent Llano Estacado, il existe une belle *Kleparya-siyardestar*[10], avec une abondante eau claire, des arbres, et des fleurs. Il y a là une maison où vivent trois personnes, un Deklil-Inda[11], une Deklil-Isonna[12], qui est sa mère, et un chasseur blanc. Il est le maître de ces lieux et se nomme Dil-Mejeh[13]. Winnetou l'a vu et a fumé avec lui le calumet de l'amitié.

– Je le connais aussi.

– Uff ! s'écria le Peau-Rouge d'un ton admiratif. Old Shatterhand l'a vu aussi ? Et l'eau, et la maison du désert ?

– Oui.

– Alors mon frère blanc connaît le chemin qui y mène ?

---

10 Île verte.

11 Homme noir.

12 Femme noire.

13 Renard Sanglant.

– Naturellement. J’y suis allé plusieurs fois. Winnetou ne te l’a pas dit ?

– Non. Winnetou, le grand chef des Apaches, n’aime pas les longs discours. Il ne dit jamais un mot de trop. Ainsi tu connais l’endroit et la route. C’est pourquoi je dois t’attendre et te transmettre le message du chef !

Il était émerveillé. Ses paroles me firent apprécier la discrétion de Winnetou. L’Apache poursuivit :

– D’après ce que Winnetou m’a fait comprendre, les Comanches sont venus à la maison de Renard Sanglant.

– Certes, avec lui et avec moi. Le jeune chef Chiba-Bigk était à leur tête.

– Chiba-Bigk ? Je vois qu’Old Shatterhand sait tout. C’est ce jeune chef qui doit maintenant conduire les Comanches jusqu’à l’île du désert.

– As-tu appris pourquoi les Comanches voulaient y aller ?

– Winnetou l’a entendu. Renard Sanglant est sorti du désert pour chasser. Il a rencontré un parti de Comanches. Ils l’ont attaqué. Il s’est défendu et a abattu plusieurs d’entre eux d’une balle en plein front. L’un d’eux qui était jadis allé chez lui au désert l’a reconnu.

– Et Renard Sanglant a pu s’échapper ?

– Aucune de leurs balles, aucun de leurs couteaux ne l’a atteint.

– Dieu merci ! Et maintenant ils veulent se venger de lui.

– Oui. Ils veulent le tuer, et détruire sa maison et les arbres, afin que l’île devienne comme le désert. Winnetou les a entendus.

– Mais il ne peut pas avoir entendu cela près de l'Eau Bleue. Il devait déjà le savoir auparavant, car il m'a laissé un message à ce sujet là-haut, dans la Sierra Madre.

– Deux Comanches, qui chassaient par là, en ont parlé devant lui. Les ayant rencontrés, il s'est fait passer pour un fils des Kiowas. Ils l'ont cru.

– Ils avaient sans doute l'esprit ailleurs. Et après ?

– Winnetou a aussitôt quitté la Sierra Madre pour avertir Renard Sanglant. En chemin, il a vu les traces des Comanches et les a suivies jusqu'à l'Eau Bleue, où il les a écoutés. C'est alors qu'il nous a rencontrés. Il était content. Il nous a donné ses ordres. Il a renvoyé chez nous le guerrier qui m'accompagnait, et l'a chargé de mener trois cents guerriers Apaches, bien armés et munis d'abondantes provisions de viande, jusqu'à *Nargoleteh-Tsil*[14] où ils doivent attendre Old Shatterhand. Quant à moi, il m'a emmené jusqu'ici, au petit bois. Il m'y a laissé pour que j'attende Old Shatterhand et lui dise de se rendre à Nargoleteh-Tsil, pour se mettre à la tête de nos guerriers et le rejoindre dans le Llano Estacado.

– Bien ! C'est ce que je pensais ! Et c'est tout ce qu'il t'a chargé de me dire ?

– Oui, c'est tout.

– Alors partons pour la Montagne des Pluies. En marchant bien, nous y serons dans une demi-journée. L'endroit est bien choisi car plus de trois cents hommes peuvent s'y dissimuler sans que personne les aperçoive. Quel dommage que tu aies tué ces trois Comanches. S'ils vivaient encore, ils nous auraient certainement appris ce que nous avons besoin de savoir.

---

[14] La Montagne des Pluies.

– Et qu’est-ce que Old Shatterhand voudrait savoir ?

– Qui est à la tête des Comanches ?

– Chiba-Bigk, je te l’ai déjà dit.

– J’en doute. Il est trop jeune. À l’Eau Bleue, c’était Vupa-Umugi qui commandait. Il n’obéira pas à un chef plus jeune. Et il y a encore Nalé-Masiouv[15], qui est certainement trop fier pour marcher aux ordres de Cœur de Fer.

– Uff ! Nalé-Masiouv, qui n’a que quatre doigts à chaque main ? Il veut venir aussi ?

– Oui. Avec cent hommes.

– Comment Old Shatterhand le sait-il ?

– Je l’ai entendu à l’Eau Bleue.

– Uff, uff ! Old Shatterhand est également allé à l’Eau Bleue et il a pu surprendre les paroles des chiens comanches ? Winnetou et Old Shatterhand savent faire ce à quoi aucun autre guerrier ne parvient !

– Il y en a encore d’autres qui en sont capables. Nous aurions grand besoin de savoir qui se trouve en réalité à la tête des Comanches. De Vupa-Umugi et de Nalé-Masiouv, nous n’avons rien de bon à attendre. Mais Chiba-Bigk a envers moi une dette de reconnaissance, car nous lui avons jadis sauvé la vie et permis de traverser le Llano sans encombre. Il est plus jeune que les deux autres, qui ne lui obéiraient pas volontiers, mais il est le fils de l’illustre Tevua-chohé[16] qui a jadis été le commandant en chef de toutes les tribus comanches. Il n’est pas

---

[15] Quatre doigts.

[16] Étoile de Feu.

impossible que son fils ait hérité de ces fonctions. Si les trois Comanches étaient encore en vie, ils me l'auraient certainement appris.

– Old Shatterhand m'a pardonné ce que j'ai fait. Ne veut-il pas que je lui parle de ces six Comanches qui sont morts ?

– Si. T'ont-ils surpris, ou est-ce toi qui les as vus le premier ?

– C'est moi qui les ai vus. Pour attendre Old Shatterhand, j'avais caché mon cheval dans les buissons, et m'étais gardé de laisser des traces. Mais j'ai dû mener le cheval à l'étang pour le faire boire. Pendant ce temps j'étais allé à la lisière pour surveiller les alentours. C'est alors que je vis ces six chiens. J'eus à peine le temps de ramener mon cheval à sa cachette et ses traces restèrent visibles. Ils les suivirent. Je ne pouvais plus m'enfuir. J'abattis le premier d'un coup de fusil et poignardai les deux suivants. Les trois autres s'emparèrent de moi et me ligotèrent à l'arbre. Maintenant, je les ai tués. Old Shatterhand ne peut plus les interroger. Mais moi je peux lui raconter ce que je les ai entendus dire.

– Alors ?

– Ils veulent aller à l'île du désert, s'emparer de Renard Sanglant et de la vieille négresse et les emmener dans le grand village des Comanches.

– Et où est ce village ?

– Je ne connais pas l'endroit mais je les ai entendu dire son nom : Kaam Kulano[17].

---

[17] La Vallée des Lièvres.

– C’est un endroit que tu connais certainement. Les Apaches le nomment Katcho-Nastla[18].

– Katcho-Nastla ? Bien sûr que je connais cette vallée. C’est à une bonne journée de cheval au Nord d’ici. C’est là-bas qu’ils veulent emmener Renard Sanglant et la négresse, pour les faire mourir au poteau de torture. Le Noir y est déjà.

– Quoi ? demandai-je effrayé. Quel Noir ?

– Le fils de la vieille qui habite au désert avec Renard Sanglant.

– Ah ! C’est une nouvelle importante, encore que peu réjouissante. Es-tu sûr d’avoir bien entendu ?

– Mon oreille ne s’est pas trompée.

– Il peut s’être agi d’un autre Noir.

– Non, c’est celui du désert. Ces chiens de Comanches ont dit son nom. Il s’appelle Bob.

– Comment est-il tombé entre leurs mains ? En ont-ils parlé ?

– Oui. Il était à la chasse avec Renard Sanglant lorsque les Comanches attaquèrent ce dernier. Le Renard tua plusieurs d’entre eux et s’échappa. Mais le Noir tomba entre leurs mains et fut emmené à la Vallée des Lièvres. On l’y garde en attendant la capture du Renard et de la négresse, pour les faire mourir au poteau tous les trois ensemble.

– Ça n’ira pas jusque-là ! J’en réponds. Il faut libérer Bob. J’y vais !

---

18 La Vallée des Lièvres.

Je bondis, car, malgré mon calme habituel, j'étais cette fois ému. Les autres étaient étonnés, surtout l'Apache, car l'Indien méprise le Noir encore plus que le Blanc. Mais ils n'osèrent rien dire. Pour Old Wabble, l'ancien cow-boy, un Noir ne valait guère mieux qu'un chien. Il ne put se taire.

– Qu'avez-vous, Sir ? demanda-t-il. Ce Bob vous ferait-il perdre l'esprit ?

– Il ne s'agit pas de lui, mais du fait qu'il est prisonnier des Comanches et qu'on va le tuer.

– *Pshaw !* Un nègre !

– Nègre ? Vous voulez dire un Noir, Mister Cutter ?

– Je dis nègre. Je n'ai jamais dit autrement.

– Je le regrette. On dirait que vous ne considérez pas les Noirs comme des êtres humains.

– Du point de vue de l'histoire naturelle, ils figurent dans l'espèce humaine. Mais, mon Dieu, comment ?

– Aussi bien que les autres.

– *Pshaw !* Le nègre est une créature si vile qu'il ne vaut même pas la peine d'en parler.

– C'est vraiment là votre avis ?

– *Yes !*

– Cela me fait de la peine, car une telle opinion prouve que vous êtes très au-dessous du Noir.

– *All devils !* Vous parlez sérieusement, Sir ?

– Le plus sérieusement du monde !

– Alors c'est vous qui me faites de la peine. Un homme de couleur n'est pas un homme comme les autres, sans quoi Dieu ne l'aurait pas fait tel qu'il est.

– Un Noir pourrait en dire autant des Blancs. Je connais le monde mieux que vous et j'ai trouvé parmi les peuples noirs, bruns et rouges au moins autant de braves gens que chez les Blancs. Au moins autant ! Vous comprenez, Mister Cutter ?

– Peu m'importe ce que vous avez trouvé. Je n'ai pas encore rencontré un seul nègre auprès duquel j'aurais aimé m'asseoir.

– Parce que vous avez toujours traité le Noir, d'emblée, de façon telle qu'il ne pouvait absolument pas éprouver de sympathie pour vous. Et en ce qui concerne le Bob en question, c'est un si brave garçon que si vous vous trouviez tous deux en danger, c'est probablement à lui que j'irais porter secours le premier.

– Tonnerre ! On n'est pas plus aimable, Mister Shatterhand ! *It's clear.*

– Je tiens à être sincère, et non à être aimable. Je ne suis pas aimable avec les gens qui méprisent leurs frères humains. Quand on vous aura mis en terre, votre corps de Blanc deviendra une charogne aussi puante que celle d'un Noir, vous en serez d'accord. Et maintenant, veuillez énumérer vos autres avantages ! Tous les hommes sont des créatures de Dieu, et si vous vous imaginez qu'il vous a fait d'une matière plus précieuse et que vous lui êtes particulièrement cher, vous êtes dans l'erreur. J'ai été très heureux de vous connaître. Je ne le suis plus.

Le soir était tombé et je ne distinguais plus son visage. Mais mes paroles avaient porté. Il baissa la tête et grommela :

– *Zounds !* Quel dommage que vous soyez venu dans l'Ouest. Vous auriez fait un très bon prédicateur. *It's clear.*

– Si je suis un homme de l’Ouest, c’est par hasard. Avant tout je suis un homme, et quand un autre homme se trouve en danger, je ne me demande pas s’il a la peau verte ou bleue. Je vais à son secours. Je ne laisserai pas Bob aux Comanches !

– À votre aise ! Je ne vous en empêcherai pas. Et même je vous y aiderai. Mais maintenant, nous n’avons pas le temps.

– C’est justement maintenant qu’il faut le faire.

– Quoi ? Comment ? Maintenant ? Mais nous devons aller au Nargoleteh-tsil pour retrouver les Apaches.

– Cela peut attendre.

– Attendre ? Sir, je ne vous comprends pas.

– Vous ne savez donc pas compter, Mister Cutter ? Croyez-vous que les Apaches puissent déjà y être ?

– Vous devez le savoir mieux que moi. Mais je pense moins à eux qu’aux Comanches, qui nous découvriront certainement.

– Rien ne presse de ce côté-là non plus. C’est trois jours après hier soir, par conséquent après-demain soir que Nalé-Masiouv arrivera à l’Eau Bleue avec ses cent hommes. Croyez-vous qu’ils se mettront immédiatement en campagne ?

– Non. Il faudra d’abord laisser reposer les hommes et les chevaux.

– Pendant au moins une journée. Nous avons donc trois jours devant nous. Il ne m’en faut que deux pour libérer Bob.

Le vieux voulut répliquer. Mais Old Surehand le devança en prenant la parole :

– Dites-moi, Mister Shatterhand, j’ai entendu raconter que vous avez eu au Parc National une rencontre avec les Sioux. Vous étiez accompagné de quelques hommes courageux ainsi

que d'un Noir nommé Bob, si mes souvenirs sont exacts. Était-ce le même Bob ?

– Oui.

– Ah ! En ce cas vous avez tout à fait raison. Nous n'avons pas le droit de le laisser en captivité. Il faut le libérer.

– Alors vous venez aussi ?

– Bien sûr. Quand partons-nous ?

– Au point du jour.

– N'est-ce pas trop tard ?

– Non. Il faut évidemment une bonne journée pour aller d'ici au Kaam Kulano. Mais je connais la région et nous avons d'excellents chevaux. Sans trop les fatiguer nous arriverons là-bas avant le soir.

– C'est la meilleure heure. On a encore le temps de reconnaître les lieux et de repérer une occasion. Puis, la nuit tombée, on exécute. Très bien. Savez-vous combien ils sont, là-bas ?

– Non. C'est le village de tentes de Vupa-Umugi, et je suppose qu'il ne s'y trouve pas beaucoup de jeunes guerriers en ce moment.

– Alors on se battra avec les vieilles femmes ? Fi donc !

– Hum, ce ne sera peut-être pas si facile. Il reste toujours un groupe de guerriers pour défendre le camp et garder les prisonniers. C'est à eux que nous aurons affaire.

– Mais tous nos chevaux ne sont pas capables de faire cette course.

– Tous ? Vous voulez dire combien ?

– Tous ceux que nous avons.

– C'est-à-dire deux, le vôtre et le mien.

– Comment, nous irons seuls ?

– Parfaitement. Nos chevaux sont les seuls capables de faire le parcours aller et retour. Il ne peut pas être question de Mister Webster ni de Mister Hawley. Leurs chevaux sont déjà fatigués et cette course les achèverait.

Webster garda le silence. Il se rendait compte que j'avais raison. Mais Jos déclara :

– Est-ce que vous ne pourriez pas m'emmener ? Vous savez bien combien j'aime être avec vous, Sir !

– Je le sais mais c'est impossible, Mister Hawley. Votre cheval ne le peut pas.

– Old Wabble me prêtera le sien.

– Comment ! s'écria le vieux. Mais moi, j'y vais aussi !

– Vous ? demandai-je. Non, vous resterez avec les autres.

– Pourquoi ? J'ai un bon cheval.

– Il est capable de faire le parcours, mais il sera rétif parce qu'il s'agit d'un nègre.

– Ah vraiment ? Mais ça ne dépend pas du cheval, ça dépend de moi !

– Ou de moi, Mister Cutter ! Je n'ai pas l'intention de vous déranger pour un Noir.

– *Pshaw,* vous ne me dérangez pas ; j'y vais volontiers !

– Tout à l'heure vous étiez d'un autre avis !

– Tout à l'heure, oui ! Me permettrez-vous de parler franchement, Mister Shatterhand ?

– Alors ?

– Vous n'avez pas été très aimable, surtout avec votre histoire de charogne. Mais j'ai compris, et il me semble que vous n'avez pas tellement tort. Je veux vous aider à libérer Bob, et vous prie de m'emmener ! Vous voulez bien, Sir ?

– Hum ! Si vous parlez ainsi, je veux bien. Mais c'est tout de même impossible.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on ne peut pas être sûr de vous. Vous l'avez prouvé aujourd'hui. Réfléchissez ! Nous voulons tirer un prisonnier du beau milieu d'un village indien. Nous n'avons pas le temps d'attendre une occasion favorable, parce que nous devons agir de toute urgence. C'est une question de vie ou de mort. Nous ne pouvons pas vous emmener.

– Je n'ai pas peur de la mort !

– Je le sais. Mais je crains qu'en vous emmenant nous ne trouvions la mort. Ne pas craindre la mort est une chose, se jeter dans ses bras par imprudence en est une autre. On ne peut pas avoir confiance en vous !

– Parce que je ne suis pas resté à garder les chevaux ? Sir, c'est la dernière fois que pareille chose m'arrive. Croyez-moi ! Donnez-moi la main et emmenez-moi !

Que faire ! Il insistait tellement. Allais-je repousser comme un vulgaire greenhorn ce vieillard rompu à tous les dangers de l'Ouest ? Je ne pus m'y résoudre. Je lui serrai la main et déclarai :

– Soit, venez ! Mais j'espère que votre impétuosité juvénile ne l'emportera pas sur votre raison.

– *Well !* C’est dit ! Vous serez satisfait. Mais les autres ? Vont-ils rester ici ?

– Non, ils vont aller au Nargoleteh-tsil où nous avons rendez-vous avec les Apaches. Long Couteau connaît sans doute le chemin ?

– Je le connais parfaitement, répondit le Peau-Rouge. Quand partons-nous ?

– Demain matin, en même temps que nous.

– Allons-nous laisser les cadavres des Comanches ici ?

– Non, il faut les faire disparaître. Mais on ne peut pas non plus les enterrer sur place. Les Comanches traverseront le bois en allant vers le désert, et ils découvriraient les tombes.

– Le guerrier apache peut-il faire une proposition à Old Shatterhand ? Nous attacherons les cadavres sur leurs chevaux et les emporterons jusqu’au Nargoleteh-tsil, où nous les enterrerons.

– Oui, c’est ce qu’on peut faire de mieux.

– À qui appartiennent les chevaux, les armes et les effets ?

– À toi. Mais si Mister Webster et Mister Hawley veulent changer de chevaux, qu’ils choisissent ceux qui leur plaisent.

– D’accord. Mais je prendrai les scalps, car ils auraient certainement pris le mien.

L’affaire était réglée. Nous mangeâmes et nous couchâmes. Webster, Hawley et l’Indien s’offrirent à monter la garde pendant la nuit, ce que nous acceptâmes bien volontiers car nous avions une rude étape à fournir le lendemain.

4

L’OASIS

Le lièvre du Far West et en particulier celui du Texas est un peu plus grand que celui d’Europe, et possède des oreilles beaucoup plus longues. À l’époque, il abondait. Il y avait encore beaucoup de bisons et d’autre gibier, et l’homme de l’Ouest ne dépensait une balle pour un lièvre que lorsqu’il ne trouvait vraiment rien d’autre. Mais il n’était nulle part plus nombreux qu’à la source de Buffalo Spring, qui jaillit dans une cuvette rocheuse à laquelle les chasseurs blancs ont donné le nom de *Hare Pan,* le Pot aux Lièvres. Le fond de cette dépression était tapissé pendant la plus grande partie de l’année d’un épais gazon, et ses parois verticales étaient garnies de buissons entre lesquels jaillissait parfois un arbre. C’était Kaam kulano, la Vallée des Lièvres, où les Comanches de Vupa-Umugi avaient momentanément établi leurs tentes.

Le lendemain, deux heures environ avant le crépuscule, nous arrivâmes au voisinage de cette vallée. La nécessité de trouver des couverts nous incita à nous approcher du cours d’eau, dont les bords étaient garnis de buissons. Nous l’atteignîmes à environ un quart d’heure de marche de l’ouverture du vallon. Nous risquions gros en nous approchant si près en plein jour, mais nous n’avions pas le choix. Il nous fallait absolument connaître la situation avant la tombée de la nuit. Nous eûmes la chance de trouver au bord du ruisseau un endroit où le feuillage nous dissimulait entièrement. Nous mîmes pied à terre et laissâmes paître et boire nos chevaux qui étaient assez fatigués. Nous avions emporté de la viande séchée pour plusieurs jours. Étant seul à connaître les lieux j’invitai Old Surehand et Old Wabble à m’attendre et partis à la découverte.

À l'endroit où le ruisseau quittait la vallée, les parois s'élevaient verticalement, et étaient garnies sur toute leur hauteur d'arbustes qui entouraient ensuite le bord supérieur de la cuvette. J'avais donc toute possibilité de me dissimuler en cas de besoin. Mais je devais prendre soin de ne laisser aucune trace qui permît de distinguer l'empreinte de mes bottes de celles des mocassins indiens. Partout ailleurs, le terrain était si nu que tout objet tant soit peu important était visible de loin.

Je m'avançai prudemment, sans cesser d'observer le terrain libre. Je constatai avec satisfaction qu'on n'y voyait pas âme qui vive. L'heure où tous les habitants du camp devaient se rassembler dans la vallée avant la nuit était passée. Quand les guerriers sont partis, cette règle est très strictement observée.

Ayant atteint l'ouverture de la vallée, je pris à droite et escaladai la pente. L'entrée était-elle gardée ? Je regardai vers le bas et ne vis personne. Le camp se trouvait probablement au milieu de la vallée, que l'on pouvait traverser en une demi-heure de marche environ. Les chevaux étaient certainement au fond. Je poursuivis ma route. Le moment semblait particulièrement favorable. Il n'y avait personne en haut, et aucune trace fraîche qui donnât à penser que quelqu'un y était venu au cours des dernières heures.

J'aperçus bientôt les premières tentes, et, un peu plus loin, tout le camp. C'étaient des tentes d'été, en toile. Je ne pris pas le temps de les compter, mais il devait y en avoir largement une centaine. Entre les tentes, je vis circuler des enfants et des femmes. Il n'y avait que peu d'hommes, et ils paraissaient âgés. Vupa-Umugi n'avait-il donc pas d'autres guerriers que les cent cinquante-quatre qui étaient avec lui, et n'en était-il resté aucun ici ? J'avais peine à croire à pareille imprudence. Il ne pouvait avoir laissé le camp sans aucune protection. Derrière le camp je vis, comme je m'y étais attendu, un certain nombre de chevaux en train de paître.

J'allai plus loin pour trouver un meilleur poste d'observation. Il s'agissait de reconnaître la tente où se trouvait Bob. Elle était certainement gardée. Et en effet, j'aperçus deux guerriers devant l'entrée de la dernière tente. C'était là ! Non loin se dressait une autre tente, plus grande que les autres, devant laquelle étaient plantées deux perches d'où pendaient des objets de forme étrange. Étaient-ce des *médecines ?* Était-ce la tente du chef ? Probablement ! Un guerrier ne possède qu'une seule *médecine*, et lorsqu'il la perd, il perd son honneur, qu'il ne retrouve que lorsqu'il a tué un ennemi pour lui prendre la sienne. Quand il meurt, on enterre sa *médecine* avec lui. Dans certaines tribus, on conserve les *médecines* des ancêtres. Quiconque perd ce trésor est déshonoré. Il me vint à l'esprit que c'étaient peut-être là les *médecines* des ancêtres du chef Vupa-Umugi. En ce cas, je devais absolument m'en emparer. Elles pouvaient me rendre des services inestimables dans le conflit entre Apaches et Comanches.

Encore un peu plus loin, je vis soudain la trace d'un pied probablement féminin. Je risquais d'être découvert. Il fallait revenir. J'allais me retourner lorsque j'entendis un bruit dans les buissons. La femme était devant moi. Je levai le bras pour la saisir, mais le laissai retomber aussitôt. Non parce qu'il s'agissait d'une femme, car dans de telles circonstances, tout témoin doit être mis hors d'état de nuire, mais à cause de l'expression prise par son visage en m'apercevant.

Elle pouvait avoir une quarantaine d'années, mais ses traits étaient déjà profondément ravinés. Grande et large d'épaules, elle était vêtue d'une sorte de chemise bleue. Ses cheveux grisonnants pendaient en désordre. Elle avait le teint très basané, mais en tout autre lieu je ne l'aurais pas prise pour une Indienne. Ses traits étaient caucasiens. J'eus l'impression de l'avoir déjà vue, et même récemment. Tout son visage exprimait l'effroi. Et ses yeux, ses yeux ! Je n'avais vu de tels regards à la fois fixes et vacillants, farouches et désespérés, que dans des asiles d'aliénés. Oui, cette femme était folle. Elle m'observa

d'abord avec colère, puis ses yeux prirent un éclat plus doux. Les lèvres pâles esquissèrent un sourire. Les doigts squelettiques se crispèrent pour me faire un signe, et j'entendis ces mots murmurés à la hâte :

– Viens, viens ! Il faut que je te demande !

Je franchis les trois pas qui nous séparaient. Elle saisit mon bras, plongea ses doigts dans mes manches, et dit :

– Tu es un Visage Pâle ?

– Oui, murmurai-je. Qui es-tu ?

– Je suis Tibo-wete-elen, dit-elle.

Wete signifie : femme. Mais les mots Tibo et Elen ne figuraient dans aucun des dialectes connus de moi.

– As-tu un mari ? demandai-je.

– Oui. Il se nomme Tibo-taka.

Encore Tibo ! Taka signifie : homme.

– Où est-il ? demandai-je.

Elle colla sa bouche à mon oreille et murmura :

– Il est allé chercher le Renard Sanglant. Il faut qu'il aille au désert. Il est l'Homme-Médecine de la tribu.

Elle était certainement folle, sans quoi elle n'aurait pas fait de telles révélations à un étranger, à un Blanc. Puis, elle saisit mes deux bras et me demanda d'un ton extrêmement inquiet.

– As-tu connu mon Wawa Derrick ?

Wawa signifie : frère. Mais Derrick ? Pouvait-il s'agir du nom anglais qui correspond à Thierry ? Cette femme ne pouvait avoir un frère portant ce nom. Il s'agissait probablement d'un mot qui m'était inconnu.

– Non, répondis-je.

– Tu es un Visage Pâle et tu ne l’as pas connu ? Mais si, tu as dû le connaître ! Je vais te montrer. Rappelle-toi !

Elle cassa une branche mince, l’arrondit en cercle, s’en couronna la tête et murmura avec un sourire extasié :

– C’est mon Myrtle-Wreath, Myrtle-Wreath. Te plaît-il ?

Quelle étrange histoire ! Cette femme comanche venait de prononcer les mots anglais Myrtle-Wreath, qui signifient : Couronne de Myrte. Il n’y a pas d’Indiennes qui connaissent de tels mots. Je la saisis par le bras et lui demandai :

– Es-tu une Blanche ? Dis-le-moi !

Elle pouffa étrangement et répondit :

– Tu me prends pour une Blanche, parce que je suis belle et que je porte un Myrtle-Wreath. Ne me regarde pas dans les yeux, ou le chagrin te dévorera comme il me dévore moi-même. As-tu connu mon Wawa Derrick ? Veux-tu que je te montre la tente où j’habite ?

– Montre-la-moi !

– Viens, avance un peu ! Mais ne te laisse pas voir, sans quoi tu perdras la vie ! Nos guerriers tuent tous les Visages Pâles. Mais je suis heureuse de t’avoir vu, et je n’en dirai pas un mot, car tu vas faire ce que je te dis.

– Oui ! Que veux-tu que je fasse ?

Elle ôta le rameau de sa tête, me le donna et me dit :

– Quand tu verras mon Wawa Derrick, tu lui donneras ce Myrtle-Wreath ! Oui ?

– Oui ! Mais où est ton Wawa Derrick ?

– Il est… il est… je ne sais plus, j’ai oublié. Mais tu le retrouveras, n’est-ce pas ?

– Oui, répondis-je. Et que dois-je lui dire ?

– Tu lui diras que… que… tu ne lui diras rien. Quand il verra le Myrtle-Wreath, il comprendra. Et maintenant regarde en bas ! Vois-tu, dans la deuxième rangée, une tente portant la marque de l’Homme-Médecine ?

– Je la vois.

– C’est là que j’habite avec Tibo-taka, et je m’appelle Tibo-wete-elen. Tu ne l’oublieras pas ?

– Non. Et qui habite la grande tente avec les deux poteaux ?

– C’est Vupa-Umugi, notre chef.

– Il est parti ? Qui est-ce qui est là, maintenant ?

– Sa femme et ses filles.

– Personne d’autre ? Même la nuit ?

– Personne d’autre ; même la nuit.

– Et qui habite la dernière tente, devant laquelle deux guerriers sont couchés ?

– C’est le Noir, qui sera tué quand on aura pris le Renard Sanglant.

– Il est bien gardé ?

– Oui ! Il y a toujours deux guerriers, dit-elle d’un ton grave.

– Et est-ce qu’il y a beaucoup de guerriers comme ceux-là au camp en ce moment ?

– Il n'y a que ces deux-là. Il y en a beaucoup qui sont partis avec le chef au désert ; et les autres sont à la chasse, pour faire de la viande. Ils reviendront demain ou dans deux jours. Tu ne perdras pas le Myrtle-Wreath, tu le garderas bien !

– Sois sans crainte. Je le tiens bien !

– Et tu le donneras à mon Wawa Derrick ?

– Aussitôt que je l'aurai trouvé, oui.

– Tu le trouveras... Elle regarda droit devant elle, saisit ma main, et poursuivit : Il faut que je m'en aille. Va-t'en aussi ! Mais ne dis à personne que tu m'as rencontrée. Moi, je ne dirai rien.

– Vraiment ?

– Je le jure ! Et toi ?

– Faut-il vraiment que je n'en parle pas ?

– À personne, à personne, sauf à mon Wawa Derrick. Lui, il doit savoir. Donne-moi ta main !

– La voici.

Je lui tendis la main. Elle se mit à descendre la pente, puis s'arrêta, se retourna et posa son index sur ses lèvres.

– À personne, répéta-t-elle. Et ne perds surtout pas mon Myrtle-Wreath !

Elle disparut dans les buissons. Je restai encore un instant sur place, puis m'éloignai. Quelle étrange rencontre ! Qui donc était cette femme ? Était-ce vraiment une Indienne ? Cette démente était une énigme et je n'avais pas le temps d'en chercher la solution. Wawa Derrick devait exister ailleurs que dans son imagination. Mais où ? Qui était-ce ? Probablement un Indien, comme l'indiquait le mot : Wawa. Et la couronne de myrte ? Comment se reliait-elle à sa folie ? Peut-être le combat

me fournirait-il l'occasion de rencontrer l'Homme-Médecine, et je pourrais alors éclaircir ce mystère.

Je retournai à notre cachette où je parvins à la nuit tombante.

– Enfin, enfin ! dit Old Wabble. Je commençais à avoir peur pour vous.

Old Surehand gardait le silence.

– Il n'y a aucune raison d'avoir peur, répondis-je.

– Alors tout va bien ? Est-ce que le nègre est là ?

– Vous voulez dire le Noir ? Oui.

– Sous bonne garde ?

– Il n'y a en ce moment au camp que deux guerriers qui le gardent jour et nuit. Les autres sont partis faire de la viande. L'attention doit se relâcher, et je crois que nous n'aurons pas trop de difficulté.

– Quand commençons-nous ?

– Laissez-moi réfléchir !

En réalité, mon plan était déjà prêt, mais je n'avais pas envie de parler. Je pensais toujours à l'Indienne. Mon regard se posa sur Old Surehand, dont les traits virils et graves étaient étrangement éclairés par les derniers rayons du jour. Me trompais-je ? J'eus l'impression de reconnaître la ressemblance que j'avais remarquée en voyant le visage de cette femme. C'était la même figure, le même front, la même bouche, mais plus jeunes, plus pleins, virils et non féminins, d'une expression non plus tragique, mais profondément grave et résolue. Ma surprise fut extrême. Mais l'instant d'après je me dis que j'avais dû me tromper. Cette rencontre m'avait impressionné et j'avais des visions. Assez !

La nuit tomba vite. Bientôt le visage d'Old Surehand devint invisible. Nous restâmes longtemps assis, sans mot dire. Old Wabble perdit enfin patience et demanda :

– Eh bien, Sir, combien de temps allez-vous encore réfléchir ? Est-ce que je peux vous aider ?

Old Surehand jugea bon d'intervenir.

– Old Shatterhand se passe très bien de votre aide.

– Mais quand ? La soirée passe. Nous n'avons pas de temps à perdre.

– Prenez patience, lui dis-je. Nous ne pouvons rien faire avant que les Rouges soient endormis. Je sais où se trouve la tente où est Bob. Nous allons nous glisser jusque-là, nous abattrons les gardiens...

– On les tue ? interrompit-il.

– Non, il suffit de les assommer.

– Alors chargez-vous-en. Je ne pourrai pas. Et après ?

– Nous emmenons Bob.

– Bien. C'est tout ?

– Nous irons aussi prendre les médecines accrochées aux poteaux devant la tente du chef.

– Des médecines ? fit Old Wabble, étonné.

– Oui. Celles de ses ancêtres.

– Tonnerre ! Quand il l'apprendra, il en deviendra fou. Il sera déshonoré. Il perdra tout !

– Non.

– Comment non ? Je connais tout de même les us et coutumes des Peaux-Rouges. Un homme qui perd ses médecines est moralement mort.

– Certes. Mais il ne les perdra pas longtemps.

– Vous n'allez tout de même pas les lui rendre ? Sir, voilà qui est insensé. Si c'est pour les lui rendre, laissez-les où elles sont !

– J'ai mon idée. Je veux éviter toute effusion de sang.

– Au moyen des médecines ? Expliquez-moi, je ne comprends pas.

– Qu'arrivera-t-il quand le chef apprendra que j'ai ses médecines ?

– Il sera terrifié : *it's clear !*

– Et mettra tout en mouvement pour en reprendre possession, n'est-ce pas ?

– C'est évident. Aucun sacrifice ne lui paraîtra trop lourd.

– Celui que j'ai à lui demander ne sera pas très lourd. Il faudra qu'il fasse la paix avec les Apaches, sans combattre, et qu'il laisse Bloody Fox tranquille.

– Mister Shatterhand, voilà une idée magnifique ! Le chef acceptera ; et c'est bien dommage.

– Pourquoi dommage ?

– Parce que cela me privera de l'immense plaisir que j'aurais eu à voir les Rouges recevoir une leçon. Vous n'êtes pas du même avis, mais je ne me lasserai pas de le répéter. On ne tuera jamais trop d'indiens. Il faut faire disparaître cette engeance.

– C’est le cow-boy qui parle, et d’une façon qui me met en colère.

– La colère, je vous en fais cadeau. Si vous aviez été cow-boy comme moi, vous sauriez que tout Peau-Rouge est de naissance un voleur de chevaux. M’en ont-ils fait voir, ces canailles !

– Ça ne paraît pas vous avoir fait beaucoup de mal. Vous avez atteint un grand âge, et vous êtes en bonne santé.

– Oui, les soucis m’ont réussi. Mais je les déteste, et j’étais déjà heureux de pouvoir en liquider quelques-uns. Malgré tout, il faut être juste, et votre idée me paraît excellente. Si elle aboutit, je serai privé de mon plaisir. Mais je conserve un petit espoir. Les autres chefs ne seront pas d’accord.

– Il est possible qu’ils refusent, surtout Nalé-Masiouv.

– Peut-être. Mais je pensais plutôt au jeune chef Chiba-Bigk.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il est jeune. En outre, son père a été le premier chef des Comanches. Il voudrait bien le devenir aussi. Il lui faut donc éliminer Vupa-Umugi. Et la perte de ses médecines en fournirait une excellente occasion.

– Vous arrangez tout ça très bien, mais vous vous trompez. Je vous ai déjà dit que Chiba-Bigk me doit sa reconnaissance. Si je lui parle sérieusement, il fera certainement ce que je dirai. C’est une question de morale.

– Morale ? Mister Shatterhand, croyez-vous donc sérieusement qu’un Rouge se soucie de la morale ? Vous vous trompez lourdement !

– *Pshaw !* Je lui ai sauvé la vie, et j'ai fumé avec lui non seulement la pipe de la paix, mais aussi le Calumet de l'Amitié. Ce n'est pas rien, Mister Cutter.

– Le Calumet de l'Amitié ? Certes, ce n'est pas rien. La fumerie de la paix ne vaut pas grand-chose. Mais quand deux hommes ont fumé ensemble le Calumet de l'Amitié, ils n'ont pas le droit de porter les armes l'un contre l'autre.

– Alors ! Si Chiba-Bigk n'accepte pas ma proposition, je suis homme à faire connaître sa traîtrise de façon telle qu'on en parlera dans toutes les tentes et devant tous les feux de camp. Et vous en connaissez les conséquences.

– Hum, oui. Aucun Blanc ni aucun Rouge ne voudra plus fumer le calumet avec lui.

– C'est certain. C'est pourquoi il renoncera au combat, sinon par amitié et par honnêteté du moins par calcul. J'en suis profondément convaincu. Pas vous, Mister Cutter ?

– *Well,* je l'admets. Mes espoirs sont donc perdus. Mais non, Sir. Je peux encore espérer que nous n'arriverons pas à nous emparer des médecines.

– Désolé de vous décevoir, mais nous les aurons. Je connais la situation. Et nous ne devrons y renoncer que dans un seul cas, très cher Monsieur Cutter.

– Pourquoi m'appelez-vous comme ça ?

– Parce que c'est de vous qu'il s'agit. Vous n'avez qu'à vous livrer à une fantaisie dans le genre de celle d'hier. Alors nous échouerons. Autrement, non !

– Je puis vous rassurer. J'exécuterai à la lettre vos instructions. Je n'ai pas envie de me faire laver la tête une fois de plus devant tout le monde ; *it's clear !*

– Très bien. En ce cas, je suis sûr de mon affaire.

– *Well !* Mais vous qui savez tout, vous avez tout de même oublié quelque chose de très important. Quel cheval montera votre nègre, pardon, votre Noir ? Il ne pourra tout de même pas nous suivre à pied.

– Et vous croyez que je n'y ai pas pensé.

– Alors pourquoi n'en avons-nous pas emmené un troisième ?

– Parce que nous n'en avions aucun qui fût capable de fournir la course aller et retour. Nous en prendrons un ici. Je l'ai déjà choisi. Il est attaché à l'écart des autres, près de la tente du chef, à qui il appartient probablement. C'est une bête magnifique, que Vupa-Umugi n'a probablement pas voulu exposer au combat.

– Et le Noir saura le monter ?

– C'est moi qui le monterai. Il prendra le mien.

– *Well !* Admettons que nous arrivions à assommer les gardiens, à enlever Bob, et à prendre les médecines, le tout sans éveiller l'attention. Mais le cheval fera du bruit. Je connais ça. Il n'a encore jamais porté un Blanc et ne vous laissera pas le monter.

– Il sera bien obligé !

– Vous êtes si sûr que ça de votre affaire ?

– Oui.

– Mille diables ! Alors vous êtes un cavalier aussi bon que... que... vous m'excuserez, qu'Old Wabble.

– Le roi des Cow-boys !

– Parfaitement. Et cela veut dire qu'il n'y a pas de cheval capable de s'opposer à ma volonté. Et vous ?

– À quoi bon se vanter ?

– Vous avez raison. Mieux vaut agir. Je sais que vous êtes bon cavalier, et je l'ai vu…

– Vous n'avez encore rien vu ! l'interrompis-je.

– Comment ? Et ces derniers jours !

– Je montais mon cheval à moi. Aujourd'hui ce sera différent.

– Eh bien, espérons que vous ne vous démonterez pas.

– Soyez sans crainte ; quand je monterai en selle, vous ne serez plus là.

– Comment cela ?

– Il n'y a au camp que deux guerriers adultes. Je les assommerai. Mais ils reviendront peut-être à eux par la suite. La capture du cheval ne se fera pas sans bruit. Tout le camp sera alerté et se lancera à notre poursuite, y compris les adolescents. Ça ne nous fait pas peur, mais la balle la plus stupide peut tuer l'homme le plus sage. C'est pourquoi je pense qu'il vaut mieux, une fois l'opération accomplie, ne pas rester ici, mais partir aussitôt. Voici donc comment nous procéderons : aussitôt que nous aurons le Noir et les médecines, vous sortez au plus vite de la vallée. Vous, Mister Cutter, vous prenez Bob, et Mister Surehand porte les médecines. Une fois ici, vous montez en selle et vous partez.

– Bob sur votre cheval ?

– Oui.

– Le laissera-t-il en selle ? Il ne supporte aucun cavalier étranger.

– Bob et mon cheval se connaissent déjà.

– Bien ! Mais vous ?

– J'attends jusqu'au moment où je juge que vous êtes en sécurité. Alors je monte à cheval et vous rejoins.

Old Surehand intervint alors de sa voix calme et résolue :

– Je voudrais vous faire une proposition. Combien de temps faut-il pour parcourir la vallée de bout en bout ?

– Une demi-heure.

– Et d'ici jusqu'à l'entrée ?

– Un petit quart d'heure.

– Les chevaux sont probablement tout au fond ?

– Oui.

– Cela fait près de trois quarts d'heure à faire, quand nous aurons fini. N'est-ce pas trop ?

– Hum ! On pourrait raccourcir le trajet en emmenant les chevaux jusqu'à l'entrée de la vallée.

– C'est précisément ce que je voulais vous proposer.

– Je vous remercie, Sir ! D'accord. Il doit être plus de dix heures, et les Rouges sont couchés. Pouvons-nous commencer ?

– C'est le moment. Nous ne pouvons pas attendre après minuit.

– Eh bien, allons !

Nous mîmes nos fusils en bandoulière, prîmes les chevaux par la bride, et partîmes. En arrivant à la vallée, je jetai un coup d'œil pour voir si nous pouvions risquer de laisser les chevaux seuls. Il n'y avait personne, et l'on ne voyait aucun feu. Il n'y avait heureusement pas de chiens dehors. Nous attachâmes donc les chevaux et nous nous mîmes en marche.

Les étoiles nous donnaient juste assez de lumière. Nous suivîmes le flanc gauche de la vallée que j'avais examiné lors de ma reconnaissance. Cet itinéraire nous permit de passer devant les tentes à une distance suffisante pour ne pas être aperçus si jamais quelqu'un était encore dehors. Après avoir dépassé les tentes, nous nous couchâmes à terre pour ramper vers la droite jusqu'à la dernière tente, où se trouvait Bob. Les fusils ne facilitaient guère notre progression, mais nous n'aurions pas pu les laisser avec les chevaux, car nous risquions d'en avoir besoin.

Old Surehand rampait en tête. Je lui avais montré la tente. Il paraissait mettre un point d'honneur à être le premier, et j'étais sûr qu'il ne commettrait aucune faute. Arrivé près de la tente, il m'attendit puis murmura :

– Vous voyez les deux gardiens ? Ils sont étendus devant l'entrée et endormis. Voulez-vous que je vous aide ? Mais votre poing est plus exercé que le mien.

– Laissez-les-moi ! Vous entendrez deux coups sourds. Alors vous viendrez.

J'avançai doucement. Ils ne bougeaient pas. L'espace qui les séparait me facilita les choses. Je pris le premier à la gorge et lui portai un coup au crâne. Il frémit des pieds à la tête et s'étala immobile, sans un cri. Puis ce fut le tour du second. Old Surehand et Cutter me rejoignirent.

– Asseyez-vous auprès d'eux et surveillez-les jusqu'à mon retour.

– Mais ils sont assommés, fit Old Wabble.

– Pour combien de temps ? Je ne connais pas leurs crânes et je n'ai peut-être pas frappé assez fort. Si l'un d'eux se réveille, menacez-le de votre couteau.

Je soulevai un panneau et me glissai dans la tente. On entendait la respiration calme et sonore d'un dormeur.

– Bob, dis-je, essayant de l'éveiller. Bob !

Il n'entendit rien. Je me saisis d'une de ses jambes et la secouai.

– Bob, c'est toi ?

Il fit alors un mouvement.

– Quoi… qui… ? répondit-il encore à demi endormi.

– Bob, écoute-moi ! Es-tu seul ?

– Oui, Bob est là, tout seul. Qui est-ce ?

– Parle tout bas. Je viens te libérer.

– Oh… oh… Libérer Bob ? Qui va libérer Bob ?

– Ne fais pas trop de bruit.

– Non.

– Eh bien, devine !

– C'est Massa Bloody Fox ?

– Non.

– Alors ça ne peut être que Massa Shatterhand ?

– Oui, c'est moi.

– Oh… oh… oooooo, fit-il. J'entendis ses dents claquer d'émotion. Il pinça les lèvres pour réprimer un cri de joie et se mit à agiter si violemment ses pieds entravés que je dus m'écarter pour ne pas recevoir un coup capable d'abattre un bœuf. Car Bob était un garçon d'une vigueur exceptionnelle.

– Bob, tiens-toi tranquille ! Tu as les pieds entravés. Et à part ça comment es-tu attaché ?

– Les mains attachées au piquet de la tente, et une ceinture.

– Comment t'ont-ils traité ?

– Très fort. Beaucoup battu.

– Et le manger ?

– Bob a toujours faim.

– Ça va changer. Tiens-toi tranquille ! Je vais te détacher. La courroie, nous pourrons en avoir besoin.

– Il y en a encore beaucoup, accrochées au poteau.

– Elles seront pour tes gardiens. J'ai mon cheval noir. Tu vas le monter. Tu sauras ?

– Le noir ? Hatatitla. Lui et Bob sont bons amis. Monterai très bien.

– Parfait ! Maintenant, faisons vite ! Tu me raconteras plus tard comment ils t'ont pris.

Lorsque je l'eus délié, il s'étira en tous sens en poussant des gémissements de plaisir :

– Où sont les courroies, passe-les-moi.

Il décrocha les lanières et nous quittâmes la tente.

– Nous allons attacher les gardiens.

– Oh, que Massa Shatterhand permette. Bob va leur enfoncer les courroies dans la chair, à ces chiens.

Il les ligota de telle façon que la douleur les éveilla. Nous arrachâmes quelques lambeaux à leurs chemises pour les en

bâillonner et les empêcher de faire du bruit. Puis nous les traînâmes dans l'intérieur de la tente où nous les attachâmes de manière à les empêcher de se libérer sans aide.

Tout s'était bien passé jusqu'à présent. Maintenant, les médecines. Pendant que Bob et Old Wabble nous attendaient, je me glissai avec Old Surehand jusqu'à la tente du chef. Personne. Pas un bruit. Nous n'eûmes aucune difficulté à arracher les poteaux. Après avoir rejoint nos compagnons, nous détachâmes les fétiches accrochés aux perches et en fîmes un paquet avec une courroie.

– C'est fini, tout au moins pour nous ! fit Old Wabble. Mais c'est maintenant que ça va être le plus difficile pour vous, Mister Shatterhand. Ça m'inquiète. Il est loin ce cheval ?

– Non. Il est couché dans l'herbe, de l'autre côté de la tente du chef. Je l'ai vu.

– Allons-y !

– Vous voulez voir comment il va se comporter ?

– *Yes.*

– Bon, venez ! Mais pas trop près, sans quoi, il fera trop de bruit.

Nous avançâmes en silence. Quand nous fûmes à vingt pas de lui, le cheval se leva d'un bond, tira sur le lasso qui l'attachait, et agita ses pattes.

– Allez-vous-en ! fis-je, sans quoi il va se mettre à hennir. Ce cheval est bien dressé.

– Au diable le dressage, quand on risque de se casser le cou. Vous voulez vraiment essayer d'emmener cette bête dans l'obscurité. Si j'ai un bon conseil à vous donner...

Il me l'aurait certainement donné si Old Surehand ne l'avait pas interrompu.

– Pas de discours, Sir ! Il faut partir. Prenez Bob par la main. Je porte les médecines. En avant !

– Comme vous voudrez. Je viens. Mais je suis curieux de savoir comment ça finira. Je m'en lave les mains, s'il est possible de se laver les mains dans cet état… *It's clear.*

Ils disparurent dans les ténèbres, et je pus m'attaquer à ma tâche. L'enlèvement du cheval était beaucoup plus difficile à réaliser que la libération de Bob et la prise des fétiches. Il n'était pas question de sauter sur son dos par surprise. J'y serais sans doute parvenu. Mais ce cheval dressé à l'indienne et ne supportant aucun Blanc aurait sans doute commencé à se débattre en tous sens, à pousser des hennissements et à faire des ruades qui auraient réveillé tout le camp. Sans selle ni bride, car la bête était attachée par un simple licol, j'aurais eu les plus grandes difficultés à le maîtriser, et il aurait pu finir par me jeter à bas. Non, il fallait procéder autrement.

Fort heureusement, je savais comment faire. Winnetou me l'avait appris. Il fallait que ce cheval me prît pour un Indien. Ensuite, je devais lui bander les yeux.

Lors de ma rencontre avec la folle j'avais remarqué sur la pente une grande quantité d'armoise sauvage, et avais aussitôt pensé que je pourrais utiliser le parfum de cette plante pour tromper le cheval. Dans l'ouest, il faut tout voir et penser à tout. J'avais aussi remarqué devant la tente du chef, quelques couvertures qu'on avait sans doute étendues pour les faire sécher. C'étaient de ces grandes couvertures dont on peut s'envelopper entièrement quand il fait froid ou qu'il pleut. C'était tout ce dont j'avais besoin.

Je commençai donc par aller du côté de l'armoise.

Je me couchai à terre et m'y roulai en tous sens non sans m'égratigner copieusement le visage et les mains. Cela fait, le cheval ne pouvait plus me reconnaître, à l'odeur, pour un Blanc. Ensuite, j'allai à l'endroit où se trouvaient les couvertures. J'en coupai une bande pour masquer les yeux du cheval, et m'enveloppai dans le reste à la façon indienne. Pour ne pas éveiller les soupçons de la bête, j'ôtai mon chapeau et le dissimulai sous ma veste. Cela fait, je m'approchai lentement du cheval, qui s'était recouché. Il tourna la tête vers moi, aspira l'air longuement par les naseaux et... resta calme. Il m'avait pris pour un Peau-Rouge. La partie était à moitié gagnée.

– *Tcha-at, Tcha-at !* Sois sage, sois sage ! lui dis-je doucement en langue comanche. Je me penchai vers lui et lui caressai l'échine. Il se laissa faire. Au bout d'un moment, je me dis que mes compagnons devaient déjà avoir rejoint nos chevaux. Je pris le lasso et le coupai en plusieurs morceaux, dont je fis une manière de bride, que le cheval se laissa mettre sans résistance. Cela fait, j'enjambai son dos et lui dis :

– *Naba, naba.* Debout, debout.

Il obéit. Je me trouvai sur son dos. Il se laissait guider sans résistance. J'avais gagné, tout au moins pour le moment. Pour m'éloigner des tentes, je me dirigeai vers le bord de la vallée, la longeant ensuite jusqu'au moment où j'eus dépassé le camp. Puis, je mis le cheval au trot, et arrivai à l'endroit où nous avions laissé nos montures. Elles n'y étaient plus. Je poussai alors le cri strident qui sert aux Peaux-Rouges à mettre leurs chevaux au galop. Il obéit cette fois encore. Après avoir suivi le ruisseau pendant quelque temps, je pris à droite et me trouvai dans la prairie.

Le cheval était excellent. Après une demi-heure de galop il n'offrait pas le moindre signe de fatigue. J'entendis un appel prolongé. C'étaient mes compagnons, inquiets sur mon sort. Je répondis par un cri analogue. Ils s'arrêtèrent et je les eus bientôt rejoints.

– Mille diables, un Rouge, s'écria Old Wabble en m'apercevant. Il est à la poursuite de Old Shatterhand et a perdu sa trace. Descendons-le !

Le voyant prendre son fusil je m'écriai :

– Ne tirez pas, Sir ! Je voudrais vivre encore quelque temps.

– *Zounds* ! Mais c'est la voix d'Old Shatterhand.

– Naturellement. Je n'ai que celle-là.

– Et c'est lui ! Mais je suis muet d'admiration, Sir !

– Pourquoi ?

– En vous voyant arriver sur ce cheval, on aurait dit que vous aviez déjà mangé un millier de sacs d'avoine ensemble. Ce n'est tout de même pas le cheval que vous vouliez prendre ?

– Mais si, c'est lui !

– Hum ! Mais oui, c'est bien lui ! Par quel miracle avez-vous pu le maîtriser si vite ?

– Je n'ai pas eu à le maîtriser. Il m'a porté jusqu'ici sans résistance.

– Ce n'est pas possible ! Je m'y connais. On ne me raconte pas d'histoires, à moi.

– Je ne vous raconte pas d'histoires. Si j'avais dû le maîtriser, il aurait maintenant une tout autre allure et un tout autre aspect.

– Il fait trop noir, je ne vois pas. Est-ce qu'il transpire, est-ce qu'il écume ? Il faut que je me rende compte.

Il approcha son cheval du mien et tendit la main vers lui. La bête se cabra aussitôt.

– N’y touchez pas, Sir, il ne peut pas supporter les Blancs.

– Mais vous en êtes un.

– Oui, mais il me prend pour un Rouge.

– Ah, c’est pour ça que vous vous êtes déguisé avec cette couverture. C’est formidable ! On en apprend toujours avec vous. Mais l’odeur, l’odeur ! Le Peau-Rouge sent le... sent la... enfin il sent le Peau-Rouge, quoi ! Le Blanc n’a pas cette odeur-là. Malgré votre déguisement, le cheval aurait dû vous reconnaître à l’odeur.

– J’ai changé d’odeur. Il y a un moyen.

– Lequel ?

– C’est mon secret. Dans quelques heures, l’odeur aura disparu, et lorsque j’aurai ôté cette couverture et remis mon chapeau, le cheval reconnaîtra son erreur et se débattra. Mais cela se passera en plein jour, dans la prairie, et non dans le camp ennemi où cette bagarre aurait pu me coûter la vie.

– Je vous crois volontiers. Mais je suis curieux de savoir comment vous allez pouvoir le maîtriser.

– Sans difficulté. Je n’ai besoin que d’une chose, de l’espace. Et il n’en manque pas. Mais maintenant, assez parlé, marchons, pour nous éloigner au plus vite du Kaam kulano. Laissez-moi prendre les devants, pour que mon cheval n’ait pas peur de vous.

Pour prendre la tête, je passai devant eux. Bob me dit :

– Pourquoi Massa Shatterhand parle pas avec Bob ? Bob veut dire merci !

– Ce n’est pas la peine, mon cher Bob.

– Veux raconter comment les Rouges ont pris Bob.

– Plus tard. Maintenant nous n'avons pas le temps. L'essentiel, c'est que tu t'entendes bien avec mon cheval.

– Oh... oh... oh... très bon cheval, et Bob très bon cavalier. Très bien ensemble.

Et de fait, le brave Bob montait aujourd'hui beaucoup mieux qu'à l'époque où ses premiers essais, alors qu'il se cramponnait en vain à la crinière et finissait toujours par tomber en arrière par-dessus la croupe, lui avaient valu le surnom de Sliding-Bob, Bob le Glisseur. Mais Bloody Fox avait fini par lui apprendre à monter convenablement. Il était capable de nous suivre. Mais le cheval y était sans doute pour quelque chose.

De la minute où j'avais quitté la Vallée des Lièvres, nous n'avions plus rien à craindre. Nos chevaux nous mettaient hors d'atteinte, et nos poursuivants ne pourraient être que des adolescents peu redoutables. Mais nous chevauchâmes plusieurs heures sans arrêt. Nous finîmes par faire halte lorsque nous fûmes à une journée de marche du Nargoleteh-Tsil, où nous devions retrouver les Apaches.

Nous attachâmes nos chevaux, en leur laissant une bonne longueur de lasso pour leur permettre de paître. Mais je dus mettre le mien à l'écart, car il ne supportait pas le voisinage des autres, les bousculait et les mordait.

Une fois installés, Bob déclara :

– Maintenant, nous avons le temps. Raconter comment les Indiens ont pris Bob.

– Oui, raconte. Comment se fait-il que Bloody Fox t'ait abandonné.

– Pas étonné.

– Tu ne comprends pas. Vous étiez à la chasse.

– Chasse, oui, chasse.

– Ensemble ?

– Ensemble.

– On t'a pris, et il s'est échappé ?

– Oui.

– Il y avait combien de Rouges ?

– Dix, encore dix, et encore dix. Peut-être plus. Pas pu compter.

– Donc une trentaine. Tel que je connais Bloody Fox, il n'est pas homme à s'enfuir devant trente Peaux-Rouges. Il savait bien que tu étais prisonnier.

– Peut-être pas.

– Ah ! Il ne l'a pas vu ?

– Non.

– Mais vous étiez ensemble !

– Pas lui avec moi et pas moi avec lui quand Indiens sont arrivés.

– Ah, c'est différent ! Vous vous étiez donc séparés ?

– Oui. Étions partis parce que restait peu de viande. Maman Sanna seule à la maison, et nous, partis du Llano chercher viande. Longtemps rien trouvé, jusque loin à Montagne des Pluies.

– Ah, vous avez été au Nargoleteh-Tsil ? C'est là que nous allons.

– Nargoleteh-Tsil, c'est ça !

– Vous avez chassé là-bas ?

– Oui. Tué deux bisons. Viande, beaucoup. Découpé, étendu sur courroies. Aussi amené chevaux de bât, pour emporter viande. Après finir accrocher viande, partis chercher nouvelles traces bisons. Massa Fox à droite, Bob à gauche.

– Ce n'était pas raisonnable. Vous auriez dû rester ensemble, ou bien l'un de vous aurait dû rester pour garder la viande et les chevaux.

– Peut-être. Massa Shatterhand mieux savoir que Bob et Bloody Fox. Bob parti loin. Pas de traces. Demi-tour parce que commencé pleuvoir. Alors venir Comanches autour Bob. Bob défendu mais pris. Ils demandent quoi faire ici. Bob rien dit. Bob battu mais rien dit. Suivi traces jusqu'à Montagne des Pluies. Envoyé éclaireurs. Éclaireurs reviennent, parler bas. Repartis vite. Trois lentement avec Bob. Arrivés à Montagne des Pluies. Entendu tirer. Comanches avec viande de Bloody Fox, mais lui pas là. Indiens tués par Bloody Fox par terre. Mais lui parti.

– Par conséquent il était revenu avant toi, ils l'ont attaqué, il en a tué quelques-uns et il est parti.

– Oui, parti. Plusieurs après lui ; revenus après, pas trouvé.

– Et alors, qu'ont fait les Rouges ?

– Attaché Bob sur cheval, viande sur chevaux, partis.

– Où ?

– Presque deux jours. Et Bob attaché dans tente. Ont dit partis chercher Bloody Fox, et revenir avec lui et Bob et lui au poteau.

– Hum ! À-t-il beaucoup plu ?

– Oui ! Beaucoup.

– Je comprends. Vers quelle heure est-ce que ça s'est passé, Bob ?

– Quand Bob revenir, presque soir. Quand arriver Montagne des Pluies avec Indiens, commencé nuit.

– Fox est certainement revenu, mais n'a pas voulu aller tout à fait jusqu'à l'endroit en question. S'il l'a fait, et a pu constater qu'ils étaient partis, il n'a pas pu les suivre parce qu'il faisait trop sombre pour voir les traces. Le lendemain matin, elles avaient disparu, parce que l'herbe s'était redressée à la suite de la pluie. Bloody Fox ne savait pas que les Rouges t'avaient rencontré et capturé. Il a dû croire que tu t'étais perdu, et t'a cherché. Ne te trouvant pas, il a peut-être attendu une journée entière ton retour. Ne te voyant pas revenir, il a dû se dire que tu avais peut-être vu les Rouges.

– Sans doute.

– Il aurait pu se faire que tu sois revenu après qu'ils l'aient attaqué, et que, ne le trouvant plus, tu sois parti aussi.

– Oui, à la maison chez Maman Sanna.

– C'est bien ce qu'il a dû se dire. Et comme il ne pouvait pas suivre les Rouges, ne sachant pas où ils étaient allés, il ne lui est rien resté d'autre à faire que de rentrer lui aussi à la maison, pour voir si tu y étais arrivé.

– Mais quand Massa Bloody Fox vu que Bob pas chez Maman Sanna ?

– Alors il est probablement reparti pour te chercher. Qui sait combien de temps il a dû errer sans te trouver ?

– Maintenant va me revoir. Oh... Oh... ! Massa Shatterhand me ramène à la maison chez Maman Sanna et Massa Fox ?

– Oui, nous te ramenons. Les Rouges sont partis en campagne pour attaquer votre maison ; ils veulent prendre Bloody Fox et le tuer.

– Qu'ils viennent. Bob les tue tous, tous. Tous morts, tous !

Et, ce disant, il exhiba une denture de grand fauve. Puis il poursuivit :

– Tous morts. Ont battu Bob et rien donné manger ! Très faim et ils rient.

– Nous avons le temps de rattraper ça. J'ai assez de viande dans mes sacoches. Va en chercher.

– Oui. Très faim quand Massa Shatterhand venu libérer Bob.

– Pourtant tu dormais bien.

– Oh... oh... oh... Faim même en dormant.

Il alla chercher de la viande et se restaura. Puis il retourna en chercher encore, puis encore une fois... jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus : Je connaissais son appétit. Mais aujourd'hui il s'était surpassé.

Tout en mangeant, il nous raconta les détails de sa captivité dans la Vallée des Lièvres. Mais son récit ne nous apprit rien d'intéressant. C'était un brave type, fidèle, courageux, intelligent à sa façon, mais incapable d'observer méthodiquement.

Au petit matin, nous nous levâmes pour monter à cheval.

– Je suis curieux de voir ce que votre bête va faire, dit Old Wabble. Car je suppose que la mascarade est terminée ?

– Oui. Voulez-vous prendre ma couverture indienne sur votre cheval, Mister Cutter ?

– Oui, passez-la-moi.

– Pas encore. Quand je serai monté. Je vous la lancerai.

Je m’approchai du cheval pour le flatter. Il paraissait méfiant et inquiet. Il agitait sa crinière et tirait sur sa longe. L’odeur de la plante s’était dissipée, et seule la couverture l’abusait encore. J’arrachai le piquet du sol et le mis dans ma sacoche, sautai à cheval, détachai le lasso du cou de ma monture et l’enroulai. Les autres me regardaient avec curiosité, mais en restant à une distance respectable, pour ne pas être atteints lorsque la bête se déchaînerait. Tout son corps fut parcouru d’un frémissement annonciateur de la lutte. D’un geste, j’ôtai la couverture et la lançai à Old Wabble. Puis je jetai le lasso sur mon épaule. Tenant d’une main mes rênes improvisées, je pris de l’autre mon chapeau sous ma veste et m’en coiffai. Le cheval retourna la tête et, me voyant, poussa un long hennissement de colère et se cabra. Tenant fermement les rênes d’une seule main, je serrai mes cuisses de toutes mes forces. Le cheval fit un tel écart de côté qu’il accomplit un demi-tour presque complet. Puis il se pencha en avant et lança une formidable ruade. Ce fut en vain. Il sauta en l’air des quatre pattes. Puis, après un instant d’immobilité destiné à me tromper sur ses intentions, il jeta soudain ses pattes d’un côté, dans l’espoir de me faire basculer de l’autre. Mais sans plus de succès ! Il déploya toutes les astuces et toutes les violences du cheval rebelle, mais je demeurai ferme sur son dos.

– Bravo, bravo, Sir ! s’écria le vieux Wabble. C’est fameux, je dois l’avouer. Il a le diable au corps !

– Oh, ce n’est encore rien, répondis-je. Vous allez voir !

Comme s’il m’avait compris, le cheval se jeta à terre et se roula, tout en jouant frénétiquement des quatre pattes. Mais j’avais pu mettre mes deux pieds sur le sol, et la bête s’agitait en vain entre mes deux jambes écartées. C’est une manœuvre exténuante car il faut être sans cesse aux aguets pour ne pas être atteint par les sabots. Il faut aussi deviner à quel moment le

cheval va se redresser, pour ne pas être pris de court et basculé à terre.

Il remonta et j'en profitai pour reprendre en main les rênes que j'avais abandonnées.

– Bravo, bravo ! s'écria le vieux. *Zounds,* quel animal ! Old Wabble ne ferait pas mieux !

– Ça va être pire, dis-je. Je vais commencer par le fatiguer sur place, et puis je le laisserai aller. Montez à cheval, pour pouvoir me suivre au plus vite.

Cependant, la bête avait repris ses tentatives de tout à l'heure. Pour la deuxième fois elle se jeta à terre et se releva ensuite. Jusqu'à présent, la lutte s'était déroulée entre une volonté animale et une intelligence humaine. Maintenant, seule la force physique allait entrer en jeu. Je serrai les cuisses de toutes mes forces. Le cheval se figea. Je prêtai l'oreille. Allais-je entendre le son que j'espérais ? Soudain, il retentit. C'était un long gémissement parti du fond de la poitrine, annonçant à coup sûr que je l'emporterais, si mes forces ne m'abandonnaient pas. Le cheval essayait par tous les moyens de se soulever, devant, derrière. Rien à faire ; il n'y parvenait pas. Après chaque tentative avortée, il se remettait à gémir, à perdre haleine. Ce jeu dura plus de cinq minutes. Il écumait, projetant de tous côtés des flocons blancs.

– Magnifique, magnifique ! s'écria Old Wabble. Je n'ai encore jamais vu ça !

Oui, c'était vraiment magnifique. Mais j'aurais voulu le voir à ma place. J'avais l'impression que l'effort allait faire éclater mes poumons. La sueur perlait par tous mes pores. Mais je ne cédai pas. Il voulut une fois de plus se jeter à terre. Je l'en empêchai. De nouveau, je serrai de toutes mes forces. Le cheval s'effondra.

– Merveilleux, hurla le vieux. Je n'aurais pas pu en faire autant. Je l'avoue, Sir, vous êtes encore meilleur cavalier que moi.

Old Surehand, immobile, se taisait. Mais ses yeux étincelaient.

– Beau, beau, beau, s'écria Bob. Massa Shatterhand souvent fait ça avec chevaux sauvages. Bob a vu.

– C'est loin d'être fini, répondis-je. Attention, il va partir.

J'avais les jambes écartées, le corps penché en avant, les rênes en main. Le cheval se leva. Après quelques instants d'immobilité, il partit comme mû par un ressort invisible. Je le laissai aller, veillant seulement à ce qu'il allât dans la direction que nous voulions prendre. Les trois autres me suivirent au grand galop. Après un moment, il essaya de nouveau de me démonter, mais une fois de plus, je résistai jusqu'à ce qu'il s'effondrât. Je savais qu'il ne m'opposerait plus aucune résistance désormais, et me mis sur le côté lorsque les trois autres me rattrapèrent. Old Wabble me demanda :

– Sir, je vois que vous avez lâché les rênes. Et s'il vous échappe ?

– Il ne m'échappera pas, il est vaincu, il est à moi, répondis-je.

– Ne vous y fiez pas ! Ce serait dommage, après tous vos efforts...

– Il ne se sauvera pas. Vous allez voir !

Je lui mis la main sur l'encolure et dis :

– *Naba, naba !* Lève-toi, lève-toi.

Il se leva d'un bond. Je m'éloignai lentement et commandai :

– *Eta, eta !* Viens, viens.

Il me rejoignit, puis me suivit, tantôt à droite, tantôt à gauche ; je m'arrêtai ; il s'arrêta également.

– C'est merveilleux, vraiment merveilleux, s'écria Old Wabble. Il faut le voir pour le croire.

– Vous reconnaissez donc que je l'ai maîtrisé ?

– *Yes, yes and yes !*

– Sans me casser les bras, les jambes ni le cou ?

– Ne me dites pas ça, Sir ! Je ne pouvais tout de même pas savoir que vous êtes encore meilleur cavalier qu'Old Wabble.

– Encore meilleur ! On dirait que vous vous prenez pour le meilleur cavalier qu'il y ait au monde. Dites-vous bien que j'ai connu des cavaliers encore bien meilleurs que moi.

– Diable ! J'aimerais bien les connaître.

– J'ai monté des chevaux qu'on aurait payés cinquante mille dollars et plus s'ils avaient été à vendre. Essayez donc de monter un cheval kirghize, un étalon kurde, une jument persane dressée à l'antique manière des Parthes. Vous êtes peut-être un remarquable cavalier ici, mais là-bas vous feriez rire.

– Kirghize... Kurdes... Parthes. Je veux être pendu si je sais ce que ça veut dire. Et vous, vous en avez monté des chevaux comme ça ?

– Oui. Et assez bien monté. Voyons, Mister Cutter, vous montez à la manière des cow-boys, n'est-ce pas. Mais vous admettez que les Peaux-Rouges montent autrement, n'est-ce pas ?

– *Yes.*

– Eh bien c'est parce que je connais cette école indienne que j'ai pu maîtriser cette bête. Sans quoi je n'y serais pas arrivé. Considérez qu'il y a d'autres peuples cavaliers, les Arabes, les Bédouins, les Touaregs, les Persans, les Turkmènes, les Kirghizes, les Mongols, etc. et que chacun a sa façon de monter. Dans ces conditions, un homme qui monte remarquablement dans un seul style n'a pas le droit de se considérer comme le meilleur cavalier du monde.

– Vous avez raison, Sir, je le reconnais bien volontiers. Et ce que vous dites signifie : mon vieux Wabble, ne te vante pas.

– Je ne dis pas tout cela pour me poser en homme supérieur, mais pour vous aider à devenir un peu plus sociable. Là-bas, à Kaam kulano, vous avez voulu me donner une leçon, dans un moment où non seulement elle était superflue, mais où elle pouvait tout gâter.

– Vous avez raison, Mister Shatterhand. Je suis devenu un vieux grincheux. Je n'avais encore jamais trouvé mon maître. Mais vous m'avez beaucoup appris, par la parole, et encore plus par l'action. Faites ce que vous voulez. Je ne ferai plus d'objections. *It's clear !*

– Vous allez voir que ce cheval va dorénavant me suivre comme un chien fidèle. Et maintenant, continuons notre route.

– Allons-nous tout d'abord à l'Altchésé-tchi, d'où nous sommes partis hier matin ?

– Non, nous ne retournons pas au Petit Bois.

– Pourquoi ? Si nous allons à la Montagne des Pluies, notre chemin passe par là.

– Pensez aux éclaireurs qui y ont été tués ! Ne les voyant pas revenir, les Comanches ont dû avoir des soupçons. Je suis sûr que Vupa-Umugi a envoyé là-bas quelques-uns de ses guerriers. Il vaut mieux qu'ils ne trouvent pas nos traces.

– Évidemment, car ils nous suivraient jusqu'à la Montagne des Pluies et tout serait découvert. Mais Webster, Hawley et Long Couteau ont eux aussi fait une trace qui mène là-bas.

– C'était hier. Elle n'est plus visible.

– Nous devons donc faire un détour. Mais par où ? Entre l'Eau Bleue et le Petit Bois ? Cela n'irait pas car nos traces seraient découvertes encore plus vite et plus facilement.

– Il faut aller plus loin sur la droite.

– Alors retraverser le Rio Pecos ? Pour un détour, c'en est un !

Old Surehand hocha la tête et fit observer :

– Vous êtes vraiment incorrigible, Old Wabble. Vous venez de promettre que vous ne grognerez plus, et voilà que vous recommencez !

– *Well,* je ne dis plus rien.

– Je suis tout à fait d'accord avec Mr. Shatterhand. C'est un grand détour, mais nous y sommes contraints. Vous ne voyez donc pas qu'il nous permettra de faire d'une pierre deux coups.

– Quel est le premier ?

– Nos traces ne seront pas visibles.

– Et le second ?

– Nalé-Masiouv !

– Nalé-Masiouv ! Comment cela ?

– C'est aujourd'hui le troisième jour.

– Ah oui, c'est vrai ! C'est le jour où Nalé-Masiouv doit arriver à l'Eau Bleue avec ses cent guerriers. Et nous allons essayer de savoir ce qui en est ?

– Oui, répondis-je. Nous aurons intérêt à savoir s'il est déjà là ou non. Car il est probable qu'aussitôt après son arrivée les Rouges se mettront en marche vers le Llano Estacado. Il nous faut donc maintenant appuyer plus à droite. En avant Messieurs !

– Messieurs ! répéta le Noir. Bob aussi dans les Messieurs ?

– Bien sûr.

– Oh... oh... oh... Bob aussi dans les Messieurs ! Gentleman comme les Messieurs blancs ! Très content. Va montrer que Bob brave comme chasseur blanc. Dommage pas fusil pour tuer Indiens.

– Tu vas en avoir un. Nous en avons pris plusieurs au Petit Bois. Je vais t'en choisir un. Et tu auras aussi tout ce qui te manque, un couteau et le reste.

Je flattai mon cheval qui se laissa faire sans protester. J'examinai ses sabots, et il me les laissa prendre avec autant de calme qu'un cheval de ferme dans son écurie familière. Une fois que je l'eus monté, il ne bougea pas. En un mot il se comporta avec une discipline toute militaire. Il m'avait reconnu pour son maître. Old Wabble eut un hochement de tête admiratif, mais garda le silence.

Comme ma monture tolérait maintenant la présence de mes compagnons et de leurs chevaux, je n'avais plus besoin de m'écarter d'eux. Nous chevauchâmes de conserve en nous racontant nos aventures. Old Wabble essaya à cette occasion d'interroger Surehand sur ses origines. Mais il éluda habilement toute allusion à son passé, et se borna au récit de certaines de ses expériences dans le Far West. Quant à moi, je me gardai de manifester la moindre curiosité qui eût pu paraître indiscrète.

La matinée et une grande partie de l'après-midi s'écoulèrent ainsi. Vers le soir, nous atteignîmes le Rio Pecos à un mille environ en amont de l'Eau Bleue. Nous passâmes à la

nage, car nous ne pouvions contourner l'Eau Bleue que sur la rive opposée, la rive droite du fleuve.

Arrivés de l'autre côté, nous trouvâmes une trace qui, au voisinage du cours d'eau, se dirigeait vers l'aval.

– Tiens ! fit Old Wabble. Voilà qui nous montre que Nalé-Masiouv et ses gens sont déjà arrivés.

Old Surehand jeta un bref regard sur les traces et répliqua :

– Ce n'était pas lui.

– Non ? Pourquoi ?

– Combien d'hommes devait-il amener ?

– Cent.

– Est-ce là la trace de cent cavaliers ?

– Non, je l'admets. Mais si ce n'est pas lui, qui est-ce ? Peut-être son avant-garde ?

– Peut-être.

– En ce cas ceux qui suivront découvriront nos traces. Que faire ?

– Mister Shatterhand en décidera.

Je me penchai pour examiner les traces des chevaux et déclarai :

– Il y a eu une vingtaine de cavaliers, qui devaient se sentir très en sécurité puisqu'ils ne marchaient pas en file indienne. La trace remonte à quatre heures environ. Ceux qui viendront après nous pourront donc facilement distinguer la nôtre. Mais comme le soir tombe, l'obscurité ne permettra pas de voir la différence. Suivons-la donc. Je veux en savoir plus long.

Nous arrivâmes bientôt à un endroit où les cavaliers avaient fait halte. Il était entouré de buissons au milieu desquels il y avait une étroite ouverture.

– Oui, il y a eu une vingtaine de cavaliers, répétai-je. C'est tout ce qu'on peut savoir.

– Alors c'est une avant-garde, fit Old Wabble.

– J'en doute. Pourquoi Nalé-Masiouv aurait-il ainsi divisé sa troupe ? On ne fait ça qu'au combat, ou lorsqu'on traverse une région peu sûre. Il n'est pas question de combat, et ces gens se sentent certainement en sécurité, sans quoi ils marcheraient dans une formation très différente. Ce n'est donc pas une avant-garde, mais un détachement indépendant. Et je pense au jeune chef Chiba-Bigk, que je connais, et qui doit lui aussi venir à l'Eau Bleue s'il veut accompagner Vupa-Umugi dans le Llano. C'est peut-être lui.

– C'est très possible, Sir. Que faisons-nous ? Suivons-nous cette trace ?

– C'est inutile et cela ne servirait qu'à nous mettre en danger.

– Mais nous devons tout de même aller vers l'aval, pour regagner l'autre rive.

– Oui, mais pas si près du fleuve, où nous pouvons à tout moment rencontrer des Peaux-Rouges. Nous allons décrire un arc de cercle, de manière à n'arriver au gué que lorsqu'il fera nuit, pour ne pas être vus.

– C'est très sage. Mais c'est également dangereux. Car si des Indiens arrivent derrière nous avant la nuit, ils verront l'endroit où nos traces se séparent de celle-ci. Et ils nous suivront.

– Bien sûr, si nous ne savons pas nous y prendre. Il faut changer de direction, sans laisser de traces. Et l'endroit où nous

nous trouvons s'y prête à merveille, grâce à cette ouverture dans la broussaille.

– Avec ou sans ouverture, ils verront bien qu'il y a des traces qui vont dans une autre direction.

– Non, car nous allons sauter. De ce côté-ci des buissons, les traces de nos chevaux se confondent avec celles qui nous ont précédés. Celles qu'ils feront de l'autre côté ne seront pas visibles d'ici. Mais il faudra sauter assez haut en prenant garde de ne pas arracher de feuilles ni casser de branches.

– Entendu, Mister Shatterhand. Qui saute le premier ?

– Moi. Suivez-moi un à un, et faites exactement comme moi.

Je fis sauter mon cheval et, arrivé de l'autre côté, m'écartai pour faire place aux autres. Ils passèrent avec la même aisance que moi et nous traversâmes ensuite la partie boisée de la rive pour gagner le terrain libre. Nous continuâmes ainsi dans une direction faisant un angle droit avec le cours du fleuve, jusqu'au point où nous ne pouvions plus être vus de la rive. Nous prîmes alors une direction parallèle au fleuve, et, lorsque nous fûmes arrivés suffisamment en aval, regagnâmes la rive. Nous étions à environ un demi-mille en aval du gué, et dûmes par conséquent remonter quelque peu. La plus grande prudence s'imposait dans les parages du gué, où nous risquions de rencontrer les renforts destinés à Vupa-Umugi. Nous mîmes donc pied à terre et continuâmes en tenant nos chevaux par la bride et en nous efforçant de faire le moins de bruit possible.

Ces précautions n'avaient rien de superflu. Avant même d'atteindre le gué, nous sentîmes une odeur de brûlé. Nous fîmes halte. Il fallait savoir qui avait allumé du feu. Old Surehand et moi-même, confiant nos chevaux et nos fusils à Old Wabble et à Bob, partîmes en reconnaissance. L'odeur s'accentuait à chaque pas. Peu avant le gué, nous aperçûmes le

feu. Il était allumé près de l'eau. Nous ne pouvions pas voir qui s'y trouvait.

En redoublant de précautions, nous atteignîmes un buisson situé à une douzaine de pas du foyer, auprès duquel deux Indiens étaient assis face à face. C'étaient des Comanches. Que faisaient-ils là, près du gué ? Pourquoi avaient-ils allumé du feu ?

Old Surehand me glissa :

– Nalé-Masiouv n'est pas encore là. Vous aviez raison.

– Oui. Ils l'attendent, et ils ont installé ce poste ici pour l'accueillir.

– Pourquoi ont-ils fait ça ?

– C'est très simple. Nalé-Masiouv appartient à une autre tribu que Vupa-Umugi et ses terrains de chasse sont loin d'ici. Il ne connaît pas ce gué, et ces deux hommes sont chargés de le lui montrer quand il arrivera.

– Ça doit être ça. Heureusement que nous ne sommes arrivés ici que le soir.

– Oui. Dans la journée, ils nous auraient probablement vus, car ils étaient certainement déjà là. C'est l'odeur de ce feu qui nous a mis en garde.

– Ils n'auraient pas pu nous capturer, mais ils auraient su que nous sommes là, alors qu'ils nous croient ailleurs.

– En tout cas, ce feu prouve qu'ils nous croient loin. Ils ne l'auraient pas allumé s'ils pensaient que nous sommes encore dans ces parages.

– Nous restons là ?

– J'aimerais bien.

– Moi aussi. Pour le moment, ils sont muets comme des idoles, mais ils finiront bien par parler.

– Et alors nous apprendrons quelque chose. Celui de droite est un guerrier remarquable.

– Vous le connaissez ?

– Oui. Il était avec le chef, à l'Eau Bleue. Écoutez !

L'homme dont nous parlions venait de dire un mot, mais si bref et si bas que nous ne pûmes le saisir. L'autre répondit de la même façon. Pendant un certain temps, ils échangèrent ainsi des paroles que nous ne pouvions comprendre. Nous mîmes l'oreille contre terre pour mieux écouter. À peine avions-nous fait ce geste que Surehand me donna un coup de coude. J'avais moi aussi entendu le bruit qui l'avait frappé. C'était le bruit étouffé des sabots sur la terre molle.

– Est-ce que ce seraient nos chevaux ? demanda Old Surehand.

– Non. Le bruit vient de l'amont.

– Alors ce ne sont pas des Comanches, sans quoi ils prendraient plus de précautions.

– Ce sont des Comanches, mais ils ne savent pas qu'il y a des Peaux-Rouges par ici.

– Ils ne voient donc pas le feu ?

– Non. D'après le bruit, ils sont à une distance d'environ quatre-vingts pas, et vers l'amont, il y a des arbustes épais qui cachent la lueur.

– Mais l'odeur ?

– Le vent vient d'amont et emporte la fumée et l'odeur vers l'aval. Quand ils découvriront le feu, ils s'arrêteront, pour

mettre pied à terre et venir voir. Alors nous apprendrons quelque chose.

Nous attendîmes. Le bruit sourd se fit entendre encore deux fois. Les deux Comanches, qui n'avaient pas, comme nous, l'oreille au sol, ne l'entendirent pas. Puis, il y eut un silence. Les arrivants devaient avancer avec plus de prudence. Soudain, il y eut un bruissement dans les buissons et un long cri strident jaillit. « Hiiiiiiiiih ! ». Les deux guetteurs bondirent, effrayés. Ils allèrent se réfugier dans les buissons derrière lesquels nous nous trouvions, et nous nous levâmes aussi pour nous éloigner au plus vite. Mais un cri interrogatif se fit entendre.

– Vupa, Vupa ?

Les guetteurs restèrent sur place, et l'un d'eux répondit :

– Umugi ! Umugi !

Ils se rassirent, sachant désormais que ceux qui arrivaient n'étaient pas des ennemis. Vupa... Umugi, c'étaient leurs mots de ralliement. On voit que les Peaux-Rouges ont adopté certains usages des Blancs.

Au bout d'un certain temps nous vîmes apparaître deux cavaliers. Ils étaient allés chercher leurs chevaux. Ils mirent pied à terre devant le feu. Quant à nous, nous avions repris notre surveillance à plat ventre. Les deux nouveaux arrivants s'assirent près du feu, et, selon la coutume indienne, commencèrent par garder le silence. Au bout de cinq minutes, celui que j'avais désigné comme un guerrier remarquable prit la parole :

– Mes frères rouges étaient attendus. Vupa-Umugi est plein d'impatience.

– Un guerrier a-t-il le droit d'être impatient ? dit l'un des arrivants.

– Il a le droit de l'être, mais pas de le montrer. Nous attendions déjà cet après-midi. Vous arrivez en avant-garde. Quand Nalé-Masiouv suivra-t-il ?

– Pas aujourd'hui. Nous ne sommes pas l'avant-garde, nous sommes des messagers. Où est Vupa-Umugi, à qui nous devons parler ?

– Il campe à l'Eau Bleue.

– Conduis-nous auprès de lui !

– Nous pouvons encore attendre. Mes frères savent que j'ai l'oreille et la confiance du chef. Si vous ne voulez pas être accueillis avec colère, dites-moi votre message, afin que je prépare le chef à le recevoir.

Les deux messagers échangèrent des regards perplexes. Puis l'un d'eux reprit :

– Oui, nous savons que tu es la bouche et l'oreille du chef Vupa-Umugi. Aussi vas-tu savoir ce que tu veux entendre, bien que nous ayons reçu l'ordre de ne parler qu'au chef. Nalé-Masiouv ne peut pas venir aujourd'hui avec ses cent guerriers.

– Uff ! Pourquoi ?

– Parce qu'il a été arrêté par des Visages Pâles contre lesquels il a dû se battre.

– Il y a donc des Visages Pâles dans les parages ?

– Dans les parages, non. Mais de l'autre côté du Mistake Canyon, nous avons été attaqués par surprise par des soldats des Visages Pâles. Ils étaient si nombreux que nous avons dû fuir. Nous avons eu beaucoup de blessés et même de tués. Les Visages Pâles nous ont poursuivis et dispersés. Au soir, il n'y avait plus que cinquante guerriers avec le chef.

– Uff, uff, uff ! Que dira Vupa-Umugi ? Il ajournera peut-être la sortie vers le Llano Estacado et ira au Mistake Canyon pour vous venger.

– Il ne faut pas ! Nalé-Masiouv, notre chef, nous a ordonné de le lui dire. Les Visages Pâles contre lesquels nous nous sommes battus ne sont pas des gens de l'Ouest. Ce sont des soldats. Si nous les battons, et qu'il n'en retourne qu'un seul à son fort, on en enverra des centaines et des centaines pour venger les tués. Oui, nous devons venger nos morts. Mais il ne faut pas qu'un seul soldat puisse s'échapper. Il faut les tuer tous.

– Nalé-Masiouv a-t-il un plan à cet effet ?

– Oui, et je dois le communiquer à Vupa-Umugi.

– Puis-je l'entendre ?

– Vous l'apprendrez tous. Il faut attirer les soldats des Visages Pâles dans le Llano Estacado, pour les y faire périr.

– Uff, uff, uff ! C'est une idée qui plaira à notre chef. Il faut que tous ces chiens blancs soient exterminés, sans qu'aucun n'en réchappe pour raconter ce qui s'est passé.

– Mon frère a raison. C'est pourquoi il ne faut pas différer l'expédition vers le Llano Estacado, mais au contraire l'entreprendre au plus vite. Car si nous voulons entraîner les Visages Pâles dans la mort sans périr nous-mêmes, nous avons besoin de l'eau près de laquelle habite Bloody Fox. Il faut que nous l'ayons avant de pouvoir attirer les soldats dans le Llano Estacado.

– Mais comment les y attirer ?

– Le jeune chef Chiba-Bigk est-il déjà arrivé chez mes frères ?

– Il est venu cet après-midi avec vingt guerriers.

– Il connaît le chemin qui mène à l'eau du désert. Vupa-Umugi lui donnera assez de guerriers pour prendre possession de l'eau et capturer Bloody Fox. Pendant ce temps, Vupa-Umugi attendra ici que Nalé-Masiouv vienne le renforcer. Après le combat, Nalé-Masiouv a envoyé chez nous deux messagers pour chercher encore cent guerriers. Ils resteront derrière les soldats blancs, sans se laisser voir, jusqu'à ce qu'ils soient dans le désert. Maintenant, il lui faut une journée pour rassembler ses guerriers dispersés. Ensuite, il attaquera les soldats. Mais il ne poursuivra pas le combat. Il battra en retraite jusque vers l'Eau Bleue, où, avec quelques hommes, il contournera les soldats pour rejoindre les cent guerriers de sa tribu. Cela ne sera pas difficile, car ce sont des soldats et non des hommes de l'Ouest. Les Visages Pâles poursuivront Vupa-Umugi en croyant avoir devant eux Nalé-Masiouv et sa troupe. Quand ils arriveront ici, vous serez déjà partis. Vous vous laisserez toujours voir, mais dès que vous serez attaqués, vous vous retirerez, jusqu'au moment où les chiens blancs seront dans le désert. Alors, vous les aurez devancés et Nalé-Masiouv sera derrière eux. Ils seront encerclés. S'ils vous attaquent, vous continuerez à reculer à l'intérieur du désert, car vous avez de l'eau et eux n'en ont pas. Ils devront donc périr cependant que nos tribus ne perdront pas un seul homme. Mon frère croit-il que Vupa-Umugi sera d'accord sur ce plan ?

– Oui. Et si jamais il y était opposé, je le convaincrais. L'assemblée des anciens est certainement pour moi.

– En ce cas partons tout de suite vers l'Eau Bleue pour que je parle au chef, car je dois me hâter de rapporter sa réponse à Nalé-Masiouv.

– Que mon frère attende encore un moment. Le plan est excellent. Il aura pour effet la perte totale des Visages Pâles. Mais il y a une lacune. Chiba-Bigk qui connaît le désert, ira en avant avec un groupe pour s'emparer de l'eau. Mais nous, comment trouverons-nous l'endroit où il y a cette eau ?

– Il reviendra et nous guidera.

– Le pourra-t-il ? En aura-t-il le temps ? N'y aura-t-il rien pour l'en empêcher ?

– Nalé-Masiouv y a pensé. Lorsque les trois chefs ont discuté de l'expédition dans le Llano, Chiba-Bigk a dit qu'il y avait à la dernière montagne avant le désert, une eau qu'on appelle Sux-ma-lestavi[19]. Plusieurs guerriers des Comanches connaissent cet endroit et n'auront pas de peine à le retrouver.

– Sux-ma-lestavi ? J'y suis allé plusieurs fois.

– Très bien. Cet endroit se trouve sur le chemin que devra prendre Chiba-Bigk et c'est là qu'il fera les préparatifs nécessaires pour que nous puissions en tout cas trouver l'eau. À Sux-ma-lestavi, il y a beaucoup d'arbres et d'arbustes. Il découpera des tiges et les plantera dans le sable du désert jusqu'à l'eau.

– Uff ! C'est ainsi que font les Blancs pour ne pas perdre leur route dans le désert.

– Exactement ! Si Chiba-Bigk ne peut pas nous attendre à Sux-ma-lestavi, nous suivrons les poteaux qui nous indiqueront le chemin.

– Mais alors les Visages Pâles viendront à votre suite et trouveront l'eau eux aussi !

– Non ! Mon frère a entendu parler des voleurs blancs qu'on appelle les *Stakemen* ? Mon frère sait aussi comment ils font pour attirer les voyageurs dans la mort ?

– Ils changent la direction des poteaux.

---

[19] Les Cent Arbres.

– Les guerriers rouges peuvent en faire autant. Nous irons d'abord jusqu'à l'oasis, nous prendrons une provision d'eau suffisante, abreuverons les chevaux, et ensuite nous reviendrons un peu sur nos pas. Ce faisant, nous déplacerons les poteaux de Chiba-Bigk pour leur faire indiquer une direction où il n'y a pas d'eau et où les soldats périront. Si Vupa-Umugi accepte ce plan, l'eau du désert appartiendra pour toujours aux Comanches, et, en outre, nous aurons capturé le Renard Sanglant et tué les soldats blancs.

– Il fera ce que Nalé-Masiouv lui propose par ta voix. J'ai dit. Howgh !

– Alors, allons à l'Eau Bleue. Le temps presse. Nous devons retourner aussitôt. Nalé-Masiouv nous attend.

– Éteignons ce feu. Puisque vos guerriers ne viennent pas nous n'avons pas besoin de les attendre. Nous allons vous montrer le gué.

Ils piétinèrent le feu et s'éloignèrent en direction du fleuve, les deux messagers à cheval et les deux guetteurs à pied. Quand ils furent partis, nous nous levâmes face à face dans l'obscurité.

– On a envie de dire comme les Indiens : « Uff, uff, uff ! » fit Old Surehand.

– Je savais bien que nous apprendrions quelque chose ici.

– Vous vous rendez compte ! Ce plan !

– Je suis passé par le camp des troupes, là-haut. Ce sont celles qui ont attaqué Nalé-Masiouv. Leur chef ne m'a pas plu. C'est un homme désagréable, il mérite une leçon. Mais on ne peut pas laisser les Rouges lui faire ce qu'ils ont l'intention de faire.

– Lui avez-vous parlé ?

– Oui.

– Est-ce qu’il vous a reconnu ?

– Non.

– Et vous ne lui avez pas dit qui vous étiez ?

– Bien sûr que non !

– En ce cas je comprends qu’il ne vous ait pas traité avec beaucoup d’égards. Mais que dites-vous du plan élaboré par Nalé-Masiouv ?

– Ce n’est pas un chef-d’œuvre.

– C’est bien mon avis. Mais notre officier de cavalerie, qui n’est pas un homme de l’Ouest, se laissera peut-être entraîner vers le désert.

– J’en suis tout à fait convaincu. Le plan n’est pas un chef-d’œuvre, certes, vous et moi l’aurions conçu tout différemment. Mais tel qu’il est il fera tomber les Blancs dans le panneau.

– À condition que Vupa-Umugi soit d’accord avec Nalé-Masiouv.

– Il le sera certainement.

– Nous devrions aller jusqu’à l’Eau Bleue, pour observer et écouter ce qui va y être décidé.

– Cela se conçoit, mais nous ne le ferons pas, et ce pour deux raisons.

– À savoir ?

– La première c’est qu’on peut être certain de l’accord de Vupa-Umugi. Il est donc inutile d’aller se renseigner. La seconde, c’est que nous n’avons pas le temps. Je suis convaincu que Chiba-Bigk partira pour Sux-ma-lestavi demain matin, voire cette nuit. Et comme nous devons le devancer, nous n’avons pas de temps à perdre. Nous devons aller rapidement à

Nargoleteh-tsil, pour savoir si nos Apaches y sont déjà arrivés. S'ils sont là, nous laisserons un peu reposer nos chevaux, et avant l'aube, nous filerons vers le Llano.

– Connaissez-vous l'endroit que les Comanches appellent Sux-ma-lestavi ?

– Très bien. J'y ai souvent campé en allant chez Bloody Fox ou en en revenant. En langue apache, le lieu se nomme Goutes-nontin-khai, ce qui signifie la même chose, à savoir les Cent Arbres.

– Il s'y trouve donc un bois ?

– Pas à proprement parler. Seul le voisinage du désert justifie ce nom. Il y a peu d'arbres, mais suffisamment de buissons et d'arbustes pour que Chiba-Bigk puisse couper ses piquets. Maintenant nous allons rejoindre nos compagnons. Il faut passer le gué pendant qu'il n'est pas encore gardé. Venez...

– Vous en avez mis un temps ! fit Old Wabble en nous accueillant. Encore un peu et nous partions à votre recherche.

– Pour nous mettre en danger ! C'est une habitude que je voudrais vous faire abandonner. Car elle peut vous perdre un jour, vous aussi.

– Old Wabble se perdre ? Il n'en est pas question !

Car, malgré son grand âge, il avait gardé toute l'insouciance du cow-boy.

Nous traversâmes le gué, puis la bordure boisée du fleuve et pûmes enfin lancer nos chevaux en ligne droite jusqu'à la Montagne des Pluies, grâce à la lumière que nous distribuaient les étoiles. Vers minuit, nous distinguâmes ses deux sommets caractéristiques. Le pied de la montagne était couvert de buissons. Soudain, le cri des Apaches retentit :

– *Tir arku*. Qui va là ?

– Old Shatterhand, répondis-je.

– *Owan ustah aronda.* Avance !

Nous obéîmes. Un Peau-Rouge apparut, et m'examina.

– Oui, c'est bien Old Shatterhand, le grand chef des Apaches, dit-il. Nous avons mis des postes en plusieurs points de la montagne, pour vous attendre.

– Les guerriers des Apaches sont-ils arrivés ?

– Oui, trois fois cent.

– Avec des provisions ?

– De la viande et de la farine pour plusieurs semaines.

– Qui les commande ?

– Entchar-Ko[20], le préféré de Winnetou, comme le sait mon grand frère Old Shatterhand.

– Long Couteau est-il arrivé avec deux Visages Pâles ?

– Oui, et ils ont raconté ce qu'a fait Old Shatterhand. Que mes frères me suivent.

Il nous guida dans la vallée qui sépare les deux sommets de la montagne, et nous atteignîmes le camp des Apaches.

Entchar-Ko n'était pas seulement le préféré de Winnetou mais aussi le mien. Nous nous saluâmes chaleureusement, et il me déclara qu'il se mettait sous mon commandement, avec sa troupe. Webster et Hawley arrivèrent également pour nous serrer la main. Nous racontâmes brièvement comment nous

---

[20] Grand Feu.

avions réussi à libérer Bob. Ils avaient été inquiets sur notre sort. Leur joie de nous retrouver en était d'autant plus grande.

Nous n'avions pas besoin de nous concerter. Je voulais aller vers le Llano, et cela suffisait. Je mis Entchar-Ko au courant de la situation, et, comme nous avions besoin de dormir, il se chargea de faire les préparatifs nécessaires pour que nous puissions nous mettre en route dès le réveil.

Le lendemain matin au lever du soleil nous étions déjà loin de la Montagne des Pluies et notre colonne progressait rapidement dans la plaine qui débouche sur les hauteurs dont j'ai déjà parlé, d'où l'on redescend vers le désert. C'est dans leurs contreforts orientaux que se trouvent ces cours d'eau qui se perdent dans les sables, pour resurgir ensuite dans la mystérieuse oasis de Bloody Fox.

Old Surehand était content de nos Apaches. Il fit observer qu'ils avaient un entraînement quasi militaire. Aucune autre tribu indienne ne pouvait se targuer d'avoir une intendance aussi bien organisée. Je racontai à Old Surehand les efforts que Winnetou avait déployés pour faire des Mescaleros un corps d'élite, et son respect pour le chef apache s'en accrut encore. Il y avait même des outres en peau d'antilope pour pouvoir emporter une provision d'eau.

Dans l'après-midi, nous escaladâmes les hauteurs en question. Je menai la troupe dans une vallée que je connaissais, où nous pûmes nous reposer. Le ruisseau qui la parcourait permit de remplir nos outres. Cette vallée se trouve à environ un quart de journée au sud des Cent Arbres, d'où les Comanches avaient l'intention de venir. Ensuite nous descendîmes dans le fin sable doré du Llano, vers le nord-est.

Au coucher du soleil, nous fîmes halte en plein désert. Le sable s'étendait tout autour de nous jusqu'à l'horizon. Bien que nous n'eussions rien à redouter, nous postâmes des sentinelles, et pûmes enfin dormir après avoir distribué aux chevaux l'eau et

les épis de maïs dont nous avions emporté une abondante provision. Au désert les nuits sont fraîches, et, le lendemain matin, nous étions ragaillardis et prêts à poursuivre notre route.

Le parcours de la journée traversait des zones couvertes de cactus que nous devions contourner pour éviter de blesser nos chevaux. Ce sont ces détours incessants qui induisent en erreur le voyageur égaré dans la région et le mènent à sa perte.

Dans l’après-midi, la chaleur devint écrasante. Le soleil brillait implacablement, et il soufflait un vent brûlant chargé de sable. J’étais seul à connaître la route, et, par conséquent, entièrement responsable de notre sécurité. Le regard avait peine à percer l’air chargé de sable. Malgré mon assurance, j’étais souvent tenté d’hésiter. Bob était auprès de moi, mais il n’avait jamais parcouru le désert qu’en compagnie de Bloody Fox à qui il se remettait de tout. Il était donc incapable de m’apporter le moindre renseignement. Certains champs de cactus avaient disparu. D’autres avaient surgi qui n’existaient pas auparavant. Je me gardai bien de consulter ma boussole. L’instinct d’orientation de l’homme du Far West est souvent plus sûr que l’aiguille aimantée.

Je devais me trouver à l’endroit où entre deux champs de cactus, le chemin mène tout droit à l’île du Désert. Mais ce chemin, je ne le découvrais pas. De l’endroit où nous nous trouvions, j’aurais dû apercevoir, dans ma lunette d’approche, les arbres qui avaient poussé autour du petit lac. Mais l’air était trop obscurci par le sable et je ne voyais rien. J’interrogeai Bob et, après mille détours, je finis par apprendre ce qu’il aurait dû me dire tout de suite.

Bloody Fox, désireux de s’isoler plus encore qu’auparavant, avait recouvert le chemin que je cherchais. Au prix de grands efforts et grâce à l’eau qu’il avait à sa disposition, il avait entouré sa maison d’une ceinture de cactus ininterrompue, à la limite de la visibilité à l’œil nu. Certes, il n’avait eu qu’à combler les vides entre les champs de cactus qui s’étendaient déjà

alentour. Mais il y avait fallu des mois de travail. Autrefois, on pouvait arriver chez lui par l'ouest ou par le nord. Il avait bouché ces passages et en avait en échange ouvert un nouveau à l'est. Mais il était si étroit et si sinueux qu'un étranger aurait hésité à s'y engager.

Je savais enfin où j'étais et comment arriver jusqu'à Bloody Fox. Je n'avais pas le droit d'emmener les Apaches, pour ne pas trahir le secret de sa retraite. Ils devaient donc camper. Je laissai également les autres Blancs avec eux et n'emmenai que Bob, pour lui permettre de retrouver le plus tôt possible sa mère et Bloody Fox.

Nous contournâmes les cactus au galop, et au bout d'une heure, atteignîmes le passage en question, où nous nous engageâmes avec toute la lenteur qu'exigeaient ses zigzags incessants. Enfin j'aperçus le sommet des arbres, dont le feuillage était couvert de sable gris, et bientôt après, la maison, devant laquelle on voyait une femme en train de s'affairer. Bob poussa son cheval et s'écria :

– Maman Sanna, maman Sanna ! Bob revenu ! Bob est là !

Elle se retourna, l'aperçut et ouvrit les bras, paralysée par la joie, muette de bonheur. Il sauta de son cheval et l'embrassa fougueusement.

Son cri avait été entendu de l'intérieur. La porte s'ouvrit et l'on vit sortir celui qui devait se demander par quel miracle Bob se trouvait là, mais qui ne manifestait pourtant pas le moindre signe de surprise.

Immobile devant la porte, il observait de ses yeux sombres la mère et le fils. Ses longs cheveux d'un noir bleuâtre lui faisaient comme un casque, pour retomber ensuite sur sa nuque. Cette coiffure indienne n'était toutefois ornée d'aucune plume ni d'aucun autre objet. Et l'on voyait bien à tout son aspect, que ce n'était pas un guerrier indien comme les autres.

Un seul regard suffisait à se convaincre qu'on avait devant soi un homme sortant de l'ordinaire. Il était vêtu de cuir comme moi. À son cou pendait le sachet à médecines richement brodé, le Calumet de Paix artistement sculpté, et une triple chaîne de griffes et de dents d'ours qu'il avait abattus. Ses traits virils avaient quelque chose de romain, malgré les pommettes saillantes. Sa peau était mate, brun clair, avec un léger reflet bronzé.

C'était Winnetou, chef des Apaches, le plus illustre des Indiens. Son nom était célébré dans toutes les tentes, dans toutes les huttes de rondins, auprès de tous les feux de camp. Juste, fidèle et avisé, brave jusqu'à la témérité, sincère et droit, ami et protecteur de tous les faibles, sans distinction de couleur, mais aussi ennemi implacable de toute injustice. Tel était Winnetou. Quel bonheur d'être l'ami d'un tel homme !

Bob ne cessait d'exprimer par des cris son enthousiasme, qui paraissait loin de se calmer. Entre-temps je m'étais approché. Entendant le bruit des pas de mon cheval, Winnetou se retourna et m'aperçut. Son visage d'airain ne marqua pas l'ombre d'une émotion. Mais ses yeux s'agrandirent et s'illuminèrent de l'éclat de l'amitié lorsque son regard se posa sur moi. Je mis pied à terre. Nous nous embrassâmes fraternellement. Puis, tenant mes mains dans les siennes, il recula d'un demi-pas, me fixa longuement et dit :

– Mon frère Shatterhand arrive comme l'averse sur la fleur assoiffée, comme l'aigle dont les serres protègent le nid de ses petits. As-tu trouvé mon billet dans la Sierra Madre ?

Je répondis :

– Mon frère Winnetou pénètre dans mon cœur comme un rayon de soleil. Il est cher à mon cœur comme l'enfant à sa mère. Il y a plus de quatre lunes que je ne l'ai vu. J'ai trouvé ton message dans la Sierra Madre. Et j'arrive avec trois cents

Apaches sous le commandement du valeureux Entchar-Ko, pour les mettre à ta disposition. Bloody Fox n'est pas là ?

– Il sort plusieurs fois par jour pour faire le tour des champs de cactus et guetter ton arrivée. Il est sorti aujourd'hui aussi et… regarde !

Il s'interrompit et désigna la direction par laquelle j'étais arrivé. Il y avait plusieurs cavaliers : Old Surehand, Old Wabble, Webster, Hawley et Entchar-Ko, l'Apache. En avant d'eux chevauchait Bloody Fox, habillé comme les vaqueros mexicains de vêtements en cuir de buffle dont toutes les coutures étaient garnies de franges. Une large écharpe rouge ceignait ses hanches en guise de ceinture, et les pans en retombaient sur le côté gauche. Un bowie-knife et deux pistolets incrustés d'argent y étaient passés. Un large sombrero le coiffait. On voyait en travers de sa selle une carabine du Kentucky, à deux canons, et ses jambes étaient protégées par-devant par deux écrans de cuir, à la manière mexicaine.

Il avait alors un peu plus de vingt ans. Une épaisse moustache ombrageait ses lèvres. Son menton proéminent attestait une volonté inébranlable. Mais ses yeux portaient sur le monde un regard chargé de joie et de tendresse, semblable à celui d'un enfant qui n'ose pas toucher un papillon de peur de lui faire du mal. Et ce charmant jeune homme n'était autre que l'Esprit Vengeur dont la balle infaillible atteignait en plein front les « Vautours » du Llano Estacado.

Il sauta de son cheval au trot et me tendit la main. Après quelques aimables paroles d'accueil, il s'adressa à Winnetou :

– Cette fois j'ai trouvé ceux que je cherchais. Mais les guerriers des Apaches ne sont pas seuls. Winnetou sait-il quels hommes illustres son ami et frère Shatterhand a amenés avec lui ?

Winnetou fit un imperceptible geste de dénégation. Fox fit les présentations :

– Voici Old Surehand, un des plus célèbres parmi les chasseurs blancs. Il allait vers le Sud, pour faire la connaissance du chef des Apaches, et il a rencontré Old Shatterhand.

Ces deux hommes étaient enfin face à face. Leurs regards se croisèrent. Puis Winnetou tendit la main au chasseur et dit :

– Celui qu'amène Old Shatterhand est le bienvenu pour le chef des Apaches. J'ai beaucoup entendu parler de toi. Maintenant la parole va faire place à l'action, et le récit à la présence.

Old Surehand répondit en quelques mots. Je vis que Winnetou avait fait sur lui une profonde impression.

– Et celui-ci, poursuivit Bloody Fox, c'est Old Wabble, le Roi des Cow-boys. Il a aidé Old Shatterhand et Old Surehand à libérer Bob.

Un singulier sourire parcourut le visage de Winnetou qui tendit la main au vieux en disant :

– Le chef des Apaches connaît bien Old Wabble : il est rusé comme un renard, il monte à cheval comme un diable, et aime les cigarettes.

Le visage du vieux, qui s'était illuminé aux premières paroles de Winnetou, s'assombrit à ses derniers mots.

– *My word*, voilà qui est vrai ! Mais voilà des mois que je n'en ai tenu une seule entre mes lèvres. Où en trouverait-on dans ce pays infernal ? Si ça ne change pas bientôt, je prendrai ma propre peau pour en faire des cigares. *It's clear !*

Bloody Fox présenta également Webster et Hawley, auxquels Winnetou adressa quelques mots d'amitié. Venant du nord pendant que j'étais allé vers l'est avec Bob, il avait

rencontré mes compagnons, qui s'étaient fait connaître, et il les avait aussitôt invités à le suivre.

Winnetou, Fox et moi avions certes beaucoup de choses à nous dire. Mais nous n'avions pas le temps. Il fallait penser aux Comanches. Bob et Sanna emmenèrent nos chevaux pour les faire boire, et nous nous installâmes devant la maison pour tenir conseil. Il y avait là une table faite de planches grossièrement équarries et deux bancs.

Fox entra dans la maison pour chercher à manger et à boire. Et ce qu'il nous servit méritait certes notre attention. Mais ceux d'entre nous qui n'étaient encore jamais venus là n'avaient d'yeux que pour les merveilles qui les entouraient.

Car c'était un véritable Paradis au milieu du désert brûlant. Un bassin naturel circulaire, d'un diamètre de quatre-vingts pas environ, étalait devant nous son eau claire à la surface de laquelle le soleil jetait des éclairs. On voyait voleter d'innombrables libellules. Sur la rive, nos chevaux se délectaient d'un gazon savoureux. De petits palmiers se miraient dans l'eau agitée par le vent. Les cèdres et les sycomores les surplombaient. Derrière la maison s'étendait un vaste champ de maïs où se querellaient des perruches.

La maison, plutôt petite, suffisait aux besoins de Bloody Fox. On ne pouvait deviner de quels matériaux elle était construite, car les murs et le toit étaient entièrement tapissés des feuilles et des fleurs de la passiflore. En plusieurs endroits, les fruits dorés jaillissaient déjà du feuillage. Les colibris volaient de fleur en fleur. Comment ces oiseaux lilliputiens avaient-ils trouvé le chemin de l'île du désert ?

Les sycomores, les cèdres et les cyprès du bord de l'eau étaient de vieux arbres dont les graines avaient été apportées là par des oiseaux à une époque où personne ne se doutait encore de l'existence de cette oasis. Plus loin, il y avait des châtaigniers, des amandiers, des orangers et des lauriers que Bloody Fox

avait plantés ainsi qu'une vaste ceinture de buissons et de plantes destinée à arrêter les sables apportés par le vent. Fox avait creusé des rigoles partant du bassin dans toutes les directions pour arroser cette végétation. À la limite de cette zone irriguée, commençait la ceinture protectrice de cactus dont j'ai déjà parlé.

Cet endroit merveilleux évoquait les Tropiques. On aurait pu se croire transporté dans le sud du Mexique, au centre de la Bolivie, ou dans les forêts vierges du Brésil. L'admiration que manifestaient Old Surehand, Old Wabble, Webster et Hawley devant ces lieux dont la réalité dépassait toutes les descriptions que je leur en avais faites, était fort compréhensible.

Ils l'exprimèrent à Bloody Fox qui, très flatté, les invita à visiter la maison.

En franchissant la porte, on constatait que l'intérieur se composait d'une seule pièce. Le fin limon du lac avait servi à tapisser les murs. Le toit était fait de minces tiges de roseaux. Trois des quatre murs étaient percés d'une petite fenêtre. Le quatrième, celui de la porte, avait à l'autre extrémité une cheminée en terre, sous le manteau de laquelle pendait une marmite en fer.

Le sol était couvert de peaux épilées. Il y avait trois lits faits de courroies tendues sur des poteaux, et sur lesquelles étaient étalées des peaux d'ours. Des pièces de viande fumée pendaient du toit, et l'on voyait accrochés aux murs des spécimens de toutes les armes connues dans le Far West. Des caisses servaient d'armoires et de coffres. Il y avait aussi une table et quelques chaises, façonnées par Bloody Fox lui-même.

Mais le plus bel ornement de la maison était la toison du bison blanc, encore garnie de son crâne, qui avait servi d'uniforme à l'Esprit Vengeur dans ses sorties contre les vautours du désert. C'était l'origine des descriptions effrayantes que l'on faisait du Fantôme du Llano. À droite et à gauche de

cette toison étaient accrochés les couteaux pris par le vengeur aux bandits qu'il avait exécutés. Et dans une fosse dissimulée par des fourrures se trouvaient les caisses en fer-blanc contenant les munitions.

Le mur septentrional de la maison, hors d'atteinte du soleil, portait un certain nombre d'outres en cuir destinées à transporter de l'eau. Leur contenu avait sauvé de la mort plus d'un voyageur égaré dans le Llano.

Telle était l'île du Désert et sa maison.

Nous expédiâmes rapidement notre repas pour pouvoir tenir conseil. Mais avant de commencer la discussion, Bloody Fox alla chercher une boîte de carton qu'il remit à Old Wabble en lui disant :

– Tenez, Mister Cutter, c'est pour vous. Je veux que mes hôtes se sentent à leur aise.

Old Wabble soupesa le carton et demanda d'un ton incrédule :

– Vous croyez vraiment que cette boîte va contribuer à mon bien-être ? Que contient-elle donc ?

– Ouvrez-la et voyez vous-même !

Old Wabble détacha l'enveloppe, ouvrit le couvercle, et poussa une joyeuse exclamation :

– Ciel ! Des cigarettes ! Des cigarettes ! Et il y en a cinquante ! C'est inouï ! Et elles sont pour moi ?

– Naturellement !

– Toutes les cinquante ! ? *By Jove !* Mais vous êtes vraiment un chic type ! Venez, venez sur mon cœur, que je vous embrasse...

Il attira à lui Bloody Fox et lui donna un baiser retentissant. Puis il alluma une cigarette et se mit à la fumer avec une volupté manifeste. En bon camarade, il aurait dû en offrir une à chacun des convives, mais il aimait trop passionnément le tabac pour avoir le cœur de faire un tel sacrifice.

Un léger sourire, que j'étais seul à comprendre, passa sur le visage de Winnetou. Il n'avait ni passion ni habitudes, et il ne concevait pas qu'un vieux du Far West comme le Roi des Cow-boys pût éprouver tant d'enthousiasme pour une cigarette.

5

CŒUR DE FER

Le vent s'était calmé et le soleil baissait sur l'horizon. Ses derniers rayons nous parvenaient à travers un air que le sable n'obscurcissait plus. Mais que nous apporterait la journée du lendemain ? Certes, nous n'avions peur des Comanches ni les uns ni les autres. Mais nous savions aussi que le hasard déjoue parfois les calculs les plus avisés.

Je racontai d'abord à Winnetou ce qui m'était arrivé après mon passage au lieu de notre rendez-vous dans la Sierra Madre. Comme tous les assistants avaient pris part à mes aventures, il n'eut pas besoin de les interroger. Quand j'eus terminé, il conclut en ces termes :

– Nous ne devons maintenant penser qu'à ce qui concerne le lieu où nous nous trouvons. Le reste peut être discuté plus tard. Ainsi Vupa-Umugi a cent cinquante guerriers au Saskuan-kui ?

– Cent cinquante-quatre. Dont il faut déduire les six que nous avons eus au Petit Bois.

– Nalé-Masiouv va les rallier avec cent hommes ?

– Il a subi de grosses pertes dans son combat contre les militaires. Mais il a envoyé chercher encore cent hommes.

– Combien de guerriers Chiba-Bigk a-t-il emmenés ?

– Vingt.

– Nous aurons donc environ trois cents hommes contre nous. Or nous avons un nombre égal d'Apaches devant le champ de cactus. Nous sommes à égalité.

– À égalité ? interrompit Old Wabble. Nous avons des forces très supérieures ! J'ai vu les guerriers des Apaches. À la façon dont ils sont armés et entraînés, deux cents d'entre eux suffiraient à vaincre trois cents Comanches. Ensuite il y a nous. Winnetou, Old Shatterhand et Old Surehand peuvent se charger d'un grand nombre d'adversaires. Et je ne dis rien de moi, de Fox, de Webster et de Hawley. Qu'ils y viennent ! Nous les descendrons jusqu'au dernier, et pas un seul ne reverra son wigwam.

Winnetou le regarda avec gravité et répondit :

– Je sais que mon vieux frère est un ennemi implacable de tous les hommes rouges. Il les considère comme des voleurs et des assassins, sans penser qu'ils ne prennent les armes que pour défendre ce qui leur appartient ou pour se venger du mal qu'on leur a fait. Old Wabble n'a jamais fait quartier à un Indien tombé entre ses mains. Il est connu dans toute la savane comme un tueur d'indiens. Mais puisqu'il est avec Old Shatterhand et Winnetou, il faut qu'il change d'opinion, sans quoi nous serons dans l'obligation de nous séparer de lui. Nous sommes les amis de tous les hommes rouges ou blancs. Et, si c'est possible, nous remportons la victoire sans verser de sang. Old Wabble porte le nom de chrétien, et considère Winnetou comme un païen. Mais pourquoi ce chrétien verse-t-il si volontiers le sang, alors que le païen s'efforce de l'éviter ?

Pour que Winnetou, habituellement peu loquace, eût aussi longuement parlé, il fallait que le vieux lui inspirât plus de sympathie que ses paroles n'en avaient exprimée. Old Wabble baissa la tête, mais la releva bientôt et répliqua :

– Presque tous les Rouges que j'ai rencontrés jusqu'à présent étaient des chenapans.

– J'en doute. Et quand ce serait vrai, qui a fait d'eux ce qu'ils sont ?

– Pas moi !

– Pas toi ? Mais les Visages Pâles. Et tu en es un !

– Parfaitement, j'en suis un. Et un qui mérite d'être vu.

– Winnetou pense que les Rouges dont tu parles se seraient mieux trouvés de ne pas te voir. Tu dis qu'il faut abattre tous les Comanches. Mais moi je te dis que, si c'est possible, nous n'en tuerons pas un seul. Mon frère Old Shatterhand est-il d'accord ?

– Tout à fait, répondis-je. Tu sais que je partage entièrement ton opinion.

Le vieux Wabble eut l'air embarrassé, mais essaya tout de même de se défendre.

– Mais puisqu'ils veulent attaquer Bloody Fox, que nous devons défendre. Nous voulons le défendre, et nous défendre, et pour cela, il faut se battre : *it's clear !*

– Il y a plusieurs façons de se défendre, Mister Cutter, fis-je. Laissez parler Winnetou. Vous apprendrez que pour empêcher les Comanches d'exécuter leur projet, il y a d'autres moyens que le combat.

– Encore votre fameuse habileté !

Je n'eus pas besoin d'exprimer la désapprobation que méritait le ton sur lequel il avait prononcé ces mots, car Webster intervint :

– Tu ferais peut-être mieux de te taire, vieux Wabble. Je me tais bien, moi. Quand Mister Shatterhand et Winnetou s'entretiennent ensemble, il n'est pas nécessaire que les autres donnent leur avis sans qu'on le leur ait demandé. Vous avez promis dix fois de ne faire que ce que Mister Shatterhand

voudrait. Si vous ne tenez pas votre promesse, nous finirons par faire ce que nous avons si souvent promis : nous partirons et vous laisserons tomber.

Cette expression avait le don d'exciter la fureur d'Old Wabble.

– Fermez votre bec ! s'écria-t-il. Qui vous a demandé votre opinion, à vous ? Si je n'ai pas le droit de parler, vous n'avez que celui de vous taire. Moi, je ne fais pas tuer par d'autres les élans que je prétends avoir abattus.

– Et moi je ne fais pas de bêtises comme celle que vous avez faite à Saskuan-kui où vous...

– Assez, fis-je. Nous avons mieux à faire qu'à nous disputer ainsi. Nous en étions arrivés, quand nous avons été interrompus, à constater que nous disposions de forces égales en nombre à celles des Comanches. Je reconnais volontiers qu'Old Wabble a raison de dire que nous leur sommes supérieurs. Non parce que nous sommes des héros invincibles. Mais simplement parce que nos trois cents Apaches sont rassemblés, alors que les Comanches sont divisés en plusieurs détachements, et qu'ils auront également affaire à la cavalerie blanche.

– Mon frère a raison, comme toujours, dit Winnetou. Tout d'abord, Chiba-Bigk va venir attaquer cette maison et ses habitants et planter ses poteaux dans le sable du désert. Ensuite viendra Vupa-Umugi pour déplacer les poteaux et induire en erreur les soldats blancs. Enfin viendra Nalé-Masiouv pour couper la retraite aux Visages Pâles et les encercler. Cela fait trois détachements que nous allons pouvoir attaquer l'un après l'autre, et peut-être vaincre sans effusion de sang. Old Shatterhand dira s'il est d'accord avec mes paroles.

– Sans réserves, dis-je. Je ne crois pas que Chiba-Bigk, qui va arriver le premier, ait plus de cinquante guerriers avec lui.

Quand nous les aurons encerclés avec nos trois cents hommes, ils préféreront se rendre sans résistance.

Le vieux ne put s'empêcher de répliquer :

– Et vous croyez qu'il ne viendra qu'avec cinquante hommes alors que nous en avons trois cents ?

– Vous oubliez que les Comanches ignorent totalement que nous sommes là. Ils croient n'avoir affaire qu'aux habitants de l'oasis.

– Hum, oui, peut-être ! Mais il ne sera pas si aisé de les encercler.

– Dans le cas qui nous occupe, ce sera très facile. Nous n'aurons qu'à les pousser vers un champ de cactus. Ils ne pourront pas y entrer. Alors nous n'aurons pas besoin de former autour d'eux un cercle entier. Un demi-cercle suffira. Ayant derrière eux les cactus infranchissables et devant eux trois cents ennemis, ils seraient fous d'espérer s'en tirer de vive force.

– Et s'ils l'espèrent quand même ?

– Alors je parlerai à Chiba-Bigk, leur jeune chef. Il nous doit la vie. Il a reçu ici l'hospitalité de Bloody Fox et a alors donné sa parole qu'il ne trahirait jamais l'oasis. C'est plus qu'il n'en faut pour le rendre sensible à mes arguments.

– Suis curieux de savoir si vous ne vous trompez pas. Vous voyez bien comme il la tient, sa parole. Il a promis de ne pas révéler l'emplacement de l'oasis, et il y emmène trois cents guerriers ! Espérons qu'il ne tardera pas à arriver.

– Il sera là demain soir.

– Et nous l'encerclerons dans la nuit même ?

– Peut-être dès le jour. Plus tôt il viendra, plus tôt il sera entouré.

– Alors il faut que nous sachions quand il arrive. Il faut envoyer des éclaireurs.

– Ce serait une grave erreur. Il découvrirait leurs traces.

– Hum ! Alors, pas d'éclaireurs ! Mais il faut savoir quand ces...

– Mon vieux frère peut être certain qu'Old Shatterhand sait ce qu'il dit et ce qu'il fait... interrompit Winnetou. Chiba-Bigk est venu ici, et il en est reparti directement vers Goutes-nontin-khai, pour y couper des piquets. Il s'y trouve en ce moment. Il reviendra par le même chemin. Nous irons à sa rencontre de flanc, et le verrons sans qu'il nous voie. Quand il sera passé, nous le suivrons, l'acculerons à un champ de cactus : alors nous le tiendrons. Je pense que c'est bien cela que mon frère Shatterhand voulait dire ?

– Oui, c'est exactement mon plan, répondis-je à mon astucieux ami.

Bloody Fox saisit alors l'occasion de prendre la parole :

– Mon illustre frère Winnetou me permettra de poser une question. Chiba-Bigk va s'approcher très prudemment, pour ne pas être découvert trop tôt. Si nous voulons le voir passer, il ne faut pas que nous soyons trop près, et que lui nous voie. En ce cas, n'est-il pas possible qu'il passe sans que nous l'apercevions ?

– Non.

– Ce que dit Winnetou, le grand chef des Apaches, n'est pas à contester. Mais dans le désert, il n'y a pas de chemins qu'on voit. Il n'y a qu'une direction, dont il est facile de s'écarter. Cela peut arriver à Chiba-Bigk et nous risquons qu'il nous rencontre ?

– Non. Et mon frère Fox peut demander à Old Shatterhand pourquoi je dis non.

Fox et les autres se tournèrent vers moi d'un air interrogateur. Je déclarai :

– Un Blanc risquerait de s'écarter de la bonne direction, mais pas un Peau-Rouge. Les Rouges possèdent l'infaillible instinct d'orientation de l'oiseau qui retrouve le chemin de son nid à des milles de distance, dans l'air, où il n'y a pas plus de sentiers marqués que dans le sable du désert. Il faut aussi se rappeler que le premier groupe de Comanches aura la mission de marquer le chemin en plantant des piquets. C'est un travail qui rendra l'approche de Chiba-Bigk si parfaitement visible que nous ne pouvons pas le manquer. Il tombera inévitablement entre nos mains. Ensuite, nous ne l'emmènerons pas ici avec ses gens, car il faut que le nouveau passage à travers les cactus reste inconnu ; nous les laisserons dehors, dans le désert, bien attachés et sous bonne garde, jusqu'à ce que tout soit fini.

– Et les piquets ? Nous avions dit que nous les déplacerions ?

– Nous le ferons pour égarer Vupa-Umugi.

– Dans quelle direction ?

– Hum ! Dans une direction où il nous soit facile de l'encercler ensuite. L'emplacement des cactus a tellement changé depuis la dernière fois, que je ne sais pas d'avance.

– Puis-je faire une proposition ? Il y a à une bonne journée d'ici au sud-est un champ de cactus dans lequel pénètre une bande de sable qui va se rétrécissant. En marchant lentement, il faut près de deux heures pour en voir la fin.

– Est-ce que les cactus sont vieux ou frais ?

– Il y a des deux, mais ils sont très serrés.

– Cela me paraît être un endroit admirablement adapté à notre projet. Mon frère Winnetou est-il aussi de cet avis ?

Le chef des Apaches fit un geste d'assentiment et répondit sur le ton calme qui lui était habituel.

– Nous pousserons les Comanches dans ces cactus.

– Nous en avons donc terminé avec ce qu'il y avait à examiner pour aujourd'hui et pour demain. Pour la suite, les circonstances en décideront. Le soleil va se coucher. Il faut faire reposer les hommes et les bêtes ; ils auront besoin de toutes leurs forces demain.

Tout le monde était d'accord. Nous procurâmes à nos chevaux tout ce que l'oasis avait à leur offrir. Winnetou rejoignit ses guerriers pour donner ses ordres en vue du campement et pour les conduire jusqu'à l'oasis, car ils devaient faire boire leurs chevaux et prendre de l'eau pour eux-mêmes. Ensuite, nous nous étendîmes sur la paille de maïs que Maman Sanna avait entre-temps préparée pour nous.

Mais la plupart d'entre nous ne purent trouver aussitôt le sommeil. Couché près de Winnetou, je l'écoutai raconter à voix basse ce qui lui était arrivé depuis notre séparation. J'entendis également Old Wabble et Webster se quereller longtemps d'une voix étouffée. Par les fenêtres ouvertes de la maison, on entendait les voix du Noir et de sa mère, tout heureux de s'être retrouvés. Du bord de l'eau le bruit des pas des Apaches et de leurs chevaux nous parvenait aussi.

Quand je m'éveillai, Winnetou était déjà au bord du bassin et se lavait le torse dans une grande calebasse remplie d'eau. Sanna s'affairait pour préparer le petit déjeuner. Les autres dormaient encore, mais ne tardèrent pas à s'éveiller à leur tour. Puis on vit arriver les Apaches avec leurs chevaux, afin de les faire boire pour toute la journée. Une légère fumée qui s'élevait à l'extérieur du champ de cactus nous indiqua que les Rouges avaient allumé des cactus desséchés pour préparer leur repas. Après avoir déjeuné, nous les rejoignîmes. Ils étaient prêts. Un

détachement, avec Bloody Fox, restait pour assurer la garde de l'Oasis. Et nous partîmes.

La veille nous étions venus du sud-ouest. Il nous fallut nous diriger vers l'ouest, dans la direction de Goutes-nontin-khai. Nous nous tenions sur une ligne parallèle à celle que devaient suivre les Comanches, à une distance d'un demi-mille environ. Mais comme l'air était très clair, nous dûmes un peu plus tard nous éloigner davantage. On voyait très loin. Mais Winnetou et moi-même avions des longues-vues, ce qui nous donnait encore un avantage sur les Comanches.

Nous ne commîmes pas la faute de chevaucher tous réunis. La ligne sur laquelle nous supposions que les Comanches passeraient était au nord, donc à notre droite. Old Wabble n'avait pas eu tort de dire que les Comanches risquaient de s'en écarter par hasard, si peu que ce fût. Quand la matinée fut assez avancée, je poussai notre groupe plus au sud, en ne laissant à droite que quelques hommes choisis parmi les plus sûrs. Ceux qui se trouvaient le plus près de la ligne en question étaient Winnetou, Old Surehand et moi. Et nous étions si loin les uns des autres que nous pouvions tout juste communiquer à la voix. Ainsi, les Comanches ne pouvaient nous découvrir que dans le cas peu vraisemblable où ils se seraient écartés très au sud de leur route. L'essentiel était de les encercler et de n'en laisser échapper aucun, car un seul suffisait pour aller avertir Vupa-Umugi, le Grand Tonnerre, de notre présence.

À midi, nous n'avions encore rien vu. Vers une heure, Winnetou, qui venait de regarder dans sa longue-vue, poussa un cri et nous fit signe, à Old Surehand et à moi, de le rejoindre. Il étendit la main vers le nord et dit :

– Loin à l'horizon il y a un cavalier arrêté, invisible à l'œil nu.

– Est-ce un Indien ? demanda Old Surehand.

– On ne distingue pas. Que mon frère prenne la longue-vue et regarde.

Il lui tendit la lunette et je regardai à l'aide de la mienne.

– Oui, c'est un cavalier, fit Old Surehand, mais on ne voit pas s'il est rouge ou blanc.

– C'est un Rouge, fis-je.

– Le voyez-vous, Sir ? Il faut croire que votre lunette est meilleure que celle de Winnetou.

– Je ne le vois pas. Mais je prétends même que c'est un Comanche, du détachement de Chiba-Bigk. C'est peut-être lui-même.

– Uff, uff ! Pourquoi mon frère croit-il cela ?

– Il n'est pas seul. Que mon frère Winnetou pointe sa lunette dans la direction d'où ce cavalier est venu, c'est-à-dire un peu plus à gauche. Il y a là d'autres cavaliers, et quelques points plus petits, qui sont probablement des hommes qui ont mis pied à terre.

– Uff, uff ! C'est vrai. Je vois de grands points, les cavaliers et des points plus petits qui se déplacent de-ci de-là. Ce sont des hommes à pied.

– Mon frère rouge sait-il pourquoi ces petits points ne se déplacent pas en ligne droite, mais vont et viennent ?

– Puisque mon frère Shatterhand me l'a fait observer, je le sais. Ce sont les hommes qui plantent les piquets. C'est pourquoi ils ont mis pied à terre.

– Très exact ! Vous savez, Mister Surehand, que parmi ces Comanches, il n'y en a qu'un qui connaisse le chemin ?

– Oui, c'est Chiba-Bigk.

– Il est donc non seulement le chef, mais aussi le guide. C'est pourquoi je pense que le premier que nous avons vu et qui est en avant des autres, est le jeune chef Chiba-Bigk. Il marche en avant, et de temps à autre s'arrête pendant qu'on plante un piquet. Regardez. Winnetou pourra voir dans sa lunette que maintenant, ceux qui étaient à pied sont remontés à cheval.

Il en était bien ainsi. Nous vîmes les Comanches s'éloigner au galop de l'endroit où nous les avions aperçus tout d'abord. Et ce faisant, ils devenaient de moins en moins visibles. Ils disparurent exactement dans la direction de l'oasis.

– Avez-vous pu les compter, Sir ? demanda Old Surehand.

– Pas exactement, mais je crois ne pas m'être trompé hier. Il ne doit guère y en avoir plus de cinquante.

– Qu'allons-nous faire ?

– Par prudence, nous allons continuer un peu dans la même direction. Puis nous obliquerons vers le nord pour atteindre leurs traces. Quand nous y serons, nous serons dans leur dos et nous les suivrons jusqu'à ce que nous trouvions un endroit ou une occasion qui se prête à l'encerclement.

Ainsi fut fait. Nous rejoignîmes notre troupe, annonçâmes que nous avions trouvé ceux que nous cherchions, et continuâmes dans la même direction pendant quelques minutes. Puis nous prîmes à droite. Dix minutes plus tard nous trouvions la piste des Comanches. Elle était d'une netteté si parfaite qu'un aveugle l'aurait découverte à tâtons. Elle ne consistait pas seulement en empreintes de sabots et de pieds, mais aussi en rainures profondément tracées dans le sable. Les piquets devaient être fixés par un bout aux selles, l'autre traînant à terre. C'est également ainsi que les Indiens ont coutume de transporter leurs piquets de tentes.

Nous suivîmes ces traces le plus vite possible jusqu'au moment où nous pûmes apercevoir les Comanches à la lunette.

Nous dûmes alors ralentir l'allure pour ne pas être découverts. En restant toujours à la même distance d'eux, nous pouvions calculer le temps qu'ils mettraient à atteindre leur but. Les piquets étaient plantés à environ un kilomètre l'un de l'autre. Si les Rouges continuaient leur travail sur le même rythme ils auraient presque atteint l'oasis avant le soir. Chiba-Bigk avait probablement l'intention d'attaquer à la faveur de la nuit. Certes, il devait compter avec l'éventualité d'une rencontre avec Bloody Fox avant la nuit, mais il devait se dire aussi qu'un Blanc isolé ne pourrait résister à cinquante guerriers rouges.

Je chevauchais entre Winnetou et Old Surehand, tous deux silencieux. Le bruit n'en était que plus fort derrière nous, où Old Wabble chevauchait entre Webster et Hawley. Le vieux cow-boy ne pouvait rester calme. Il se lançait dans toute sorte de calculs et d'hypothèses, que les deux autres contestaient sans arriver à le convaincre.

– Vous direz ce que vous voudrez, déclarait le vieux, mais je vous parie que nous ne les trouverons même pas si nous continuons comme ça. Je sais ce que je ferais si c'était moi qui commandais. En avant, à bride abattue, on leur tombe dessus, et ça y est.

– Ça, mon vieux Wabble, ce serait la plus grosse bêtise que vous pourriez faire. Les Comanches nous entendraient ou nous verraient arriver, et s'empresseraient de s'enfuir.

– Et puis après ? Nous les rattraperions et les ferions prisonniers.

– C'est vite dit. S'ils s'égaillent en fuyant, il y en aura plus d'un qui nous échappera. Et il ne faut pas. N'est-ce pas, Mister Shatterhand ?

Je me retournai et répondis :

– Oui ! Laissez dire Mr. Cutter. Il ne connaît pas les intentions de Winnetou. Il ne faut pas lui en vouloir s'il trouve que nous manœuvrons mal.

Le vieux me lança un regard interrogateur. Il aurait bien voulu savoir de quoi il s'agissait, mais n'osa pas poser de question. Aussi lui déclarai-je :

– Winnetou sait qu'à une heure environ d'ici il y a un vallon qui mène droit à l'oasis de Bloody Fox. Il est assez long et profond, en sorte que celui qui s'y trouve ne peut voir ce qui se passe sur le plateau. Nous laisserons les Comanches arriver jusqu'à cette dépression, mais pas plus loin.

L'Apache intervint alors.

– Mon frère me flatte car ce plan est de lui. Il en a déjà parlé hier soir, avant que nous nous endormions. J'ai voulu parler, mais tu m'as devancé. Car mes pensées sont les tiennes, et tes pensées sont les miennes. Nous avons bu le sang l'un de l'autre, et nous ne possédons pas deux cœurs, mais un seul. Ce que nous avons pensé tous deux se réalisera. Dans une heure, nous capturerons les Comanches dans la vallée.

– Sans que l'un d'entre eux ait auparavant le droit de parler ?

Quand j'eus posé cette question, Winnetou me jeta un bref regard, et demanda :

– Mon frère veut interroger le jeune chef ?

– Oui.

– Crois-tu qu'il te dira ce que tu veux savoir ? Chiba-Bigk est jeune, mais avisé. Je sais qu'Old Shatterhand s'entend à poser des questions de manière à faire répondre le plus rusé des hommes. Chiba-Bigk le sait aussi et il ne dira rien.

– Il parlera, car il croira que je le rencontre par hasard. Je ne vais pas continuer la poursuite. Je vais me séparer de vous, faire un arc de cercle, et l'atteindre par l'autre côté de la Vallée des Sables. Il pensera alors que je viens de chez Bloody Fox, de l'oasis, que je n'ai pas vu ses traces et que je n'ai aucune idée de ses intentions. Il croira pouvoir me capturer facilement, et me mettre hors d'état de nuire. Cela ne lui ouvrira pas la bouche, mais cela le rendra moins attentif aux paroles par lesquelles je veux lui faire dire ce que j'ai besoin de savoir. Mon frère rouge comprend-il ?

– Je comprends. Mais pourquoi t'exposer au danger pour apprendre aujourd'hui quelque chose que tu sauras demain sans le moindre risque.

– Parce que je pense que cela me sera plus utile aujourd'hui que demain. Quant au danger, Winnetou sait que je ne m'expose jamais à un danger sans l'avoir au préalable apprécié avec soin.

– Howgh ! Mais as-tu pensé que les Comanches, lorsqu'ils nous verront, te prendront pour otage ?

– J'y ai pensé. Mais j'ai un bouclier qui me protégera : c'est Chiba-Bigk.

– Uff, uff ! Je vois que je n'ai pas besoin de mettre mon frère blanc en garde. Qu'il fasse sans crainte ce qu'il a décidé.

– Il y a encore quelques dispositions à prendre. La Vallée des Sables s'étend de l'ouest à l'est. Aussitôt que vous verrez les Comanches disparaître à l'entrée de la dépression, divisez-vous en quatre détachements. Avec le premier, tu gagneras au galop l'entrée orientale de la vallée. Old Surehand, avec le sien se portera sur le côté nord. Avec le reste, Old Wabble continuera sa route jusqu'à l'entrée de la vallée. L'ennemi y sera alors entièrement enfermé. Il ne faut naturellement pas vous laisser voir. Je sais que la détonation de mon tueur d'ours peut retentir

dans toute la vallée et que vous l'entendrez tous. Sitôt que vous l'entendrez, arrivez de tous les côtés, et je suis persuadé qu'aucun Comanche ne pourra s'échapper. Ce plan a-t-il l'agrément de mon frère rouge ?

– Il l'a, répondit-il.

Old Surehand n'était pas entièrement convaincu.

– Votre plan est remarquable, Sir, mais je crois tout de même qu'il est un peu téméraire. Que peut faire l'homme le plus brave contre une balle ?

– L'éviter.

– Sir, c'est facile à dire. Croyez que j'ai la plus grande confiance en vous, mais ma sympathie me porte à...

L'Apache l'interrompit alors :

– Winnetou l'aime encore bien plus, et cependant il le laisse partir. Que mon frère Surehand soit sans crainte. Deux paires d'yeux veilleront sur Old Shatterhand : les siens et les miens.

– Et les miens aussi, ajouta Old Wabble. Il m'a confié un détachement. Qu'il sache que je ne le décevrai pas. Malheur au Peau-Rouge qui toucherait à un seul de ses cheveux. Ma première balle sera pour lui ; *it's clear !*

Il importait de calmer ce bouillant enthousiasme.

– Ne vous échauffez pas ainsi, Mister Cutter, lui dis-je. Si je vous renouvelle aujourd'hui ma confiance, c'est pour voir si vous êtes capable de suivre exactement les instructions qui vous sont données. Dans le cas contraire, vous pouvez être sûr que je ne vous confierai jamais plus aucune mission. Vous allez continuer à marcher tranquillement avec votre détachement, jusqu'à ce que vous soyez arrivé à l'entrée de la vallée. Vous vous y arrêterez, et vous resterez cachés, sans avoir rien d'autre

à faire que d'attendre mon coup de feu. Quand vous l'entendrez, vous descendrez au galop dans la vallée, et vous vous arrêterez devant les Comanches, c'est tout ce qu'on vous demande.

– *Well !* C'est parfaitement clair. Ce sera exécuté à la lettre. Je ne veux pas qu'on me dise encore une fois qu'Old Wabble fait des caprices de gamin.

– C'est parfait ! Et maintenant je dois vous quitter, pour arriver à temps à l'autre bout de la vallée. Bonne chance !

Je m'écartai de notre route, sur la droite, de manière à ne pas être vu des Comanches. Une demi-heure après, j'aperçus l'extrémité orientale de la vallée. Je pris la direction de l'Ouest, à la rencontre des Comanches.

J'étais moins soucieux que curieux de savoir comment Chiba-Bigk se comporterait en ma présence. J'avais parcouru environ la moitié de la longueur de la vallée, lorsque je vis les Rouges arriver.

Ils n'avaient pas jugé nécessaire de planter un seul piquet dans la vallée. N'ayant donc pas besoin de s'arrêter, ils arrivaient au grand trot. Ils furent stupéfaits de m'apercevoir. J'arrêtai mon cheval, comme si cette rencontre avait été tout à fait inattendue, et empoignai ma carabine. Ils se saisirent également de leurs armes et firent mine de m'entourer. Je mis en joue et m'écriai :

– Halte ! Le premier qui va derrière mon dos, je l'abats. Quels sont donc ces guerriers rouges qui...

Je m'interrompis et jetai un regard d'étonnement vers le chef.

– Uff, uff ! Old Shatterhand ! s'écria-t-il, surpris, en retenant son cheval.

– Est-ce possible ? fis-je. Chiba-Bigk, le jeune et valeureux chef des Comanches !

– C’est moi, répondit-il. Est-ce l’Esprit de la savane qui a transporté Old Shatterhand dans les airs jusqu’ici ? Les guerriers des Comanches le croyaient loin dans l’Ouest.

Je voyais qu’il ne savait quel ton prendre avec moi. Nous avions été amis. J’avais le droit d’exiger aujourd’hui encore son amitié, mais il était obligé de me traiter en ennemi.

– Qui a dit à mon jeune frère rouge que j’étais dans l’ouest ? répondis-je.

Il ouvrit la bouche, probablement pour dire que c’était Vupa-Umugi, mais se ravisant, il fit :

– Un chasseur blanc a dit qu’il avait rencontré Old Shatterhand au couchant.

C’était un mensonge. Ses guerriers me lançaient des regards hostiles. Je fis semblant de ne pas m’en apercevoir et de n’avoir vu aucun d’entre eux à l’Eau Bleue. Je mis tranquillement pied à terre, m’assis, et déclarai :

– J’ai fumé avec Chiba-Bigk, le jeune chef des Comanches, le Calumet de la Paix et de l’Amitié. Mon cœur est heureux de le revoir après si longtemps. Lorsque des amis et des frères se rencontrent, ils doivent se saluer selon la coutume dont aucun guerrier n’a le droit de s’écarter. Que mon jeune frère mette pied à terre et vienne s’asseoir auprès de moi, afin que je puisse lui parler !

Les regards des guerriers se firent plus menaçants encore. Ils étaient prêts à se jeter sur moi. Mais il les retint d’un geste autoritaire. Je vis à son expression qu’une idée lui était venue, précisément celle que je souhaitais lui inspirer. J’avais déclaré que je désirais lui parler ; il accepta parce qu’il voulait lui aussi m’interroger.

– Old Shatterhand a raison, dit-il. Les chefs doivent se saluer comme d’illustres guerriers.

À ces mots, il mit pied à terre et vint s'asseoir en face de moi. Ses guerriers descendirent eux aussi de leurs chevaux, et voulurent s'asseoir en cercle autour de nous. Mais je ne tenais pas à en avoir dans mon dos. Aussi déclarai-je d'une voix forte, de manière à être entendu de tous :

– Y a-t-il parmi les Fils des Comanches des hommes assez lâches pour ne pas oser regarder Old Shatterhand en face ? Je ne le crois pas. Et moi-même, je ne suis pas assez discourtois pour tourner le dos à un valeureux guerrier.

Mes paroles portèrent : ils s'assirent face à moi, renonçant à m'attaquer tout de suite, parce qu'ils me voyaient seul et se disaient que je ne pourrais de toute façon pas leur échapper. Je détachai le Calumet de Paix de la courroie que je portais au cou, et fis mine de le bourrer.

– Que mon jeune frère Chiba-Bigk fume avec moi le salut du calumet, afin qu'il sache que Shatterhand est toujours son ami.

Il leva la main en un geste de refus et dit :

– Chiba-Bigk était fier, naguère, d'avoir un frère si illustre, mais aujourd'hui il voudrait savoir si Old Shatterhand est vraiment toujours son ami ?

– Pourquoi en doutes-tu ? demandai-je en prenant l'air étonné.

– Parce que j'ai appris qu'Old Shatterhand est devenu l'ennemi des Comanches. Old Shatterhand n'est-il pas allé à Saskuan-kui ? Pour quoi faire ?

– Rien. Je passais par là. Je voulais y camper et repartir le lendemain matin.

– Et tu n'as rien fait là-bas ?

– Si. J'ai vu des hommes rouges qui avaient capturé un guerrier blanc, je l'ai libéré. Ce Visage Pâle m'a ensuite appris que c'étaient des Comanches de la tribu des Naïnis.

– De quel droit as-tu libéré ce Visage Pâle ?

– Il n'avait rien fait aux Comanches. Je libérerais de même un Comanche innocent qui serait captif des Visages Pâles. Old Shatterhand est l'ami de tous les Bons et l'ennemi de tous les Méchants. Il ne s'enquiert pas de la couleur de la peau des malheureux.

– Mais en agissant ainsi, tu as attiré sur toi l'inimitié des Comanches !

– Non, car le lendemain matin, j'ai parlé à Vupa-Umugi, leur chef et conclu un traité avec lui. Il était mon prisonnier, et je l'ai relâché.

– Savais-tu pourquoi les Comanches se trouvaient au Saskuan-kui ?

– Comment l'aurais-je su ? Je ne le leur ai pas demandé. Ils y étaient probablement pour pêcher.

– Sais-tu où ils sont maintenant ?

– Je le suppose. Ils sont probablement allés vers l'Ouest au Mistake Canyon, afin d'aider les Comanches de là-bas, qui sont menacés par les cavaliers blancs.

– Uff ! s'écria-t-il en souriant d'un air supérieur. Ses hommes échangèrent des regards significatifs. Il poursuivit :

– Y avait-il d'autres gens avec toi ?

– Quelques Visages Pâles.

– Et du Saskuan-kui, où êtes-vous allés ?

– Vers l'Ouest.

– Et comment se fait-il que tu te trouves si loin à l’Est de l’Eau Bleue ?

– J’ai appris les hostilités entre les soldats blancs et les guerriers comanches. Étant Blanc, j’aurais le devoir d’aider les soldats. Mais comme je suis l’ami des hommes rouges, j’ai préféré m’éloigner en allant vers l’Est.

– Pour retourner à l’Eau Bleue ?

Il tenait à savoir si j’y étais retourné. Je répondis :

– Pourquoi y serais-je retourné ? Je suis allé dans le Llano, pour rendre visite à mon jeune frère Bloody Fox, que tu connais aussi car tu as naguère été son hôte et as fumé avec lui le Calumet de la Paix et de l’Amitié.

– As-tu emmené chez lui les Visages Pâles qui t’accompagnaient ?

– Mais tu sais bien que nous avons promis à Bloody Fox de ne pas trahir son secret ? Comment pourrais-je lui amener des étrangers ?

– Où sont-ils maintenant ?

– Quand je les ai quittés, ils se rendaient au grand fleuve et au delà d’El Paso.

– As-tu vu Bloody Fox ?

– Oui.

– Où est-il en ce moment ?

– Dans sa maison.

– Tu l’as quitté bien vite. N’a-t-il pas voulu garder chez lui son illustre frère Old Shatterhand ?

– Si. J'y retourne. As-tu oublié qu'il s'est donné pour tâche de purger le Llano de ses vautours ?

– Et tu l'y aides ?

– Oui. Aujourd'hui comme naguère, quand tu étais là. Mais t'ai répondu à toutes tes questions, et tu sais ce que tu voulais savoir. Laissons maintenant parler le calumet.

– Attends un peu !

Je m'étais laissé interroger comme un petit garçon. Il en était fier et lançait à ses compagnons des regards de triomphe. Il se croyait vraiment capable de m'égaler, car son « Attends un peu » avait été proféré sur le ton du commandement le plus ferme. J'en riais sous cape. Il poursuivit :

– Il y a eu des soleils et des lunes depuis que nous nous sommes séparés. Les hommes changent avec le temps. Les sages deviennent des enfants, les enfants deviennent forts et sages. Old Shatterhand est devenu un enfant. Tu t'es laissé interroger par moi comme un petit garçon sans cervelle, ou comme une vieille femme dont le cerveau est desséché. Tes yeux sont devenus sombres et tes oreilles sourdes. Tu ne sais pas qui nous sommes ni ce que nous voulons.

– Uff, uff ! Sont-ce là les paroles d'un jeune homme avec qui j'ai naguère fumé le Calumet de la Paix ?

– Ce sont les paroles d'un jeune homme qui est devenu un grand guerrier. Le Calumet ne compte plus, car tu n'es plus mon ami, mais mon ennemi. Je dois te tuer. Tu as libéré notre prisonnier !

– Était-il à toi ? Je l'ai tiré des mains des Naïnis. Tu appartiens à une autre tribu.

– Les Naïnis sont mes frères ; leur ennemi est mon ennemi. Ne connais-tu pas ceux qui sont assis ici ?

– Ces guerriers n'appartiennent donc pas à ta tribu ?

– Vingt d'entre eux seulement. Les trente autres sont des Naïnis que tu as vus à l'Eau Bleue. Nous avons déterré la hache de guerre contre tous les Visages Pâles. Tu es l'un d'eux. Sais-tu ce qui t'attend ?

– Je le sais : je vais remonter à cheval et poursuivre tranquillement ma route.

– Uff ! Old Shatterhand est vraiment devenu un enfant ! Tu seras notre prisonnier et tu mourras au poteau de torture !

– Non. Ce n'est pas votre volonté, mais celle du Grand Manitou qui sera faite.

Le calme avec lequel j'avais prononcé ces paroles était pour eux inexplicable. Je ne bougeai pas. Je ne fis pas un mouvement pour me défendre ni pour m'enfuir. Aussi ne saisirent-ils pas leurs armes. Mais je les observais avec la plus extrême attention.

Le chef eut un sourire condescendant et me demanda :

– Crois-tu pouvoir nous résister ? Ne vois-tu pas que tu as contre toi cinq fois dix guerriers valeureux ?

– Old Shatterhand a-t-il jamais compté ses ennemis ?

– Alors tu comptes sur ton fusil magique ?

L'instant d'après, carabine au poing, j'étais derrière mon cheval.

– Oui, je compte sur lui. Le premier de vous qui saisit une arme reçoit ma balle ! Vous savez que ce fusil peut tirer sans arrêt.

Tout s'était passé si vite qu'ils étaient restés assis à leurs places. L'un d'eux tendit le bras derrière lui pour atteindre son fusil. Mais voyant le canon de mon arme pointé vers lui, il se

ravisa. Ils avaient toujours aussi peur du « fusil magique ». Je savais que j'allais bientôt être attaqué, et d'abord en paroles. Je comptais là-dessus pour apprendre ce que je voulais savoir. Comme personne ne tenait à saisir son arme le premier, il fallait s'attendre à ce qu'ils essayassent de m'inciter à me rendre en me menaçant.

Mon assurance n'avait rien d'exagéré. Je connaissais les Rouges et la peur qu'ils avaient de mon arme. En outre, en face de moi, sur la bordure inférieure de la vallée, je pouvais distinguer les soixante-dix canons des fusils des hommes de Surehand, couchés dans le sable, invisibles aux Comanches. Derrière moi, il y avait la section d'Entchar-Ko. Sur la gauche, c'était Winnetou. Enfin, à droite, Old Wabble ferait son apparition au premier coup de feu.

Comme je m'y attendais, le jeune chef tenta d'abord de me convaincre.

– *Pshaw !* s'écria-t-il avec un rire un peu forcé, nous savons bien que ton fusil tire sans arrêt, mais tout de même pas cinquante fois. Tu en toucheras trois ou quatre. Et puis nous te prendrons !

– *Pshaw !* répliquai-je. Vous avez beau être cinquante, vous ne me faites pas peur. Si je bats en retraite et tire sur chacun de ceux qui me poursuivront, aucun d'entre eux n'osera se saisir de moi.

– Tu ne t'échapperas pas. Nous ne sommes pas seuls. Nous sommes l'avant-garde d'une grande armée.

– Mensonge !

– Vérité ! Où voulais-tu t'enfuir ?

– Vers l'oasis.

– Nous voulons l'attaquer aussi. Nous te prendrons là-bas.

– Alors j'irai vers l'Ouest.

– Il n'y a qu'un seul chemin qui passe par Sux-ma-lestavi. Tu y rencontreras Vupa-Umugi, qui arrive par là.

– Je le sais, mais il n'arrivera que dans trois jours.

– Tu ne sais rien ! Il y sera dès demain soir.

– Il fera nuit, et je pourrai facilement passer.

– Alors tu seras pris par Nalé-Masiouv qui arrivera une demi-journée plus tard. De l'autre côté du désert, il y a une grande plaine, où tu ne pourras te soustraire aux regards. Comment pourrais-tu échapper à tant de guerriers ? Si tu as encore quelque raison, rends-toi !

– Old Shatterhand, se rendre ? À qui ? À un petit garçon comme toi ? Même pas un petit garçon. Une petite fille, qui doit rester auprès de sa mère, et qui n'est pas à sa place parmi les guerriers adultes.

Traiter un Indien de vieille femme est une injure grave. C'en est une plus grave encore de le traiter en petite fille. Chiba-Bigk se leva d'un bond et se mit à m'invectiver, sans d'ailleurs saisir son fusil ni son couteau.

– Chien, je n'ai pas besoin de te tuer. Je n'ai qu'un mot à dire et cinquante guerriers te tomberont dessus !

– Et moi je n'ai qu'un signe à faire et vous serez tous morts dans deux minutes, si vous ne vous rendez pas à moi !

À ces mots, j'armai de la main gauche le chien du tueur d'ours que je portais en bandoulière.

– Eh bien fais-le, ton signe, hurla-t-il, nous verrons bien qui t'aidera à nous tuer ou à nous prendre.

– Tu vas voir ! Tiens !

La détonation retentit. Plus de soixante-dix Apaches dévalèrent la pente en face de moi, en poussant leur cri de guerre. Ils avaient laissé leurs chevaux en haut. Derrière moi, les hurlements redoublèrent. De la gauche surgit Winnetou et de la droite Old Wabble, chacun avec son détachement. Les Comanches étaient paralysés par la terreur.

– Désarmez-les, ligotez-les, ordonna Winnetou.

Ils s'étaient couchés à terre, et autour de chacun d'eux, cinq ou six Apaches s'affairaient pour les ligoter. Quelques minutes après les derniers sarcasmes de Chiba-Bigk, ils étaient tous hors d'état de nuire, sans qu'il y eût un seul Apache blessé.

– Eh bien, Sir, me demanda Old Wabble en s'approchant, ai-je bien manœuvré ?

– Oui, répondis-je. Mais après tout c'était très facile.

– Bien sûr, c'est toujours facile d'être parfait. *It's clear*. Et il s'éloigna en maugréant.

La vallée était pleine d'hommes et de chevaux. On entrava ces derniers et les hommes s'installèrent pour camper. Les prisonniers furent serrés les uns contre les autres. Mais j'éloignai d'eux leur jeune chef, afin qu'ils ne pussent entendre ma conversation avec lui. J'avais aussi le souci de ne pas l'accabler. Si des hommes avaient pu entendre ce que j'allais lui dire, son prestige en eût été mortellement atteint. Et je savais qu'il aurait à subir les conséquences de sa défaite, même si nous ne lui faisions aucun mal.

Il n'eût pas été digne d'un gentleman d'aggraver son humiliation. Mais il y avait plus. J'avais l'occasion d'imprimer à l'âme de ce jeune Indien courageux une orientation qui lui permettrait de devenir, pour ses subordonnés, quelque chose de mieux qu'un chef de guerre brutal et sanguinaire. Je m'assis près de lui et écartai d'un geste tous ceux qui voulaient s'approcher. Il détourna la tête et ferma les yeux.

– Eh bien, demandai-je, mon jeune frère persiste-t-il à dire qu’il est un grand et illustre guerrier ?

Il ne répondit rien, mais ses traits s’éclairèrent quelque peu. Il ne s’était sans doute pas attendu au ton amical sur lequel j’avais prononcé ces paroles.

– Ou bien Chiba-Bigk est-il toujours d’avis qu’il faut compter Old Shatterhand au nombre des vieilles femmes ?

Il demeura immobile et silencieux. Je poursuivis :

– Le père de mon jeune ami s’appelait Tevua-chohé, Étoile de Feu. J’étais son ami, son frère. Il était le seul des guerriers comanches que j’aimais.

Il écarta les paupières et me lança un regard interrogateur, mais sans rien dire.

– Étoile de Feu est mort assassiné par des Blancs. Mon cœur a souffert quand je l’ai su. Nous avons vengé sa mort, et l’amitié que j’avais pour lui s’est transmise à son fils.

Il ouvrit les yeux tout grands, tourna la tête vers moi et me regarda dans les yeux, mais persista dans son silence. Je poursuivis :

– Le nom d’Old Shatterhand retentissait autour de tous les feux de camp alors que Chiba-Bigk n’était encore qu’un petit garçon inconnu de tous. Mais il a voulu que le jeune fils des Comanches devienne un homme comme l’était son père au cœur fidèle et bienveillant, à la tête claire, au bras vigoureux. Je t’ai alors guidé dans le désert. Je t’ai aidé contre tes ennemis. Je t’ai mené à la demeure de Bloody Fox et je t’ai enseigné, pendant tout le temps que nous avons passé là-bas. Quand je te parlais, ma voix était pour toi comme celle de ton défunt père ; quand je prenais ta main, ton visage brillait de plaisir, comme si ma main avait été celle de ta mère. Tu m’aimais alors.

– Uff, uff ! fit-il à mi-voix, et ses yeux s’humectèrent.

– Alors, j’ai bourré ma pipe et j’ai fumé avec toi le Calumet de la Paix et de la Fraternité. J’étais l’aîné et tu étais le jeune frère, car nous avions un même père, le Bon Manitou dont je t’avais parlé. Je te laissais voir en mon cœur et en ma foi, et je croyais avoir semé dans le tien un grain de maïs qui deviendrait une riche moisson. Car ton cœur était un champ fertile.

– Uff, uff, uff ! répéta-t-il, toujours à mi-voix, comme s’il s’efforçait de retenir ses larmes.

– Qu’est devenu ce grain de maïs ? Le voilà tristement desséché !

– *Ke, ke.* (Non, non) fit-il enfin. Mais la honte le fit de nouveau détourner la tête.

– *Hé, hé.* (Oui, oui) répliquai-je. Qu’est devenu mon jeune ami ? Un ennemi ingrat, qui se moque de moi et attente à ma vie. Ce serait triste pour un jeune guerrier qui ne connaît que la loi de la Prairie. C’est plus triste encore pour un jeune homme qui a eu pour ami un chrétien, lequel lui a fait connaître le Bon Manitou. En m’insultant, tu ne pouvais m’outrager. Mais tu m’as fait de la peine, car j’ai vu que tu avais oublié mes leçons et que tu étais devenu quelqu’un à qui je ne pourrai plus jamais tendre la main. À qui la faute ?

– Nalé-Masiouv et les autres chefs, répondit-il en se tournant de nouveau vers moi. Je leur ai raconté tout ce que tu m’avais dit. Ils se sont ri de moi et ont dit : Old Shatterhand a perdu l’esprit et est devenu prêtre.

– Mon jeune frère, je voudrais parfois l’être. Et tu as eu honte de moi !

– *Hé, hé.* (Oui, oui) fit-il en baissant la tête.

– C’est moi qui devrais aujourd’hui avoir honte de toi. Mais je n’ai pas de honte, je n’ai que de la peine. Qu’auriez-vous fait de moi, si j’étais tombé entre vos mains ?

– Nous t'aurions attaché au poteau de torture.

– Et pourtant je ne vous fais pas de mal ! Que penses-tu qu'il va vous arriver, maintenant que nous vous avons pris ?

Il se dressa à demi malgré ses liens, me regarda droit dans les yeux, et dit :

– Dis toi-même comment vous vous vengerez !

– Nous venger ? Un chrétien ne se venge jamais, car il sait que le Grand Manitou, que le Bon Manitou rendra justice à tous les hommes selon leurs actes. Tu seras notre prisonnier pendant quelques jours, puis tu recouvreras la liberté.

– Vous n'allez pas me tuer, me torturer ?

– Non. Nous te pardonnons.

Il poussa un profond soupir, puis se redressant, demanda d'un ton fier :

– Old Shatterhand croit-il que j'ai posé cette question par crainte de la souffrance ?

– Non. Je sais que tu méprises la souffrance que l'on inflige à ton corps. Ce sont les souffrances de ton âme qui t'ont porté à poser cette question. N'est-il pas vrai ?

– Old Shatterhand a raison !

– Et il y a encore une chose que je veux dire à mon jeune frère. Je ne sais pas si tu me comprendras. Tu as cru tout à l'heure m'avoir interrogé de façon très astucieuse. Mais je savais déjà tout, car j'ai écouté les Naïnis à l'Eau Bleue, et les messagers de Nalé-Masiouv, et dans les réponses que je t'ai faites se trouvaient dissimulées, sans que tu t'en doutes, des questions auxquelles tu as répondu sans le savoir. Ce n'est pas toi, c'est moi qui ai posé des questions. Malgré ta fierté et ton assurance, tu m'as révélé que Vupa-Umugi arrivera demain soir

à Sux-ma-lestavi, et Nalé-Masiouv une demi-journée plus tard. Comment te l'expliques-tu ?

– Je ne sais pas. Je n'avais pas l'intention de révéler quoi que ce soit.

– Moi je le sais. Tu as eu honte d'Old Shatterhand et de ses enseignements, mais ils étaient encore dans ton cœur. En me voyant, ton cœur s'est indigné contre toi-même et t'a fait dire des choses que tu voulais taire. As-tu compris ?

– Pas tout à fait. Mais j'y réfléchirai. Que m'arrivera-t-il quand les autres chefs apprendront que j'ai tout dit ?

– Mais je savais déjà tout cela. J'étais près du feu devant lequel Vupa-Umugi a discuté avec les anciens de l'attaque contre Bloody Fox. J'étais là quand les deux messagers de Nalé-Masiouv ont parlé aux guetteurs au bord du fleuve. J'ai également écouté les éclaireurs que Vupa-Umugi avait envoyés au Petit Bois. Winnetou savait depuis longtemps que vous vouliez attaquer Bloody Fox, et il s'est hâté de venir au Llano pour l'aider.

– Uff, uff ! Winnetou ! C'est pour cela que je te vois ici avec de si nombreux guerriers des Apaches.

– Pour que tu ne te fasses pas de reproches, je vais te dire encore quelque chose : nous savons même que les soldats blancs devaient être égarés et menés à la mort par les piquets que vous avez plantés. Tu as planté les piquets ; ensuite Vupa-Umugi devait venir avec cent cinquante guerriers. Après lui, c'étaient les soldats. Et derrière eux, Nalé-Masiouv qui a envoyé chercher encore cent guerriers à son wigwam.

– Uff, uff ! Ou bien vous êtes beaucoup plus intelligents que nous, ou bien Manitou vous aime plus que nous et vous aide contre nous !

– Manitou aime également tous les hommes, les Rouges et les Blancs. Mais ceux qui lui obéissent et agissent selon ses volontés, il les protège à l'heure du danger et leur donne la sagesse qui leur permet de vaincre tous leurs ennemis. Nous allons faire prisonniers tous les guerriers des Comanches.

– Je te crois ! Mais que ferez-vous de tous ces captifs ?

– Nous leur adresserons de bonnes paroles et nous leur rendrons la liberté.

– Bien qu'ils soient vos ennemis ?

– Le chrétien peut avoir des ennemis, mais il n'est jamais l'ennemi de personne. C'est en pardonnant qu'il se venge.

Il secoua la tête en soupirant, comme un homme qui souffre.

– Seuls les Visages Pâles peuvent être ainsi. Un guerrier rouge ne peut pas et n'en a pas le droit !

– Tu te trompes. Le plus brave et le plus illustre des guerriers rouges est exactement comme je te dis.

– Qui donc ?

– Winnetou, bien sûr ! Vous avez toujours été les premiers agresseurs, et pourtant Winnetou a dit hier soir que, si c'était possible, il fallait ne verser le sang d'aucun Comanche. Les hommes et les nations rouges périront s'ils ne cessent de s'entre-déchirer. Votre Manitou est un Manitou de sang et de vengeance, qui, même dans les Chasses Éternelles, ne vous offre pas la paix, mais la guerre sans fin. Notre Manitou à nous nous a enseigné que tous ceux qui croient en lui sont heureux en ce monde et auront la vie éternelle après leur mort. Il nous a commandés d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, même nos ennemis.

– Même nos ennemis ? demanda-t-il en me regardant les yeux grands ouverts, l'air stupéfait. Alors un Apache qui veut me tuer, je dois l'aimer comme j'ai aimé mon père et comme je m'aime moi-même ?

– Oui.

– Un guerrier rouge ne pourra jamais aimer son ennemi.

– Pense à Winnetou ! Nous étions ennemis mortels et nous sommes devenus frères, prêts à donner notre vie l'un pour l'autre. Vous êtes ses ennemis, et pourtant il vous pardonne d'attenter à sa vie et à celle des siens. Il vous rend la liberté, bien qu'il sache que vous ne le haïrez pas moins. Bien souvent je l'ai vu terrasser un ennemi prêt à le tuer. Il pouvait lui prendre la vie. Il la lui a toujours laissée. C'est pourquoi il est honoré et célèbre. Et c'est pourquoi je peux affirmer qu'un guerrier rouge est capable lui aussi de pardonner à ses ennemis et de leur faire du bien. Je voudrai que mon jeune frère puisse être comme Winnetou !

Il porta à son front ses mains attachées, et après un silence, me dit :

– Qu'Old Shatterhand me laisse seul. Je veux me parler à moi-même. Je veux me demander si je puis être comme Winnetou, le grand chef des Apaches.

Je m'éloignai...

Winnetou, Entchar-Ko et les Blancs, assis ensemble, discutaient. Je les rejoignis. Je constatai que Winnetou était resté silencieux car, quand j'étais là, il n'aimait pas donner son avis à d'autres avant moi.

– Ah, heureusement, vous voilà, Mister Shatterhand ! Nous devons examiner la conduite à tenir. Nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord. Alors, dites-nous, quand faut-il partir d'ici ?

– Immédiatement.

– Où ? À l’oasis ?

– Oui, mais pas tous. Nous allons nous diviser. Il faut au plus vite enlever les poteaux qui indiquent la direction de l’oasis et les disposer dans la direction de l’endroit au milieu des sables, dont Bloody Fox a parlé.

– Qui s’en chargera ? J’irais volontiers.

– Non. Ce travail doit être exécuté par des Indiens, car les traces qu’il laissera doivent être des traces d’indiens, afin que Vupa-Umugi les prenne pour celles de ses Comanches. Il faut aussi qu’il y en ait exactement autant que les Comanches que nous avons capturés. Winnetou, avec cinquante Apaches, et les piquets qui restent va donc partir immédiatement vers Goutes-nontin-khai.

À peine avais-je dit ces mots que le chef s’était levé et me demandait :

– Mon frère a-t-il encore quelque chose à me dire ? Je pars.

– Encore une observation. Comme tu ne connais pas le champ de cactus vers lequel nous voulons attirer les Comanches, tu devras planter les piquets dans la direction du sud-est. Ensuite je t’enverrai Bloody Fox qui te donnera des indications plus précises. C’est tout ce que j’avais à te dire.

Cinq minutes plus tard, Winnetou, avec cinquante Apaches, quittait la vallée au galop en direction des Cent Arbres.

– Quel homme ! fit le Père La Tremblote avec admiration. On n’a pas besoin de lui expliquer pendant des heures ce qu’il a à faire ! Et nous, Mister Shatterhand ?

– Rien. Nous allons tout droit à l’oasis. Vous y resterez pour garder les prisonniers jusqu’à ce que je vous donne de mes nouvelles.

– De vos nouvelles ? Alors vous ne resterez pas ?

– Non. Il faut que j'aille également aux Cent Arbres, pour voir arriver les Comanches. Mister Surehand m'accompagnera.

– Et moi alors ? Je vous promets d'être irréprochable.

Je n'avais pas envie de l'emmener, mais il insista tellement que je finis par céder.

– Bon, venez ! Mais si vous commettez une seule erreur, nous nous séparons pour toujours. Et qu'est-ce que vous allez faire entre-temps de vos énormes éperons mexicains ? Vous ne pouvez pas les garder aux pieds, Sir, parce que nous aussi nous devons faire des traces d'indiens, pour ne pas éveiller les soupçons des Comanches. Nous allons échanger nos bottes contre des mocassins.

– Où en trouverons-nous ?

– Aux pieds des prisonniers, qui auront l'obligeance de nous les prêter.

– Hum ! Je crois que j'aurai du mal à trouver ma pointure.

En effet Old Wabble avait des extrémités d'une longueur inusitée.

Il était temps de partir. Je fis lever les Comanches et ordonnai de les attacher aux chevaux par des courroies. Ils n'opposèrent aucune résistance. Je ne voulus toutefois pas infliger le même traitement à leur jeune chef. Aussi lui déclarai-je :

– J'ai donné mon cœur à mon frère rouge Chiba-Bigk, et cela me peinerait de l'attacher comme ses hommes. Si je lui permets de monter à cheval librement avec nous, essaiera-t-il de s'enfuir ?

– Vous voulez capturer tous les guerriers comanches ? Mais si j'arrive à m'enfuir et à les avertir, vous n'en prendrez pas un seul. Il est de mon devoir d'essayer de m'enfuir.

– Ces paroles me prouvent que tu n’es pas seulement un guerrier courageux mais aussi un honnête homme et sincère. Mais je ne veux pas t’infliger les courroies.

– Uff ! répondit-il avec surprise. Alors je m’enfuirai !

– *Pshaw !* Même si nous étions seuls tous les deux, tu ne pourrais t’échapper. Regarde combien j’ai de cavaliers. D’ailleurs j’ai pour te retenir un moyen plus sûr que tous les liens : je vais t’enlever ta médecine.

– Uff, uff ! s’écria-t-il.

– Parfaitement. Si tu fais mine de fuir, tous les fusils tireront sur toi. Et si par un impossible hasard aucune balle ne t’atteignait, tu aurais l’instant d’après deux cents poursuivants à tes trousses. Et si aucun ne te rattrape, ce qui est également impossible, je détruirais ta médecine et en même temps ton âme.

Il baissa la tête et exhala un « Uff » désespéré. Il ne fit aucune résistance lorsque je lui enlevai sa médecine pour la mettre à mon cou. Il s’efforçait de dissimuler ses intentions mais je voyais à l’éclat de ses yeux qu’il risquerait tout, et jusqu’à la perte de sa médecine, pour recouvrer la liberté. Pourtant, je ne voulus pas le faire attacher. Je tenais à savoir si mes enseignements allaient quand même avoir pour effet de lui faire préférer la liberté à ses superstitions et à sa croyance aux Chasses Éternelles. Mais je pris mes précautions pour qu’une tentative de fuite ne pût réussir.

La meilleure façon était de lui faciliter l’évasion à un moment donné. S’il tombait dans le panneau, je le saisirais comme le chat saisit la souris.

Une fois que nous fûmes en marche, je m’écartai d’abord pour pouvoir, sans attirer l’attention, enrouler mon lasso autour de mon épaule afin d’être en mesure de le lancer instantanément. Puis, je me mis à la tête de la troupe, et

l'appelai auprès de moi. Je m'entretins avec lui, sans avoir l'air de le surveiller, et, comme le soir commençait à tomber, je ralentis l'allure en sa compagnie, jusqu'au moment où nous nous trouvâmes, non plus à la tête de la colonne, mais tout à fait en queue. La nuit commençait à tomber. Chiba-Bigk était à ma droite. Je fis semblant d'avoir quelque chose à arranger à ma selle, et me penchai, sans mettre pied à terre, sur le côté gauche. Nous étions les derniers de la colonne. Je lui tournais le dos. S'il ne s'enfuyait pas maintenant, c'est qu'il n'avait aucune intention de le faire. Aux aguets, je tendis la main vers mon lasso. J'entendis un léger froissement sur le sable, me redressai vivement et me retournai. Il galopait éperdument en remontant le chemin que nous venions de parcourir…

Mais, dans le même instant, j'avais fait faire demi-tour à mon cheval et m'étais lancé à sa poursuite. Ce n'était pas en vain que mon cheval portait le nom de Hatatitla, qui signifie « Éclair ». En moins d'une minute j'étais assez près du fugitif pour être sûr de l'attraper au lasso.

– Halte ! lui criai-je.

– Uff, uff ! répondit-il d'une voix aiguë, sans ralentir.

Mon lasso traversa l'air. Le nœud coulant lui enserra les bras, les fixant à son torse. J'arrêtai mon cheval, et la traction ainsi imprimée à la corde fit tomber l'Indien de sa monture. Je sautai à terre et m'agenouillai près de lui. Il gisait immobile.

– Mon jeune frère est-il encore en vie ? demandai-je, car il pouvait très bien s'être rompu le cou, comme il arrive assez souvent en pareil cas.

Il ne répondit pas.

– Si Chiba-Bigk ne parle pas, dis-je, je vais l'attacher sur le cheval comme un cadavre. Si cela lui fait mal, il ne pourra s'en prendre qu'à lui-même.

– Je vis, dit-il.

– Es-tu blessé ?

– Non.

– Appelle ton cheval !

Une fois son cavalier désarçonné, la bête avait continué sa course pendant quelque temps. Il siffla. Le cheval revint.

– Maintenant, je vais être obligé de lier les mains de mon jeune frère ; c’est sa faute.

Il était encore à terre. Le lasso lui liait les bras au corps. Je l’aidai à se lever, lui attachai les mains et lui donnai l’ordre de monter en selle. Je reliai ses deux pieds par une courroie passant sous le ventre du cheval et attachai ses rênes aux miennes. J’étais ainsi maître de son cheval et il ne pouvait pas en descendre. Je remontai sur le mien et nous rejoignîmes la troupe au galop.

Ils s’étaient arrêtés en constatant notre absence. Old Surehand, Wabble, Webster, Hawley et Entchar-Ko vinrent à notre rencontre.

– Dieu merci, vous êtes là ! s’écria le vieux roi des Cow-boys. Où étiez-vous donc, Mister Shatterhand ? Le Rouge a voulu nous fausser compagnie.

– Oui.

– Et voilà ! Je vous l’avais bien dit, ce sont tous des vauriens ! Vous avez bien tort de prendre des gants avec eux. J’espère qu’il est attaché, maintenant ?

– Aussi attaché que vous pouvez le souhaiter, Mister Cutter.

– Pourquoi dites-vous ça sur ce ton-là, Sir ?

– Parce qu’il était déjà attaché avant.

– Je l’ignorais. Je n’avais pas vu ça.

– Attaché avec une courroie ou surveillé par mes yeux, c’est tout un.

– Vraiment ? Eh bien, si vos yeux sont comme des courroies, ne les laissez pas traîner par terre, les chevaux pourraient marcher dessus.

Je repris la tête de la troupe, pour montrer le chemin. Chiba-Bigk, même s’il n’était pas tombé entre nos mains, n’aurait pu attaquer l’oasis, car il ne connaissait que l’ancien passage, que Bloody Fox avait, comme nous l’avons dit, garni de cactus pour en ménager ailleurs un nouveau.

Après six heures, la nuit était tombée. Une heure et demie plus tard environ, nous arrivâmes au camp des Apaches où se trouvait le Renard.

– Hello ! s’écria-t-il, je n’ai pas besoin de vous demander si vous avez réussi. Je vois que vous avez invité beaucoup de Comanches. Chiba-Bigk est-il parmi eux ?

– Bien sûr, répondit Old Wabble. Nous n’allons tout de même pas priver les Rouges de leur chef. Je vous raconterai comment nous les avons pris. Mais tout d’abord, il faut faire boire les chevaux.

Je mis pied à terre et déliai Chiba-Bigk.

– Si mon frère rouge s’est imaginé pouvoir attaquer Bloody Fox, il s’est trompé. Le chemin n’est plus le même. Mais comme tu es suspect d’avoir l’intention de t’évader, tu ne le verras pas.

Je le fis descendre de cheval, lui bandai les yeux, et le pris par le bras pour le mener à travers les cactus jusqu’à la cabane. Les prisonniers furent confiés à la garde des Apaches. On fit également entrer leurs chevaux pour les faire boire. J’avais

d'abord eu l'intention d'interdire l'intérieur de l'oasis non seulement aux Comanches, mais même aux Apaches, pour ne révéler à personne son emplacement. Mais c'était impossible parce qu'il fallait abreuver les chevaux. Quand on a trois cents chevaux et autant d'hommes à faire boire, il est difficile de cacher la fontaine.

Cependant que les autres s'attablaient dehors, je fis entrer Chiba-Bigk dans la maison et le ligotai.

– Mon frère ne peut s'en prendre qu'à lui-même de ce que je lui fais, dis-je. S'il m'avait donné sa parole de ne pas chercher à s'échapper, il circulerait librement ici.

– Je n'ai pas le droit de donner ma parole. Je suis chef des Comanches, et comme nos guerriers sont en danger, j'ai le devoir d'essayer de m'échapper le plus tôt possible.

– Ça ne sera pas possible !

– Ça l'a déjà été. Si le cheval de mon frère blanc n'avait pas été plus rapide que le mien, je me serais échappé.

– Penses-tu ? Je te croyais plus intelligent. Nous étions tout d'abord en tête de la colonne. Pourquoi suis-je ensuite resté en arrière avec toi ?

– Parce que tu croyais me tenir.

– Tout au contraire, parce que je savais que tu voulais t'enfuir. Et pourquoi me suis-je arrêté pour regarder ma selle ?

– Il devait y avoir quelque chose de déchiré.

– Mais non, c'était pour te donner l'occasion de prendre la fuite.

– Uff, uff ! s'écria-t-il. Old Shatterhand voulait m'empêcher de fuir et m'en a tout de même donné l'occasion.

– Tu ne comprends pas ? Je l'ai fait exprès. Si tu t'étais enfui à un moment où je ne m'y attendais pas, tu aurais pu t'échapper à la faveur de l'obscurité, malgré la vitesse de mon cheval. Il fallait que je sois prêt, et la seule façon c'était de créer l'occasion favorable. De cette manière j'ai pu me mettre instantanément à ta poursuite.

– Uff, uff ! Je vois que ce que tous les guerriers rouges et blancs savent est vrai ! Old Shatterhand l'emporte en ruse sur tous les hommes.

– Je n'ai pas eu beaucoup de mal avec toi. Réjouis-toi que mon cheval ait été plus rapide que le tien, ce qui m'a permis de t'attraper au lasso. Sans quoi j'étais obligé de te tirer dessus.

– Chiba-Bigk n'a pas peur de la mort.

– Je le sais. Mais ta fuite n'avait pour but que de prévenir les Comanches. Comment l'aurais-tu fait, si je t'avais abattu ? Tu as donc agi très légèrement. Et tu as oublié que j'avais ta médecine. De toute façon, ton âme était perdue pour toujours.

– Old Shatterhand dit là des choses qu'il ne croit pas lui-même.

À la faible lueur de la chandelle, je pus voir avec quelle expression de sérieux il avait prononcé ces paroles.

– Peu importe ce que je crois ; toi, tu le crois.

– Non. Je l'ai cru, jusqu'au jour où mon grand frère Old Shatterhand m'a parlé du Grand Manitou qui a créé tous les hommes, qui les aime tous d'un amour égal, et au sein de qui reviendront toutes les âmes. Aucun homme ne peut prendre son âme à autrui. Après la mort, toutes les âmes seront égales devant le Grand Manitou. La paix et l'amour régneront de toute éternité. Il n'y aura ni combat, ni effusion de sang. Où donc pourraient être les chasses éternelles dont parlent nos hommes-médecine ?

Il avait parlé avec une émotion qui allait croissant. J'étais heureux de voir que le bon grain avait levé dans son âme.

– Si tu es de cet avis, aucune médecine n'a plus de valeur pour toi, fis-je.

– Elle est mon insigne de guerrier, c'est tout.

– En ce cas je ne vois pas pourquoi je la garderais. Tiens, la voilà !

Je la pris à mon cou et la suspendis au sien.

– Comme tu as essayé de t'évader, ajoutai-je, je dois encore te traiter en ennemi. Mais tu pourras au moins bouger entre ces quatre murs.

– Tu vas me délier ?

– Bob, le Noir, s'en chargera tout à l'heure.

– Le nègre ? Un nègre va me toucher ? Tu ne sais donc pas qu'un guerrier rouge ne veut pas avoir affaire à un nègre ?

– Tu ne sais donc pas que le Grand Manitou a créé tous les hommes et qu'il les aime tous d'un amour égal, qu'ils soient noirs, rouges ou blancs de peau ?

Il baissa les yeux d'un air embarrassé.

– Et qu'est-ce que tu as contre notre Bob ? poursuivis-je. Il était là, quand nous t'avons sauvé. Tu lui dois autant qu'à nous. Il est meilleur que toi. Il n'a jamais trahi un ami. Toi, tu dois la vie à Bloody Fox et tu as fumé avec lui le Calumet de la Paix et de l'Amitié, et tu es venu ici pour le chasser de sa maison et le tuer. Lequel de vous deux vaut mieux, dis-le-moi ?

Il demeura silencieux.

– Tu te tais. Cela me suffit. Réfléchis ! Et pour que tu puisses réfléchir tranquillement, je m'en vais.

Je sortis, tout à l'espoir que ma sévérité porterait ses fruits. Dehors, je fis signe au Noir.

– Viens ici. Bob, lui dis-je. J'ai une mission importante à te confier. Tu es fort et courageux, n'est-ce pas ?

– Oh oui ! Bob très fort très courageux !

– Et malin aussi ?

– Oh oui, très malin…

– Bon. J'ai besoin de toi. Tu as vu que j'ai mis Chiba-Bigk dans la maison. Il veut s'enfuir. Il faut le surveiller de près. C'est toi qui le feras.

– Bob assis devant lui, jour et nuit, le quitte pas des yeux !

– Ça ne sera pas nécessaire. Quand je serai parti, tu le détacheras. Il faut qu'il puisse bouger librement dans la salle. Mais il ne doit pas sortir.

– Pas sortir. Non. Il met le nez dehors, Bob lui met un grand coup dessus.

– Non, c'est défendu.

Il se gratta l'oreille.

– Oh, dommage. Très dommage. Pas laisser sortir et défendu le battre. Bob le détacher, et le tenir aussi.

– Oui, fis-je en souriant. Ce n'est pas facile. Mais tu sauras le faire. Il sera détaché, il aura à manger et à boire, mais il n'a pas le droit de sortir par la porte, ni d'aller à une fenêtre. Et tu n'as pas le droit de le battre.

– Pas tirer dessus ?

– Surtout pas ! Je m'en rapporte entièrement à ton intelligence.

– Bob, Bob ! Bob très intelligent. Saura comment. Voulez savoir comment ?

– Non. Je n'ai pas besoin de le savoir maintenant. J'espère que ça ira.

– Ça ira. Chiba-Bigk dedans, détaché, pas sortir, pas battre, pas tirer. Bob saura. Massa Shatterhand verra.

Je ne tenais pas à connaître l'idée de Bob ; Chiba-Bigk se sentirait peut-être humilié par les moyens que Bob imaginerait pour le garder, et je ne voulais pas que l'Indien, dans sa susceptibilité, m'en tînt pour responsable.

J'allai retrouver Bloody Fox, qui était avec Old Surehand.

– J'ai appris, me dit-il, que je dois aller auprès de Winnetou, pour lui montrer le chemin. Quand dois-je partir ?

– Ce soir. Le plus tôt possible.

– Et où le trouverai-je ?

– Je ne sais pas exactement, mais ça peut se calculer à peu près. Il est revenu en arrière sur les traces de Chiba-Bigk qui mènent droit à l'ouest jusqu'aux Cent Arbres. Comme il a dû enlever et emporter les piquets plantés par Chiba-Bigk il a dû mettre plus de temps que s'il avait marché sans arrêt...

– Il peut aussi faire ce travail pendant la plus grande partie de la nuit, car la lune va se lever bientôt.

– Certes, et c'est pourquoi je crois qu'il arrivera aux Cent Arbres vers midi.

– Là-bas, il faudra qu'il fasse boire les chevaux et qu'il les laisse reposer un peu.

– Très juste. Mais il n'y restera pas longtemps. L'essentiel c'est que les chevaux aient de l'eau. Le repos, il pourra le leur donner en chemin, au moment le plus favorable. Je lui ai dit

qu'à partir des Cent Arbres, il devait aller droit au sud. En supposant qu'il enlève un piquet par kilomètre et qu'il ne se presse pas trop, il n'est pas difficile de calculer à quel endroit vous le trouverez en partant d'ici.

– *Well*, je sais où j'en suis. Y a-t-il encore autre chose, Mister Shatterhand ?

– Oui. Vupa-Umugi viendra derrière lui. Il faut qu'il ne trouve que des traces indiennes.

– Il faut donc que je retire mes bottes et que je mette des mocassins. J'en ai toujours plusieurs paires ici.

– Je voudrais bien en avoir une paire pour moi.

– Et moi aussi, dit Old Surehand. Sans quoi nous serons obligés d'en prendre aux prisonniers comanches, et elles ne sont pas en très bel état.

– J'en ai de plusieurs tailles, car Bob en porte aussi. Attendez !

Il alla dans la maison et revint avec quelques paires de mocassins. Nous trouvâmes chacun chaussure à notre pied et confiâmes nos bottes à Bob jusqu'à notre retour.

Mais il ne se trouva pas une seule paire capable de chausser les extrémités démesurées d'Old Wabble. Nous l'envoyâmes avec Entchar-Ko chez les Comanches, pour voir s'il y en avait un qui fût bâti comme lui.

– Et en ce qui concerne Winnetou, le plus important, c'est qu'il ait de l'eau, repris-je. Heureusement qu'il y a des outres ici.

– Oui, dit Fox. Je vais les remplir immédiatement. Mais je ne peux pas les emporter seul. Est-ce que je peux emmener quelques Apaches ?

– Naturellement, mais pas trop sans quoi Vupa-Umugi verra qu'il suit une troupe plus nombreuse que celle qui accompagnait Chiba-Bigk. Et il me vient à l'esprit qu'au lieu de partir seul avec vous, Mister Surehand et Old Wabble, nous ferions mieux d'emmener cinquante à soixante Apaches.

– Pour une simple reconnaissance ? demanda Old Surehand. Est-ce qu'on n'y va pas toujours avec le moins de monde possible ?

– Certes, mais cette reconnaissance deviendra peut-être tout autre chose. D'après ce que nous savons maintenant du plan des Comanches, c'est Vupa-Umugi qui va arriver aux Cent Arbres avec sa troupe. Cela se passera demain soir. Il y restera la nuit, puis poursuivra sa route en suivant les piquets. Il attirera sur lui la cavalerie blanche. Quand viendra-t-elle ? On ne le sait pas exactement mais on peut le supposer. En effet, Chiba-Bigk a dit que Nalé-Masiouv viendrait une demi-journée après Vupa-Umugi. Or les militaires doivent venir avant Nalé-Masiouv.

– Il faut donc s'attendre à ce qu'ils arrivent aux Cent Arbres après-demain matin.

– C'est ce qui me semble aussi. Quand ces Blancs seront partis sur les traces de Vupa-Umugi, Nalé-Masiouv fera son apparition et se mettra à leur poursuite. Jusqu'à présent, notre intention était de laisser venir ces divers détachements et de les encercler dans le piège préparé pour eux...

– Et c'est la meilleure chose, c'est même la seule que nous puissions faire, interrompit Bloody Fox.

– Il n'en est malheureusement rien. Je suis surpris qu'aucun de nous n'ait vu que notre plan comportait une erreur capitale. Nous voulions enfermer dans les cactus deux groupes d'indiens !

– Oui. Et alors ?

– Mais entre ces deux groupes, il y aura des Blancs !

– *Zounds !* mais c'est vrai ! Nous aurions enfermé les Blancs au milieu des Rouges et la partie était perdue.

– Pas nécessairement, Mister Surehand, mais elle aurait été beaucoup plus difficile à gagner. Les Comanches se seraient rendus maîtres de la cavalerie, et cela leur aurait donné un atout important. Nous allons donc partir avec un détachement d'Apaches. Nous ne laisserons pas Nalé-Masiouv tomber dans le piège. Nous le capturerons déjà aux Cent Arbres.

– Excellente idée, Sir. Mais vous savez que Nalé-Masiouv aura plus de cent cinquante guerriers. Et vous voulez le capturer avec cinquante ou soixante Apaches seulement ?

– Non, ce serait insensé. J'aurai beaucoup plus de monde, car j'aurai la cavalerie. Les cavaliers blancs seront avec nous. Je vais dire à Entchar-Ko que... Mais le voici !

Il arrivait en effet avec Old Wabble. Je l'envoyai choisir les guerriers destinés à nous accompagner. Quant à l'ancien roi des Cow-boys, il avait une allure si étrange que je lui demandai :

– Qu'avez-vous, Sir ? Vous n'êtes pas bien ?

– *Yes,* pas bien du tout ! fit-il en montrant ses pieds.

– Ah ! Les mocassins ?

– Que le diable les emporte, hurla-t-il.

– Vous en avez trouvé ?

– Et comment !

– Assez grands ?

– Et comment ! Le Peau-Rouge qui les portait, ce ne sont pas des pieds qu'il a, ce sont des pattes d'ours ! Et ces énormes

souliers sont encore trop petits pour moi. Je ne peux pourtant pas les allonger.

– Non. Mais faites-y des trous.

– Ah... Des trous ?... Mais c'est vrai... Quelle bonne idée ! Je m'en vais le faire tout de suite. Mes orteils prendront un peu l'air, mais ça leur fera le plus grand bien.

Tirant son couteau, il se mit en devoir d'exécuter l'opération.

Nous prîmes congé de Fox, Webster et Hawley. En arrivant au campement des Apaches, nous trouvâmes soixante d'entre eux prêts à partir avec nous.

– Mon frère blanc a-t-il encore un ordre à donner ? me demanda Entchar-Ko.

– Tu veilleras à ce qu'il y ait toujours des sentinelles sur le passage qui mène à l'oasis. J'ai confié Chiba-Bigk au Noir Bob, qui ne doit pas le laisser sortir de la maison. Si jamais il s'échappe, il ne pourra pas traverser les champs de cactus. Il faudra qu'il emprunte le passage... et qu'il y rencontre nos sentinelles.

– Et s'il se montre, que devons-nous faire ?

– Vous saisir de lui.

– Mais s'il se défend ?

– Alors il faudra naturellement employer la force. Je souhaite l'épargner dans toute la mesure du possible, mais il ne faut absolument pas qu'il s'échappe. En cas de besoin, il y perdra la vie. La même consigne s'applique à tous les prisonniers comanches.

Il n'y avait plus rien à dire. Nous partîmes au moment même où le fin croissant de la lune apparaissait à l'horizon.

À cheval dans le désert, au clair de lune ! C’est une sensation profondément enivrante. Pour un peu on croirait voler ; pas le moindre obstacle. Rien n’arrête non plus le regard dans son ascension vers l’infinité des étoiles ! Et quand les yeux sont las, c’est la contemplation intérieure qui parcourt sans répit tout l’infini de l’âme !

Nous chevauchâmes longtemps...

6

LES CENT ARBRES

Notre chevauchée se déroula si paisiblement qu'il n'y a rien à en dire. Vers le matin, nous fîmes halte pour laisser reposer nos montures. À la fin de la matinée, nous aperçûmes à notre gauche le premier piquet et nous retrouvâmes la trace de Winnetou et de ses Apaches, que Bloody Fox avait certainement déjà rejoints. Un kilomètre plus loin, nous vîmes le second piquet, et, en continuant ainsi, nous atteignîmes bientôt notre but.

L'endroit que les Apaches appellent Goutes-nontin-khai et les Comanches Sux-ma-lestavi, ce qui signifie Les Cent Arbres, se trouve à la lisière du désert.

La limite entre le Llano et la plaine verdoyante qui le borde à l'ouest n'est pas marquée par une ligne droite. Par endroits, elle est assez nette, mais ailleurs elle est fort imprécise, avec des sortes d'enclaves de part et d'autre. Les Cent Arbres sont une de ces enclaves. Elle a à peu près la forme d'un fer à cheval. Les bords en sont assez élevés, mais ensuite le terrain accuse une dépression. Au fond jaillit une source, qui forme d'abord un bassin d'une vingtaine de pieds de diamètre. L'eau s'écoule ensuite vers l'est, et disparaît bientôt dans les sables. L'humidité entretient à cet endroit un épais gazon, auquel nos chevaux firent honneur. Les pentes de la dépression sont tapissées de buissons assez épais, que surplombent les tiges des arbres parmi lesquels Chiba-Bigk avait fait couper les piquets. On voyait encore les traces de cette opération.

Nous mîmes pied à terre près de la source, pour boire et faire boire nos chevaux, qui purent ensuite paître à leur aise. Nous nous installâmes au bord de l'eau, et je plaçai un Apache en sentinelle sur la hauteur, pour observer le terrain en direction de l'ouest, afin de ne pas risquer d'être surpris par Vupa-Umugi.

Après quelques heures de repos, nous fîmes de nouveau boire les chevaux et remontâmes en selle pour gagner l'endroit où nous comptions passer la nuit.

C'était à quelque deux milles au nord des Cent Arbres, une dépression qui ressemblait à la Vallée des Sables où nous avions capturé Chiba-Bigk. Jamais les Comanches n'auraient l'idée que quelqu'un s'installerait pour la nuit, voire pour plus longtemps, dans ce lieu totalement ensablé, sans un brin d'herbe. La cachette était d'autant plus sûre qu'on ne pouvait s'apercevoir de son existence qu'en arrivant au bord même de la cuvette. Parvenus à cet endroit, nous entravâmes nos chevaux et nous étendîmes dans le sable fin, non sans avoir posté des sentinelles pour guetter l'arrivée de Vupa-Umugi et de ses gens.

D'après ce qu'avait dit Chiba-Bigk, il arriverait dans la soirée. J'espérais vivement qu'il ne serait pas en retard, car le séjour dans notre cachette aride et désolée était loin d'être agréable.

Fort heureusement, mon vœu se trouva exaucé encore plus tôt que je le pensais. Le soleil n'avait pas encore atteint l'horizon lorsqu'une sentinelle s'écria :

– Uff ! *Naïni an khuan peniyil !* Les Comanches arrivent !

Je pris ma longue-vue et montai avec Old Surehand. Bien que la distance fût si grande que nous ne pouvions être vus à l'œil nu, nous nous couchâmes pour observer le terrain. En effet ils arrivaient, et paraissaient se croire en parfaite sécurité, car

au lieu d'être en file indienne, ils étaient répartis en petits groupes éparpillés.

Nous les vîmes ainsi passer, se dirigeant droit vers l'Est et ils disparurent bientôt à nos yeux.

Ils ne pouvaient guère ne pas apercevoir nos traces. Ils les prendraient probablement pour celles de Chiba-Bigk. C'est pourquoi j'avais fait échanger nos bottes contre des mocassins.

S'ils avaient des soupçons, ils accourraient immédiatement dans notre direction ; nous nous mîmes donc à guetter vers le sud, d'où ils viendraient en pareil cas. Mais, au bout de plus d'une heure, nous n'avions toujours vu personne. Le soleil se coucha. Nous n'avions guère à craindre d'être découverts. Nous redescendîmes dans le creux de la dépression, où Old Wabble nous accueillit en ces termes :

– Alors ils sont là. Et si on en profitait pour les surprendre pendant la nuit et pour les descendre.

– Vous avez vraiment envie de massacrer cent cinquante hommes ? demandai-je. Vous savez bien ce que j'en pense. Nous allons les laisser continuer bien tranquillement, et ensuite nous les encerclerons. Nous les capturerons sans effusion de sang.

– Continuer ! Et s'ils ne continuent pas demain matin, et restent là toute la journée ? Où trouverons-nous l'eau dont nous avons besoin pour nous et pour les chevaux ?

– Ils ne resteront pas. Vous pouvez en être certain. Ils n'ont pas la moindre envie de perdre une journée. Et même s'ils en avaient envie, il faudra bien qu'ils quittent les Cent Arbres demain matin, pour faire place aux soldats.

– Viendront-ils ?

– Nous le saurons bientôt. Je vais aller écouter les Comanches.

– Splendide ! Je vous accompagne !

– C’est inutile.

– Alors vous voulez y aller seul ?

– Non. Mister Surehand m’accompagnera.

– Alors vous avez plus de confiance en lui qu’en moi ?

– Peu importe. Je l’emmène, et vous restez ici !

Il réprima un juron. Mais ce que je savais de son imprudence m’interdisait de l’emmener.

Les Rouges devaient partir le lendemain matin de bonne heure. Ils seraient couchés tôt. Il ne fallait donc pas trop attendre si je voulais apprendre quelque chose. Je me mis donc en route avec Old Surehand une heure après que l’obscurité fut devenue complète. Plus tard, la lune serait levée, et il serait plus difficile de passer inaperçus.

Nous suivîmes nos propres traces et, arrivés aux Cent Arbres, nous nous dirigeâmes d’abord vers la hauteur afin de nous assurer qu’aucun guetteur n’y était posté. Il nous fallut très longtemps pour explorer tout le terrain. Mais il n’y avait personne. Vupa-Umugi devait se sentir très sûr de son affaire.

En bas, près de l’eau, plusieurs petits feux étaient allumés. Le chef et les principaux guerriers paraissaient s’être installés près de la source. Les autres s’étaient mis de part et d’autre du ruisseau, mais nous ne pouvions voir sur quelle distance. Nous ne vîmes pas non plus les chevaux, il faisait trop sombre. Nous ne pouvions pas davantage voir s’il y avait des guetteurs en direction du Llano, mais peu nous importait car ce n’était pas notre chemin.

Il s’agissait de s’approcher le plus près possible du chef, afin d’avoir une chance de l’entendre parler. Nous nous mîmes donc à ramper dans les buissons, en descendant la pente. Ce

n’était pas facile. Nous risquions de faire rouler des mottes de terre dont le bruit aurait éveillé l’attention d’autant plus facilement que les Indiens étaient parfaitement silencieux. Nous ne pouvions donc progresser qu’avec d’infinies précautions. Il nous fallut bien une heure pour arriver derrière un buisson situé si près de la source que nous ne pouvions manquer d’entendre ce que diraient les Rouges installés là, si toutefois ils disaient quelque chose.

Mais ils ne disaient rien. Silencieux, ils regardaient fixement le feu devant lequel ils étaient assis, et d’où montait encore le fumet de la viande qu’on y avait fait rôtir. Nous attendîmes un quart d’heure, puis un second. On aurait pu croire avoir devant soi des momies, si l’un des Indiens n’avait de temps en temps allongé le bras pour mettre une branche dans le feu. Old Surehand me donna un coup de coude comme pour me demander si nous ne ferions pas mieux de nous éloigner. Mais soudain un appel retentit au dehors, bientôt suivi d’autres cris. Il y avait donc probablement des sentinelles, et elles avaient sans doute vu quelque chose de suspect car les appels se multiplièrent, de plus en plus pressants. Tout le camp se mit en mouvement. Vupa-Umugi se leva d’un bond, et ceux qui l’entouraient l’imitèrent. Le bruit s’amplifiait, et l’on entendait des cris de divers côtés. On aurait dit qu’on pourchassait quelqu’un. Je me sentis envahir par une inquiétude croissante.

– Qu’est-ce qui se passe ? me demanda Surehand à voix basse.

– On dirait qu’on court après quelqu’un, répondis-je.

– Oui, c’est bien ça ! Mais qui ? Est-ce que par hasard... ?

– Que vouliez-vous dire ?

– Rien, Sir. Ce serait trop bête de sa part !

– De la part de qui ?

– De... Mais non, c’est impossible !

– C’est possible. Je sais à qui vous pensez. Old Wabble !

– Diable ! Vous aussi, vous y avez pensé ?

– Ce serait assez dans sa manière.

– Oui. Et il avait tellement envie de venir... Écoutez !

Un cri venait de retentir vers la gauche :

– *Sim tavo*... Un homme !

Et presque en même temps, une voix, à droite, disait :

– *Sim pohk*... Un cheval !

Puis ce fut le silence. Mais nous nous rendîmes compte qu’il y avait un mouvement, qui se rapprochait de nous. D’un côté comme de l’autre, on apportait quelque chose. Qu’était-ce ?

Nous l’apprîmes bientôt. L’appréhension que nous avions exprimée se vérifiait, hélas ! D’un côté, c’était Old Wabble, désarmé, ligoté avec des courroies, qu’amenait un groupe de Comanches. Quelques instants plus tard, d’autres amenaient son cheval. Il nous avait donc suivis, et à cheval. Quelle absurdité ! Qu’il eût eu la témérité de nous suivre, passe encore. Mais venir à cheval, c’était là une sottise dont je ne l’aurais pas cru capable.

Ce coup de tête nous mettait dans le plus grand danger. Les Comanches se diraient certainement qu’il ne pouvait pas être là tout seul. Pour notre propre sécurité, nous devions nous éloigner au plus vite. Mais en avions-nous le droit ? N’avions-nous pas bien plutôt l’obligation de rester, pour savoir ce qui allait se passer ? Malgré toute son imprudence, le vieux était très malin : il allait peut-être trouver une explication qui détournerait les soupçons des Peaux-Rouges.

– Uff, Old Wabble ! s'écria Vupa-Umugi en le voyant. Où l'avez-vous pris ?

L'Indien à qui s'adressait cette question répondit :

– Il était couché dans l'herbe et rampait comme un coyote qui cherche une proie. Et nos chevaux ont senti le sien, qu'il avait attaché dehors.

– S'est-il défendu ?

– *Neatz !* (pas !) il a essayé de s'enfuir, et nous l'avons pourchassé comme un chien. Une fois entre nos mains, il n'a pas osé se défendre.

– Avez-vous vu d'autres Blancs ?

– Non.

– Allez chercher leurs traces. Ce vieux Visage Pâle ne peut pas être tout seul au bord du Llano Estacado.

Le guerrier partit et le chef s'assit avec ses hommes, aussi tranquillement que s'il ne s'était rien passé. Il observa d'un œil menaçant Old Wabble, que deux Rouges tenaient devant lui, tira son coutelas, le ficha en terre devant lui, et dit :

– Voilà le couteau fatidique. Il peut te tuer, mais aussi te laisser la vie. Ton sort est entre tes propres mains. Si tu dis la vérité, tu auras la vie sauve.

Le regard du roi des Cow-boys erra vers les buissons. Il nous cherchait. Mais cela ne dura heureusement qu'un instant. S'il ne s'était pas dominé, il aurait facilement pu révéler notre présence.

– Où sont tes compagnons ? demanda le chef.

– Je n'en ai pas, répondit le vieux.

– C’est un mensonge ! Nous allons les chercher et nous les trouverons.

– Vous ne trouverez personne.

– Si tu as menti, tu mourras dans d’atroces souffrances.

– Cherchez ! Peu m’importe !

– Dis-moi ce que tu fais ici au bord du Llano Estacado ? Tu ne vas tout de même pas prétendre que tu es venu chasser.

– Non. Old Wabble n’est pas bête à ce point-là. Mais je le dis quand même, car c’est vrai.

– Qu’est-ce que tu pouvais bien vouloir chasser ? Il n’y a pas de gibier par ici.

– Il y en a, il y en a même beaucoup. Du gibier à peau rouge. Je suis venu ici pour vous chasser.

C’était d’une témérité folle. Évidemment, il comptait sur nous. Il paraissait convaincu que nous étions tout près et que nous l’entendions. Et que nous allions venir à son secours. Mais il se trompait. Puisqu’il s’était aventuré jusque-là, il n’avait qu’à se tirer d’affaire. Nous devions avant tout penser à notre propre sécurité et éviter d’être pris nous aussi. Nous n’avions pas le droit, pour le libérer, de compromettre aussi légèrement qu’il l’avait fait le succès de notre plan.

La courageuse réponse du vieux avait surpris le chef. Il fronça les sourcils et demanda d’un air soupçonneux :

– Pourquoi as-tu des mocassins aux pieds ?

– Je les ai pris à un des guerriers de Nalé-Masiouv, et je m’en sers pour ne pas laisser de traces suspectes quand je vais en reconnaissance.

Le chef reprit sur un ton menaçant :

– Qu'Old Wabble se garde de provoquer ma colère !

– Pourquoi me menacer ? Tu m'as dit de dire la vérité !

– Oui, mais tu ne la dis pas ! Tu as dit que tu étais venu nous chasser. Un homme seul peut-il chasser dix fois quinze guerriers rouges ?

– Non. Mais je ne suis qu'un éclaireur. Les autres me suivent. Et je vous mets en garde ! Si vous me faites le moindre mal, ils me vengeront sans pitié.

– *Pshaw !* Où sont les gens qui exécuteraient ta menace ?

– Je ne devrais pas le dire, car ils sont sur vos talons et vous n'en savez rien. Mais cela m'amuse de vous ouvrir les yeux. Je puis le faire, car il vous est impossible de leur échapper.

Son vieux visage ridé prit un air triomphant et il poursuivit :

– Connais-tu le chef Nalé-Masiouv ? Il a osé attaquer des cavaliers blancs et il a été battu.

– Uff ! répondit Vupa-Umugi.

– Puis il a eu l'imprudence de vous envoyer des messagers. Les soldats ont découvert leur piste et l'ont suivie.

– Uff !

– La piste a mené les soldats jusqu'à l'Eau Bleue, où se trouvait votre camp. Vous étiez déjà partis. Et ils sont derrière vous. Ils m'ont envoyé pour savoir où vous campiez aujourd'hui. Vous m'avez pris, mais vous serez obligés de me relâcher, car ils me suivent et vont vous exterminer jusqu'au dernier.

Dieu soit loué ! pensai-je. C'était la seule explication qu'il pût fournir. C'était la seule façon de détourner de nous les soupçons et de leur faire croire qu'il était venu seul. Oui, le

vieux était vraiment très malin. Mais cela ne diminuait en rien ma colère contre lui.

Vupa-Umugi fit un geste de dédain :

– Qu'Old Wabble ne triomphe pas trop vite. On l'appelle le « Tueur d'indiens » et nous savons que jamais un guerrier rouge n'a trouvé grâce devant sa balle ou devant son couteau. Nous sommes heureux de l'avoir capturé, et nous nous garderons bien de le relâcher. Il mourra au poteau de torture, et paiera de ses souffrances les crimes qu'il a commis !

– Tu dis cela. Mais il en sera autrement, répliqua Cutter d'un ton résolu.

– Chien ! Pas d'insolence ! lui cria le chef. Crois-tu vraiment nous avoir appris quelque chose ? Nous savons depuis longtemps que les soldats blancs ont livré bataille à Nalé-Masiouv. Ils ont été victorieux, mais pas pour longtemps, car il a envoyé chercher encore cent guerriers.

– Ah ! s'écria Old Wabble, en prenant un air déçu.

– Oui, poursuivit le chef, triomphant à son tour. Et nous savons aussi que ces chiens blancs sont derrière nous. Nous l'avons voulu ainsi, nous les avons attirés sur nous, pour mieux les détruire. Nous leur avons préparé un piège dont aucun ne s'échappera.

– Oui, peut-être, s'ils sont assez bêtes pour y entrer.

– Tu y es tombé toi-même, tu y es !

– Les soldats blancs seront d'autant plus prudents et attentifs.

– Ils y tomberont aussi. C'est inévitable. Si nous sommes partis de l'Eau Bleue, c'est uniquement pour que les soldats nous suivent. Nous allons quitter ce camp, pour les mener dans le désert, où ils périront.

– Ils se battront et vous vaincront !

– Il n'y aura même pas de combat. Nous les attirerons dans les sables, où il n'y a pas d'eau. Ils y mourront sans que leurs armes puissent leur servir à rien. Ils vont arriver ici peu après le lever du soleil. Nous serons déjà partis. Ils nous suivront. Et derrière eux, il y aura Nalé-Masiouv avec plus de cent guerriers. Ils seront pris entre lui et nous, entre la faim et la soif et nos fusils. Ils mourront misérablement.

– *Hang it all !* s'écria Old Wabble en prenant un air très effrayé.

– Ça te fait peur, hein ! dit le chef en riant. Tu vois que vous êtes perdus. Mais j'ai encore quelque chose à te dire. Où sont les Visages Pâles qui étaient avec toi à l'Eau Bleue ?

– Les Visages Pâles ? Quels Visages Pâles ?

– Old Shatterhand, et puis Old Surehand, que vous nous avez enlevé, et tous les autres ?

– Je ne sais pas où ils sont. Nous nous sommes séparés.

– Tu mens ! Tu veux me cacher qu'ils sont chez les soldats !

– Chez les soldats ? Quelle idée ! Old Shatterhand n'est pas homme à fréquenter ces gens-là et à aliéner ainsi son indépendance. Ou crois-tu peut-être qu'il se soit abaissé jusqu'à leur servir d'espion ?

– Old Shatterhand est un homme fier, concéda le chef.

– Il n'y a pas que cela. C'est un ami des Blancs comme des Rouges. Va-t-il se mêler d'un conflit entre eux ?

– Uff, voilà qui paraît vrai.

– Et n'a-t-il pas fait la paix avec toi, à l'Eau Bleue ?

– C'est vrai aussi. Mais où est-il ?

– Il est descendu le long du Rio Pecos, pour rencontrer Winnetou près des demeures des Apaches Mescaleros.

– Il était seul ?

– Non, les autres l'accompagnaient.

– Et pourquoi pas toi ?

– Parce que je voulais rejoindre les soldats, dont je suis maintenant l'éclaireur.

– Et tu as fait tout le chemin seul ? Je ne le crois pas. Tes dernières paroles réveillent mes soupçons. Old Shatterhand est avec vous.

– J'ai cru Vupa-Umugi beaucoup plus sage qu'il ne paraît l'être. Ne comprend-il pas que sa méfiance l'induit en erreur ? Old Shatterhand, en campagne, ne vaut-il pas plus que cent guerriers ? Et Old Surehand n'est-il pas son égal ? Si ces deux hommes étaient avec nous, ne te le dirais-je pas, pour t'effrayer et te détourner de tes desseins contre moi ?

– Uff ! fit le chef avec un geste d'assentiment.

– Ce serait pour moi un très grand avantage de pouvoir te menacer de la présence de ces deux Visages Pâles. Puisque je ne le fais pas, tu dois comprendre qu'ils ne sont vraiment pas là.

– Uff ! répéta Vupa-Umugi sur le même ton.

– Si je voulais mentir, je dirais plutôt qu'ils vont arriver tous les deux pour me libérer. Si Vupa-Umugi ne comprend pas cela, son intelligence ne vaut pas cher.

– Que t'importe mon intelligence, chien ! Je sais maintenant où j'en suis, et nous allons voir si les guerriers qui fouillent les alentours ont trouvé quelque chose ou non. Mais toi, de toute façon, tu es perdu. Nous allons t'emmener afin que

tout notre peuple te voie mourir et se réjouisse de tes souffrances… Alors qu'est-ce qu'il y a ?

Cette dernière question s'adressait à un Peau-Rouge qui venait d'arriver à cheval. Il répondit :

– Nous avons fouillé les environs, mais n'avons trouvé personne. Ce Visage Pâle a donc eu l'audace de s'aventurer seul jusqu'à nous.

– Il paiera cette audace de sa vie. Attachez-lui aussi les pieds, et serrez bien fort pour qu'il ne puisse pas bouger. Que cinq guerriers le gardent. Ils en répondront sur leur tête. Qu'on mette également des sentinelles là-haut, derrière nous. Pas d'imprudences !

L'imprudence, il l'avait évidemment déjà commise. En tout cas, il s'agissait pour nous de nous éloigner sans plus attendre. Nous remontâmes donc la pente en faisant le moins de bruit possible, Ensuite, nous reprîmes la direction de notre campement. Lorsque nous fûmes suffisamment éloignés, nous ralentîmes l'allure et Old Surehand, me demanda :

– Eh bien, Sir, qu'en pensez-vous ? Le vieux nous a joué un bien mauvais tour.

– Plus mauvais pour lui que pour nous.

– Certes. Une fois pris, il s'est très bien comporté.

– Quel dommage ! C'est un type épatant, et s'il n'avait pas la mauvaise habitude de toujours vouloir n'en faire qu'à sa tête, il rendrait de grands services. Il faut être plus prudent avec lui qu'avec le premier *greenhorn* venu. C'est un homme qui devrait toujours rester seul, car il est incapable de s'associer à un groupe sans le mettre en danger. Quand il aura recouvré la liberté, qu'il s'en aille où il voudra. Tout le plaisir que j'ai eu à le connaître est gâché. Il a été le roi des Cow-boys et c'est peut-être

pourquoi il considère qu'il serait indigne de lui d'obéir aux ordres. Mais, dans l'Ouest, sa royauté ne vaut plus grand-chose.

J'aurais sans doute continué à tempêter ainsi si nous n'étions arrivés à notre campement.

En apprenant qu'Old Wabble s'était fait prendre, l'aîné des Apaches, qui était leur porte-parole, déclara :

– Le vieux aux cheveux pâles est parti à cheval sans rien dire. Pouvions-nous le retenir ?

– Non, répondis-je. Il ne vous aurait pas écoutés. Mais pourquoi a-t-il pris son cheval au lieu d'aller à pied ? Le savez-vous ?

– Nous le savons. Pour aller plus vite. Il voulait aller chez les Comanches et être revenu ici avant vous.

– Pour pouvoir se vanter ! Il est bien avancé maintenant. Que les sentinelles soient vigilantes. Et maintenant, dormons, car demain il faudra être d'attaque au lever du soleil.

Mais ma colère contre Cutter me tint longtemps éveillé, et, au matin, je n'avais pas assez dormi.

Il fallait maintenant observer la retraite des Comanches. Nous pouvions voir la bande sombre que dessinaient les Cent Arbres à l'horizon, du côté du sud, mais nous ne distinguions rien de plus. Prenant ma longue-vue, je partis avec Old Surehand afin d'aller observer de plus près. À mi-chemin, nous nous assîmes. Peu de temps après, nous vîmes les Comanches apparaître derrière les buissons. Ils marchaient dans la même formation dispersée que la veille, sans doute pour laisser une piste plus large et bien visible et faciliter la poursuite par les troupes. Ils suivaient la ligne des piquets qu'ils croyaient avoir été mis en place par Chiba-Bigk, ne se doutant guère du changement intervenu entre-temps.

Lorsqu'ils eurent disparu au loin dans le sud-est, nous attendîmes avec impatience pendant une bonne heure. Nous vîmes alors apparaître à l'ouest six cavaliers qui se dirigeaient de toute évidence vers les Cent Arbres.

– Ce sont les Dragons, dit Old Surehand. On y va.

– Non. J'ai envie de m'amuser un peu. Quand je suis passé par leur camp de l'autre côté du Mistake Canyon, leur commandant m'a pris pour un novice et m'a traité comme tel.

– Quel imbécile !

– Hum ! C'était bien naturel, car je m'étais fait passer pour un archéologue à la recherche de tombeaux anciens. Il était bien facile de me prendre pour un *greenhorn*. Je voudrais bien voir la tête que fera le commandant en me trouvant soudain dans le Llano Estacado.

– Alors vous voulez d'abord aller le trouver sans les Apaches ? Et probablement aussi sans moi ?

– Vous pouvez venir.

– Très bien ! Ça m'amusera aussi de savoir ce qu'il va dire quand il apprendra que l'archéologue n'est autre qu'Old Shatterhand. Il fera une drôle de tête.

À la lunette, nous vîmes les six cavaliers se séparer pour aborder les Cent Arbres en ordre dispersé. C'était prudent, mais inutile, car les Comanches n'étaient plus là.

Au bout de dix minutes, un des cavaliers réapparut, au grand galop, probablement pour faire savoir au commandant que l'ennemi avait quitté les Cent Arbres. Une petite heure après, nous vîmes arriver les Dragons, et nous retournâmes à notre campement pour prendre nos chevaux et donner l'ordre aux Apaches de nous suivre dans une heure.

Nous allâmes d'abord très vite, puis, arrivés en vue des Cent Arbres, nous prîmes l'allure paisible de gens qui n'ont rien d'important à faire et aucune raison de se presser. Arrivés à un millier de pas environ des buissons, nous aperçûmes plusieurs sentinelles. Elles signalèrent notre présence, et de nombreux soldats sortirent de derrière les buissons pour nous regarder. Comme nous n'étions que deux, et deux Blancs, notre arrivée ne provoqua aucune inquiétude.

– Halte ! nous cria la première sentinelle. Que venez-vous faire au camp ?

– Nous reposer.

– Qui êtes-vous ?

– Ça ne vous regarde pas, ça ne regarde que votre officier !

– Ho, ho ! Je suis chargé de vous interroger. Vous n'avez qu'à répondre ou je fais feu.

– Essayez donc ! Avant d'avoir mis en joue vous serez un homme mort !

Ce disant, je l'ajustai avec ma carabine, et j'ajoutai :

– Nous avons autant de droits que vous, ici. Nous aussi nous pouvons vous demander qui vous êtes. Et ce que vous faites. Et quel est l'officier qui vous commande. Mais maintenant laissez-nous tranquilles. Nous allons à la source.

Nous contournâmes les buissons et allâmes jusqu'à la source, auprès de laquelle la tente des officiers était déjà dressée. La sentinelle ne nous empêcha pas de passer, mais les soldats qui m'avaient entendu coururent informer le commandant de notre présence et de notre attitude. Debout devant sa tente, il les écoutait en nous lançant des regards peu bienveillants. Lorsque nous fûmes assez près, il me reconnut et s'écria :

– *Good lack !* Mais c'est notre chasseur de tombeaux ! Ça ne m'étonne plus. Comment voulez-vous qu'il connaisse les consignes d'une sentinelle et le service en campagne.

Cependant nous l'avions rejoint et mîmes pied à terre.

– *Good morning*, Sir ! fis-je d'un air détaché. Permettez-nous de nous mettre ici ! Nous avons besoin d'eau pour nous et pour nos chevaux.

Il éclata de rire et se tourna vers ses officiers, qui lui firent écho.

– Vous voyez cet homme, Messieurs ! Vous le reconnaissez sans doute. C'est un original. Il ne se doute même pas que nos sentinelles auraient dû le descendre. Et il a trouvé un compagnon, qui est probablement dans le même genre. Nous pouvons les recevoir. Ils ne nous feront pas de mal.

Puis, se tournant vers nous :

– D'accord. Vous pouvez rester et boire autant d'eau que vous voulez. Avez-vous trouvé beaucoup de tombes indiennes, Sir ?

– Pas une seule, répondis-je.

– Ça ne m'étonne pas. Si on veut trouver des tombeaux, ce n'est pas au Llano Estacado qu'il faut venir.

– Llano Estacado ? demandai-je, l'air étonné.

– Oui.

– Où est-ce donc ?

– Vous ne le savez pas ?

– Tout ce que je sais, c'est qu'il paraît que c'est un endroit épouvantable.

– Dieu du Ciel ! Où êtes-vous donc allé en quittant notre camp, là-haut ?

– Toujours vers l'est.

– Et après ?

– À un lac que les Indiens appellent l'Eau Bleue.

– L'Eau Bleue ? s'écria-t-il, surpris, presque effrayé. Mais c'est justement là qu'a campé un grand parti de Comanches.

– Vraiment ? demandai-je d'un air innocent.

– Vraiment, fit-il en m'imitant. Ils ne vous ont pas vus, pas pris ?

– Vus ? Peut-être. Pris ? Non ! Nous nous sommes même offert un bain dans le lac.

– Et on ne vous a pas pris ?

– Non. D'ailleurs, en y réfléchissant, je me dis que s'ils nous avaient surpris, nous ne serions pas assis ici en ce moment.

De nouveau, il éclata de rire. Puis il s'écria :

– Très juste ! Ils vous auraient tués et scalpés.

– Sir, ce n'est pas si facile. Nous nous serions défendus.

Je prononçai ces paroles d'un ton de conviction si profonde que les rires éclatèrent de nouveau. Old Surehand faisait des efforts surhumains pour garder son sérieux. Lorsque les rires furent apaisés, le commandant reprit :

– C'est tout de même inouï ! Combien de temps êtes-vous restés à l'Eau Bleue ?

– Un jour.

– Et où êtes-vous allés ensuite ?

– Toujours vers l’Est.

– C’est incroyable ! Et vous êtes arrivés sains et saufs jusqu’ici ?

– Apparemment. Pourquoi pas ?

– Pourquoi pas ? C’est tout de même formidable. Mais les Comanches aussi sont venus de l’Eau Bleue jusqu’ici. Et ils ne vous ont pas vus ?

– Je n’en sais rien. Eux, ils doivent le savoir.

– Et comment qu’ils doivent le savoir ! ricana-t-il. Et moi aussi, je le sais. Ils ne vous ont certainement pas vus, sans quoi vous ne seriez plus en vie. C’est à peine croyable. Voilà deux lascars qui se promènent partout où il y a des Comanches. Et ils ne se font pas prendre. Voilà une chose qui n’arriverait pas à un ancien du Far West. On a bien raison de dire qu’il n’y a que les imbéciles qui ont de la chance.

– Écoutez Sir, il ne faut pas nous traiter d’imbéciles. Chacun peut se tromper.

Comme j’avais prononcé ces paroles avec un calme sourire le commandant parut soudain plus attentif. Il me jeta un long regard et dit :

– Dites donc, n’allez pas vous imaginer des choses, vous ! Vous n’en savez tout de même pas plus long que nous, hein !

– Soyez sans crainte, Sir ! Nous ne songeons nullement à nous comparer à vous. Ce serait absurde !

– C’est bien mon avis, fit-il sans me comprendre. Je ne suis pas obligé de vous dire la vérité, mais votre sottise me fait de la peine et je vais vous expliquer la situation. Nous avons attaqué les Comanches et les avons battus. Ils se sont enfuis vers l’Eau

Bleue, et nous les avons poursuivis. De là, ils sont venus ici, et maintenant nous les refoulons dans le Llano Estacado, où ils auront le choix entre mourir de soif et tomber sous notre feu s'ils refusent de se rendre. Voilà ce que j'avais à dire, et que vous ignoriez.

– Ignoriez ? Croyez-vous donc vraiment que nous ne sommes pas au courant ? demandai-je alors, sur un tout autre ton.

– Qu'est-ce que vous pouvez bien savoir ? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

– D'abord nous savons que si vous exécutez votre plan, vous n'aurez jamais les Comanches.

– Vraiment ? fit-il d'un ton ironique.

– Oui. J'ajoute même que ce n'est pas eux, mais vous qui êtes destinés à périr dans le désert.

– Voyez-vous ça ? Vous en savez des choses ! Et pourquoi ?

– Est-ce qu'il y a de l'eau dans le Llano ?

– Non.

– Avez-vous des outres pour en emporter ?

– Diable non ! En voilà des questions stupides !

– Ma question n'a rien de stupide. Savez-vous jusqu'où vous devrez vous enfoncer dans le désert pour rattraper les Comanches ? Savez-vous combien de temps vos chevaux peuvent rester sans boire dans les sables du Llano ?

– Nous savons que nous n'aurons pas besoin d'aller bien loin, car les Rouges n'ont pas d'eau non plus.

– Écoutez, c'est vous qui me faites de la peine maintenant, comme je vous en ai fait tout à l'heure. Les Comanches

connaissent un endroit dans le Llano Estacado où il y a assez d'eau pour eux.

– Et il existe, cet endroit ? C'est impossible !

– Pourquoi impossible ? On ne vous a jamais dit que dans les déserts il y a des oasis.

– Pas dans le Llano Estacado.

– Il s'y trouve un point d'eau que mille chevaux n'assécheraient pas.

– Quelle idée ! Qu'est-ce que vous en savez ?

– Mon camarade et moi en savons beaucoup plus que vous ne pensez.

– Deux chercheurs de tombes ! Qu'est-ce que vous pouvez bien savoir ?

– Que vous êtes dans l'erreur la plus totale, et que vous seriez en train de courir à une catastrophe s'il n'y avait pas quelques hommes qui ont entrepris de vous sauver.

– C'est de la folie. Mais ça ne m'étonne pas de vous. Et qui sont ces braves cœurs, Sir ?

– Ils sont trois : Winnetou, Old Surehand et Old Shatterhand.

Il leva très haut les sourcils et fit :

– Et ils veulent nous sauver ?

– Ils y seront bien obligés si vous ne voulez pas comprendre que vous êtes en train de vous précipiter dans le piège que les Comanches vous ont tendu.

– On croit rêver ! Vous ne seriez pas un peu… dérangé ?

– Pas le moins du monde. Savez-vous quel est le chef des Comanches contre lesquels vous vous êtes battus ?

– Nous ne savons pas son nom. Nous n’avons pas d’éclaireur qui ait pu nous l’indiquer.

– Ce chef s’appelle Nalé-Masiouv, ce qui signifie Quatre Doigts. Et comment s’appelle le chef des Comanches qui campait à l’Eau Bleue ?

– Mais c’était justement Nalé-Masiouv.

– Non ; c’était Vupa-Umugi, ce qui signifie Grand Tonnerre.

– Mais non, voyons ! Ça ne peut pas en être un autre. C’est certainement le même, puisque nous l’avons repoussé jusqu’à l’Eau Bleue.

– Eh bien, puisque vous avez eu l’amabilité de nous renseigner tout à l’heure, nous allons à notre tour vous apporter quelques précisions. Nalé-Masiouv s’est allié à Vupa-Umugi pour vous détruire. Il ne s’est pas replié vers l’Eau Bleue. Il est rentré chez lui pour faire venir rapidement un renfort de cent guerriers. Pendant que vous avez cru le poursuivre, c’était lui qui, dans votre dos, vous suivait. Vous avez été attirés jusqu’à l’Eau Bleue, où Vupa-Umugi, qui vous attendait, vous a cédé la place aussitôt qu’il vous a vus arriver. Vupa-Umugi, chef des Naïnis, est venu à l’endroit où nous nous trouvons en ce moment, et que les Comanches appellent Sux-ma-lestavi, les Cent Arbres. Il est arrivé ici hier soir. Vous l’avez suivi. Puis avant que vous arriviez, il s’est retiré dans le désert pour vous y attirer. Pendant que vous croyez pouvoir le poursuivre et le détruire, il vous attire dans un traquenard. Il est en avant, avec ses Naïnis. Mais derrière vous arrive Nalé-Masiouv avec plus de cent guerriers. Vous vous trouvez entre ces deux détachements ennemis. Voilà, Sir, la véritable situation.

Les officiers portaient leurs regards tantôt sur lui, tantôt sur moi. Lui-même me regardait avec stupéfaction. Il finit par me dire :

– Ce sont là, Sir, les produits de votre imagination ?

– Mon imagination n'y est pour rien. Je parle de choses qui existent vraiment.

– Comment connaissez-vous tous les noms que vous avez cités ?

– Je connais la langue des Comanches.

– Vous, un chercheur de tombeaux ?

– Chercheur de tombeaux ? *Pshaw !* Vous ne vous rendez pas compte que vous vous trompez également sur moi.

– Ne seriez-vous pas celui pour qui je vous ai pris ?

– Mais non. Vous n'avez tout de même pas cru qu'un savant, un archéologue, un imbécile en somme, se promenait dans le Far West pour y chercher des tombeaux ? Ni qu'il était capable de tourner autour des Indiens sans jamais tomber entre leurs mains ?

– Sir, vous m'étonnez !

– Il n'y a vraiment pas de quoi ! Je vous ai dit les noms de trois hommes dont vous avez probablement souvent entendu parler. Savez-vous quel cheval Winnetou monte habituellement ?

– Un étalon noir, qui s'appelle paraît-il « Vent ».

– Parfaitement, « Vent ». En apache, cela se dit « litchi ». Avez-vous également entendu parler du cheval d'Old Shatterhand ?

– C'est également un étalon noir, nommé « Éclair ».

– Parfaitement ! En apache cela se dit : « Hatatitla ». Et maintenant, regardez donc mon cheval, là-bas !

Il était en train de paître à une soixantaine de pas de là. Je me tournai vers lui et appelai : Hatatitla ! Il accourut aussitôt et frotta sa tête contre mon épaule.

– *Zounds !* tonna le commandant. Est-ce que... ?

– Parfaitement, dis-je en me mettant à rire. Vous êtes cavalier et vous avez déjà vu cet étalon. Vous l'avez pris pour un cheval de fiacre. Regardez-le d'un peu plus près ! Est-ce la monture d'un chercheur de tombes ?

Il chercha péniblement quelque chose à dire, et finit par s'écrier :

– Où avais-je donc les yeux ?

– On se le demande. Et non seulement en ce qui concerne le cheval, mais aussi le cavalier. Savez-vous comment Winnetou est armé ?

– Il a son célèbre fusil d'argent.

– Et Old Shatterhand ?

– Le Tueur d'Ours et la Carabine Henry.

– Là-bas, au camp de l'autre côté du Mistake Canyon, n'aviez-vous pas remarqué que j'avais deux fusils ?

– Si, mais il y en avait au moins un qui était enveloppé.

– Tenez, maintenant on peut les voir. Regardez-les !

Je les lui tendis. Ses officiers examinèrent les armes avec curiosité.

– *By Jove,* Sir, fit le commandant. Ce gros fusil serait-il le Tueur d'Ours ?

– C’est lui-même.

– Et cette arme qui a un si curieux mécanisme, c’est...

– C’est la carabine Henry, parfaitement.

– En ce cas, vous seriez... vous êtes... ?

– Old Shatterhand, c’est bien moi.

– Et votre compagnon ?

– Se nomme Old Surehand.

Les officiers répétaient avec stupéfaction ces deux noms qui, en quelques instants, firent le tour du camp. Le commandant, qui s’était levé d’un bond, nous regardait tantôt l’un, tantôt l’autre. Il s’écria :

– Old Shatterhand et Old Surehand ! C’est incroyable !

– Vous ne le croyez pas ? demandai-je.

– Si, mais... mais...

Il dut s’interrompre car une des sentinelles venait de s’écrier :

– Des Indiens ! Ils arrivent !

– De quel côté ? clama le commandant.

– Du Nord, répondirent les sentinelles.

L’officier voulut faire sonner l’alerte. Je l’en empêchai.

– Conservons tout notre calme, Sir. Ce n’est rien de grave. Si vous ne croyez pas encore que nous sommes ceux que nous avons dit être, vous allez voir arriver des témoins qui confirmeront la véracité de nos dires.

– Les Peaux-Rouges ? Mais ce sont des ennemis ! Je dois immédiatement...

– Pas du tout, Sir, pas du tout. Ce sont des amis. Ce sont même vos sauveurs. Ce sont des Apaches que j'ai fait venir jusqu'ici en renfort contre les Comanches.

– Des Apaches ? Voilà une situation qui me paraît très grave. Les Rouges sont des Rouges. Il n'en est aucun à qui on puisse se fier. Je me demande si vous êtes vraiment Old Shatterhand.

– *Well*, en ce cas prenez les mesures que vous jugez nécessaires. Mais surtout, pas d'hostilités. Je vais tout vous expliquer, mais auparavant je vais faire signe aux Apaches de rester hors de portée de fusil du camp, jusqu'à ce que vous ayez repris confiance.

– Je vais aller le leur dire, fit Old Surehand.

– Oui, Sir, faites-le. Dites-leur également de placer quelques sentinelles sur la hauteur, près des buissons.

– Là-haut ? Pourquoi ? demanda le commandant, toujours méfiant. Pourquoi des sentinelles dans mon dos ?

– Pour guetter Nalé-Masiouv. Je vous ai déjà dit qu'il était derrière vous. Il peut arriver d'un moment à l'autre.

– J'aurais pu mettre en sentinelle quelques-uns de mes hommes.

– Mes Apaches ont de meilleurs yeux.

– Hum ! Si vous... si vous...

– Allons, dites-le, Sir. « Si vous étiez des ennemis et des traîtres ? »

– Oui, reconnut-il. Je ne sais pas si les Rouges qui arrivent sont vraiment des Apaches.

– Vous ne savez donc pas distinguer les Apaches des Comanches ?

– Non.

– Et vous faites la guerre aux Indiens ? Vous rendez-vous compte des erreurs que vous risquez de commettre. D’ailleurs, voyez vous-même, ils arrivent. Ils sont cinquante. Vous avez, si je ne me trompe, une centaine de cavaliers bien entraînés ? Qu’avez-vous donc à redouter des Rouges ?

– Vous avez raison, Sir. Je vous fais confiance. Mais les Indiens doivent rester hors du camp tant que je n’aurai pas donné l’autorisation d’entrer. C’est mon devoir.

– Je le comprends. Et vous comprenez maintenant que vous n’avez aucune raison de vous alarmer. Mister Surehand les a rejoints. Ils font halte. Trois d’entre eux se détachent sur les hauteurs. Ce sont les guetteurs qui vont veiller sur notre sécurité.

– Parfait, Sir. Je suis satisfait. Mais j’ai le devoir de prendre les mesures de prudence élémentaires.

Il donna quelques ordres, et ses troupes prirent des emplacements qui leur auraient permis de repousser sans difficulté une éventuelle attaque des Apaches.

– Vous ne vous en formaliserez pas, me dit-il comme pour s’excuser.

– Pas le moins du monde, répondis-je. Mais quand vous m’aurez entendu jusqu’au bout, vous aurez confiance. Voilà Mister Surehand qui revient. Asseyons-nous. Je vais commuer mon récit et vous apporter la preuve que j’ai dit la vérité et que, sans notre intervention, vous étiez perdus.

Nous reprîmes nos places près de la source, et je lui racontai tout ce qu’il avait besoin de savoir. Mon récit produisit sur lui et sur ses officiers une impression profonde. Son visage

prit une expression de plus en plus grave, et lorsque j'eus fini, il resta un long moment silencieux et immobile. Enfin, il leva les yeux sur moi et dit :

– Avant tout, une question, Mister Shatterhand. Voulez-vous m'excuser d'avoir été si… si… contrariant à votre égard ?

– Bien volontiers ! Alors vous êtes sûr que je suis bien Old Shatterhand ?

– Tout à fait sûr ! Et il faut reconnaître qu'un homme de l'Ouest, comme vous l'êtes, l'emporte de beaucoup sur le meilleur des officiers. L'instruction et le courage ne servent à rien si nous n'avons pas avec nous des guides qui connaissent non seulement la région, mais aussi les Rouges, leurs langues et leurs coutumes. Vous avez entendu les Comanches, et cela vous a permis de surprendre leurs projets. En étions-nous capables ? Nous risquions de mettre étourdiment le doigt dans un engrenage qui nous aurait probablement broyés. Mais ces chiens de Comanches nous le paieront cher. Nos feux croisés les extermineront jusqu'au dernier.

– Halte, Sir ! Voilà un point sur lequel il faut nous mettre d'accord avant que je vous confirme l'appui que je vous ai promis. Je ne suis pas un assassin !

– Moi non plus ! On m'a envoyé ici pour me battre contre les Indiens jusqu'à la victoire, jusqu'à ce qu'ils capitulent.

– Et s'ils se rendent sans combat ?

– Même en ce cas, il faudra les punir. Je ferai fusiller un homme sur dix ou sur vingt.

– Essayez ! Mais en ce cas, vous devrez renoncer à notre aide.

– Qu'est-ce que vous dites ? Mais je ne peux pas me passer de vous ?

– C’est bien mon avis, et c’est pourquoi je pense que le sort des Rouges doit dépendre de nous.

– De vous seuls ? Certes non, Mister Shatterhand. Je veux bien reconnaître l’intérêt de tout ce que vous avez fait et voulez encore faire, mais en échange, j’ai le droit d’exiger que vous reconnaissiez mes droits.

– Dites-moi quels droits vous croyez avoir.

– Nous sommes, vous et moi, alliés contre les Comanches. Si nous remportons la victoire, nous avons un droit égal à décider du sort des vaincus. Vous admettrez tout de même qu’un châtiment est indispensable.

– Non, je ne l’admets pas.

– En ce cas nous ne sommes pas d’accord. Mais j’espère que nous pourrons nous entendre. Si vous cédez quelque chose et si j’en fais autant, nous nous rencontrerons à mi-chemin.

– Il n’y a pas pour moi de mi-chemin. Si les Comanches se défendent, nous ferons certainement usage de nos armes. Mais s’ils se rendent, il ne doit leur être fait aucun mal. Tel est mon avis, et je n’en changerai pas.

– Mais Sir, ils doivent être punis pour s’être révoltés.

– Qu’appelez-vous révolte ? Quand quelqu’un défend ses droits ? Quand un Indien ne veut pas se laisser chasser de son domicile par la violence ? Quand il exige du gouvernement que l’on tienne les promesses par lesquelles on a abusé de sa confiance ?

– Hum ! Je constate que ce qu’on dit de vous est bien vrai, Mister Shatterhand. Vous êtes plutôt pour les Rouges que pour les Blancs ?

– Je suis pour tous les bons et contre les méchants.

– Mais les Rouges sont méchants !

– *Pshaw !* Ne nous disputons pas là-dessus ! Vous êtes yankee, et vous êtes officier. Je ne peux pas vous faire adopter ma manière de voir. Mais ce n'est pas nécessaire. Nous sommes un certain nombre de chasseurs blancs, aux prises avec tout un parti de Comanches. Nous avons avec nous trois cents Apaches, beaucoup mieux entraînés et mieux armés que les Comanches. En outre, nous avons le terrain pour nous, sans compter d'autres avantages. Croyez-vous que nous allons battre les Comanches ?

– Oui.

– Même sans votre aide ?

– Hum... c'est-à-dire... Il hocha pensivement la tête.

– Vous pouvez dire oui ! nous n'avons vraiment pas besoin de vous. Je vous donne ma parole que pas un seul Comanche ne nous échappera, même si nous renonçons entièrement à votre aide. Et c'est pourquoi je prétends que c'est seulement à nous qu'il appartient de déterminer le sort des vaincus.

– *My word !* Voilà qui est grave, Sir. Vous nous signifiez notre congé.

– Nullement. Je dis que nous n'avons pas besoin de vous, mais j'admets que votre appui pourra faciliter l'exécution de notre plan.

– Bon. Mais si nous vous aidons, nous avons également un droit de décision.

– En ce cas je vous dis : non, merci. Si vous nous appuyez, ce doit être par reconnaissance pour notre aide, et non dans l'intention d'organiser un massacre inutile. Nous n'avons pas le temps, les Comanches peuvent arriver d'un moment à l'autre. Décidez-vous ! Oui, ou non !

– Hum ! Il n’y a pas moyen de discuter avec vous. Donnez-moi cinq minutes pour parler à mes officiers.

– D’accord, mais pas plus. Vos atermoiements peuvent tout compromettre.

Je me levai et m’éloignai. Quand je revins, il me déclara :

– Nous n’y pouvons rien, Sir ! Qu’il en soit fait comme vous le désirez. Il serait déplorable que nous nous laissions sauver par vous, pour nous éloigner ensuite sans vous aider. Nous restons donc, et nous vous appuyons.

– Et le sort des Comanches nous appartient ?

– *Yes*.

– En ce cas nous sommes d’accord, et je suis heureux d’avoir trouvé en vous un allié si compétent et si humain.

– *Well !* Dites-nous ce qu’il faut faire.

– Faites boire vos chevaux copieusement, et levez le camp. Puis, partez à la poursuite de Vupa-Umugi. Les piquets vous montreront le chemin.

– Vous restez ici ?

– Jusqu’à ce que nous voyions arriver les Comanches.

– Et jusqu’où devons-nous aller ?

– Quand vous ne verrez plus ces buissons, vous vous arrêterez. Nous vous rejoindrons rapidement.

– Pourquoi ne venez-vous pas avec nous ?

– Parce que je veux observer Nalé-Masiouv, et parce que les Apaches doivent eux aussi abreuver leurs chevaux avant d’aborder le désert.

– *Well*. Allons-y !

Il donna les ordres nécessaires et, une demi-heure plus tard, partit avec ses dragons. Nos Apaches purent alors s'approcher de la source, faire boire leurs chevaux et remplir leurs outres. Pendant ce temps, je grimpai sur la hauteur afin de guetter l'arrivée de l'ennemi avec ma longue-vue. Comme les Comanches suivaient les traces des dragons, je connaissais exactement le point de l'horizon où ils devaient apparaître. Et j'étais sûr de n'avoir pas longtemps à attendre car ils devaient penser que les soldats ne s'attarderaient pas aux Cent Arbres, et auraient soin de rester sur les talons de Vupa-Umugi.

Et en effet, je vis bientôt apparaître à l'ouest un point sombre qui se rapprochait lentement de nous.

– Ils arrivent, dis-je à Old Surehand qui était auprès de moi.

– Déjà ? Prêtez-moi votre lunette !

Je la lui tendis. Après quelques secondes d'observation, il dit :

– Vous voulez parler du point sombre, juste à l'ouest ? Il y en a plusieurs maintenant, six, huit, qui s'éloignent de plus les uns des autres en formant un arc de cercle.

– C'est donc une reconnaissance.

– Certainement ! Ils ne pourraient pas venir ici en ligne droite, parce que les troupes les verraient si elles étaient encore ici. Vous ne pensez pas ?

– C'est exactement ça ! Ils contournent les Cent Arbres pour les aborder de deux côtés à la fois. Quand ils seront sur le plateau, ils pourront voir ce qui se passe derrière les buissons. C'est pour eux la seule façon de savoir si les dragons sont encore là. Passez-moi la lunette !

En observant encore une fois, je vis les deux groupes d'éclaireurs. Ils étaient encore invisibles à l'œil nu. Si nous les

laissions approcher davantage, ils nous verraient aussi. Nous redescendîmes donc aussitôt à la source et donnâmes aux Apaches l'ordre de se mettre en marche. Une minute plus tard, nous étions partis sur la piste menant au sud-est le long des piquets. En dix minutes à peine, nous eûmes rejoint les dragons, qui, pied à terre, nous attendaient.

De l'endroit où nous nous trouvions, nous ne pouvions plus voir les Cent Arbres à l'œil nu. Mais la lunette portait jusque-là. Nous verrions donc les Comanches aussitôt qu'ils y seraient arrivés.

Peu de temps après, je pus distinguer les éclaireurs qui s'approchaient prudemment de la source, de deux côtés à la fois. Constatant qu'il n'y avait personne, ils pressèrent le pas. Puis ils fouillèrent les buissons et n'y trouvèrent pas d'ennemis. Sept d'entre eux s'installèrent sur place, et le huitième revint sur ses pas pour rendre compte à Nalé-Masiouv.

Ce fut au bout d'une heure seulement que je constatai que les Comanches venaient d'arriver. J'en fis part à Old Surehand, qui répondit :

– Et maintenant, ça va être le premier acte : capture de Nalé-Masiouv. J'ai l'impression que nous n'aurons pas besoin d'attendre longtemps.

– Non. Ils vont rester juste le temps de faire boire les hommes et les chevaux. Allons-y !

– Tous ensemble ?

– Non. Il faut les encercler, d'abord de loin, sans qu'ils nous voient. Ensuite, nous resserrerons le cercle tout d'un coup. Ceux d'entre nous qui doivent aller le plus loin doivent naturellement partir les premiers. Ce sera vous, avec les Apaches, que je place sous vos ordres, Mister Surehand.

– J'en suis infiniment heureux. Merci, Sir !

– Vous contournerez les Cent Arbres, hors de vue, et vous occuperez la hauteur à la lisière des buissons, de manière à ce que vos cinquante Apaches forment un demi-cercle. Vos hommes mettront pied à terre et se posteront dans les buissons afin de pouvoir prendre le camp situé près de la source sous le feu de leurs fusils.

– Faudra-t-il tirer ?

– Seulement au cas où les Comanches se défendraient ou bien essaieraient de forcer votre ligne. Combien de temps vous faudra-t-il pour être en position ?

– Une demi-heure, je pense. Avez-vous encore d'autres instructions ?

– Je m'en rapporte à vous. Principe général : ne recourir aux armes qu'en cas de nécessité absolue. Je ferai faire un mouvement avec les dragons de manière à former un demi-cercle dont les deux extrémités toucheront aux vôtres. Les Comanches nous verront d'abord et voudront reculer de votre côté. Pour leur montrer que cette issue leur est également fermée, vous ferez pousser leur cri de guerre aux Apaches, aussitôt que nous aurons pris contact avec vous.

– Très bien ! J'y vais ! À plus tard !

Il rejoignit les Apaches, donna quelques ordres brefs et partit avec eux. Je m'adressai au commandant :

– Le bal va commencer, Sir. Je compte sur vous.

– Je reconnais que je me suis laissé abuser par les Rouges, mais vous pouvez être sûr qu'aucune erreur ne sera commise.

– Écoutez-moi bien ! Nous allons galoper jusqu'au Cent Arbres et former un demi-cercle dont les extrémités toucheront aux buissons.

– Je comprends. Derrière les buissons, il y a les Apaches.

– Oui. Vos hommes doivent être à leur contact à droite comme à gauche.

– Et après ?

– Nous ne voulons d'abord qu'encercler les Comanches. Ce qui se passera ensuite dépendra de leur comportement. S'ils tirent, nous tirons aussi. S'ils attendent, nous ne faisons pas usage de nos armes. En ce cas, j'entrerai en pourparlers avec leur chef.

– Y prendrai-je part ?

– Non. Il n'y a pas de raison.

– Pas de raison ! En ma qualité de commandant des troupes sur le terrain, je suis celui que Nalé-Masiouv doit écouter.

– Il ne vous écoutera pas.

– Qui donc écoutera-t-il ?

– Moi.

– Hum ! Je connais votre valeur, Mister Shatterhand, mais êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ? Dans un entretien comme celui-là, l'essentiel est de faire impression. Vous n'êtes qu'un civil, Mister Shatterhand, et je suis le commandant des troupes.

– C'est donc ça, fis-je en éclatant de rire.

– Bien sûr. L'uniforme fait impression.

– L'uniforme ! Et quoi encore ?

– Le ton sur lequel nous avons l'habitude de parler.

– Vous voulez parler à Nalé-Masiouv ? Savez-vous la langue des Comanches ?

– Non.

– Alors comment vous ferez-vous comprendre de lui ?

– Vous me servirez d'interprète.

– Ah oui ! Alors c'est vous qui commandez, et moi je suis votre instrument, votre interprète. Écoutez, mon cher commandant, vous vous trompez sur le compte d'Old Shatterhand. Vous voulez que je sois votre interprète auprès de Nalé-Masiouv ? Mais alors, à quoi servez-vous ? À quoi sert votre « ton » si je dois traduire vos paroles ? Croyez-moi, Nalé-Masiouv a plus de respect pour ma veste de cuir et pour ma carabine que pour votre uniforme et votre sabre. Ne nous disputons pas sur l'ordre hiérarchique. Je vous dis ce qu'il y a à faire, et vous donnez des ordres en conséquence à vos hommes. Moi, je ne suis pas votre subordonné. Avez-vous pensé au danger auquel vous vous exposeriez en discutant avec le Comanche ?

– Danger ? Quel danger pourrait-il y avoir ? Les parlementaires sont sacrés.

– Pas aux yeux de cet Indien-là ! C'est un homme faux. Il apparaît, comme vous désarmé. Vous vous asseyez l'un en face de l'autre et vous commencez à discuter. Soudain il empoigne un coutelas dissimulé et vous en perce.

– Mais il n'en a pas le droit.

– Il ne veut pas le savoir ! Il tue le chef de ses adversaires pour porter la confusion dans leurs rangs.

– C'est charmant !

– Vous voulez toujours traiter avec Nalé-Masiouv, Sir ?

– Je voudrais bien, mais je ne veux pas vous contrarier. Vous avez raison. Comme je ne connais pas sa langue, je ne

ferais que gêner la compréhension entre nous et lui. Il vaut mieux que je vous laisse ce soin.

– C'est parfait ! Alors, allons-y !

– Tout de suite. Je veux d'abord mettre mes officiers au courant.

Ce commandant s'imaginait vraiment en imposer aux Comanches avec son uniforme. Et son « ton ». Il n'avait pas la moindre idée du ton sur lequel il faut parler à des Indiens hostiles. Si l'on essaie, dans une négociation de cette importance avec un chef tel que Nalé-Masiouv, de prendre un ton supérieur comme si l'on s'adressait à des recrues, on est perdu. Fort heureusement, mon allusion à la traîtrise du Peau-Rouge avait porté.

Il était grand temps de nous mettre en route, car Old Surehand et ses Apaches avaient déjà disparu à nos yeux. Les dragons se rangèrent en ligne pour former un demi-cercle en marchant. Je pris la tête, et nous partîmes au galop vers les Cent Arbres.

Il fallait agir assez rapidement pour surprendre totalement les Rouges et ne pas leur laisser le temps de la réflexion. Nous volions à toute allure sur le plateau, sans mot dire. On n'entendait que les sabots des chevaux. Le sol fuyait sous nos pas. Notre ligne s'arrondit, les deux extrémités avançant plus vite que le centre. Nous approchions du camp. Les Rouges nous virent, mais sans d'abord savoir qui nous étions. Lorsqu'ils s'aperçurent qu'il s'agissait de Visages Pâles, ils poussèrent un hurlement effroyable, saisirent leurs armes et coururent à leurs chevaux... Trop tard. Notre cercle s'était déjà refermé. Ils voulurent alors revenir en arrière. Mais le féroce cri de guerre des Apaches fit vibrer l'air du désert. En l'entendant, les Comanches s'écartèrent au plus vite des buissons, constatant qu'ils étaient également enfermés de ce côté.

Hors de portée de fusil, nous pouvions voir la confusion qui régnait parmi eux. Ils couraient dans toutes les directions en poussant des cris. Mais quand ils se rendirent compte qu'il ne se passait rien, ils se calmèrent et se rassemblèrent près de la source. Je mis pied à terre et m'approchai lentement du camp. Ils me virent arriver, se demandant sans doute quelles étaient mes intentions. À une distance d'environ deux cents pas, je leur criai :

– Que les guerriers des Comanches m'écoutent ! Je suis Old Shatterhand, le chasseur blanc, et je veux parler à Nalé-Masiouv. Si le chef des Comanches a du courage, qu'il se montre !

Il y eut un mouvement parmi eux, et, malgré la distance j'eus l'impression qu'ils poussaient des exclamations d'effroi. Après un moment, l'un d'eux se détacha, portant plusieurs plumes sur le crâne. Il brandit son tomahawk et me cria :

– Je suis Nalé-Masiouv, chef des Comanches. Si Old Shatterhand veut me donner son scalp, qu'il vienne : je le lui prendrai.

– Sont-ce là les paroles d'un chef valeureux ? répondis-je. Nalé-Masiouv est-il si lâche qu'il faille lui apporter un scalp qu'il veut avoir ? S'il a du courage, qu'il vienne le prendre !

– Qu'Old Shatterhand s'avance, s'il pense pouvoir prendre le mien !

– Old Shatterhand ne veut pas de scalp. Il est l'ami des hommes rouges, et veut empêcher leur perte. Les guerriers des Comanches sont encerclés. Votre vie ne tient qu'à un fil. Mais Old Shatterhand peut vous sauver. Que Nalé-Masiouv vienne auprès de moi, et nous parlerons.

– Nalé-Masiouv n'a pas le temps !

– S’il n’a pas le temps de parler, il aura le temps de mourir. Je lui donne le temps de compter cinq fois jusqu’à cent. S’il ne se décide pas, nos fusils parleront. Howgh !

Le chef revint vers ses hommes et s’entretint avec eux. Le délai écoulé, j’appelai :

– Le temps est passé. Qu’est-ce que Nalé-Masiouv a décidé ?

Il fit quelques pas en avant et demanda :

– Les intentions d’Old Shatterhand sont-elles honnêtes ? Où doit avoir lieu cet entretien ?

– À mi-chemin entre vous et nous.

– Qui y prendra part ?

– Rien que toi et moi.

– Et chacun pourra revenir librement parmi les siens ? Jusqu’à ce que nous soyons de retour, aucun guerrier ne devra se livrer à un acte hostile.

– Cela va de soi.

– Et nous n’aurons pas d’armes ?

– Aucune.

– Qu’Old Shatterhand aille déposer ses armes. Je vais venir.

Je regagnai notre ligne et déposai tout mon armement près de mon cheval. Quand je me retournai, je vis Nalé-Masiouv s’avancer il grands pas, très vite, sans rien de la lenteur et de la dignité qui conviennent à un chef. Cela me frappa. Il voulait évidemment arriver avant moi à l’endroit convenu. Pourquoi ? En me rapprochant à pas comptés, je l’examinai attentivement. Arrivé à peu près à mi-chemin entre les lignes, il s’arrêta et

s’assit. Ce faisant, il porta sa main droite derrière lui, comme pour s’appuyer en se baissant. Pourquoi ? Avait-il posé derrière lui quelque chose qu’il ne voulait pas me laisser voir ? N’était-il venu si vite que pour mieux dissimuler cet objet ? Dans l’affirmative, il ne pouvait s’agir que d’une arme.

Je n’étais plus qu’à trois pas de lui. Allais-je les franchir pour savoir ce qu’il avait derrière son dos ? Non, ce n’eût pas été digne d’Old Shatterhand. Je m’assis lentement. Nos yeux échangèrent des regards perçants. Chacun cherchait à jauger son adversaire.

Nalé-Masiouv était grand et mince, mais solidement charpenté et vigoureux. Il pouvait avoir une cinquantaine d’années. Ses pommettes étaient très saillantes. Son nez aquilin et ses lèvres minces, ses petits yeux, tout indiquait la volonté, la force, et la perfidie. Il me toisa lentement de la tête aux pieds, puis ouvrit sa ceinture et sa chemise et dit :

– Qu’Old Shatterhand constate que je ne suis pas armé.

J’étais parfaitement convaincu qu’il avait caché derrière lui un couteau ou une arme quelconque.

– Pourquoi Nalé-Masiouv dit-il ces mots ? répondis-je. Ils sont superflus. Nalé-Masiouv est un chef des Comanches ; Old Shatterhand n’est pas seulement un chasseur blanc, il a également été nommé chef des Apaches Mescaleros. Les paroles des chefs valent des serments. J’ai promis de ne pas apporter d’arme, je n’en ai pas. Je n’ai pas besoin de te le montrer et de te le prouver.

En parlant ainsi, je repliai ma jambe droite et plaçai mon pied droit sous la gauche, pour pouvoir bondir rapidement. Il n’y fit pas attention. Mais il fut sensible au trait que je lui avais décoché, et répondit :

– Les paroles d’Old Shatterhand sont pleines de fierté. Le temps viendra où il sera plus modeste.

– Quand cela ?

– Quand nous l'aurons fait prisonnier.

– En ce cas, Nalé-Masiouv peut attendre d'être mort. C'est toi qui seras mon prisonnier, et non moi le tien.

– Uff ! Comment Nalé-Masiouv pourrait-il être capturé ?

– Tu l'es déjà ! Regarde autour de toi !

– *Pshaw !* Je vois des Visages Pâles ! fit-il avec un geste de dédain.

– Ces Visages Pâles sont des soldats éprouvés, auxquels tes guerriers ne sont pas capables de résister.

– Ce sont des chiens que nous écorcherons vifs. Aucun de ces Visages Pâles ne saurait se mesurer avec un Peau-Rouge.

– Alors dis-moi si les Apaches sont des guerriers rouges.

– Ils le sont.

– Sache donc que ce sont des Apaches qui encerclent ton camp par derrière.

– Old Shatterhand ment !

– Je ne mens jamais, et tu sais bien que cette fois encore je dis la vérité. Ou prétends-tu ne pas avoir entendu le cri de guerre des Apaches ? Es-tu sourd ?

– Combien sont-ils ?

Je n'allais naturellement pas lui dire qu'ils n'étaient que cinquante. Je répondis :

– Assez nombreux pour suffire à vous anéantir.

– À quelle tribu appartiennent-ils ?

– À celle des Mescaleros, à laquelle appartiennent Winnetou et moi-même.

À ces mots, il leva vivement la tête et demanda :

– Où est Winnetou ?

– Dans le Llano Estacado. Avec cinquante Apaches, il précède Vupa-Umugi, afin de planter les piquets de manière à le conduire à sa perte.

– Uff, uff ! s'écria-t-il.

– Winnetou accomplit cet ouvrage à la place du jeune chef Chiba-Bigk, qui ne peut pas s'en charger, parce que nous l'avons fait prisonnier. Et maintenant, Winnetou, avec ses piquets, égare les Comanches tout comme Vupa-Umugi voulait égarer les cavaliers blancs.

Chacune de mes paroles était un coup porté à Nalé-Masiouv. Il essaya de se dominer, mais ne parvint pas à dissimuler l'émoi qui s'emparait de lui. C'est d'une voix tremblante, qu'il s'efforçait de rendre assurée, qu'il me demanda :

– Je ne comprends pas ce que dit Old Shatterhand. Qu'il parle plus clairement !

– Tu sais très bien ce que je veux dire. C'est toi qui as imaginé le plan que vous vouliez exécuter.

– Quel plan ?

– Celui d'égarer les cavaliers blancs en plantant les piquets dans la mauvaise direction.

– Old Shatterhand paraît rêver !

– Inutile de nier ! Tu mens ; mais moi, je te parle sincèrement. Quand tu as été battu, tu as envoyé chercher encore cent guerriers. En même temps tu as envoyé deux

messagers à l'Eau Bleue chez Vupa-Umugi, pour lui communiquer ton plan. J'ai surpris leurs paroles avant qu'ils passent le Rio Pecos.

– Uff ! Ils seront chassés du nombre des guerriers.

– C'est juste. Des gens aussi bavards et imprudents ne sont pas dignes de porter le nom de guerriers. J'ai également entendu Vupa-Umugi, et j'ai tout appris, sans qu'il s'en doute.

Il ne répondit rien, mais me jeta un long regard perçant. Cependant, derrière ses paupières, il y avait comme un tremblement d'angoisse. Je poursuivis :

– J'ai également surpris les paroles des six messagers que Vupa-Umugi a envoyés vers l'est. Ils sont morts à Altchésé-tchi.

– Uff ! C'est donc pour cela qu'ils ne sont pas revenus et que nous ne les avons pas trouvés ici.

– Tu vas en savoir encore davantage. Winnetou est aussitôt parti pour le Llano Estacado, pour prévenir Bloody Fox, et auparavant, il a envoyé chercher un nombre de guerriers apaches suffisant pour déjouer votre tentative. Avec ces Apaches, je vous ai précédés, et j'ai capturé Chiba-Bigk et ses cinquante guerriers pendant qu'ils étaient en train de planter les piquets qui devaient aider Vupa-Umugi à le suivre.

– Dis-tu la vérité ?

– Oui. Ensuite, nous avons déplacé les piquets à votre intention, comme vous vouliez le faire pour égarer les cavaliers blancs. Winnetou s'en est chargé avec cinquante Apaches, dont Vupa-Umugi est en train de prendre les traces pour celles des Comanches qui accompagnaient Chiba-Bigk. Vupa-Umugi est en train de suivre les Apaches, et il croit suivre Chiba-Bigk. Il arrivera dans un désert sans eau, entouré de cactus, où il devra se rendre s'il ne veut pas périr.

– Old Shatterhand est le plus méchant des Visages Pâles, siffla-t-il en me regardant d'un air furieux.

– Tu ne le penses pas. Tu sais que je n'ai que de bonnes intentions envers tous les hommes rouges. Une fois de plus je veux tout arranger et vous faire faire la paix avec vos ennemis.

– Nous ne voulons pas la paix.

– Alors vous aurez la mort. C'est comme vous voulez !

– Nous nous battrons !

– Essayez ! Il y aura les cent coups de fusils des Visages Pâles que tu vois, outre ma carabine magique et le fusil d'Old Surehand, dont la balle est infaillible.

– Old Surehand est là ? Où ?

– Là-haut, avec les Apaches, dont les balles feront elles aussi des ravages dans vos rangs. Vous ne pouvez pas nous échapper.

– Tu me trompes pour m'inciter à me rendre. Chiba-Bigk n'est pas prisonnier.

– Il l'est. Je peux te le prouver en te disant qu'il avait avec lui trente Naïnis et vingt Comanches de sa tribu.

– Vupa-Umugi ne s'égarera pas !

– Il se dirige tout droit vers le piège que nous lui avons tendu. Je peux même te dire que pendant qu'il campait à l'Eau Bleue, moi je suis allé au Kaam kulano, où habite sa tribu. J'en ai emporté toutes ses médecines. Je les ai décrochées des lances plantées devant sa tente.

– Alors il est perdu !

Nalé-Masiouv pencha la tête et se tut.

– Tu comprends maintenant, poursuivis-je, que tu ne peux compter ni sur Chiba-Bigk ni sur Vupa-Umugi. Tu n'as plus qu'une chose à faire : te rendre.

Il garda longtemps le silence. À quoi pensait-il ? Que se passait-il en lui ? Il avait l'air fort abattu. Mais précisément parce qu'il le montrait, je me méfiais de lui. Il releva les yeux et demanda :

– Qu'adviendra-t-il de Chiba-Bigk et de ses hommes ?

– Nous les mettrons en liberté, parce qu'aucun sang n'a été versé entre nous.

– Et que ferez-vous de Vupa-Umugi ?

– Lui aussi sera libre avec ses guerriers, s'il est assez sage pour ne pas opposer de résistance.

– Et moi-même et mes guerriers, qu'avons-nous à espérer si nous nous rendons maintenant ?

– La liberté, vous aussi.

– Et le butin ?

– Nous autres Blancs ne prenons pas de butin. Mais les Apaches exigeront vos chevaux.

– Mais nous en avons besoin !

– Pour vos expéditions de pillage ! Quand vous n'en aurez plus, vous serez obligés de rester tranquilles.

– Mais on nous laissera tout de même nos armes ?

– Je ne sais pas.

– Tu dois le savoir !

À ces mots, ses yeux lancèrent un bref éclair, et il porta lentement sa main droite derrière lui. Je savais que l'attaque était proche, mais je lui répondis avec calme :

– Je ne peux pas le savoir maintenant, parce que je dois en parler avec Old Surehand et Winnetou.

– Proposeras-tu de nous les laisser, ou non ?

– Vous pourrez garder les flèches, les arcs et les couteaux, ainsi que les tomahawks. Vous en avez besoin pour chasser, pour vous nourrir. Mais nous vous prendrons les fusils. Quand vous n'aurez plus de fusils, vous serez obligés de vivre en paix.

Si j'avais répondu autrement, et lui avais fait la promesse qu'il attendait, il aurait peut-être renoncé à m'attaquer. Mais ce procédé me déplaisait ; en outre je pensais que son agression me le livrerait plus facilement et plus vite.

– La paix ? demanda-t-il. Nous ne voulons pas la paix. Nous voulons le combat. Le voilà !

Il éleva la voix en prononçant ces deux derniers mots. Ses yeux lancèrent des éclairs, son torse se pencha vers moi d'un geste vif, et je vis un couteau briller dans sa main droite. C'était exactement la scène que j'avais décrite au commandant ! Mais j'étais sur mes gardes. D'un geste rapide de ma main gauche, j'avais saisi son poing droit qui tenait le couteau. Puis, en me levant, je lui portai de la main droite deux tels coups sur les tempes qu'il s'écroula comme un pantin.

Le couteau à la main, je me levai entièrement et criai aux Comanches qui nous observaient avidement :

– Trahison ! Nalé-Masiouv a voulu me frapper de son couteau. Le voici !

Je le lançai dans leur direction. Puis je saisis le chef assommé par la ceinture, le soulevai, le chargeai sur mon épaule, et repartis en courant vers notre position.

Des hurlements épouvantables se déchaînèrent derrière moi. Les Comanches se lancèrent à ma poursuite. Mais quelques coups de fusil tirés en l'air depuis la hauteur suffirent à les arrêter. C'était l'ordre qu'avait donné Surehand, pour effrayer les Comanches. Ils renoncèrent à me poursuivre, mais non à leurs vociférations.

On ligota le chef. Puis, je pris ma carabine et retournai près de la source. Arrivé à portée de voix, je fis signe aux Comanches de se taire ; ils obéirent. Je leur criai alors :

– Que les guerriers des Comanches écoutent attentivement ce que dit Old Shatterhand ! Ils savent que leur chef est venu parlementer avec moi porteur d'un couteau, alors qu'il était convenu que nous viendrions sans armes. Nalé-Masiouv voulait me frapper, après quoi ses hommes nous auraient attaqués. J'ai été prudent, et je l'en ai empêché. Le poing d'Old Shatterhand l'a jeté à terre. Il n'est pas mort, il n'est qu'évanoui. Sitôt qu'il reprendra connaissance, je lui parlerai de nouveau. D'ici là, il ne vous arrivera rien si vous restez tranquilles. Mais si vous essayez de vous échapper, ou si vous tirez un seul coup de fusil, vous recevrez immédiatement des centaines de balles. J'ai parlé. Howgh !

Cette menace produisit l'effet escompté. Les Comanches se rassemblèrent non sans agitation, mais n'entreprirent rien. Lorsque je revins me pencher sur Nalé-Masiouv pour l'examiner, le commandant me dit :

– Il voulait vraiment vous donner un coup de couteau ? Heureusement que je n'étais pas à votre place. Avec moi, il y serait certainement parvenu.

– Hum ! Je ne sais pas s'il aurait pensé que cela en vaudrait la peine, Sir.

– Voulez-vous dire que je ne vaux pas un coup de couteau ?

– Je veux dire qu'un Peau-Rouge ne se livre à une tentative aussi téméraire que lorsqu'il s'agit d'éliminer un ennemi exceptionnellement dangereux.

– Vraiment ! Et qu'allons-nous faire de ce traître, de cette canaille ? Le plus simple serait de le pendre haut et court.

– Ça n'ira pas jusque-là, mais je lui réglerai rapidement son compte. Heureusement, il n'a pas laissé sa médecine au camp. Il la porte à son cou. Cela le rendra plus souple. Attendez : il ne va pas tarder à reprendre connaissance.

– Hum ! Entre-temps je voudrais vous poser une question. Pendant que vous parlementiez avec lui, j'ai réfléchi à ce dont nous avons parlé. Il est contraire à toutes les traditions et à tous les usages militaires de vaincre ces chenapans rouges sans leur infliger de punition. Croyez-vous vraiment que vous pourrez en finir avec les Comanches sans moi ?

– Oui. Je n'ai pas besoin de vous.

– En ce cas, je préférerais ne pas vous accompagner dans le Llano. À quelle distance devez-vous vous enfoncer dans le désert ?

– Deux bonnes journées de marche.

– *Zounds !* C'est loin. Nous n'avons pas assez de ravitaillement. Vous ne m'en voudrez pas si...

Il avait tout de même un peu trop honte pour achever sa phrase. Pour moi, je n'étais nullement mécontent d'être débarrassé de lui et de son escadron. Il était inutile de leur apprendre l'existence de l'oasis et de nos autres secrets. Aussi répondis-je obligeamment :

– Si vous rebroussez chemin ? Oh, je n'ai aucune objection.

– Tant mieux. Je me suis laissé entraîner jusqu'au Llano. Mais en fait, mon secteur, c'est la plaine située de l'autre côté du

Mistake Canyon. Je n'ai rencontré ce Nalé-Masiouv que par hasard. Je vais rentrer. J'attendrai ici juste le temps nécessaire pour que vous en ayez terminé avec ces Comanches.

– En ce cas vous ne rentrerez pas les mains vides. Je ne vais pas trimbaler tous ces Peaux-Rouges à travers le Llano, leur donner à boire et à manger, être obligé de les garder. Je vous les laisse. Mais il faut me promettre que vous leur laisserez la vie.

– Je vous en donne ma parole.

– *Well !* Emmenez-les jusque de l'autre côté du Rio Pecos, pour qu'ils ne reviennent pas par ici faire des bêtises. Là-bas, vous leur prendrez leurs chevaux et leurs armes et vous les laisserez aller. C'est d'accord ?

– Entièrement d'accord. Topez là. Il ne leur sera fait aucun mal. Êtes-vous satisfait ?

– Tout à fait.

– Et moi aussi. Mais, regardez, il bouge. Il ouvre les yeux. Il a reçu un de ces coups comme seul Old Shatterhand sait en donner.

Le chef revenait à lui. D'abord, il parut ne pas comprendre ce qui lui était arrivé. Mais la mémoire lui revint.

– Vois-tu, lui dis-je, j'ai tenu parole. Tu es mon prisonnier.

À ces mots je pris à son cou la médecine et tirai une allumette de ma poche.

– Que vas-tu faire de ma médecine ?

– La brûler.

– Uff, uff ! Mon âme va périr !

– Oui. Tu ne l’as pas volé. Tu n’as pas tenu ta parole et tu as voulu me tuer. Tu vas subir un triple châtiment. Tu vas être pendu, je te prendrai ton scalp et je te brûlerai ta médecine.

La pendaison est pour un Indien la mort la plus infamante. Il préfère de beaucoup les souffrances interminables mais glorieuses du poteau de torture. Quant aux deux autres menaces, c’étaient les plus graves de toutes. La perte du scalp, sans lequel on ne peut vivre dans l’au-delà ; et la destruction de la médecine, qui équivaut à celle de l’âme pour l’éternité. Il essaya de rompre les liens qui l’enserraient, et s’écria, terrifié :

– Tu ne feras pas ça !

– Mais si, je le ferai.

Je frottai l’allumette et l’approchai du sachet à médecine qui se mit aussitôt à fumer.

– Arrête, arrête ! hurla-t-il. Prends ma vie, mais laisse-moi mon âme. Que dois-je faire pour que tu exauces ma prière ?

J’écartai l’allumette et répondis :

– Il n’y a qu’une seule façon de te sauver, toi et ton âme.

– Laquelle ? Dis vite !

La terreur faisait jaillir ses yeux hors de leurs orbites, car j’avais déjà pris une seconde allumette.

– Donne l’ordre à tes hommes de se rendre et de remettre toutes leurs armes !

– Je ne peux pas faire ça !

– Alors meurs et perds ton âme.

La flamme jaillit et le sachet recommença à fumer. Il poussa alors un hurlement qu’on entendit de loin :

– Assez, assez ! Je vais le faire. Je vais donner l'ordre !

– Bien ! Mais n'essaie pas de gagner du temps ni de me tromper. Je te donne ma parole que si tu hésites un seul instant à donner cet ordre, je n'écouterai aucune de tes supplications et je brûlerai ta médecine. J'ai dit, et je tiens parole !

– Je vais le faire. Que l'on prenne toute la tribu, mais ma médecine doit rester sauve. Qu'adviendra-t-il des prisonniers ?

– Ils seront remis en liberté, et toi aussi.

– Et nous garderons nos médecines ?

– Oui.

– Alors qu'on fasse venir Senanda-khasi[21], mon lieutenant. Je lui donnerai l'ordre et il l'exécutera.

Je retournai vers le camp et criai aux Rouges :

– Le chef Nalé-Masiouv veut que son lieutenant Senanda-khasi vienne le retrouver immédiatement.

Je revins. L'homme que j'avais appelé était déjà en marche vers nous. Le commandant me dit :

– Quel pouvoir vous avez sur ces gens, Sir ! Je n'aurais pas eu l'idée de mettre le feu à ce fétiche.

– C'est bien ce que je vous ai dit. Il faut connaître les coutumes et les idées des Rouges. On est alors armé contre une foule de dangers auxquels succombe celui qui ne les connaît pas.

---

[21] Serpent à sonnettes.

Senanda-khasi, sans nous regarder, rejoignit son chef et s'assit auprès de lui. Ils eurent à voix basse un entretien des plus animés. Puis le lieutenant se leva et me dit :

– Old Shatterhand nous a vaincus aujourd'hui d'un coup de poing et grâce à sa ruse. Mais un jour meilleur viendra, où le Grand Manitou nous sera plus propice. Nous sommes prêts à nous rendre et à remettre nos armes. Où faut-il les déposer ?

– Venez par groupes de dix et posez-les ici, à côté du chef, avec toutes les munitions. Mais attention : quiconque dissimulera une seule arme sera fusillé.

Il s'éloigna et bientôt après les Comanches arrivèrent dix par dix pour déposer leurs fusils, coutelas, tomahawks, flèches, arcs, lances, poudre et balles, d'un air lugubre. Lorsque ce fut terminé, je dis au commandant :

– Je vous remets les prisonniers. À vous de les garder désormais. N'en laissez échapper aucun !

– Soyez sans crainte, Sir ! Je suis heureux de les avoir. Je vais commencer par les mettre dans nos rangs et par les faire attacher avec leurs propres courroies.

Cependant que les soldats exécutaient cet ordre, je m'avançai de nouveau et, mettant mes mains en cornet, appelai Old Surehand.

– *Sis inteh il peniyil khn*. Les Apaches peuvent venir.

Mon appel fut compris et quelques minutes plus tard, il arriva au galop à leur tête. J'allai à sa rencontre. Il sauta de son cheval et me dit :

– Nous avons vu que le chef a voulu vous frapper. Mais vous l'avez bien assaisonné. Et maintenant ? Je vois que toutes les armes sont là, et que les Indiens sont entourés de dragons. Ils se sont rendus ? Comment vous y êtes-vous pris, Sir ?

– J'ai menacé de brûler la médecine de Nalé-Masiouv.

– Très bien ! Ces superstitions sont absurdes. Mais qu'est-ce que nous allons faire d'eux ? Ce ne sera pas commode de les emmener. Et cela leur fera connaître l'oasis.

– Non. Le commandant a eu la bonne idée de renoncer à nous accompagner. Je les lui ai remis. Il aura leurs chevaux et leurs armes et ne les relâchera que de l'autre côté du Rio Pecos.

– *Well !* C'est la meilleure solution. Nous allons donc suivre Vupa-Umugi sans les dragons ?

– Oui.

– Quand ?

– Nous n'avons plus rien à faire ici. Nos chevaux ont bu et les outres sont remplies. Nous pouvons partir immédiatement.

– Eh bien, n'attendons pas plus longtemps. Plus tôt nous serons sur les talons des Naïnis, mieux cela vaudra.

– Oui. Mais il faut d'abord prendre congé de ce charmant commandant.

Je montai à cheval et me rendis auprès de l'officier en compagnie d'Old Surehand.

– Vous partez déjà, Messieurs ? demanda-t-il. Je suis vraiment désolé que nous ne puissions rester plus longtemps ensemble.

– Nous le sommes tout autant, répondis-je. Nous aurions été très heureux de vous faire mieux connaître ces imbéciles de chercheurs de tombes.

– Oh... Ah... ! fit-il, l'air embarrassé.

– Vous savez peut-être maintenant quel est le vêtement qui fait le plus impression : la veste de cuir du chasseur de l'ouest ou la vareuse d'un officier de dragons. Pensez-y. Adieu !

– A...dieu, répéta-t-il, encore plus embarrassé.

Nous prîmes la tête des Apaches et partîmes. Au bout de quelques minutes, les Cent Arbres avaient disparu derrière nous. Nous suivîmes la large trace des Comanches-Naïnis de piquet en piquet. À leur retour, les Apaches emporteraient ces piquets, pour qu'ils ne pussent égarer plus tard d'autres voyageurs. À chaque pas que nous faisions en avant, le cercle fatal se resserrait autour des Comanches.

7

DANS LE PIÈGE AUX CACTUS

Nous connaissions l'heure à laquelle Vupa-Umugi avait quitté les Cent Arbres. Nous devions supposer qu'en raison de la chaleur, il n'avait pas dû pousser ses chevaux trop vite. Nous pouvions donc calculer à peu près l'avance qu'il devait avoir sur nous au moment où nous partîmes nous-mêmes. En allant rapidement, nous pensions que vers trois heures de l'après-midi nous pourrions apercevoir les Comanches.

Mais il n'en fut rien. La position du soleil nous indiquait qu'il était déjà quatre heures, et nous n'avions pas encore vu les Peaux-Rouges. Toutefois, leur trace était si fraîche qu'ils ne pouvaient guère être à plus de trois milles en avant de nous. Nous prîmes le galop, et bientôt je trouvai dans le champ de ma lunette, vers le sud-est, un petit groupe de cavaliers qui paraissait avoir la même direction que nous, le long des piquets.

– Seraient-ce les Naïnis ? demanda Old Surehand. Je n'en suis pas absolument sûr.

– Pourquoi ? ce sont certainement eux !

– Mais ils sont plus de cent cinquante !

– C'est l'arrière-garde, chargée de signaler notre arrivée à Vupa-Umugi. Notre arrivée, ou plus exactement celle des dragons qu'il croit à sa poursuite, car il ignore tout de notre présence et de celle des Apaches.

– Ça me paraît assez juste.

– Ça doit l’être. Vous le constaterez quand nous serons assez près pour qu’ils nous voient à l’œil nu.

– Eh bien, voyons !

Nous précipitâmes l’allure et il se confirma bientôt que j’avais eu raison. Lorsque nous les aperçûmes à l’œil nu, ils s’arrêtèrent un moment. Ils nous avaient vus eux aussi. Puis ils partirent au galop, et disparurent, sans doute pour annoncer à Vupa-Umugi l’arrivée des dragons. Car, à cette distance, ils n’avaient pu voir que ce n’étaient pas eux.

Cette hâte ne pouvait que nous plaire, car elle nous permit d’atteindre à la nuit le point de notre itinéraire le plus rapproché de l’oasis. Nous nous arrêtâmes, car les Comanches allaient probablement camper, et nous n’avions pas l’intention de les rencontrer maintenant. Nous avions encore une bonne journée de marche jusqu’au champ de cactus où nous voulions les prendre. Je laissai donc cinq Apaches en sentinelle et me rendis avec les autres à l’oasis, où nous arrivâmes au bout d’une heure.

Winnetou ne pouvait pas encore être rentré avec ses Apaches, et Bloody Fox, qui leur servait de guide, n’était pas là non plus. Webster et Hawley n’étaient pas contents d’être restés si longtemps sans rien faire, et je les consolai en leur promettant de les emmener le lendemain matin. En constatant l’absence d’Old Wabble, Webster demanda :

– Où donc est le vieux cow-boy, Sir ? Qu’en avez-vous fait ?

– Il n’est malheureusement plus avec nous, répondis-je. Il est prisonnier de Vupa-Umugi.

– Prisonnier ! Pas possible ! Il a sans doute encore fait des bêtises.

– Et quelles bêtises ! Il pouvait tout faire échouer. Ce n’est pas de sa faute si nous avons pu exécuter notre plan.

– C’est bien fait pour vous, Mister Shatterhand ! Pourquoi l’avez-vous emmené ? Mais vous avez un faible pour ce vieux, et il a beau faire bêtise sur bêtise, vous ne l’envoyez pas au diable. Pendant ce temps-là, Jos Hawley et moi nous nous rongeons les sangs alors que vous êtes en train de vivre les aventures les plus magnifiques. Ce n’est pas gai. Nous sommes tout de même au moins aussi sûrs qu’Old Wabble.

Ses imprécations furent interrompues par l’arrivée de Bob. En nous voyant, il s’écria joyeusement :

– Oh, ah ! Massa Shatterhand et Massa Surehand revenus ! Bob rapporter bottes. Oui ?

– Oui, nous quitterons volontiers ces mocassins.

Il courut chercher nos bottes. Quand nous eûmes changé de chaussures, je lui demandai :

– Et Chiba-Bigk ? Il est encore là ? Il fit une grimace indescriptible et répondit :

– Plus là.

– Quoi ? Il n’est plus là ?

– Non ! Chiba-Bigk parti.

Et il éclata d’un rire si large qu’on put voir le fond de sa gorge entre ses dents éclatantes. Je fis semblant d’être très effrayé.

– Parti ? Il ne s’est tout de même pas évadé ?

– Si, évadé.

– Écoute, Bob, voilà qui te coûtera la vie ! S’il est vraiment parti, je te tue !

– Massa Shatterhand tue Bob. Chiba-Bigk bien parti. Venir voir.

Je tirai mon revolver et le braquai sur lui. Nous allâmes jusqu'à la maison. Il ouvrit la porte, me montra l'intérieur, et dit :

– Regarder. Personne ici.

Ce que je vis faillit me faire éclater de rire. Le jeune chef, appuyé au mur, nous regardait avec des yeux étincelants de fureur. Mais il y avait quelque chose entre le mur et lui. C'étaient huit longues perches que le Noir avait croisées en forme d'étoile, et lui avait fixées sur le dos avec des courroies. Affublé de cet appareil, dont les branches dépassaient sa tête et ses flancs, Chiba-Bigk était absolument hors d'état de sortir par la porte.

L'objet devait le gêner énormément, d'où sa fureur.

– Il est là quand même, là ! dis-je à Bob en feignant la surprise.

– Oui là, fit Bob avec un bon sourire. Bob plaisanté, bonne plaisanterie. Bob pas laissé partir Indien, Bob bien gardé.

– Mais qu'est-ce que tu lui as attaché sur le dos ?

– Massa Shatterhand bien voir. Pas battre Indien, pas tuer, pas laisser partir. Alors Bob très malin lui attaché huit perches sur le dos.

– Et il s'est laissé faire ?

– Lui voulait pas. Mais lui dit donnerai poing sur figure et laisser faire tranquille. Bob très malin !

Chiba-Bigk m'interpella alors avec colère :

– Uff ! Que mon frère blanc me libère de ces perches. C'est un traitement indigne d'un chef.

– Ici tu n'es pas un chef, mais un prisonnier.

– Je ne peux ni m'asseoir ni me coucher ; c'est insupportable !

– Je croyais que tu méprises la souffrance.

– *Pshaw !* Ce n'est pas une souffrance. Pourquoi as-tu ordonné au Noir de me faire ça ?

– Je ne le lui ai pas ordonné.

– Il l'a donc fait de sa propre initiative. Je le tuerai dès que je serai libre.

– En ce cas tu ne seras plus jamais libre. Je lui ai donné l'ordre de te détacher et de bien te traiter. Tu as eu tout ce qu'il te fallait. Tu n'as pas à te plaindre. Si l'on t'a attaché des perches dans le dos, c'est ta faute. Tu as dis que tu t'évaderais aussitôt que tu en aurais l'occasion. Le Noir était chargé de te garder, et ces perches lui ont permis de t'enlever l'occasion en question. Il n'a fait que son devoir. Si tu m'avais donné ta parole de ne pas t'évader, tu serais assis à l'air libre, et tu jouirais de tous les honneurs qui sont dus à un chef.

– Je n'ai pas le droit de te donner ma parole.

– Tu en as le droit, parce que la fuite ne te servirait à rien. Tu ne te doutes pas de ce qui s'est passé aujourd'hui.

– Est-ce que j'ai le droit de le savoir ?

– En fait non. Mais je vais te le dire tout de même. Tu verras que nous sommes sûrs de notre affaire et que tu n'as rien à gagner en t'évadant.

Et je lui racontai alors brièvement comment nous avions entrepris d'attirer Vupa-Umugi dans le piège aux cactus et de l'y capturer. Je ne mentionnai pas le sort de Nalé-Masiouv. Chiba-Bigk ne sut que dire : « Uff ! » et parut tout à fait abattu.

– Et maintenant, dis-moi ce que feront vos guerriers ?

– Ils se défendront. Ce sont des guerriers courageux, qui ne se rendront pas sans combat.

– Tu parles ainsi parce que tu es dans cette maison, et non dans le piège en question. Mais ils vont se trouver au milieu des cactus, incapables de nous faire le moindre mal. Nous n'aurons qu'à attendre qu'ils se rendent. Nous avons de l'eau et ils n'en ont pas.

– Et s'ils ne se rendent pas ?

– Ils périront.

Un fin sourire erra sur ses traits, et il dit :

– Old Shatterhand est un homme avisé, mais il ne peut penser à tout.

– Crois-tu ? Connais-tu un moyen qui permette aux Comanches de nous échapper ?

– Oui. Si tu y avais pensé, tu parlerais autrement. Howgh !

Ses traits prirent une expression d'assurance. Il avait certainement eu une idée qu'il croyait excellente, puisqu'il l'avait ponctuée de l'exclamation : « Howgh ! ».

– Howgh ? demandai-je. Es-tu bien sûr qu'Old Shatterhand n'a pas pensé à tout. Tu te trompes. Nous les prendrons non seulement de face, mais aussi à revers.

– Uff ! s'écria-t-il avec un accent de terreur.

– Alors ? demandai-je en souriant. Old Shatterhand n'a pas pensé à tout... ?

– Je... ne... sais... pas... balbutia-t-il.

– Moi je sais. Je connais le moyen auquel tu as pensé. Tu t'es dit : quand les Comanches seront au milieu des cactus, ils

n'auront pas besoin de désespérer. Ils ont leurs couteaux pour se tailler un chemin vers la liberté. Est-ce bien cela ?

– Uff, uff ! répondit-il, très abattu.

– Tu t'es cru très malin. Mais réfléchis au temps qu'il faudrait pour se frayer un chemin de la sorte. Il serait étroit. On ne pourrait y faire travailler que peu d'hommes à la fois. Il faudrait des journées ! Et crois-tu que nous les regarderions faire sans intervenir ?

Il garda le silence.

– Je diviserais nos hommes en deux groupes dont l'un se porterait de l'autre côté des cactus afin de vous prendre entre deux feux. Et nous pourrions aussi en finir beaucoup plus vite et exterminer les Comanches en quelques minutes sans tirer un coup de fusil. Il n'y aurait qu'à mettre le feu aux cactus !

– Uff ! Mais alors tous nos guerriers seraient brûlés vifs. Old Shatterhand ne fera pas ça !

– Ne compte pas trop sur ma bonté. Je voulais simplement te dire que vos guerriers ne peuvent pas nous échapper.

– Oui, si vous les encerclez comme tu l'as dit. Mais vous ne pourrez pas. Vous devrez vous éloigner du piège.

– Pourquoi ?

– Tu as oublié que Nalé-Masiouv va venir ? Tu n'as pas pensé à lui ?

L'assurance paraissait de nouveau lui revenir.

C'est alors que je lui racontai comment Nalé-Masiouv et sa troupe avaient été faits prisonniers aux Cent Arbres.

Après avoir entendu mon récit, il baissa la tête, et dit d'un ton las :

– Il n'y a plus d'espoir ! Même si j'arrivais à m'enfuir d'ici aujourd'hui, je ne pourrais sauver ni Vupa-Umugi ni ses guerriers. Vous voulez leur rendre la liberté, mais leur prendre leurs chevaux et leurs armes. Mais comment les guerriers rouges vivraient-ils sans chevaux et sans armes ?

– C'est fâcheux pour vous, mais vous ne l'avez pas volé ! Toi-même, tu as fumé avec Bloody Fox le Calumet de la Paix et de l'Amitié, tu as promis de ne révéler sa maison à quiconque. Et tu es venu avec de nombreux guerriers pour lui prendre sa maison et sa vie. Tu as mérité de perdre bien plus que ton cheval et ton fusil, n'est-ce pas ?

Il poussa un profond soupir.

– Mon fusil et mon cheval aussi !

– Non. Je t'aime bien et malgré ce que tu as fait, je me considère toujours comme ton ami. Tu garderas ce que tu as. Et j'essaierai aussi de voir s'il est possible d'user de clémence avec Vupa-Umugi et ses hommes. Tout dépendra de leur conduite envers nous. J'espère arriver à convaincre le chef que toute résistance serait une folie. Il me comprendra peut-être mieux que toi.

– Que moi ? demanda-t-il surpris.

– Oui. Je voulais te rendre la captivité aussi légère que possible, et t'ai seulement demandé ta parole de ne pas t'échapper. Tu me l'as refusée, parce que tu n'as pas compris que ta faute ne peut que vous nuire, et non vous servir. Tu m'as par là même contraint à la sévérité.

– Je n'ai pas donné ma parole, parce que je ne savais pas encore ce que je sais maintenant.

– Tu reconnais donc que tu ne pourrais apporter aucune aide à vos guerriers ?

– Oui.

– Alors il est encore temps de donner ta parole.

– Je la donne.

– Bien ! Mais réfléchis que de ta conduite dépend non seulement ton propre sort, mais aussi celui de tous les tiens. Si tu manquais à ta parole, le châtiment s'abattrait non seulement sur toi, mais aussi sur eux.

– Je n'y manquerai pas !

– Très bien ! Mais quel gage peux-tu m'en donner ?

Il me regarda d'un air étonné. Aussi lui expliquai-je :

– Je me fie à la parole d'un chrétien, mais pas à celle d'un Peau-Rouge.

– Aurais-tu confiance en Winnetou ?

– Oui, mais il fait exception. Il est chrétien de cœur.

– Un Indien qui te donne sa médecine en gage est obligé de tenir parole.

– Je ne peux pas prendre la tienne, tu n'y crois plus.

– Alors je vais fumer avec toi le Calumet du Serment.

– Ça ne suffit pas. Tu l'as fumé avec Bloody Fox et ça ne t'a pas empêché de manquer à ta parole.

Il baissa les yeux et dit à voix basse, très troublé :

– Le châtiment que m'inflige Old Shatterhand est pénible. Il n'atteint pas mon corps. Mais il emplit mon âme d'une peine profonde.

Je vis qu'il était sincère.

– Tu as entendu, lui répondis-je, que je me considérais encore comme ton ami et ton frère. Aussi vais-je

exceptionnellement renoncer à ma prudence habituelle et te faire confiance. Mais mon cœur serait très attristé si je me trompais une fois de plus sur ton compte. Si je te délie maintenant, t'enfuiras-tu ?

– Non.

– Quitteras-tu cette oasis sans ma permission ?

– Non.

– Je ne veux pas non plus que tu essaies de traverser les cactus pour aller parler à tes Comanches.

– Je ne le ferai pas. Même s'ils entraient ici, je me tairais, tant que je n'aurai pas eu ta permission de parler.

– Alors donne-moi la main, comme le font les hommes et les guerriers qui sont trop fiers pour essayer d'obtenir un avantage par le moyen du mensonge.

– Voilà ma main ! Tu peux avoir confiance en moi.

Son regard était empreint d'une telle sincérité que j'avais la certitude qu'il ne m'abuserait pas. Mais, par précaution, et par égard pour le Noir, je lui demandai :

– Tu étais irrité contre Bob. Vas-tu te venger de lui ?

– Non. Un guerrier rouge est trop fier pour se venger d'un homme noir. Ce nègre ne savait pas ce qu'il faisait. Il ne se doutait pas que c'est attenter à la dignité d'un chef que de lui attacher ainsi des perches dans le dos.

– Je vais te les enlever.

Je le débarrassai. Il s'étira, puis sortit avec moi. On menait les chevaux à l'abreuvoir. Maman Sanna nous apporta le repas. Lorsqu'il fut achevé et que le calme fut revenu au bord de l'eau, nous nous couchâmes, car nous devions partir dès le lever du soleil. Chiba-Bigk s'étendit entre Surehand et moi, sans que

nous le lui eussions demandé. Il se soumettait volontairement à notre surveillance et entendait faire savoir par là qu'il tiendrait sa promesse. Au réveil nous fîmes remplir d'eau toutes les outres, nous munîmes de provisions et partîmes, après que j'eus pris congé de Chiba-Bigk. Bob me demanda :

– Massa Shatterhand dire si Bob encore garder jeune chef indien ?

– Non, ce n'est pas nécessaire.

– Pas remettre perches sur le dos.

– Non plus. Il a promis de ne pas s'enfuir. Il tiendra parole.

Tout en disant ces mots avec une parfaite conviction, je ne renonçai pas à prendre des précautions élémentaires. Il y avait dans le champ de cactus suffisamment d'Apaches pour garder les cinquante Comanches prisonniers. Je donnai l'ordre au chef de ces gardiens d'avoir l'œil sur Chiba-Bigk et de ne le laisser partir sous aucun prétexte. Puis, nous nous mîmes en route. Nous étions deux cents, ce qui était plus que suffisant pour en finir avec les Comanches. Cette fois, nous emmenâmes Webster et Hawley.

Nous regagnâmes d'abord l'endroit où nous avions laissé la veille cinq Apaches en sentinelle. Ils avaient eu la bonne idée, dès l'aube, de faire une reconnaissance, et avaient découvert l'endroit où les Naïnis avaient campé. Ils étaient déjà partis, tout aussi pressés aujourd'hui que la veille. Nous les suivîmes à bonne allure. Je les vis bientôt apparaître dans le champ de ma longue-vue, et je maintins entre eux et nous une distance suffisante pour qu'ils pussent nous voir sans distinguer qui nous étions. Il fallait les laisser croire que nous étions les dragons.

Le jour entier passa sans incidents notables. Vers le soir, un vent violent, comme il en souffle souvent dans le Llano Estacado, s'éleva. Venant du nord, il avait passé sur la plus grande partie du désert et était très chaud. Il nous soufflait à

moitié dans le dos, mais nous gênait cependant beaucoup, moins par sa température que du fait qu'il soulevait une grande quantité de sable qui pénétrait dans nos yeux, nos bouches, nos oreilles et nos narines.

– Sale vent ! grommela Webster. On n'avait vraiment pas besoin de lui maintenant. Il aurait pu attendre que nous soyons revenus au bord de l'eau. On n'y voit rien et on peut à peine respirer.

– Ne vous fâchez pas, Mister Webster, ce vent vient très à propos, surtout pour Winnetou.

– Pour Winnetou ! Pourquoi ?

– Vous ne voyez pas que ce vent qui soulève le sable efface les traces des Comanches ? Nous ne pourrions même pas les suivre, s'il n'y avait pas les piquets.

– C'est vrai. Mais en quoi est-ce que cela concerne Winnetou ?

– Le vent efface également ses traces à lui. Il faut qu'il plante les piquets jusqu'au piège, n'est-ce pas ? Il doit donc pénétrer dans le champ de cactus, dans lequel nous voulons capturer les Comanches. Mais il ne doit pas y rester, il faut aussi qu'il en sorte. Sans le vent, les traces de sa sortie seraient visibles aux yeux des Comanches. Et ces derniers, qui prennent les traces de Winnetou pour celles de Chiba-Bigk, auraient pu se dire qu'il s'est ravisé et a changé de route. Or les traces en question mènent... vers nous, puisque Winnetou doit venir nous rejoindre. Tout notre plan pouvait être compromis. Mais ce vent arrange tout.

Webster voulut répondre, mais il s'interrompit soudain, arrêta son cheval, tendit le bras et s'écria :

– Les Comanches ont fait demi-tour ! Ils ont dû se méfier. Ils reviennent. Les voilà, les voilà !

Ces exclamations ramenèrent notre attention au point de l'horizon que j'avais perdu de vue pendant notre conversation des dernières minutes. Il y avait des gens, là-bas. On ne voyait pas à l'œil nu s'ils se déplaçaient ou étaient immobiles. Je pris ma longue-vue. Quelques instants plus tard, j'étais rassuré.

– Tout va bien. Ce ne sont pas les Comanches. C'est Winnetou.

– Le reconnaissez-vous, Sir ? demanda Old Surehand.

– Pas encore.

– Alors il faut faire attention. Ce n'est peut-être qu'une arrière-garde des Comanches.

– Si c'était cela, ils se déplaceraient. Mais les gens que je vois ont campé.

– L'ennemi peut en faire autant !

– Oui. Mais Winnetou a pris ses dispositions pour me faire comprendre qu'il s'agit de lui. Reconnaissez une fois de plus son intelligence et son ingéniosité. Il a contourné les Comanches et s'est arrêté derrière eux pour nous attendre. Se disant que nous risquions de le confondre avec les Naïnis, il a disposé son détachement de manière à ce que nous puissions bien voir que c'est lui. Tenez, prenez ma lunette et regardez, Mister Surehand.

Après avoir observé, il me dit :

– Ah, voilà qui est vraiment très ingénieux ! Les gens qui campent là-bas ne sont pas serrés les uns contre les autres mais placés de manière à reproduire le dessin d'une flèche.

– Et dans quelle direction se trouve la pointe de cette flèche ?

– Non vers nous, mais dans la direction opposée, vers le sud-est.

– Cette flèche nous indique la direction que nous devons prendre. Winnetou nous signifie ainsi que nous pouvons sans inquiétude continuer notre route. Et nous savons donc, non seulement que c'est Winnetou qui est là, mais que tout va bien.

– C'est également mon avis, car Winnetou ne se serait pas tranquillement installé en nous attendant s'il y avait eu quelque incident fâcheux. Il y a tout de même quelque chose qui m'inquiète : l'eau.

– Je sais ce que vous voulez dire. Si nous voulons assoiffer les Comanches, nous devons nous arranger pour ne pas souffrir nous-mêmes de la soif.

– Évidemment. Pour aujourd'hui, nous avons de l'eau, mais il nous faudra peut-être toute la journée de demain pour en finir avec Vupa-Umugi. Ensuite, il nous faudra encore une journée pour regagner l'oasis. Pour ces deux journées, nous n'avons pas d'eau. Et les Comanches en ont encore plus besoin que nous.

– Oui. Nous n'avons naturellement pas tant d'eau. Mais je puis vous rassurer. Nous n'aurons tout de même pas soif. J'y avais pensé. Je me serais rendu coupable d'une légèreté impardonnable si j'avais rassemblé plus de trois cents hommes et leurs chevaux dans le Llano Estacado sans prévoir le ravitaillement en eau. Nous la prendrons à l'oasis.

– Mais comment ? L'oasis est à une journée d'ici ; les hommes qui iraient y chercher de l'eau ne seraient donc pas de retour avant deux jours.

– Vous vous trompez. Ils n'auront pas besoin de revenir.

– Hum ! Je me demande comment vous voulez vous y prendre.

– C'est très simple, Sir. Nous mettrons en place une chaîne de cavaliers. Nos Apaches ont un grand nombre d'outres ; il y a

également celles de Bloody Fox. Nous envoyons ces outres à l'oasis, ce qui ne demande pas beaucoup d'hommes, mais plutôt des chevaux. Ces hommes seront placés à intervalles réguliers entre ici et l'oasis. Aucun homme ni aucun cheval n'aura à faire la totalité du parcours. Ils n'auront à aller que d'un poste à l'autre.

– Je vous dois toutes mes excuses, Sir. Vous pensez vraiment à tout. En avez-vous parlé à Winnetou ?

– Non. Nous n'avons pas échangé un mot à ce sujet. Mais nous nous connaissons et nous savons qu'aucun de nous ne négligera quoi que ce soit. Mais que vois-je ? Les Apaches n'ont pas de chevaux. Seul Winnetou a le sien. Savez-vous pourquoi, Mister Surehand ?

– Non, répondit-il.

Pendant cette conversation, nous nous étions rapprochés des Apaches, que nous pouvions maintenant voir très nettement. Quittant leur formation en flèche, ils étaient rassemblés et nous observaient. Il n'y avait pas d'autre cheval que l'étalon noir du chef.

– Vous allez constater une fois de plus que vos appréhensions étaient sans fondement, dis-je à Old Surehand. Winnetou a fait le nécessaire avant moi. Nos esprits se rencontrent toujours.

– Vous pensez qu'il a déjà envoyé ses chevaux et ses outres à l'oasis ?

– Oui. Vous voyez qu'il n'a avec lui qu'une trentaine d'hommes, et que Bloody Fox n'est pas là non plus. Il est certainement allé avec les autres à l'oasis pour chercher de l'eau.

Quelques minutes plus tard, nous avions rejoint Winnetou. Ce dernier me dit :

– Mon frère Charley m’a compris en voyant notre formation. J’ai voulu lui dire que nous n’étions pas les Comanches.

– À quelle distance sont-ils de nous ? demandai-je.

– Ils sont allés très vite, parce qu’ils ont soif. Mais ils devront bientôt faire halte, car le soleil est à l’horizon.

– Oui, dans un quart d’heure, il fera sombre. Combien de temps faut-il d’ici jusqu’au champ de cactus ?

– Deux heures.

– Ils n’y arriveront donc plus aujourd’hui. Tant mieux pour nous. Ils tomberont ainsi dans le piège demain, au jour. Les guerriers de mon frère rouge n’ont pas leurs chevaux. Winnetou les a-t-il envoyés à l’oasis, avec les outres ?

– Oui. Bloody Fox, qui connaît le chemin, est allé avec eux pour les poster à intervalles réguliers et marquer la route avec les piquets qui nous restaient. Mais ils n’ont pas suffisamment d’outres.

– Nous enverrons les nôtres, sitôt que nous aurons campé. C’est bien ce que tu comptais faire ?

– Oui. Le vent a effacé nos traces. Notre plan réussira. Maintenant, nous allons repartir et rester le plus près possible des Comanches. Car demain, quand ils arriveront au piège et entreront dans le champ de cactus, il faut que nous soyons tout de suite sur eux, afin qu’ils n’aient pas le temps de faire demi-tour ou de changer de direction au moment où ils commenceront à se méfier.

Il monta à cheval et nous partîmes. Ses hommes étaient à pied, mais ils maintinrent si bien l’allure que nous pûmes avancer avec toute la vitesse désirable. Nous continuâmes dans l’obscurité, de piquet en piquet, jusqu’au moment où il devint

préférable de s'arrêter pour ne pas tomber à l'improviste sur l'ennemi.

Entre-temps, le vent avait faibli, et il finit par cesser entièrement. Le croissant de la lune mit bientôt fin à l'obscurité. Quelques Apaches se mirent en route, avec des chevaux chargés d'outres vides, et Winnetou les accompagna jusqu'au premier poste, dont ils ignoraient l'emplacement. Toutes les mesures nécessaires étant prises, nous pûmes enfin prendre le sommeil dont nous avions grand besoin. Quand Winnetou revint, je dormais déjà.

Le lendemain matin, il fut levé le premier, bien que s'étant couché le dernier. Nous ne prîmes pas le temps de déjeuner, car nous pouvions manger en marchant. Nous nous contentâmes de boire. L'eau qui resta fut pour les chevaux, et il n'y en avait sans doute pas assez. Winnetou fit aussitôt partir les outres vides en direction de la chaîne.

Nous reprîmes notre progression, à une allure si vive que les hommes démontés ne purent suivre le train. Ils nous rejoindraient plus tard. Je ne cessais d'observer avec ma lunette. La veille, nous étions arrivés très près des Comanches, car il ne nous fallut guère plus qu'un quart d'heure pour atteindre l'endroit où ils avaient campé, et nous constatâmes qu'ils venaient à peine de partir.

Bientôt après, je pus les voir. Winnetou avait également sa lunette à la main. Il regarda un moment puis, d'un air satisfait, déclara :

– Ils vont très lentement. Mon frère l'a-t-il remarqué ?

– Oui. Leurs chevaux sont fourbus par deux jours de marche sans eau.

– Eux aussi ont soif. Mais il leur faudra du temps pour se décider à se rendre.

– Nous avons sur Vupa-Umugi un moyen de pression encore plus puissant que la soif.

– C'est de la médecine que mon frère veut parler ? Il a eu une très bonne idée de l'emporter du Val des Lièvres. Nous vaincrons sans peine, et notre retour sera facile, puisque Old Shatterhand a fait prisonniers les Comanches de Nalé-Masiouv et les a remis aux dragons.

C'était la première parole échangée entre nous à ce sujet. Il avait dû s'attendre à voir arriver Nalé-Masiouv et les cavaliers, mais il n'avait posé aucune question hier en constatant leur absence. Tout autre m'aurait assailli de questions. Mais Winnetou avait tout compris sans un mot. Je lui racontai donc les détails de la capture de Nalé-Masiouv. Quand j'eus terminé mon récit, il poussa un « Uff ! » de satisfaction.

– Mon frère a bien fait. Tous ces hommes rouges auraient été pour nous une charge, ne fût-ce qu'à cause de l'eau, et les cavaliers blancs aussi, alors que nous n'avons nul besoin d'eux pour prendre Vupa-Umugi. Nalé-Masiouv est suffisamment puni par la perte de ses chevaux et de ses fusils. Winnetou saura si le commandant tient sa promesse de leur laisser la vie. Dans le cas contraire, il le paiera de la sienne. Howgh !

Cette question était donc réglée.

Il nous fallut non deux heures mais trois pour atteindre le champ de cactus en question, en raison de la lenteur des chevaux des Naïnis. Ils ne pouvaient nous voir à l'œil nu, mais nous les observions à la lunette. Ils marchaient en formation assez dispersée. Soudain, ils se rassemblèrent et ne formèrent plus qu'une ligne mince.

– C'est le moment décisif, dis-je à Winnetou. Ils ne s'arrêtent pas. Ils ne se méfient donc pas.

– Oui, fit-il. Ils sont arrivés à l'entrée du champ de cactus. Ils doivent penser qu'il n'est pas très profond, puisque Chiba-

Bigk paraît l'avoir traversé. De plus, la soif les encourage à continuer.

En effet, là où il y a des cactus, c'est qu'il y a de l'humidité, et ils doivent penser que derrière les cactus ils trouveront l'oasis. Ils ne peuvent pas savoir que l'humidité qui permet à ces plantes de croître est très faible, et qu'elle est souterraine.

Peu de temps après nous vîmes également cet espace recouvert de cactus à perte de vue, que traversait une étroite bande dépourvue de végétation. À l'endroit précis où cette espèce de chemin commençait, Winnetou avait planté un piquet, comme pour les encourager à s'y engager.

Ils n'avaient pas hésité à le faire et nous les vîmes disparaître à l'horizon. Nous fîmes halte à l'entrée du chemin et mîmes pied à terre. Les chevaux furent entravés hors de portée de fusil, et nous prîmes une position qui commandait l'entrée du chemin et le chemin lui-même sur une assez grande profondeur par lequel les Comanches seraient obligés de passer en revenant.

Ce chemin, large d'une vingtaine de pas à son début, se rétrécissait ensuite très vite de manière à ne pouvoir laisser le passage à plus de quatre ou cinq cavaliers de front. Ainsi donc les Comanches, si jamais ils faisaient la folie de nous attaquer, ne pourraient se déployer sur plus de trente hommes de profondeur et de cinq hommes de front. Nous avions cinq ou six fois plus d'hommes qu'il n'en fallait pour repousser facilement une telle attaque. Car nos balles n'auraient eu besoin d'abattre que les premiers, les transformant en une barrière que les autres n'auraient jamais pu franchit, et encore moins contourner à droite ni à gauche, sur le terrain tapissé de cactus acérés.

Nous avions donc réussi à faire tomber l'ennemi dans le piège et nous n'avions plus qu'à attendre. Ils arriveraient au

bout du chemin, et, ne pouvant aller plus loin, seraient obligés de revenir sur leurs pas.

Nous attendîmes une heure, puis deux, et plus encore. Les Comanches ne venaient pas. Ils n'avaient sans doute pas fait demi-tour immédiatement. Ils s'étaient arrêtés pour tenir conseil. Mais ils ne pouvaient pas ne pas revenir. Nous guettions avec anxiété le point de l'horizon où ils devaient apparaître.

– Uff ! s'écria enfin Winnetou.

Son œil perçant avait vu les Comanches avant nous. Ils arrivaient, lents, fatigués, déçus. Bientôt, leur longue colonne s'arrêta. Ils nous avaient aperçus. Nous nous levâmes pour qu'ils pussent nous voir.

Ils étaient assez proches pour constater que ceux qu'ils avaient devant eux n'étaient pas les dragons, mais des Indiens.

– Ils doivent être très effrayés, fit Old Surehand, qui était près de moi.

– Effrayés ? Pas encore ! répondis-je. Ils peuvent très bien nous prendre pour les Comanches de Nalé-Masiouv. Mais même en ce cas, ils doivent être étonnés, parce que ce sont les dragons qu'ils s'attendent à voir, serrés de près par Nalé-Masiouv.

– Je suis curieux de savoir ce qu'ils vont faire.

– Je sais fort bien ce qu'ils vont faire. Ils vont envoyer un ou deux hommes en reconnaissance pour savoir qui nous sommes. Tenez, les voilà déjà !

Deux hommes s'étaient en effet détachés de la troupe et s'approchaient de nous, à pied.

– Mon frère veut-il aller avec moi à leur rencontre ? demandai-je à Winnetou.

– Volontiers, répondit-il.

D'un pas aussi lent que celui des Comanches, nous marchâmes au-devant d'eux au milieu des cactus. Constatant qu'ils avaient devant eux un Blanc et un Rouge, ils s'arrêtèrent surpris. Nous leur fîmes signe d'avancer et continuâmes à marcher vers eux. Ils reprirent leur marche avec hésitation, puis s'arrêtèrent bientôt.

– Que mon frère Shatterhand parle, dit Winnetou.

En de telles occasions, il me laissait habituellement la parole. J'interpellai les deux Naïnis :

– Que les guerriers des Comanches approchent sans crainte ! Nous voulons leur parler, et il ne leur arrivera rien s'ils n'essaient pas de faire usage de leurs armes contre nous.

Ils avancèrent alors. Je les avais appelés parce que je ne voulais pas aller jusqu'à eux, pour ne pas être à portée de fusil des Comanches. Nous nous rencontrâmes à peu près à mi-chemin. Mais ils ne s'approchèrent pas tout à fait de nous.

– Vupa-Umugi, le chef des Comanches Naïnis, vous a envoyés pour savoir qui nous sommes, dis-je. Me connaissez-vous ?

– Non, répondit le plus âgé, cependant que leurs regards à tous deux se portaient avec un respect craintif sur Winnetou.

– Et vous ne connaissez pas non plus le guerrier rouge qui est à côté de moi ?

– Uff ! C'est Winnetou, le chef des Apaches.

– Et moi je suis Old Shatterhand, son ami et son frère blanc !

– Uff, uff ! s'écrièrent-ils tous deux en me regardant de plus près. L'étonnement qu'ils avaient éprouvé en voyant le chef

des Apaches redoubla lorsqu'ils entendirent mon nom. Mais ils essayèrent de le dissimuler.

– Vous avez cru que les cavaliers blancs étaient derrière vous ? poursuivis-je.

Pas de réponse.

– Et derrière eux Nalé-Masiouv ?

– Comment Old Shatterhand sait-il tout cela ? demanda le plus âgé des deux.

– J'en sais encore bien plus ! Vous vouliez attirer les cavaliers blancs dans un piège, mais c'est vous qui y êtes tombés. Regardez devant vous ! Il y a là trois cents guerriers des Apaches Mescaleros dont les fusils sont prêts à vous abattre jusqu'au dernier si vous faites la moindre résistance.

– Uff, uff !

– Vous ne pouvez pas passer. Vous êtes obligés de vous rendre. Sans quoi, ou bien vous tomberez sous nos coups de fusil, ou bien vous périrez dans ce champ de cactus sans issue.

Ils s'entre-regardèrent. Malgré tous leurs efforts pour dissimuler l'effet que leur avaient produit mes paroles, ils étaient incontestablement impressionnés. Celui qui avait répondu demanda :

– Où sont les cavaliers blancs ?

– Crois-tu que nous allons te le dire ?

– Et où est Nalé-Masiouv ?

– Nous ne te le dirons pas non plus. Mais je vais te demander où est Chiba-Bigk avec ses cinquante Comanches ?

– Uff ! Chiba-Bigk ! Nous ne savons pas !

– Nous, nous le savons. Vous avez cru le suivre. Mais il n'était pas devant vous.

– Pourquoi ?

– Vous avez suivi les poteaux pendant deux jours parce que vous avez cru que c'était Chiba-Bigk qui les avait plantés pour vous montrer le chemin. Mais ce n'est pas lui, c'est Winnetou qui les a plantés, pour vous égarer.

– Uff ! Est-ce la vérité ?

– Old Shatterhand dit toujours la vérité. Chiba-Bigk n'a pas pu vous montrer le chemin, parce que nous l'avons fait prisonnier. Nalé-Masiouv est également prisonnier avec tous ses guerriers. Il est tombé entre nos mains et celles des cavaliers blancs, que nous avons mis en garde contre lui et contre vous. Voilà ce que vous devez dire à Vupa-Umugi.

Il me regarda d'un air très effrayé et s'écria :

– Vupa-Umugi ne le croira pas !

– Peu nous importe qu'il le croie ou non : c'est la vérité !

– Nous savons qu'Old Shatterhand aime la vérité. Mais ce qu'il vient de dire n'entre pas dans nos oreilles. Serait-il prêt à le dire à notre chef ?

– Oui.

– Nous allons retrouver Vupa-Umugi pour le lui faire savoir.

– Bien ! nous restons ici pour l'attendre.

Ils partirent et nous nous assîmes. Lorsqu'ils eurent rejoint leurs camarades, nous constatâmes, à l'agitation des Rouges, que le message avait produit son effet. Tous les cavaliers, qui étaient restés en selle, mirent pied à terre. Au bout d'un certain temps, un homme vint vers nous. Ce n'était pas Vupa-Umugi,

c'était l'homme à qui j'avais parlé. Arrivé devant nous, il déclara :

– Le chef des Comanches a entendu nos paroles. Il ne veut pas les croire. Il voudrait les entendre de votre bouche.

– Volontiers. Pourquoi ne vient-il pas ?

– Il y a ici Old Shatterhand et Winnetou, le chef des Apaches. Vupa-Umugi ne veut pas être seul.

– D'accord, qu'il amène aussi quelqu'un.

– Apanatchka, le second chef des Naïnis, l'accompagnera.

– Nous n'avons rien là contre.

– Old Shatterhand et Winnetou sont armés. Vupa-Umugi et Apanatchka doivent également pouvoir emporter leurs armes.

– Nous sommes également d'accord là-dessus.

– Ils pourront retourner librement après vous avoir parlé ?

– Oui.

– Nous le croirons si Winnetou et Old Shatterhand le promettent de leur bouche.

– Je le promets. Howgh ! dit Winnetou.

– Je l'ai déjà dit et je n'ai pas besoin de promettre une seconde fois, déclarai-je.

Il partit.

J'étais curieux de connaître Apanatchka, dont le nom signifie, en langue comanche, Excellent-en-toutes-choses.

Ils arrivèrent bientôt tous deux, très droits, hautains comme des gens qui ont l'avantage. Ils voulaient sans doute

nous impressionner par cette attitude, mais ils n'avaient guère de chance d'y parvenir. Sans mot dire, ils s'assirent en face de nous et posèrent leurs fusils en travers de leur taille, en nous regardant froidement. Mais nous savions bien ce que leur masque immobile et impassible cachait d'inquiétude.

Contrairement à mon attente, Apanatchka était un homme encore jeune, et je dois dire qu'à part Winnetou, je n'avais encore jamais rencontré un Indien aussi intéressant.

Il n'était pas très grand, mais fortement charpenté. Son visage ne présentait aucune des caractéristiques de l'Indien : ni yeux bridés, ni pommettes saillantes. Ses longs cheveux noirs étaient noués sur le sommet de son crâne. Malgré la coloration sombre de sa peau, on avait l'impression de distinguer sur ses joues, son menton et au-dessus de sa lèvre supérieure l'ombre bleuâtre du rasoir. Cet Apanatchka possédait-il donc, contrairement à tous les Indiens, une barbe si fournie qu'il devait se raser ? Et comment se procurait-il du savon ? On sait que les Indiens ne se rasent pas, mais qu'ils arrachent les quelques poils de barbe qu'ils possèdent jusqu'a ce qu'ils ne repoussent plus. Cet Indien m'inspirait une vive sympathie. Il avait un visage que je ne puis qualifier que d'« avenant ». L'avais-je déjà vu ? Certainement pas ! Mais j'avais dû voir un jour quelqu'un à qui il ressemblait. Mille visages me vinrent à l'esprit. Mais ce n'était aucun d'eux.

Lorsque plusieurs chefs ennemis entrent en pourparlers, ce n'est pas le plus important qui ouvre la discussion. Celui qui occupe le rang le plus élevé garde le plus longtemps le silence. Vupa-Umugi paraissait décidé à adopter cette attitude. Je n'y vis pas d'inconvénient, car nous avions beaucoup plus de temps que lui.

Je portai les yeux sur Winnetou et un bref regard de lui me signifia qu'il n'avait pas l'intention de commencer la conversation. J'attendis un moment, puis, comme rien ne venait, je m'étendis de tout mon long et repliai un bras sous ma

tête, de l’air de quelqu’un qui a envie de se reposer, voire de dormir. Ce geste ne fut pas sans effet. Vupa-Umugi lança à Apanatchka un regard impérieux, et ce dernier prit la parole.

– Old Shatterhand et Winnetou, le chef des Apaches, ont voulu nous parler ?

Je restai dans la même position, sans répondre. Winnetou garda également le silence. Alors Apanatchka répéta :

– Old Shatterhand et Winnetou, le chef des Apaches, ont voulu nous parler.

Comme nous ne répondions pas davantage, il répéta sa phrase une troisième fois. Alors, je me redressai lentement et dis :

– Ce que j’entends me frappe d’étonnement. Nous n’avons pas exprimé le désir de vous parler. On nous a demandé si nous voulions dire à Vupa-Umugi les paroles qui ont semblé incroyables à son messager. Nous lui avons permis de venir ici, et voilà qu’il est assis comme quelqu’un qui ne désire rien entendre. Pourquoi se tait-il et laisse-t-il Apanatchka parler pour lui ? N’est-il pas assez avisé pour parler lui-même ? C’est lui, et non Apanatchka, qui a voulu nous parler, et s’il n’ouvre pas la bouche, cela nous est égal. Nous avons assez d’eau, et de la viande en suffisance. S’il a autant de temps que nous, qu’il continue à se taire !

Je fis mine de me recoucher. Vupa-Umugi se décida.

– Qu’Old Shatterhand reste assis et écoute mes paroles !

– J’écoute, répondis-je.

– Old Shatterhand a prétendu que Nalé-Masiouv était captif avec ses guerriers.

– Je l’ai dit, et c’est vrai.

– Et Chiba-Bigk serait également prisonnier ?

– Il l'est.

– Je ne puis le croire. Comment peux-tu avoir rencontré les uns après les autres Chiba-Bigk, les cavaliers blancs, et Nalé-Masiouv ? Un tel hasard ne saurait se produire !

– Ce n'est pas l'effet du hasard, mais du calcul.

– Calcul ? Il aurait fallu que tu saches tout ce que les guerriers des Comanches avaient décidé de faire.

– Je le savais, et c'est toi-même qui me l'as appris.

– Uff ! Moi-même ?

– Oui. Je t'ai entendu en parler près de l'Eau Bleue.

– Uff ! Tu prends Vupa-Umugi pour un homme crédule.

– Certes non. Mais je te prends pour un homme bien imprudent. Tu as été aveugle et sourd, et tu as négligé tout ce qui était nécessaire à l'accomplissement d'un dessein tel que le vôtre.

– Quel dessein ?

– Cette question est ridicule, répliquai-je. Et j'entrepris alors de lui faire le récit des événements, depuis le moment où Winnetou avait entendu deux guerriers comanches parler du projet d'attaque de l'oasis, avait décidé d'avertir Bloody Fox et de l'aider. Vupa-Umugi m'interrompit fréquemment par des exclamations de surprise, voire de frayeur. Je lui racontai comment j'avais obligé Nalé-Masiouv à se rendre en menaçant de brûler sa médecine, et ajoutai que j'en ferais autant de la sienne. Un sourire méchant apparut alors sur son visage, et il répliqua :

– Tu ne peux pas me la prendre, parce que je ne l'ai pas sur moi. Vupa-Umugi possède non pas une seule médecine, mais

plusieurs. Et il a soin de ne jamais l'emporter au combat, où il risquerait de la perdre. Tu ne l'auras pas !

– J'ai dit que je te la prendrais, et ce que dit Old Shatterhand est toujours vrai. Tu verras. Comment peux-tu croire que vous sortirez de la situation où vous êtes autrement qu'en vous rendant ? Tu veux donc combattre ?

– Oui, nous combattrons.

– Essaie ! Mais je suis sûr que tu n'en feras rien. Même si vous êtes victorieux, vous périrez, parce que vous n'avez pas d'eau. Mais vous ne pouvez pas vaincre. Regarde autour de toi. Vous n'avez pas la place de vous déployer, et vous êtes si serrés que chacune de nos balles atteindra plusieurs de vos guerriers. Nous avons de l'eau, vous n'en avez pas. Nous sommes frais et dispos, ainsi que nos chevaux. Vous avez soif, et vos chevaux sont fourbus. Réfléchis !

– Nous nous battrons quand même !

– Non. Tu es imprudent, mais tu n'es pas fou.

Il baissa la tête et se tut. Il resta longtemps sans mot dire, puis demanda :

– Que ferez-vous de nous si nous nous rendons ?

– Nous vous laisserons la vie.

– Et c'est tout ? Sans chevaux et sans fusils nous sommes perdus. Nous ne les livrerons pas.

– Vous les livrerez quand même, si nous les demandons. Nous vous laisserons la vie ; c'est plus que vous ne méritez. Si vous étiez vainqueurs, vous ne nous feriez pas quartier, et nous devrions tous mourir au poteau de torture.

Il serra nerveusement les poings et s'écria :

– C’est l’esprit du mal qui t’a mené à l’Eau Bleue ! Sans quoi notre plan aurait réussi.

– C’est bien vrai, et c’est pourquoi je pense que ce n’est pas un mauvais esprit, mais un esprit bienveillant qui m’a mené jusqu’à l’Eau Bleue. Vous n’avez aucun espoir de nous échapper. Si vous ne vous rendez pas, vous êtes perdus.

– Non ! Le Tueur d’indiens est notre prisonnier, celui que vous appelez Old Wabble. C’est notre otage. Si vous touchez à un seul d’entre nous, il mourra.

– Qu’il meure ! Il est tombé entre tes mains parce qu’il m’a désobéi. Les gens qui me désobéissent ne m’intéressent plus.

– Alors tu acceptes qu’il meure ?

– Non. Je veux simplement dire que je ne ferai pas de sacrifices pour le sauver. Mais si vous le tuez, je le vengerai cruellement, tu peux en être sûr. J’ai terminé et je n’ai plus rien à dire.

Je me levai, et Winnetou suivit mon exemple ; les deux Comanches se levèrent également. Apanatchka nous regarda avec une expression singulière : ce n’était ni de la tristesse, ni de la haine. C’était presque de la bienveillance. Mais il s’efforça de dissimuler ses pensées et ses sentiments. La colère et la haine qui bouillonnaient en Vupa-Umugi n’en étaient que plus visibles. Il finit par éclater :

– Nous aussi nous avons terminé ! Il y a encore des issues.

– Y en aurait-il cent que cela ne vous servirait à rien. S’il n’y pas d’autre moyen, nous mettrons le feu aux cactus.

– Uff ! s’écria-t-il très effrayé. Old Shatterhand et Winnetou incendiaires ?

– Assez de questions stupides ! Parle à tes hommes et fais-nous savoir sans tarder ce que vous avez décidé.

– Tu le sauras.

Il tourna le dos et s'en alla avec Apanatchka, beaucoup moins fier qu'à l'arrivée. Nous rejoignîmes nos compagnons, qui attendaient avec curiosité le résultat de l'entretien.

Nous ne quittâmes plus les Comanches des yeux. Nous attaquer eût été de leur part une folie, mais ils étaient capables de la commettre et nous devions rester sur nos gardes. Nous ne pouvions voir que leurs premiers rangs. Aussi montai-je à cheval et me déplaçai sur le côté de manière à pouvoir observer le flanc de leur colonne. Je vis qu'ils n'étaient plus qu'une trentaine. Les autres s'étaient de nouveau enfoncés dans les cactus. Je revins et en informai Winnetou.

– Ils veulent se frayer un chemin dans les cactus avec leurs coutelas, dit-il.

– C'est également mon avis. Mais ils ne réussiront pas.

– Non. Les cactus sont comme pétrifiés ; leurs lames s'émousseront vite.

– Il ne faut tout de même négliger aucune précaution. Je vais retourner voir ce qu'ils font.

– Que mon frère le fasse, mais c'est inutile.

– Puis-je vous accompagner ? demanda Webster.

– Pourquoi pas ?

– Et moi ? demanda Hawley.

– D'accord. Mais personne d'autre. À cheval !

Nous allâmes vers le sud jusqu'à l'endroit où le champ des cactus décrivait une courbe vers l'est. Nous la suivîmes pendant une bonne heure, et parvînmes à une sorte de golfe sableux qui s'enfonçait dans les cactus. Quand nous fûmes au bout, je cherchai les Comanches avec ma lunette. Ce n'étaient plus que

des points minuscules, loin au nord. Je ne pouvais voir ce qu'ils faisaient. Mais ils étaient certainement en train d'essayer de se frayer avec leurs couteaux un passage dans cet infranchissable et interminable océan de plantes épineuses. Nous fîmes demi-tour et revînmes par le même chemin.

8

LE GÉNÉRAL

En quittant le golfe ensablé dont j'ai parlé pour revenir vers l'ouest, il me sembla voir quelque chose qui bougeait, loin dans le sud. Je pris ma lunette et constatai que je ne m'étais pas trompé. Il y avait des cavaliers. Je ne pouvais pas encore savoir combien ils étaient, mais, un peu plus tard, j'en comptai huit, avec quatre chevaux ou mulets de bât. Ils se dirigeaient vers le nord-est, et allaient par conséquent longer l'arrière du champ de cactus sur le devant duquel étaient postés nos Apaches. Peut-être allaient-ils voir les Comanches et les aider à sortir des cactus ? Cela me paraissait impossible, mais l'expérience m'avait enseigné que souvent, un hasard insignifiant permet à l'impossible de se réaliser. Je devais les empêcher de poursuivre leur route, et les décider à se joindre à nous de l'autre côté des cactus. Et ce d'autant plus que je venais de constater que quatre d'entre eux étaient des Indiens.

À quelle tribu appartenaient-ils ? Il fallait le savoir. Nous prîmes donc la direction du sud, pour nous trouver exactement sur leur passage, et nous les attendîmes. Ils nous avaient également vus. Après s'être arrêtés un moment pour se concerter, ils vinrent vers nous.

Je remarquai surtout d'entre eux, un Blanc et un Rouge. L'Indien avait dans les cheveux une plume d'aigle, c'était donc un chef. Le Blanc était un homme long et maigre, paraissant âgé de cinquante à soixante ans. Ses vêtements constituaient un curieux assemblage d'éléments civils et militaires, et il avait au côté un grand sabre. Lorsqu'ils furent assez près pour qu'on pût

distinguer les visages, je constatai que celui du Blanc n'était guère de nature à inspirer confiance.

Ils s'arrêtèrent à une certaine distance de nous. Le Blanc fit un geste négligent, presque condescendant vers le bord de son chapeau et dit :

– *Good day, Boys !* Qu'est-ce qui vous amène donc au milieu de ce sacré désert, hein ?

– Nous faisons une petite promenade, répondis-je.

– Une promenade ? Drôle de distraction ! Si je suis ici, c'est bien parce que j'y suis obligé. Qui êtes-vous donc ?

– Des *boys*. Puisque c'est ainsi que vous nous avez appelés, nous le sommes.

– Allons, pas de bêtises ! Quand on rencontre quelqu'un dans le Llano, il faut savoir à qui on a affaire.

– Très juste.

– Bon. Je vous ai rencontrés... par conséquent ?

– Nous vous avons rencontré... par conséquent ?

– Écoutez. Vous paraissez passablement insolent. Je ne suis pas très indulgent d'habitude, mais aujourd'hui je suis disposé à faire une exception. Vous voyez bien que je suis officier ! Vous n'avez jamais entendu parler du fameux Douglas, du général Douglas, veux-je dire ?

– Non.

– Alors vous ignorez tout de l'histoire militaire des États-Unis ! Le général Douglas, c'est moi !

En disant ces mots, il se donna un grand coup sur la poitrine, ce qu'un vrai général n'aurait sans doute pas fait.

– Enchanté, Sir ! fis-je.

– J'ai combattu à Bull-Run.

– C'est beaucoup d'honneur.

– À Gettysburg, à Harpers-Ferry, dans les Chattanooga et dans vingt autres batailles. Toujours vainqueur ! Qu'est-ce que vous en dites ?

Il fit tinter son sabre.

– Pourquoi pas ? répondis-je.

– N'est-ce pas ? Et maintenant je traverse le Llano. Ces Blancs sont mes domestiques, et ces Indiens mes guides. Celui qui les commande est Mba[22], chef des Chickasaws.

Un doigt de ce chef valait plus que le général tout entier. Je lui demandai :

– Les guerriers des Chickasaws ont-ils déterrés la hache contre une autre tribu rouge ?

– Non, répondit-il.

– Ni contre les Apaches, ni contre les Comanches ?

– Non.

– Mba, chef de cette tribu pacifique, va donc avoir une grande surprise. Là-haut, de l'autre côté des cactus, se trouve Winnetou, chef des Apaches, accompagné de nombreux guerriers. Ils ont encerclé Vupa-Umugi, chef des Comanches avec ses hommes, et veulent les capturer. Veux-tu y assister ?

– J'y vais, répondit-il, et ses yeux lancèrent des éclairs.

---

[22] Loup.

– Winnetou ? demanda le général. Il faut que je le voie. Bien sûr, nous y allons ! Et qui êtes-vous, Sir ?

– J'appartiens à Winnetou ; on me nomme Old Shatterhand.

Il écarquilla les yeux et me regarda d'un tout autre air.

– J'ai beaucoup entendu parler de vous, fit-il. Très heureux de vous connaître. Voici la main d'un général victorieux.

Je lui tendis la mienne, très satisfait de voir qu'il acceptait de nous accompagner. Mba gardait le silence, mais je voyais qu'il se sentait honoré de cette rencontre. Douglas n'en était que plus loquace. Il voulut connaître tous les détails du conflit entre les Apaches et les Comanches, mais je ne lui appris que le strict nécessaire, car il ne me plaisait pas. Il avait vraiment l'air d'un malfaiteur. Lorsqu'il entendit le nom d'Old Surehand, il eut un tel sursaut qu'il me parut évident qu'il s'était passé quelque chose entre eux.

En arrivant auprès de nos Apaches, nous les étonnâmes beaucoup en ramenant des compagnons rencontrés au milieu du désert et visiblement équipés pour ce voyage, car les chevaux de bât portaient des outres pleines d'eau. Je fis les présentations.

Winnetou salua Mba avec une aimable gravité, et le général avec beaucoup de réserve. Old Surehand regarda ce dernier avec étonnement. Son extérieur le frappait, mais il était visible qu'il ne le connaissait pas du tout. Par contre le prétendu officier observait Old Surehand avec une vive inquiétude, qui ne parut s'apaiser que lorsqu'il constata qu'Old Surehand le traitait en inconnu. J'en fus d'autant plus convaincu qu'il fallait se méfier de cet homme. À la première occasion je pris Old Surehand à part et lui demandai :

– Connaissez-vous ce quasi-général, Sir ?

– Non, répondit-il.

– Vous ne l’avez jamais rencontré ?

– Non. C’est la première fois que je le vois.

– Essayez de vous souvenir !

– Non, je ne le connais pas. Mais pourquoi me demandez-vous cela, Sir ?

– Parce qu’il semble y avoir un rapport entre vous. Il a eu l’air effrayé quand j’ai mentionné votre nom.

– C’est une impression.

– Non, c’était très net. Et il vous a regardé d’une façon telle qu’il était évident qu’il avait peur que vous le reconnaissiez.

– Hum ! Vous avez de bons yeux, Mister Shatterhand. Mais dans ce cas particulier, vous vous êtes trompé. J’ignore absolument ce Douglas.

– Mais il me semble bien que lui vous connaisse. Je vais le surveiller.

– Vous verrez que j’ai raison, Sir.

Les rayons du soleil faisaient régner une chaleur écrasante. Midi passa, sans que les Comanches fussent venus nous répondre. Mais nous aperçûmes parmi eux un mouvement qui nous montra qu’ils étaient de nouveau tous réunis. Vupa-Umugi s’était rendu compte qu’il était impossible de se frayer un chemin à travers les cactus, et était revenu. Il n’avait plus qu’à entreprendre un second entretien. Et nous aperçûmes en effet bientôt un Comanche, qui vint nous crier de loin que les deux chefs voulaient de nouveau nous parler. Nous acceptâmes et retournâmes à l’endroit où avait eu lieu la première conversation. J’avais pris dans ma sacoche les médecines que

j'avais emportées de la Vallée des Lièvres. Je les dissimulai sous ma veste.

À peine nous étions-nous assis que Vupa-Umugi et Apanatchka arrivèrent. Ils prirent les mêmes places que la première fois, et s'efforcèrent d'avoir l'air détaché. Mais il était évident qu'ils étaient fort soucieux. Le regard d'Apanatchka n'était pas hostile, cependant que celui de Vupa-Umugi était chargé de haine et de fureur.

Cette fois, Vupa-Umugi ne nous fit pas attendre. Il prit la parole sitôt assis.

– Old Shatterhand est-il toujours du même avis que tout à l'heure ?

– Oui, répondis-je.

– J'ai parlé à mes guerriers, et suis venu lui faire une proposition. Nous allons enterrer la hache de guerre et fumer avec vous le Calumet de la Paix.

– Très bien ! Je vois que tu deviens raisonnable. Aussi comprendras-tu que nous ne pouvons accepter ta proposition que sous certaines conditions.

– Uff ! Vous voulez poser des conditions ? Il n'y en a pas !

– Mais si, il y en a ! Ou crois-tu qu'après tout ce qui s'est passé et tout ce que vous vouliez faire, il te suffise de dire que tu nous offres la paix pour pouvoir t'en aller comme si tu étais vainqueur ? Fais attention !

J'avais parlé d'une voix forte qui lui fit baisser les yeux. Puis, il demanda, d'un ton cette fois moins assuré :

– Que demandez-vous pour nous laisser partir ?

– Ce que j’ai déjà dit. Nous vous accordons la vie sauve et la liberté, mais nous prenons vos chevaux et vos fusils. Vous pourrez garder les autres armes.

– C’est inacceptable !

– Bon. En ce cas nous avons terminé. Que le combat commence.

Je fis mine de me lever. Mais il m’interrompit aussitôt.

– Attends ! Es-tu vraiment si sûr que nous serons battus ? Old Shatterhand croit pouvoir faire avec Vupa-Umugi exactement comme avec Nalé-Masiouv.

– Oui.

– Tu avais sa médecine, et c’est pourquoi tu as pu le convaincre.

– Ne t’ai-je pas dit que je prendrai aussi les tiennes ?

– Tu l’as dit, mais tu ne les auras pas.

– *Pshaw !* Rien n’est plus facile. Je sais où tu les as laissées : à Kaam kulano.

– Uff !

– Elles sont accrochées devant ta tente, auprès de laquelle se trouve celle où est attaché le Noir prisonnier.

– Uff ! Comment Old Shatterhand a-t-il appris tout cela ?

– Je ne l’ai pas seulement appris. Je l’ai vu de mes propres yeux. Attention !

Je me levai, tirai mon coutelas, et coupai quelques cactus desséchés que je mis en tas. Puis je me tournai de nouveau vers Vupa-Umugi.

– Je suis allé d'Altchésé-tchi à Kaam kulano et j'en ai rapporté trois choses : le Noir...

– Ce n'est pas vrai !

– Ton jeune cheval préféré...

– Je ne te crois pas !

– Et tes médecines.

– C'est un mensonge, un grand mensonge !

– Old Shatterhand ne ment pas. Regarde !

J'ouvris ma veste, en tirai les médecines et les posai sur le tas de cactus. Lorsqu'il les aperçut, ses yeux parurent vouloir sortir de leurs orbites. Ses muscles se contractèrent et je vis que, l'instant d'après, il allait bondir sur les fétiches. Je saisis mon revolver, le braquai sur lui et commandai :

– Halte ! Reste assis ! Je t'ai promis que tu pourrais retourner sain et sauf et je tiendrai parole. Mais ces médecines sont maintenant à moi, et si tu fais mine de t'en saisir, je t'abats.

Il s'effondra en gémissant.

– Ce... sont... mes... mé... mé...decines...

– Oui. Tu vois qu'Old Shatterhand sait toujours de quoi il parle. Je t'ai donné ma parole de te traiter exactement comme Nalé-Masiouv. Dis-moi vite si vous vous rendez, aux conditions que je t'ai indiquées.

– Non... non... non...

– En ce cas je vais commencer par mettre le feu à tes médecines. Ensuite je te couperai ta boucle de scalp, et pour finir tu seras pendu. Howgh !

Je tirai une allumette de ma poche, la frottai et l'approchai des cactus qui s'enflammèrent aussitôt.

– Halte ! Mes médecines, mes médecines ! hurla le chef terrifié. Nous nous rendons, nous nous rendons !

Comme mon revolver était toujours braqué sur lui, il n'osa pas, malgré son excitation, quitter sa place. J'éteignis la flamme et déclarai de mon ton le plus sérieux, tout en prenant une seconde allumette :

– Écoute ce que je vais te dire ! J'ai tué le feu parce que tu as promis de te rendre. Ne t'avise pas de te dérober à cette promesse. À la première hésitation de ta part, je le rallume, et il ne s'éteindra pas avant que tes médecines soient entièrement consumées. Ces paroles sont comme si je les avais confirmées par le Calumet du Serment !

– Nous nous rendons, déclara-t-il en tremblant presque. Est-ce que tu me rendras mes médecines ?

– Oui. Au moment où nous vous rendrons la liberté. Pas avant. Jusque-là, nous les garderons soigneusement, mais elles seront immédiatement détruites si vous faites la moindre tentative pour vous échapper. Voici ce que je te demande : tu vas rester maintenant avec nous, remettre tes armes, et tu vas être attaché. Es-tu d'accord ?

– Il le faut, il le faut, puisque tu as mes médecines.

– Apanatchka retournera vers tes guerriers et leur communiquera ce que tu as décidé. Ils déposeront leurs armes à l'endroit même où ils se trouvent en ce moment, et viendront vers nous un par un, pour être ligotés comme toi. Le feront-ils ?

– Ils le feront, car les médecines de leur chef sont pour eux tout aussi sacrées que les leurs propres.

– Très bien ! Ils ont soif ; on leur donnera de l'eau. Ensuite nous donnerons aussi à boire à leurs chevaux, et nous

quitterons ce lieu pour aller dans un autre, où il y a de l'eau en abondance. Si vous êtes obéissants et si vous vous conduisez bien, il n'est pas impossible que nous soyons moins sévères et que nous laissions à certains d'entre vous leurs chevaux ou leurs fusils. Tu vois que je te traite mieux que Nalé-Masiouv. Es-tu d'accord ?

– Oui. Je dois me soumettre, pour recouvrer mes médecines et ainsi sauver mon âme.

– Qu'Apanatchka s'en aille donc maintenant. Je lui donne le quart d'une heure. Si les guerriers des Comanches ne se présentent pas alors désarmés, un par un, les médecines seront brûlées.

Le jeune chef se leva, avança d'un pas, et dit :

– J'ai beaucoup entendu parler d'Old Shatterhand. Personne ne peut résister à sa force et à son intelligence. Nous nous en sommes rendu compte aujourd'hui. Apanatchka était son ennemi, mais est heureux de le connaître, et il sera toujours dorénavant son ami et son frère, s'il reste en vie.

– Rester en vie ? Mais nous t'accordons la vie !

Il se redressa fièrement et répondit :

– Apanatchka n'est ni un enfant ni une vieille femme, mais un guerrier. On ne lui fait pas cadeau de la vie.

– Que veux-tu dire ? Vas-tu nous résister ?

– Non. Je suis ton prisonnier comme tous les guerriers des Comanches, et je ne résisterai pas, et je n'essaierai pas non plus de m'enfuir. Mais il ne faut pas que Winnetou et Old Shatterhand puissent jamais dire que je dois ma vie à la peur de voir détruire les médecines d'un autre chef. Apanatchka sait ce qu'il doit à son nom !

Il fit demi-tour et s'éloigna avec dignité.

– Uff ! s’écria Winnetou.

C’était un cri d’estime, et même d’admiration. Il fallait une occasion exceptionnelle pour que Winnetou le taciturne se laissât aller à une telle exclamation. Moi aussi, je suivis des yeux le jeune guerrier, qui m’avait plu dès le premier regard, et dont le comportement prouvait qu’il était très supérieur à ses congénères. Car je devinais, et Winnetou aussi, ce qu’il allait faire.

Vupa-Umugi se leva à son tour, lentement, péniblement, comme accablé d’un lourd fardeau. C’était un lourd fardeau en effet que de se dire que lui, chef de guerre des Comanches-Naïnis, se voyait obligé de se rendre sans combat à l’ennemi qu’il avait voulu détruire. Je repris les fétiches, et il partit entre nous deux, presque titubant. Quand nous fûmes auprès de nos gens, il se laissa ligoter et déposer à terre sans résistance.

Old Surehand fut le premier à qui nous fîmes connaître le résultat des pourparlers. Le « général », qui avait entendu ce que j’avais dit à Old Surehand, voulut aussitôt me faire un discours élogieux, que je repoussai avec froideur. Cependant, son regard se fixait avidement sur mes fusils. Je n’y pris pas garde sur le moment, mais je devais m’en souvenir plus tard, et de façon fort déplaisante. Puis, il dit à mi-voix :

– Je m’intéresse beaucoup à vous et à tous vos compagnons, en particulier à Mr. Surehand. Quel est son véritable nom ?

– Je n’en sais rien, répondis-je.

– Mais vous savez qui il est ?

– Non.

– Ni d’où il vient ?

– Non plus. Si tout cela vous intéresse, demandez-le-lui donc ! Il vous le dira peut-être. À moi, il ne l'a pas dit, et je n'ai pas eu la curiosité de chercher à le savoir.

Là-dessus, je lui tournai le dos et le laissai en plan.

Nous attendîmes les Comanches. Mais le premier qui se présenta fut un Blanc, à savoir Old Wabble. Et il arriva à cheval. Il s'arrêta devant moi, mit pied à terre, me tendit la main, et s'écria joyeusement, comme s'il n'avait absolument rien à se reprocher :

– *Welcome, Sir !* Je veux vous serrer la main pour vous remercier d'être venu. Je me demandais avec inquiétude comment tout cela allait finir. Mais maintenant tout va bien de nouveau : *it's clear !*

– Non, ce n'est pas si clair ! répondis-je sans prendre sa main. Je ne veux plus vous connaître !

– Ah ! Mais pourquoi ?

– Parce que, malgré votre grand âge, vous n'êtes qu'un gamin insupportable, que tout homme sensé se doit d'éviter comme la peste. Allez-vous-en !

Je le laissai en plan comme j'avais laissé le général. Il alla trouver Old Surehand, puis Webster et Hawley, qui se détournèrent de lui sans mot dire, comme je l'avais fait. Il resta seul, mais le général l'eut bientôt rejoint.

Puis arrivèrent les Comanches, un par un, comme je l'avais prescrit. Ils furent, l'un après l'autre, fouillés pour s'assurer qu'ils n'avaient pas gardé d'armes, puis ligotés. On ne trouva d'arme sur aucun d'entre eux. Ils avaient tout laissé auprès des chevaux. En voyant rassemblés, couchés sur le sol, ces cent cinquante hommes qui, hardiment et sans scrupules, étaient partis en campagne pour tuer et pour piller, nous comprîmes le danger auquel nous avions échappé.

Ils étaient tous là, à la seule exception d'Apanatchka, qui s'était présenté le dernier et que, d'un geste, j'avais dispensé d'être ligoté. Il se mit devant moi et dit :

– Old Shatterhand voudra sans doute aussi me faire attacher ?

– Non, répondis-je. Je voudrais faire une exception en ta faveur, parce que j'ai confiance en toi. Tu n'es pas comme les autres fils des Comanches, à qui on ne peut se fier.

– Me connais-tu ? Tu m'as vu aujourd'hui pour la première fois !

– C'est vrai. Mais je te connais. Ton visage et tes yeux ne sauraient mentir. Tu auras le droit de porter tes armes et d'aller à cheval avec nous, sans liens, si tu me donnes ta parole de ne pas chercher à t'échapper.

Winnetou et Old Surehand étaient près de moi. Un éclair de joie illumina le visage grave d'Apanatchka. Mais il garda le silence.

– Me feras-tu cette promesse ? demandai-je.

– Non, répondit-il.

– Tu as l'intention de t'enfuir ?

– Non.

– Alors pourquoi refuses-tu de promettre ce que je t'ai demandé ?

– Parce que je n'ai pas besoin de fuir. Je serai ou bien mort, ou bien libre, si Old Shatterhand et Winnetou sont vraiment les fiers guerriers pour lesquels je les tiens.

– Je crois deviner ce que tu veux dire, mais je te prie de t'exprimer plus clairement.

– Je vais le faire, Apanatchka n’est pas un lâche, qui se rend sans combat. Vupa-Umugi a pu renoncer à toute résistance parce qu’il craignait pour ses médecines ; mais moi, je ne veux pas qu’on puisse dire de moi que j’ai eu peur. Pour mon chef, pour nos guerriers, j’ai donné mon accord à la reddition. Mais je m’en suis moi-même exclu. Apanatchka ne se laisse octroyer ni la vie ni la liberté. Ce qu’il a, il ne veut le devoir qu’à lui-même. Je veux me battre !

Nous avions, Winnetou et moi, attendu une telle déclaration. Ce jeune homme méritait notre respect. Comme nous ne répondions pas tout de suite, il ajouta :

– Les lâches qui entendront de telles paroles me repousseront. Mais j’ai affaire à de valeureux, à d’illustres guerriers, qui me comprendront.

– Oui, nous te comprenons, répondis-je.

– Alors vous êtes d’accord.

– Oui. Qu’Apanatchka nous dise comment il envisage ce combat pour sa vie et sa liberté. Avec qui veut-il se mesurer ?

– Avec celui qu’il désignera. Vous pourrez choisir l’arme.

– Nous t’en laissons également le choix. Nous sommes les vainqueurs et nous nous connaissons bien. Nous n’avons pas le droit de choisir un adversaire que nous saurions être supérieur à toi.

– Supérieur ? Apanatchka n’a pas encore rencontré d’adversaire devant qui il ait faibli.

– Tant mieux pour toi. Et les règles du combat ? Nous t’en laissons également le choix. Que décides-tu ?

– Je choisis le couteau. Les deux adversaires seront attachés ensemble par leurs bras gauches et tiendront le

couteau de la main droite. C'est une lutte à mort. Old Shatterhand est-il d'accord ?

– Oui. Qui désignes-tu ?

– Serais-tu d'accord si je te désignais ?

– Oui.

– Et Winnetou ?

– Moi aussi, répondit l'Apache.

Le visage du Comanche s'éclaira de satisfaction.

– Apanatchka est très fier que les deux plus illustres guerriers de l'Ouest soient prêts à combattre contre lui, déclara-t-il. Le jugeriez-vous lâche s'il ne désignait malgré tout aucun de vous deux ?

– Non, répondis-je. C'est que tu aurais une tout autre raison.

– Merci. Winnetou et Old Shatterhand passent pour invincibles, et si je ne les désigne pas, on pourra croire que je manque de courage. Mais je les considère tous deux comme inattaquables. Ils sont les amis de tous les hommes rouges et blancs ; leur vie peut servir d'exemple à tous les habitants du Far West. Je n'ai pas le droit de leur nuire. Si l'un d'eux tombait sous ma lame, ce serait une perte irréparable. Telle est la raison pour laquelle je ne désigne ni le chef rouge ni le chef blanc des Apaches-Mescaleros.

– Eh bien désignes-en un autre !

Il laissa son regard errer sur le groupe des Apaches, sur Old Wabble, Webster et Hawley, et enfin sur Old Surehand.

– Apanatchka est un chef et ne voudrait pas lutter contre un guerrier ordinaire, dit-il. Qui est ce Visage Pâle ?

– Il se nomme Old Surehand, répondis-je.

– Old Surehand ? J'ai souvent entendu parler de lui. Il est fort, il est adroit, et il est courageux. Je puis le désigner sans être soupçonné de rechercher un avantage. Acceptera-t-il ?

– J'accepte, répondit Old Surehand sans un instant d'hésitation. Qu'Apanatchka dise quand le combat doit avoir lieu.

– Immédiatement. Old Shatterhand est-il d'accord ?

– Oui, répondis-je.

– J'ai quelque chose à demander. Jusqu'à présent, j'ai pu choisir. Il est donc légitime que j'accorde un avantage à mon adversaire. Qu'il porte le premier coup. Il ne sentira pas ma lame avant que la sienne m'ait touché.

Old Surehand intervint alors :

– Je n'accepte pas ! Je ne suis pas un petit garçon qu'on ménage. Personne n'aura le droit exclusif de porter le premier coup. Old Shatterhand nous donnera le signal du début du combat, et alors, frappera qui voudra.

– C'est juste, fis-je. Aucun des deux adversaires ne doit être favorisé. Qu'Apanatchka aille chercher son couteau !

Il partit chercher son arme, qu'il avait laissée avec celles de ses guerriers.

– Quel chic type ! fit Old Surehand. C'est vraiment quelqu'un. Ce serait dommage qu'il m'oblige à le tuer d'un coup de couteau.

– Hum ? Êtes-vous si sûr de votre affaire ?

– Je crois. Mais je sais aussi qu'on ne sait jamais. Je voudrais donc vous demander, au cas où je périrais dans ce combat, de vous rendre à Jefferson-City, dans le Missouri. Vous

irez à la banque Wallace & Co., Fire Street. Vous donnerez votre nom à Mister Wallace, vous lui raconterez comment s'est terminée ma carrière, et vous lui demanderez de vous renseigner sur la raison qui m'a fait si souvent revenir au Far West.

– Et il me le dira ?

– Oui, si je suis mort et si vous l'assurez que vous êtes, à cet égard, mon héritier. Mais c'est une chose qu'il ne dira à personne de mon vivant.

– Et quand je le saurai, que faudra-t-il que je fasse ?

– Ce que vous voudrez.

– Je préférerais avoir de vous des instructions plus précises.

– Je ne peux pas vous en donner, Sir. C'est une affaire très spéciale, et si vous aviez l'intention de marcher sur mes traces, vous rencontreriez bien des difficultés et des dangers.

– Croyez-vous que cela me ferait peur ?

– Non : je vous connais. Mais je ne veux pas vous encourager à risquer votre vie dans une affaire à laquelle vous êtes totalement étranger, et qui même dans le cas où vous la mèneriez à bien, ne vous apporterait absolument aucun avantage.

– Il n'est pas question d'avantage s'il s'agit d'un service amical.

– Bien sûr, pas avec vous. Mais je ne vous demande rien. Faites-vous raconter l'histoire par Mr. Wallace, et ensuite faites ce que vous dicteront votre conscience et le souvenir que vous aurez de moi.

Entre-temps, Apanatchka était revenu, le couteau à la main. Le duel allait pouvoir commencer.

L'émotion des assistants fut à son comble lorsqu'ils apprirent qu'Old Surehand et Apanatchka allaient se battre en duel au couteau. Les Apaches se rangèrent en cercle autour de nous, de manière à ce que les prisonniers comanches couchés sur le sol ne pussent voir ce qui se passait.

Old Surehand se débarrassa de toutes ses armes à l'exception de son coutelas. Puis, il donna la main à Apanatchka et lui dit d'un ton amical :

– Je suis l'adversaire du jeune chef des Comanches. Il en a décidé ainsi. Nos vies sont en jeu. Mais avant de lever mon couteau sur lui, je tiens à lui dire que j'aurais été heureux d'être son ami et son frère. Quelle que soit l'issue du combat, la mort séparera deux hommes qui s'estimaient l'un l'autre et auraient pu être amis.

– Old Surehand est un Visage Pâle illustre, répondit Apanatchka. Mon âme est attirée vers lui. S'il tombe, son cœur vivra dans mon cœur.

– Je l'espère. Il reste encore une chose à décider : si l'un de nous perd son couteau au cours du combat, lui sera-t-il rendu ?

– Non. Il n'a qu'à mieux le tenir. Et se défendre ensuite à main nue. Howgh !

Leurs mains étaient encore unies. Alors que leurs regards se croisaient, je compris soudain pourquoi j'avais eu l'impression, pendant les pourparlers, de reconnaître les traits d'Apanatchka. Ils offraient avec ceux d'Old Surehand une ressemblance telle que je fus surpris de ne pas l'avoir remarquée dès l'abord. C'était vraiment une très étrange coïncidence !

Winnetou tira de sa poche une courroie et dit :

– Que mes frères me donnent leurs mains gauches, pour que je les attache.

Il enroula la courroie autour des deux poignets, afin de les relier solidement tout en laissant subsister le jeu nécessaire. Puis, nous reculâmes pour leur laisser suffisamment de place. Neuf cents yeux étaient fixés sur eux. Mais eux ne regardaient que moi, attendant mon signal.

– Maintenant… *go on !* dis-je.

Leurs regards me quittèrent. Si j'avais été l'adversaire d'Apanatchka, j'aurais probablement conservé tout mon calme et mon sang-froid. Mais, simple spectateur, je sentais mon cœur battre à se rompre. J'avais beaucoup d'affection pour Old Surehand, mais le sort du Comanche était loin de me laisser indifférent. Lequel des deux allait l'emporter ?

Ils restèrent immobiles, les mains droites pendantes. Au bout de quelques minutes, qui nous parurent des heures, Old Surehand leva le bras, et aussitôt le Comanche l'imita avec une rapidité telle que nous ne pûmes même pas entrevoir son mouvement. Les deux lames se heurtèrent avec un tintement, les deux poings se cognèrent avec un bruit sourd ; les deux couteaux volèrent à travers l'espace ; et les deux bras retombèrent. Aucun des deux n'était touché.

C'était un coup de maître d'Old Surehand. Comme il voulait épargner son adversaire, il avait fait une feinte en levant le bras, et l'autre avait frappé.

– Uff, uff, uff, s'écrièrent les Apaches.

– Ce n'est rien, ça. Qu'on leur rende les couteaux ! s'écria Old Wabble. Il faut du sang, du sang !

Les deux combattants ne se quittaient pas des yeux. Apanatchka demanda :

– Old Surehand désire-t-il qu'on nous rende les couteaux ?

– Non, répondit-il. Ce serait contraire aux conventions. Continuons à coups de poing.

Ils restèrent de nouveau un moment immobiles. Puis le Comanche porta à son adversaire un coup sur le crâne, si violent qu'on crut qu'il allait le faire éclater, et reçut presque en même temps un coup analogue. Aucun des deux ne broncha.

– Uff ! dit Winnetou à mi-voix. Aucun d'eux n'est Old Shatterhand.

Se rendant compte que les coups de poing ne mèneraient pas loin, ils se prirent à la gorge. J'avais déjà assisté à pas mal de duels, mais jamais à un duel comme celui-là. Ils ne s'étaient pas déplacés d'un pouce de l'endroit où ils se trouvaient. Leurs deux corps musclés étaient dressés comme des colonnes, comme des statues de bronze. Ils étaient là, immobiles, chacun serrant de toutes ses forces la gorge de l'autre avec sa main libre.

Les deux étrangleurs s'affrontaient sans un mouvement. Le visage d'Old Surehand devint de plus en plus rouge, et commença à tourner au bleu. Celui du Comanche, plus foncé, commençait à noircir. Puis nous entendîmes un soupir, sans savoir qui l'avait poussé, un gémissement, un double râle. Tous deux ensemble, ils s'écroulèrent. Leurs pieds battaient l'air, les corps raidis cherchaient à se soulever en s'agitant dans tous les sens. Et, soudain, ce fut fini : ils s'effondrèrent l'un et l'autre dans le sable, comme sans vie, les mains toujours liées.

Les assistants restaient muets de saisissement. Je m'agenouillai avec Winnetou pour savoir où ils en étaient. Il nous fallut toutes nos forces pour desserrer l'étreinte des doigts sur les cous. Puis nous ouvrîmes leurs chemises pour voir si les cœurs battaient encore.

– Uff ! dit Winnetou. Apanatchka est encore en vie !

– Surehand aussi, dis-je. Je sens un très léger battement. Ils sont sans connaissance. Attendons qu'ils reviennent à eux.

Nous détachâmes leurs mains gauches. Old Wabble nous rejoignit et demanda :

– Est-ce qu'ils sont morts, morts tous les deux ?

Nous ne répondîmes rien.

– S'ils ne sont qu'évanouis, le duel n'est pas terminé. Il faut recommencer avec les couteaux : *it's clear !*

Winnetou se leva, tendit le bras et dit simplement :

– Va-t'en !

En de tels moments, Winnetou était un chef des pieds à la tête. Sa volonté, ses yeux, son attitude forçaient l'obéissance. Le vieux cow-boy, sans répliquer, fit demi-tour et s'éloigna en grommelant.

Au bout d'un certain temps, les deux adversaires commencèrent à reprendre connaissance. Old Surehand ouvrit le premier les yeux. Il regarda d'abord droit devant lui, comme égaré, puis ouvrit péniblement la bouche.

– J'é… j'étou… j'étouffe…

Je le pris par le bras.

– Ah… aaah… aaah… j'étou… j'étran…

– Ne parlez pas. Pouvez-vous vous tenir droit ?

Il aspira profondément, et avec un immense effort, se redressa quelque peu.

– Je… je peux… Et Apa… Apanatchka ? Vi… vivant ?

– Oui. Il va revenir à lui. Il ouvre déjà les yeux.

Nous aidâmes également le Comanche à se lever. Il avait lui aussi le vertige, et il leur fallut un certain temps pour recouvrer l'usage de leurs sens et de leurs membres. Apanatchka me demanda alors :

– Qui a gagné ?

– Personne. Vous êtes tombés en même temps.

– Alors il faut recommencer. Rendez-nous les couteaux et rattachez-nous.

Il voulut aller ramasser son arme, mais je le retins par le bras et déclarai d'une voix ferme :

– Halte ! Le combat est terminé et ne sera pas repris. Votre affaire est réglée.

– Non ! Nous sommes encore vivants tous les deux.

– Il n'a jamais été dit que l'un de vous deux devait mourir.

– Non. Mais il faut tout de même qu'il y ait un vainqueur.

– Mettons que vous l'êtes tous les deux ; ou tous les deux vaincus. Quoi qu'il en soit, tu as exposé ta vie et prouvé qu'on ne saurait te faire cadeau de la liberté.

– Uff ! Est-ce vraiment là ton avis ? Et quel est celui de Winnetou ?

– Le même que celui de mon frère Shatterhand, répondit l'Apache. Apanatchka, le jeune chef des Naïnis, n'est pas tombé entre nos mains sans combat. Aucun guerrier des Apaches ne sera d'un autre avis.

– Bien. Je suis donc votre prisonnier. Mais je n'ai pas de reproche à me faire. Liez-moi les mains, comme aux autres guerriers des Comanches.

Je lançai à Winnetou un regard interrogateur. Un clin d'œil me suffit à savoir ce qu'il pensait. Aussi repoussai-je les mains tendues d'Apanatchka et lui dis :

– Je t'ai déjà dit que tu ne seras pas attaché et que tes armes te seront rendues, si tu promets de ne pas chercher à t'échapper. Le promets-tu ?

– Je le promets.

– Va chercher ton cheval et ton fusil.

– Mon fusil aussi ? Et si j'allais vous trahir, et essayer de libérer nos guerriers ?

– Tu ne le feras pas. Tu n'es pas un traître.

– Uff ! Old Shatterhand et Winnetou verront qu'Apanatchka est digne de la confiance qu'ils lui accordent.

– Cette confiance est encore plus grande que tu ne crois. Écoute ce que je vais te dire. Prends ton fusil et tout ce que tu avais, monte à cheval et va-t'en. Tu es libre !

– Libre... ? répéta Apanatchka.

– Oui. Nous n'avons rien à dire, rien à ordonner. Tu es ton seul maître, tu peux faire ce que tu veux.

– Mais... mais... pourquoi ? demanda-t-il en reculant de quelques pas et en nous regardant, les yeux écarquillés.

– Parce que nous savons que tu es honnête et sincère, et parce que nous sommes les amis et les frères de tout homme honnête et sincère.

Son visage rougit de joie, et c'est d'un ton ému qu'il déclara :

– Qu'Old Shatterhand et Winnetou entendent ce qu'Apanatchka, chef des Comanches, va leur dire ! Je suis fier

que des hommes aussi illustres m'aient accordé leur confiance. Je ne l'oublierai jamais. Je suis libre, je peux m'en aller où je veux. Mais je reste avec vous. Au lieu de communiquer secrètement, derrière votre dos, avec vos prisonniers, je veillerai à ce qu'aucun d'entre eux ne s'échappe. Je le ferai, bien qu'ils appartiennent à ma tribu.

– Nous en sommes convaincus. Nous allons maintenant nous asseoir avec toi, pour fumer ensemble le Calumet de l'Amitié et de la Fraternité.

– Ça... ça aussi ? Parmi les guerriers rouges, il n'en est pas un seul qui ne considère comme le plus grand honneur le fait de fumer le calumet avec vous.

– Mais que dira Vupa-Umugi, et que diront les autres captifs ?

– Vupa-Umugi ? Ne suis-je pas un chef comme lui ? Et ai-je à demander aux guerriers ordinaires ce que j'ai ou non le droit de faire ? Qui d'entre eux a le droit de me donner un ordre ou de me demander des comptes ? Je ne demanderai même pas à Ne-ahpuk.

Les mots « Ne-ahpuk » signifient : mon père.

– Ton père ? Il est donc ici ?

– Oui. Là-bas, à côté de Vupa-Umugi.

– Ah ! Ses vêtements et sa coiffure indiquent qu'il est l'Homme-Médecine des Comanches.

– Oui, c'est lui.

– À-t-il une femme ?

– Oui, ma mère.

– Tu es mon ami et mon frère et tu ne t'étonneras donc pas que je t'interroge au sujet de ta mère. Chez nous autres

chrétiens, c'est l'usage, quand on parle au fils, de s'enquérir de celle qui l'a porté dans son sein. Ta mère est-elle en bonne santé ?

– Son corps est sain, mais son esprit l'a quittée pour rejoindre le Grand Manitou.

Il voulait dire par là que sa mère était démente. C'était la femme à qui j'avais parlé à Kaam kulano. J'en aurais volontiers appris davantage, mais je ne pouvais sans attirer par trop l'attention poursuivre l'entretien sur ce sujet. D'ailleurs je n'en aurais pas eu le temps. Nous vîmes en effet arriver du nord un groupe de cavaliers accompagnés de chevaux de bât. C'étaient les premiers Apaches qui apportaient de l'eau. La liaison avec l'oasis avait donc été établie de façon satisfaisante et nous pouvions compter sur un ravitaillement ininterrompu.

Nous avions soif, mais les prisonniers étaient encore plus altérés que nous. Aussi furent-ils servis les premiers. Le premier arrivage fut insuffisant, mais les suivants ne tardèrent pas à venir et permirent également d'abreuver les chevaux.

Après la distribution d'eau, nous procédâmes à la cérémonie du calumet, qui scellait entre Apanatchka et moi une amitié éternelle. J'avais la certitude que, contrairement à Chiba-Bigk, il resterait fidèle à ce pacte.

Il nous fallait maintenant revenir à l'oasis et nous décidâmes de marcher de nuit, afin d'éviter la chaleur écrasante du jour. Les armes des Comanches furent réparties entre les Apaches, et les prisonniers furent attachés sur leurs propres chevaux. Pendant le parcours, nous pûmes trouver dans chacun des postes de la chaîne que nous avions établie, un ravitaillement en eau suffisant pour permettre aux bêtes de poursuivre la route sans trop peiner.

Au fur et à mesure que nous atteignions un de ces postes, ses occupants se joignaient à nous. Les piquets plantés sur le

parcours furent également enlevés, afin de ne pas risquer de révéler ultérieurement à d’autres voyageurs l’emplacement de l’oasis de Bloody Fox.

Le général s’était joint à nous, avec ses compagnons tant rouges que blancs. Nous ne tenions guère à sa présence, à vrai dire, mais nous ne pouvions rien pour l’éviter. La surveillance des prisonniers au cours de la route ne présenta pas de difficultés particulières, car leur nombre et le nôtre étaient tels que nous pûmes faire encadrer chacun des Comanches par deux Apaches.

La chevauchée nocturne se déroula sans encombre. J’eus le loisir de faire ce que je m’étais proposé depuis ma rencontre avec la folle de Kaam kulano : à savoir d’en apprendre plus long sur cette histoire. J’approchai donc mon cheval de l’Homme-Médecine des Comanches et l’interrogeai.

– Mon frère rouge est bien l’Homme-Médecine des Comanches-Naïnis ?

– Oui, répondit-il sur un ton outragé.

– Avant de partir en campagne, les hommes rouges ont l’habitude d’interroger la médecine sur le sort de leur entreprise. L’avez-vous fait cette fois ?

– Oui. Et la médecine a dit que nous serions victorieux.

– Elle a donc menti.

– La médecine ne ment jamais, car c’est le Grand Manitou qui parle par sa voix. Mais lorsque les guerriers commettent faute sur faute, comme cette fois, la médecine peut transformer la chance en malchance.

– Mon frère est-il né chez les Naïnis ?

– Oui.

– J’ai appris qu’il était le père du jeune chef Apanatchka. À-t-il encore d’autres fils ?

– Non.

– La compagne de ton wigwam vit-elle encore ?

– Elle vit.

– Puis-je connaître son nom ?

Il sursauta, hésita un moment, puis répondit :

– Old Shatterhand est un chef illustre. Les chefs ont-ils accoutumé de s’enquérir des squaws d’autrui ?

– Pourquoi pas ?

– Les Visages Pâles sont peut-être d’un autre avis. Mais les guerriers et les chefs rouges ne s’occupent pas des femmes des autres.

Sans me laisser embarrasser par cette réplique, je poursuivis :

– Je ne suis pas un guerrier rouge, mais un guerrier blanc, et j’ai fumé avec Apanatchka le Calumet de l’Amitié. Il est maintenant mon frère, et il est naturel que je m’intéresse à tous ses proches, à son père, et à sa mère. Il n’y a donc rien d’extraordinaire à ce que je veuille connaître son nom.

– Ce n’est pas moi qui te le dirai. Howgh !

Cette exclamation me signifiait que je n’obtiendrais certainement pas de réponse. Était-ce vraiment la coutume indienne qui lui interdisait de parler de sa femme, ou avait-il d’autres raisons ? Allais-je garder le silence ? Non ! J’observai son visage aussi attentivement que le permettait la pâle lueur de la lune, et je lui dis, lentement et en appuyant sur chaque mot :

– Tu es Tibo-taka ?

Il sursauta comme si une guêpe l'avait piqué, mais ne répondit rien.

– Et elle s'appelle Tibo-wete ?

Il ne répondit pas, mais tourna la tête vers moi, et je pus lire sur ses traits l'émotion qui l'avait gagné.

– As-tu connu mon Wawa Derrick ? poursuivis-je. C'était la question que la folle m'avait posée.

– Uff ! s'écria-t-il.

– C'est mon *Myrtle-Wreath !* poursuivis-je.

– Uff, uff ! répéta-t-il, les yeux fixés sur moi. Quelles sont ces questions ? Où les as-tu entendues ? De qui ?

– *Pshaw !*

– Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Est-ce Apanatchka qui te les a dites ?

– Non.

– Alors qui ?

– *Pshaw !*

– Si je n'étais pas prisonnier et attaché, je te forcerais à me répondre !

– *Pshaw !* Toi, me forcer ! Un vieil Homme-Médecine, qui trompe les femmes et les enfants de sa tribu par ses simagrées, et manque de causer la perte de trois cents guerriers, irait forcer Old Shatterhand ! Tu es mon prisonnier, et j'ai pitié de toi, sans quoi je te parlerais tout autrement.

– Ce sont mes sortilèges que tu traites de simagrées ? Méfie-toi !

– *Pshaw !*

– Et garde-toi de colporter plus loin les paroles que je viens d’entendre !

– Parce que cela pourrait te nuire ?

– Tu te moques ! Le temps viendra où tes moqueries feront place aux gémissements.

Il avait parlé les dents serrées, avec une fureur à peine contenue, qui me démontrait parfaitement l’importance de ce que m’avait dit sa femme.

– Tu me menaces, pauvre malheureux, dis-je, alors que je n’ai qu’un geste à faire pour t’écraser entre mes doigts. Mais va donc, je te dirai plus tard depuis quand tu es Tibo-taka.

J’arrêtai mon cheval et laissai défiler la colonne. Je fus ainsi rejoint par deux personnages qui chevauchaient de conserve en bavardant : Old Wabble et le général. En me voyant, le vieux cow-boy approcha son cheval du mien et me dit :

– Êtes-vous toujours d’aussi mauvaise humeur que cet après-midi, Sir ?

– Je n’ai pas changé d’avis. Vous êtes un vieux gamin sans cervelle, que je ne peux plus supporter.

– C’est un peu fort, Sir ! Vous ne devez pas oublier qui j’ai été.

– Le roi des Cow-boys ! *Pshaw*.

– Ce n’est pas rien.

– Ce n’est pas grand-chose. Depuis que vous êtes avec moi, vous n’avez fait que des bêtises. Je vous ai averti à plusieurs reprises, mais cela n’a servi à rien. Aux Cent Arbres, je vous ai dit qu’une incartade de plus provoquerait notre séparation. Un quart d’heure après vous en commettiez une encore plus grave

que toutes les précédentes. Je tiens parole. Tout est fini entre nous !

– Pour toujours ?

– Oui.

– Vous ne voulez plus me connaître ?

– Non.

– *Well !* Adieu.

Il s'éloigna, mais revint aussitôt et me dit :

– Vous savez pourquoi vous me donnez congé ?

– Naturellement.

– Je le sais aussi. C'est parce que vous voulez faire le pasteur, mais moi je n'ai pas envie de figurer parmi vos ouailles. Le roi des Cow-boys n'est pas un agneau. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Et il partit. J'avais malgré tout de la peine.

Je rejoignis Winnetou et Old Surehand qui marchaient en queue de la colonne. Apanatchka se déplaçait constamment, semblant se considérer plutôt comme le gardien des Comanches que comme leur chef. Vers le matin il s'approcha de nous, me fit un signe pour me prendre à part et me dit :

– J'ai vu l'Homme-Médecine, qui est mon père, Old Shatterhand lui a parlé. Il me l'a dit. Tu l'as interrogé sur sa femme ?

– Oui.

– Cela l'a rendu furieux.

– Je n'y peux rien.

– Tu savais que sa femme l'appelle Tibo-taka et s'appelle elle-même Tibo-wete ?

– Ou plus exactement Tibo-wete-elen.

– Je sais. Tu as aussi entendu parler de Wawa Derrick et du *Myrtle-Wreath*. Il est hors de lui.

– Pourquoi ? Il ne faut pas qu'on le sache ?

– Non. Ce sont des paroles magiques. Elles appartiennent aux secrets de la Médecine.

– Vraiment ? Connais-tu leur sens ?

– Non.

– Tu es pourtant le fils de l'Homme-Médecine.

– Il ne me livre pas ses secrets. Il m'a demandé d'où tu connaissais ces paroles. Je n'ai pas pu le renseigner. Mais je lui ai dit que tu avais été à Kaam kulano et que tu y avais enlevé les médecines du chef. Peut-être y as-tu vu ma mère ?

– Certes.

– Tu lui as parlé ? C'est elle qui t'a dit ces mots ?

– Oui.

– Uff ! Il ne faut pas que l'Homme-Médecine le sache.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il battra ma mère. Oui, il la maltraite. Un vrai guerrier est trop fier pour s'attaquer à une femme. Mais il la bat chaque fois qu'elle prononce ces paroles. Je ne dois donc pas lui révéler que c'est elle qui te les a dites.

– Alors, ce serait qui ?

– Un de nos guerriers, qui te les aurait répétées. Tous nos guerriers connaissent ces mots, qu'ils ont souvent entendus.

– Hum ! C'est bien curieux, fis-je. Tu as fumé avec moi le Calumet de la Fraternité. Tu sais que je te veux du bien. Réponds-moi sincèrement.

– Oui.

– Aimes-tu ton père, l'Homme-Médecine ?

– Non.

– Mais tu aimes ta mère, sa femme ?

– Beaucoup.

– L'aime-t-elle ?

– Je n'en sais rien. Elle le fuit, parce que son esprit l'a quittée.

– As-tu connu son esprit lorsqu'il était encore en elle ?

– Non. Elle l'avait déjà perdu quand j'étais tout petit.

– L'Homme-Médecine est un Naïni ?

– Non.

– Ah ! Alors il m'a menti ?

– T'a-t-il dit qu'il était Naïni ?

– Oui.

– Il est venu d'une autre tribu chez les Naïnis.

– Fréquente-t-il des hommes blancs ?

– Uniquement lorsqu'il en rencontre par hasard.

– À-t-il des amis parmi eux ?

– Non.

– Fais attention à ce que je vais te demander ! Est-ce qu'il évite les Visages Pâles ?

– Oui.

– Plus que les hommes rouges ?

– Je ne sais pas.

– Réfléchis !

– Il ne s'en soucie guère.

– Ah ! J'aurais cru le contraire.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai un soupçon contre lui. Tu es son fils, et je ne t'en dirai pas davantage maintenant. Peut-être plus tard...

– Comme Old Shatterhand voudra ! Puis-je te poser une question ? Ma mère ne t'a-t-elle pas dit de ne pas répéter ses paroles ?

– Oui.

– Tu en as tout de même parlé à mon père ?

– Parce que j'ai supposé qu'il les connaissait. Je ne les aurais pas répétées à quelqu'un d'autre.

– Eh bien dorénavant ne les dis à personne. C'est un secret de la médecine.

– Hum ! Je parle votre langue, mais tu dois la connaître mieux que moi. Je sais ce que signifient « taka » et « wete ». Mais que veut dire « tibo » ?

– Je ne peux pas te le dire.

– Ce mot t’est-il vraiment inconnu ?

– J’ai entendu ma mère le prononcer, mais je ne sais pas ce qu’il signifie.

– Et « elen » ?

– Non plus.

– C’est étrange ! Ces mots n’existent dans aucune des langues des hommes rouges. Il faut absolument que j’en découvre le sens.

Il hocha la tête et dit :

– Je ne sais pas pourquoi l’esprit d’Old Shatterhand s’occupe à ce point de mon père et de ma mère. Mais je le mets en garde contre l’Homme-Médecine. Il n’aime pas qu’on s’occupe de lui. Il est versé dans l’art de toutes les sorcelleries, et peut frapper ses ennemis de loin, sans avoir besoin de les voir ni de les entendre. Méfie-toi de lui, et fais-moi la grâce de ne répéter ces mots à personne.

– J’exaucerai ton désir. Maintenant, dis-moi : êtes-vous vraiment en paix avec les guerriers des Chickasaws ?

– Oui.

– Sais-tu où ils résident ?

– Là-haut, au bord de la Rivière Rouge, à l’endroit où la Rivière de la Paix s’y jette. Ils n’ont que quelques centaines de guerriers et un seul chef.

– C’est Mba, qui est maintenant avec nous ? Quel homme est-ce ?

– C’est un homme pacifique, et ce n’est pas surprenant, puis qu’il n’a que peu de guerriers. Je n’ai jamais entendu dire qu’il ait pillé, ni tué, ni trahi.

– C’est également l’impression qu’il me produit. Parle-lui ! Je voudrais bien savoir qui est ce général, de quoi il s’occupe, où il va et comment il a connu Mba. Mais renseigne-toi sans attirer l’attention. Il ne faut pas que le Général apprenne que nous voulons le savoir.

– Je lui parlerai de manière à ce qu’il me le dise sans que je le lui demande.

Il s’éloigna et revint au bout d’une demi-heure.

– Alors, qu’as-tu appris ? lui demandai-je.

– Mba ne sait pas qui est le général ni ce qu’il fait. Il l’a rencontré avec les trois Visages Pâles au bord du Toyah et leur a promis de leur servir de guide jusque chez les Chickasaws, où ils se reposeront de la traversée du désert, pour aller plus loin ensuite.

– Où ?

– Je ne sais pas, et il ne le sait pas non plus. Il m’a raconté tout cela sans que je le lui demande.

– Et naturellement, le général lui a promis une rétribution ?

– Trois fusils, du plomb et de la poudre.

– C’est tout ce que tu as appris ?

– Oui. Je ne voulais pas poser de questions, pour ne pas éveiller sa curiosité. Mon frère Old Shatterhand a-t-il une raison de vouloir se renseigner sur le général ?

– En fait, non. Mais il ne me plaît pas. Et quand je me trouve en compagnie de gens dont je me méfie, je me renseigne sur leurs occupations et leurs intentions. Cela m’a souvent été utile. Je te conseille d’agir de même.

Les événements n’allaient pas tarder à m’éclairer.

L'aube parut, et, quelques minutes plus tard, il faisait grand jour. Je chevauchais derrière avec Winnetou, Old Surehand et Apanatchka nous précédaient. Le soleil venait de se lever et ses premiers rayons éclairaient les deux cavaliers.

– Uff ! dit Winnetou à mi-voix en me les désignant d'un geste.

Je n'eus pas besoin de lui demander ce qu'il voulait dire. La ressemblance entre les deux hommes était frappante. Les traits, l'allure, les mouvements ! On les aurait pris pour deux frères !

Peu après, nous arrivâmes à l'avant-dernier poste de ravitaillement en eau. Nous y restâmes plus longtemps, pour distribuer l'eau et reposer les chevaux. Puis, nous gagnâmes le poste suivant, après lequel nous n'avions plus qu'une heure de marche.

Qui fallait-il laisser aller jusqu'à l'oasis, dont l'emplacement devait rester secret ? Je rejoignis le général, qui était de nouveau à côté d'Old Wabble, et lui dis :

– Nous approchons de notre but, Mister Douglas, et...

– Appelez-moi général ! interrompit-il. Je suis général.

– *Well !* Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse.

– Moins qu'à moi bien sûr ; mais j'ai droit à ce titre. Sachez que j'ai pris part à la bataille de Bull-Run, que j'ai en outre remporté la...

– Bon, bon ! fis-je. Vous me l'avez déjà dit, et j'ai bonne mémoire. Mais nous approchons de notre but, Mister Douglas, et nous allons être dans l'obligation de prendre congé de vous.

– Congé ? Quel congé ?

– Parce que vous n'allez probablement pas au même endroit.

– Nullement. Je dois aller aux Cent Arbres, et Mister Cutter m'a dit que vous y alliez probablement aussi.

Il avait eu l'intention de se rendre chez les Chickasaws au bord de la Rivière de la Paix, et voilà qu'il déclarait aller aux Cent Arbres. C'était surprenant, mais après tout, il pouvait fort bien avoir changé d'avis.

– Vous voyez donc que nous suivons le même chemin, poursuivit-il. Et même si tel n'était pas le cas, il faudrait bien que j'aille avec vous jusqu'à l'oasis, parce que je n'ai plus d'eau.

– Mais hier, vos outres étaient pleines !

– Aujourd'hui elles sont vides. Nous aussi, nous sommes humains. Nous avons distribué notre eau aux Comanches.

Je devais apprendre plus tard que ce n'était là qu'un prétexte pour aller à l'oasis. Sur le moment, je faillis le féliciter de son humanité. Je lui fis quand même observer :

– L'oasis dont vous parlez n'est pas un lieu public. Le propriétaire ne reçoit que les gens qu'il a invités.

– J'en suis ! Je suis l'invité de Mister Cutter, qui, vous l'admettrez, est bien l'hôte de Bloody Fox.

– Je ne sais pas s'il a encore le droit de se considérer comme tel. En tout cas il savait fort bien que l'accès n'en est pas libre pour tout le monde.

– À cause du sentier étroit qui y mène ? Mister Cutter m'a très bien décrit ce chemin de l'oasis. Pourquoi tous les Blancs y seraient-ils reçus, sauf moi ?

C'était ma foi vrai, et puisque Old Wabble avait déjà commis la sottise de lui faire une description précise de l'oasis et de sa voie d'accès, c'était comme s'il y était déjà allé. En persistant dans mon refus, je ne pouvais que provoquer ce que

je voulais précisément éviter. Aussi répondis-je, encore qu'à contrecœur :

– Bien. Je ne m'oppose pas à ce que vous y remplissiez vos outres. Mais vos compagnons devront rester à l'écart.

9

UNE SURPRISE

Nous avons déjà vu que l'oasis se trouvait à une bonne journée de marche du piège dans lequel nous avions capturé les Comanches. Mais l'état de fatigue de nos chevaux ne nous permit pas d'atteindre l'île verte du désert avant deux heures de l'après-midi.

La première chose à faire, à notre arrivée, était de mettre les prisonniers en sûreté. Ils furent installés avec les hommes de Chiba-Bigk et les Apaches formèrent autour d'eux un cercle infranchissable. Puis, on s'occupa des chevaux, qui furent confiés à Entchar-Ko. Il fit mener les chevaux à l'eau par petits groupes. Cela prit plusieurs heures.

Les Comanches n'ayant avec eux qu'un ravitaillement très insuffisant, les Apaches durent leur donner une partie du leur. Les provisions ne pouvaient donc durer aussi longtemps qu'on l'avait prévu, et il fallait par conséquent écourter le plus possible le séjour à l'oasis. Il fut donc décidé que le retour aux Cent Arbres s'effectuerait dès le lendemain.

Les choses n'allèrent naturellement pas toutes seules. Il y avait à pourvoir trois cents Apaches et deux cents Comanches. Chacun avait une observation à faire ou une question à poser, et personne ne voulait s'adresser à d'autres que Winnetou ou moi-même. Nous avions à peine le temps de respirer. Lorsque nous pûmes enfin nous occuper de nous-mêmes, le soir était tombé, et je me rendis compte que je n'avais pas absorbé une gorgée d'eau depuis la veille. J'en fis part à Winnetou qui me dit :

– Que mon frère se hâte de boire et me laisse une gorgée, car moi aussi j'ai soif.

– Toi aussi ? Quand as-tu bu pour la dernière fois ?

– Hier, en même temps que toi. Nos chevaux ont été mieux soignés que nous. Bloody Fox s'en est occupé.

Au centre de l'oasis on avait allumé deux feux qui éclairaient la maisonnette et l'étang. Les bancs étaient occupés par Webster, Hawley, Fox, Old Surehand, Apanatchka, Chiba-Bigk et Old Wabble auprès duquel se trouvait le général. Ces deux-là étaient devenus inséparables. Ils avaient déjà mangé. Bob et Sanna vinrent s'occuper de nous. Notre arrivée avait probablement interrompu un discours du général, qui poursuivit :

– … Nous trouvâmes là une joyeuse compagnie. Ils s'étaient installés l'avant-veille, pour se reposer de leur chasse, et ils avaient l'intention de rester encore quelque temps. Ils étaient quinze, et il y avait parmi eux des gens intéressants. Celui qui me plaisait le plus était un garçon qui paraissait avoir eu d'innombrables aventures et qui ne se lassait pas de les raconter. Il se faisait nommer, si je ne me trompe, Saddler ; mais un de ses compagnons me confia qu'il s'appelait en réalité Etters, Dan Etters, et qu'il avait encore eu d'autres pseudonymes. Cela m'était bien égal, car après tout il y a bien des gens qui ont de bonnes raisons de changer de nom, et du moment qu'il se faisait appeler Saddler au lieu de Dan Etters, c'est que…

Il dut s'interrompre. Old Surehand, en entendant le nom de Dan Etters, s'était levé.

– Etters, vous dites bien Etters ? demanda-t-il.

– Oui, Etters, et j'ai une excellente mémoire des noms.

– Et le prénom était bien Dan, c'est-à-dire Daniel ?

– Oui, c'était bien Dan Etters !

La lueur vacillante du foyer m'induisait peut-être en erreur, mais j'eus l'impression que le général regardait Old Surehand avec une attention insolite, cependant que ce dernier était en proie à une émotion qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

– Alors c'était vraiment Daniel Etters ! fit-il en poussant un profond soupir. Avez-vous bien regardé cet homme ? Pourriez-vous me le décrire ?

– Hum ! Le décrire ? Le connaîtriez-vous ?

– Oui. Je voudrais savoir si l'homme dont vous parlez est celui auquel je pense. C'est pourquoi je vous demande de me le décrire.

– Je le ferais bien volontiers mais je ne sais pas par quoi commencer. Il avait à peu près ma taille et ma corpulence, et probablement le même âge que moi. Il ressemblait à tant d'autres jeunes gens que je ne sais vraiment pas...

– Rien, absolument rien ne vous a frappé dans son extérieur ? Vous souvenez-vous de ses dents ?

– Ses dents... ? Ah, parfaitement, ses dents ! Il lui en manquait deux.

– Où ?

– Une à droite et une à gauche.

– En haut ou en bas ?

– En haut, naturellement, car vous savez sans doute que ça ne se voit pas facilement à la mâchoire inférieure. Maintenant je me souviens bien qu'il lui en manquait une à droite et l'autre à gauche, ce qui lui donnait une curieuse expression quand il parlait. Son élocution s'en trouvait également affectée, car il zozotait un peu, surtout en disant la lettre s.

– C’est lui, c’est bien lui ! C’est celui que je cherche ! s’écria Old Surehand presque avec enthousiasme.

– Quoi ? Vous cherchez cet homme ?

– Et comment ! Depuis des années ! Dans tous les États de l’Union, dans la savane, dans la forêt vierge, dans les canyons des hauts plateaux, et dans les cols de la montagne. Je l’ai poursuivi sur un canoë fragile, et à travers les plaines enneigées du Missouri.

– Poursuivi ? C’est donc un de vos ennemis !

– Je n’en ai pas de pire !

– Permettez-moi de m’étonner. Ce Dan Etters paraissait innocent comme l’enfant qui vient de naître.

– C’est un démon, un diable pire que tous ceux de l’enfer. Il y a des années, il m’a...

– Stop, Mister Surehand, interrompis-je. Vous êtes énervé. Il y a peut-être erreur sur la personne.

– Non, non, mille fois non. C’est le...

Il ne m’avait pas compris et allait continuer à parler, mais je lui lançai un regard d’avertissement qui lui fit reprendre son calme. Il s’arrêta, et, se dominant, poursuivit d’un ton plus paisible :

– Mais ce sont là de vieilles histoires, que je ne veux pas remuer ici.

– Remuez-les donc, Mister Surehand, fit le général. Cette histoire est peut-être intéressante. Racontez-la-nous.

– Ce n’est pas le moment. Alors, où donc avez-vous rencontré cet Etters ? Là-bas, à Fort Terret ? Et il va y rester ?

– Je crois. C’est du moins ce qu’il a dit.

– Combien de temps ?

– Une semaine, si mes souvenirs sont exacts.

– Et il y a combien de temps que vous lui avez parlé ?

– Cela fait aujourd’hui quatre jours.

– Quatre jours ! Il en reste donc trois !

– On dirait que vous voulez y aller ?

– Oui, je veux, je dois y aller !

– Il est peut-être déjà parti ?

– Alors je le suivrai. Je suivrai sa trace, où qu’elle mène.

Il rencontra de nouveau mon regard, se rassit, se passa la main sur le visage, et termina par ces mots :

– *Pshaw !* Ou bien alors, je le laisserai courir ! Il m’a fait beaucoup de mal. Mais si je le trouve, qu’est-ce que j’en ferai ? Tout ça c’est de l’histoire ancienne. N’en parlons plus !

Au bout d’un moment, je rentrai dans la maison. Il m’y suivit et, quand nous fûmes seuls, me demanda :

– Vous vouliez bien que je vous rejoigne, Sir ? Pourquoi m’avez-vous fait signe ?

– Parce que vous devriez vous surveiller davantage. Je n’ai pas confiance dans ce prétendu général. Il vous a observé très attentivement, et il a souligné ce nom d’Etters si lourdement et de façon si singulière, qu’on aurait dit qu’il ne l’avait mentionné que pour voir l’effet qu’il produisait sur vous. C’était très net.

– Mais cet homme ne me connaît pas du tout !

– Il vous connaît, Sir, il vous connaît très certainement.

Apanatchka entra. Il jeta prudemment un regard circulaire et, constatant que nous étions seuls, demanda :

– Mes frères parlaient de l'homme dont le général a mentionné le nom ? J'ai vu cet homme, l'homme à qui il manque deux dents.

– Ah ! Où ?

– À Kaam kulano. Il y a longtemps. J'étais encore petit. On l'appelait Etters.

– C'est vrai ? Tu t'en souviens ?

– Oui. Je le détestais. Il s'était moqué de ma mère.

– Que faisait-il chez vous ?

– Je ne sais pas. Il habitait la tente de l'Homme-Médecine, et chaque fois qu'il était là, un mauvais esprit s'emparait de ma mère, et tous ses membres étaient tordus.

– Te souviens-tu de ta mère, telle qu'elle était alors ?

– Elle était jeune et belle.

– Sa peau était-elle plus claire qu'aujourd'hui ?

– Elle était rouge, comme chez toutes les femmes rouges.

– Alors l'impression que j'ai est fausse. Mais j'en ai une autre, qui est probablement juste. C'est cet Etters qui vous a arraché à la civilisation pour vous attirer dans l'Ouest, Mister Surehand ? Il est à l'origine de vos malheurs ?

– Oui, répondit-il. Vous avez deviné.

– Et vous croyez vraiment qu'il se trouve en ce moment à Fort Terret ?

– J'en suis convaincu.

– Vous voulez naturellement y aller ?

– Je dois y aller. Ce soir même ! Je n'ai pas un jour, pas une heure, pas une minute à perdre. J'ai pourchassé cette canaille, parfois pendant des semaines, sans jamais arriver à la voir. Et maintenant, j'apprends de la façon la plus inattendue où elle se trouve. Il faut que j'y aille sans plus tarder !

– Espérons que le général ne vous a pas menti. Je n'ai aucune confiance en lui.

– Non. Je le crois. Je vais à Fort Terret.

– Tout seul ?

– Tout seul.

– Non. Je vous accompagne.

– Quoi ? Vous ? s'écria-t-il sur un ton d'heureuse surprise. Vous voulez m'accompagner ?

– Oui. Si vous acceptez, bien entendu.

– Si j'accepte ! Quelle question ! Je voudrais pouvoir ne jamais vous quitter. Et comme il s'agit aujourd'hui de chasser un gibier de proie qui m'a toujours échappé, votre présence me donne la certitude que cette fois, je l'aurai. Si Old Shatterhand se met sur la piste, la bête est prise.

Apanatchka lui posa la main sur l'épaule et dit :

– Un autre homme vous accompagnera aussi : Apanatchka, chef des Comanches-Naïnis. Ne me repousse pas ! Je t'aime bien et j'irai avec toi. Je parle la langue des Visages Pâles, j'ai appris l'art de découvrir les traces de l'homme, et aucun ennemi ne me fait peur. Ne puis-je t'être utile ? J'ai fumé le calumet avec toi, avec Old Shatterhand et avec Winnetou. Je suis ton frère. Tu veux capturer ton ennemi mortel. Tu vas courir de

grands dangers. Ton frère ne doit-il pas être avec toi ? Serais-je ton ami, ton frère, si je te laissais partir seul ?

L'émotion qui l'animait était communicative ; Old Surehand, silencieux, me regarda. Je pris la parole :

– Notre frère rouge Apanatchka ferait là une chose qui ne serait pas approuvée par toute sa tribu.

– Que m'importe ma tribu quand il s'agit de mon frère Surehand ! Les fils des Comanches ne savent que haïr et détruire. Mais ici, je trouve la bonté et l'amitié. Les hommes rouges remportent leurs victoires à coups de tomahawk. Mais vous triomphez de tous vos ennemis par les armes du pardon et de la raison. Je suis votre frère. Je vais avec vous.

– Bien, tu nous accompagneras. Mais nous ne partirons que demain matin. Ces quelques heures ne seront pas perdues. Nos chevaux ont besoin de repos. Ils courront d'autant plus vite demain.

– Mais si Etters est déjà parti ? fit Old Surehand, soucieux.

– En ce cas il aura laissé une trace que nous suivrons. Soyez sans crainte ! Nous devons avant tout être bien montés. Je me fie à mon cheval noir, à condition qu'il puisse se reposer. Le cheval d'Apanatchka est lui aussi rapide et endurant. Et le vôtre, Mister Surehand ?

– Il est excellent, sans qu'on puisse toutefois le comparer à votre étalon. Mais je l'ai surmené ces derniers temps, et il se peut qu'il ait une défaillance si je lui demande un nouvel effort.

– *Well,* vous monterez le cheval de Vupa-Umugi, que nous avons ramené de Kaam kulano.

– Quoi ? Vous me le prêteriez ?

– Non, je vous le donne.

– Vous me le donnez ! Mais c'est un animal d'un prix inestimable !

– Prenez-le toujours ! Que voulez-vous que j'en fasse ? Je ne le rendrai pas à Vupa-Umugi, et je n'en ai pas besoin.

Il me serra la main et s'écria, au comble du ravissement :

– J'accepte, oh oui, j'accepte ! De vous, je suis prêt à accepter le présent le plus précieux, car je pense que vous me laisserez un jour vous rendre la pareille. Nous partirons donc demain matin. Et maintenant, sortons ; je voudrais voir tout de suite mon nouveau cheval.

– Prenez soin de ne pas être vu ! Il vaut mieux ne plus parler du tout au général.

En sortant, je vis que Winnetou n'était pas là. Il était allé voir si les prisonniers étaient bien gardés. Il avait laissé sur la table son fusil d'argent, et moi mes deux fusils. Le général était en train de les manipuler, et il essayait de comprendre le mécanisme de ma carabine. Son visage avait une expression envieuse.

– C'est bien votre Tueur d'Ours, Sir ? demanda-t-il en me voyant.

– Oui, répondis-je.

– Et ça, c'est la fameuse carabine Henry ?

– Oui. Mais qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

– J'ai voulu ouvrir la culasse et je n'y suis pas arrivé. Voulez-vous me dire comment...

– Oui, je vais vous dire, interrompis-je, je vais vous dire de ne plus y toucher. Ce ne sont pas là des joujoux pour un général qui n'a jamais vu Bull-Run de sa vie.

– Quoi ? Pas vu ? Je vous dis que...

– Silence ! Ne me racontez pas d'histoires. Donnez !

Je lui ôtai des mains mes deux armes, mais il tenait encore celle de Winnetou au moment où ce dernier revint. L'Apache comprit immédiatement la situation, lui reprit son fusil d'argent et, sortant pour une fois de son calme habituel, l'interpella avec colère.

– Comment un menteur au visage pâle ose-t-il se saisir du fusil du chef des Apaches ? Ce fusil n'a jamais été touché par les doigts sales d'un vaurien blanc !

– Vaurien ? fit le général. Que Winnetou retire ce mot, sans quoi...

– Sans quoi, quoi ? tonna l'Apache.

Douglas battit aussitôt en retraite et répondit sans élever la voix :

– On a tout de même le droit de regarder un fusil !

– Mais pas de le toucher ! Winnetou ne pose pas ses mains là où tu as mis les tiennes.

Du pan de sa large ceinture, il essuya le fusil comme s'il était sali, puis me le tendit et déclara :

– Que mon frère Old Shatterhand prenne nos fusils et les accroche au mur de la chambre, afin qu'ils ne soient plus manipulés par de telles mains.

Là-dessus, il alla s'occuper de son cheval. Je vis que le général échangeait avec Old Wabble un regard que je ne compris pas, et portai les fusils dans la chambre où ils seraient en sûreté. C'est du moins ce que Winnetou et moi pensions.

Je rejoignis ensuite Winnetou pour lui communiquer ce que j'avais convenu avec Old Surehand. Il répondit :

– Mon frère a bien fait. Que ce général ait ou non dit la vérité, il est bon que tu accompagnes Old Surehand, et je me réjouis qu'Apanatchka vienne également. Il vous sera utile. Nous nous retrouverons chez les Mescaleros, où je vais emmener le cheval qu'Old Surehand a monté jusqu'ici. Il n'aura qu'à venir le chercher ensuite.

Nous vîmes que le général remplissait ses outres, avec l'aide d'Old Wabble. Puis ils allèrent les porter aux Chickasaws restés à l'extérieur. Nous en conclûmes que Douglas se proposait de partir le lendemain matin de bonne heure, ce qui n'était pas pour nous déplaire.

Lorsque Bob nous eut préparé de quoi coucher, il rentra dans la maison où il dormait avec Sanna. Bloody Fox, qui couchait habituellement lui aussi dans la maison, préféra passer la nuit dehors à cause de la chaleur. Il vint s'étendre près de nous. Les feux, qu'on avait cessé d'alimenter, ne tardèrent pas à s'éteindre et nous nous endormîmes.

Je fus le premier à me réveiller, et j'éveillai mes compagnons. Nous ne remarquâmes pas que le général et Old Wabble n'étaient pas là. J'allai avec Winnetou voir les prisonniers. Tout était en ordre, du moins en ce qui concerne les Apaches et les Comanches. Mais les Chickasaws n'étaient plus là. Nous nous enquîmes auprès d'Entchar-Ko.

– Mes frères blancs ne savent-ils pas, répondit-il, qu'ils sont partis ? L'homme blanc qui se fait appeler général a dit qu'il ne voulait pas rester plus longtemps parce que Winnetou et Old Shatterhand l'avaient offensé. Il est parti avec les Chickasaws et ses trois Visages Pâles.

– Et Old Wabble ?

– Il est parti avec eux.

– Il faut croire qu'ils sont devenus très bons amis. Eh bien tant mieux, nous ne les regretterons pas. Mais il devait faire

encore nuit quand ils sont partis ; il y a à peine une demi-heure que le jour s'est levé.

– Encore nuit ? fit Entchar-Ko, étonné. Mais ils sont partis hier soir, au clair de lune.

– Hier soir ? Il faut croire qu'ils étaient très pressés.

– C'est parce que j'ai offensé le général, dit Winnetou. C'est la colère qui les a fait partir.

Nous revînmes à l'étang, déjeunâmes et fîmes boire les chevaux. Entre-temps, Bob préparait des provisions pour Old Surehand, Apanatchka et moi-même et remplissait d'eau quelques outres. Quand il eut fini, je lui demandai d'aller chercher mes fusils.

– Fusils ? demanda-t-il. Où sont fusils ?

– Dans la maison, accrochés au mur près de la porte.

Il y alla mais revint aussitôt les mains vides et déclara :

– Bob pas vu fusils.

– Tu te trompes. Tu ne m'as donc pas vu les accrocher hier soir ?

– Bob pas regardé. Maintenant pas fusils.

J'entrai, bientôt suivi de Winnetou. Les fusils n'étaient pas là, aucun des trois. Nous fûmes très surpris. Mais notre surprise fit place à l'inquiétude quand nous apprîmes de nos compagnons qu'aucun d'entre eux n'était entré dans la maison.

– Est-ce par hasard... ? fit Winnetou.

Il n'acheva pas sa question. Mais je vis pâlir ses joues pourtant bronzées.

– Le général ? fis-je.

Il se contenta d'un signe de tête.

– Quelle crapule ! C'est certainement lui ! De quel œil il regardait ces fusils. Mais nous allons tirer cela au clair ! Bob, est-ce qu'il y avait quelqu'un dans la maison quand tu t'es couché ?

– Général était là.

– Ah ! Tu n'avais pas fermé la porte au verrou ?

– Bob jamais mettre verrou. Pas de voleurs ici.

– Qu'est-ce qu'il voulait, le général ?

– Entré ici et appelé doucement Bob, lui donné un dollar pourboire pour dîner et service.

– La lumière était encore allumée ?

– Non. Bob et Maman Sanna voulaient dormir.

– Combien de temps le général est-il resté dans la pièce ?

– Général entré, appelé Bob et donné dollar, et puis pas sorti tout de suite parce que pas trouvé porte.

– Oh, il savait très bien où elle est. Il a fait semblant de la chercher, et pendant ce temps-là il a trouvé les fusils à tâtons. Que dit mon frère Winnetou ? Est-il du même avis que moi ?

J'avais rarement vu Winnetou hors de lui. Nous nous étions trouvés ensemble dans des dangers qui auraient plongé tout autre que lui dans la plus extrême agitation. Il avait toujours conservé le sang-froid le plus parfait. Mais maintenant, je le voyais dans une irritation telle qu'il avait peine à conserver l'apparence extérieure du calme. Il avait du mal à articuler ses paroles.

– Mon frère... a... raison. Le... général a... volé nos fusils.

– Le merveilleux fusil d'argent, ce précieux héritage de ton père !

– Il... il va...

Il ne put continuer. Je vis ses poings se serrer.

– Il devra le rendre, dis-je, terminant sa phrase inachevée. Il faut partir immédiatement à la poursuite de ce voleur.

– Oui... immé...diatement !

Les amis qui nous entouraient se sentaient tout aussi atteints que nous par le vol de nos armes. Old Surehand me dit d'une voix que la colère faisait tressaillir :

– Ce vol est inqualifiable, Mister Shatterhand. Vous devez vous lancer à la poursuite de cette canaille, et il n'est plus question de m'accompagner à Fort Terret.

– Non, c'est évident.

– Et je ne peux ni aller avec vous, ni vous attendre ici. Je n'ai pas une heure à perdre.

– Je crains toutefois que vous vous déplaciez pour rien.

– Peut-être. Mais il faut que j'y aille, pour ne pas avoir à me faire de reproches plus tard. Vous le comprendrez, j'en suis sûr.

– Je le comprends, et je ne veux pas vous dissuader. Au surplus, vous ne serez pas seul puisque Apanatchka vous accompagne.

– Oui, fit le Comanche. J'irai avec mon frère Surehand. Je l'ai promis et je tiens parole. D'autant plus qu'Old Shatterhand ne peut pas venir.

– Je vous souhaite de trouver là-bas ce que vous cherchez !

– Et moi, répondit Surehand, je vous souhaite de mettre la main sur ce général. Je ne puis me résigner à la perte de ces trois armes magnifiques. Je suis loin de les considérer comme perdues. Nous les retrouverons, mais dans quel état ?

– Oui, grinça Winnetou. Ce chien blanc ne sait pas les manier et est bien capable de les endommager ou de les rendre inutilisables, surtout ta carabine.

– Il me le paierait cher. Partons ! Qui mon frère Winnetou veut-il emmener ?

– Personne. Tout autre nous gênerait.

– Même moi ? demanda Webster.

– Même moi ? demanda Hawley. Nous voudrions tant vous accompagner.

– C'est impossible. Vos chevaux sont moins rapides que les nôtres ; ils ne supporteraient pas la course.

Malgré leur insistance, Winnetou persista dans son refus et je dus lui donner raison. Ils offrirent également leurs services à Apanatchka et Old Surehand, qui ne les acceptèrent pas davantage. Il ne leur restait plus qu'à se joindre au convoi des Comanches prisonniers.

Winnetou s'était proposé de se mettre à sa tête. Mais ce n'était plus possible, et on ne pouvait pas non plus laisser les captifs sur place. Il fut donc décidé qu'ils seraient emmenés le jour même par les Apaches sous le commandement de Bloody Fox et d'Entchar-Ko ; je leur aurais volontiers fait rendre leurs fusils, mais dus y renoncer car Winnetou jugeait cette restitution trop dangereuse. Sitôt libres, les Comanches auraient pu avoir l'idée d'attaquer de nouveau les Apaches.

Bloody Fox nous proposa des fusils, mais nous refusâmes, car nous étions certains de récupérer les nôtres. Nous avions

nos coutels, nos revolvers, nos lassos et nos tomahawks, qui suffisaient largement.

Nous sortîmes du champ de cactus, car il s'agissait maintenant de retrouver la trace du général. Il avait dit à un des Apaches qu'il se rendait aux Cent Arbres.

– Ce n'est pas vrai. C'est une feinte pour vous égarer, dit Webster. Le général ne connaît pas le chemin qui mène aux Cent Arbres.

– Oui, répondis-je. Puisqu'il a dit qu'il allait là-bas, c'est qu'il va ailleurs.

– Mais où ?

– Vers la rivière de la Paix, je pense. J'ai appris qu'il avait l'intention de s'y rendre. Il ne se doute pas que je le sais. Il veut aller se reposer chez les Chickasaws.

– Vous feriez bien d'y aller directement.

– Oui, mais je ne dois négliger aucune précaution. Il peut avoir changé d'avis. Nous devons donc suivre sa piste.

– Difficile, difficile ! Alors vous voulez partir tout de suite ?

– Bien sûr !

– C'est bien vite, et bien inattendu. Mais j'espère que nous nous reverrons bientôt, Mister Shatterhand. Permettez-moi de vous serrer la main.

Jos Hawley me tendit également la sienne, et me dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

– Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit à propos de l'histoire de Mistake Canyon. Vous m'avez rendu la paix de l'âme, Sir. Je vous en suis profondément reconnaissant Sir, et j'espère que nos chemins se croiseront de nouveau.

Le moment des adieux était venu. Old Surehand me prit à part et me dit :

– Hier soir, j'étais si heureux que vous veniez avec moi à Fort Terret. Aujourd'hui, tout est changé ! Vous savez que j'aimerais ne jamais vous quitter. Nous séparer ainsi, et pour quelle raison... ! Êtes-vous vraiment sûr que vous récupérerez vos armes ?

– Oui.

– Je vous le souhaite de tout mon cœur. Et je souhaite tout autant vous revoir bientôt.

– Je le souhaite aussi, Mister Surehand.

– Ne pourrions-nous prendre rendez-vous ?

– Non. Nous ne savons ni l'un ni l'autre jusqu'où les événements nous entraîneront. Vous partez vers le sud, pour chercher Etters. Qui sait combien de temps il vous faudra le poursuivre et où sa piste vous mènera ? Je vais vers le nord, et j'ignore où et quand nous rattraperons le général.

– Alors vous ne reviendrez pas ici ?

– Je le voudrais bien, mais je ne sais pas si je le pourrai. Il nous est par conséquent impossible, à l'un comme à l'autre, de fixer un rendez-vous.

– Évidemment.

– Nous devons donc laisser au hasard le soin de nous réunir à nouveau.

– Hum ! Oui. Mais nous pouvons l'aider un peu, le hasard. Vous vous souvenez du nom que je vous ai indiqué avant mon duel avec Apanatchka ?

– Bien sûr.

– Eh bien, si jamais vous passez par Jefferson City, allez chez Wallace & Co. Vous y saurez où je me trouve.

– *Well,* c'est d'accord.

– Merci, Sir, encore merci ! Et maintenant, adieu ! Je vous souhaite de rattraper bientôt le général.

– Et je serai très heureux le jour où j'apprendrai que vous avez rattrapé Dan Etters, Mister Surehand !

Nous échangeâmes une cordiale poignée de main, peinés l'un et l'autre de cette séparation si brusque.

Je pris également congé de Bloody Fox. Winnetou lui donna, ainsi qu'à Entchar-Ko, les instructions nécessaires, dit à tous quelques mots d'adieu, et nous quittâmes l'oasis, théâtre de tant d'événements qui ne s'étaient tout de même pas trop mal terminés pour nous.

Nos chevaux étaient plus lourdement chargés que d'habitude, car nous emportions une provision d'eau pour deux jours. En effet, il fallait deux jours pour atteindre l'extrémité septentrionale du Llano Estacado où demeuraient les Chickasaws. Nous connaissions bien le chemin. Il passait par Helmer's Home, la ferme de Helmer, et il était à prévoir que ceux que nous poursuivions s'y arrêteraient.

Nous n'avions pas un instant à perdre, car ils avaient une nuit d'avance sur nous. Et il nous fallait si possible les rattraper dans le désert même, car une fois qu'ils en seraient sortis, la poursuite deviendrait beaucoup plus difficile. L'herbe, les buissons, les bois, les cours d'eau leur offriraient d'innombrables possibilités de se soustraire à nos recherches.

La piste était très nette. Elle menait vers l'Ouest, en direction des Cent Arbres. Mais au bout d'une heure, elle tournait à angle droit vers le Nord. Notre hypothèse se vérifiait donc.

Nous allions au galop, non sans laisser les chevaux marcher au pas de temps à autre pour leur permettre de reprendre haleine. À midi, au plus fort de la chaleur, nous leur donnâmes à boire et les laissâmes se reposer une heure. Puis nous reprîmes la poursuite à la même allure jusqu'à la tombée de la nuit. Nous dûmes nous arrêter. Ceux que nous poursuivions avaient sur nous l'avantage de pouvoir marcher la nuit, cependant que nous étions obligés d'attendre le jour pour retrouver leurs traces.

Certes, nous connaissions leur objectif probable. Mais il eût été trop risqué de poursuivre notre route pendant la nuit, car ils avaient pu changer de direction à la suite de circonstances imprévues. Nous nous arrêtâmes donc aussitôt après le crépuscule. Mais nous nous remîmes en route dès le lever de la lune. La lumière de son mince croissant n'aurait pas suffi à d'autres que nous. Mais elle permettait aux yeux exercés de Winnetou de ne pas perdre la trace. Nous fîmes une nouvelle halte après minuit. Après avoir donné à nos chevaux une ration d'eau plutôt parcimonieuse, nous les entravâmes et nous nous enveloppâmes dans nos couvertures pour dormir. Mais dès les premières lueurs de l'aube, nous étions de nouveau en selle. Deux heures plus tard, nous arrivions à l'endroit où ils avaient campé. Nous échangeâmes un regard de satisfaction en constatant que nous avions ramené leur avance à deux heures, en admettant qu'ils eussent levé le camp au matin.

Moins d'une demi-heure plus tard, nous dûmes de nouveau nous arrêter. Ils avaient en effet interrompu leur course, et les traces des sabots nous indiquaient qu'ils avaient dû tenir conseil. Les débats avaient sans doute été animés, car les cavaliers, loin de rester sur place, s'étaient portés de côté et d'autre. Une querelle s'était-elle élevée entre eux ? Il s'agissait probablement de la route à suivre.

En effet, à partir de cet endroit, il y avait deux pistes, dont l'une se dirigeait vers la droite et l'autre vers la gauche, et qui formaient un angle aigu. Ils s'étaient donc séparés.

– Uff ! s'écria Winnetou. Voilà qui n'est pas bon !

– Oui, fis-je. Les Rouges ont dû se séparer des Blancs. Mais quelle est la trace des Rouges et quelle est celle des Blancs ?

– Nous allons voir.

Il mit pied à terre pour examiner les traces.

– Je doute que nous puissions arriver à le savoir, fis-je en descendant à mon tour de cheval. Les chevaux des Blancs ne sont pas ferrés. Il est donc presque impossible de distinguer leurs traces de celles des Peaux-Rouges.

L'examen me donna malheureusement raison. Rien ne permettait d'identifier les traces avec certitude et nous en étions réduits aux hypothèses.

– Suivons les deux pistes un certain temps, proposa Winnetou. Nous trouverons peut-être quelque chose. Que mon frère prenne celle de droite, je prendrai l'autre.

Ainsi fut fait. Le seul résultat que nous obtînmes l'un et l'autre fut de déterminer le nombre des chevaux. Mais nous ne pouvions en déduire la façon dont les cavaliers s'étaient répartis, vu la présence de chevaux de bât. Nous nous regardâmes, perplexes.

– Uff ! dit Winnetou avec un demi-sourire, malgré notre déception. Mon frère Shatterhand m'a-t-il déjà vu dans une telle situation ?

– Non.

– Et moi non plus. Uff !

– Jamais il ne nous est arrivé de ne pas savoir du tout à quoi nous en tenir !

– Non, jamais ! Mais réfléchissons ! Il est impossible que ni Old Shatterhand ni Winnetou ne trouvent la solution.

– Ce serait honteux ! Réfléchissons donc ! La lisière la plus proche du désert est droit au nord d'ici, vers Helmer's Home, et Mba, le chef des Chickasaws, le sait certainement. S'il prend à droite ou à gauche, il lui faudra en tout cas au moins une demi-journée de plus pour sortir du Llano. Il le sait aussi. Je ne crois pas qu'il fasse un tel détour. S'il s'est séparé des Blancs, c'est qu'il s'est disputé avec eux. Il chevauche seul, mais sait où vont les autres. Et il les a trompés sur sa direction, en en prenant une fausse, pour rejoindre la vraie aussitôt qu'ils ne pourront plus le voir. Si donc, au lieu de suivre l'une ou l'autre de ces pistes, nous continuons tout droit, nous retrouverons certainement la trace de Mba.

– Uff, c'est vrai !

– Et alors nous saurons que c'est l'autre piste qu'il faut suivre. Nous la trouverons et nous pourrons être sûrs que le général est devant nous. Je crois que mon frère Winnetou partage mon avis.

– Oui.

Nous continuâmes donc tout droit, et perdîmes bientôt les deux pistes de vue. Je me sentais sûr de mon affaire, mais j'étais tout de même curieux de savoir si mon hypothèse allait se vérifier. Et en vérité, au bout d'une demi-heure, nous vîmes la piste qui s'était dirigée vers la droite se rapprocher de nous et reprendre la direction du nord.

– Uff ! s'écria joyeusement Winnetou. Voici donc la piste des Chickasaws, qui mène droit à Helmer's Home.

– Nous devons donc, repris-je, suivre l’autre piste, qui est certainement celle des Blancs.

– Oui Prenons à gauche pour la rejoindre. Alors nous serons certainement sur la bonne voie et…

Il s’interrompit brusquement. Tout en parlant, il avait scruté l’horizon du regard et sans doute vu quelque chose, car il tira sa longue-vue de sa sacoche et la pointa vers le nord. Je l’imitai aussitôt, et vis plusieurs hommes installés sur le sable et plusieurs chevaux.

– Qui est-ce ? demandai-je.

– Les Chickasaws, répondit-il.

– Pourquoi se sont-ils assis là au lieu de continuer ?

– Uff ! Ils nous attendent.

– C’est bien possible. Mba a l’air honnête. Il n’a constaté qu’en cours de route que le général nous avait volés, et il est assez intelligent pour se dire que nous allons poursuivre le voleur. C’est alors qu’il s’est séparé de lui sinon par honnêteté, du moins par calcul, pour ne pas passer pour un homme qui s’associe avec des voleurs. Ça doit être ça !

– Oui, certainement. Allons-y !

Nous partîmes au galop et les eûmes bientôt rejoints. C’était bien Mba, mais il n’avait que deux de ses Indiens avec lui. Ils avaient deux chevaux de charge. Où était le quatrième Chickasaw ?

En nous reconnaissant, les trois Peaux-Rouges se levèrent, posèrent leurs armes sur le sable, et vinrent au-devant de nous. Malgré cette attitude pacifique, j’empoignai mon revolver. Quand nous eûmes arrêté nos chevaux devant eux, Mba déclara :

– Old Shatterhand peut remettre à sa ceinture son pistolet à roulette. Nous sommes ses amis. Nous savions que vous viendriez, et vous avons attendus. Winnetou et Old Shatterhand ne sont pas des guerriers qui se laissent voler leurs fusils sans partir à leur recherche.

– C'est vrai. Quand le chef des Chickasaws a-t-il appris qu'on nous avait volés ?

– Ce matin seulement, au lever du jour. Vous aurais-je attendus si je voulais vous tromper ou si j'étais complice du vol ?

– Non. J'ai tout de suite vu que tu étais un honnête homme. Raconte !

– Nous avions rencontré les quatre Visages Pâles au sud du Llano, et je leur avais promis de leur faire traverser le désert. Puis, nous vous avons rencontrés. J'étais heureux de voir Winnetou, Old Shatterhand et Old Surehand, et je ne me doutais pas que le général avait de mauvaises intentions à votre égard. Nous sommes allés avec vous jusque chez le Renard Sanglant, et nous voulions nous y reposer toute la nuit. Alors le général est venu et a dit que nous devions partir en toute hâte, parce qu'il s'était attiré votre hostilité. Nous avons obéi, et avons marché toute la nuit et toute la journée...

– Et tu ne t'es méfié de rien ? interrompis-je.

– Si, un peu. Tout de suite après notre départ, parce que le général a pris la direction de l'ouest, où nous n'avions aucune intention d'aller. Puis, le jour venu, j'ai remarqué un paquet que je n'avais pas vu auparavant et qu'il semblait traiter avec un soin particulier. Je me suis aussi demandé pourquoi il avait été si pressé de partir. Quand nous avons campé hier soir, je me suis arrangé pour prendre le paquet entre mes mains. Il me l'a aussitôt arraché. Mais j'avais eu le temps de constater qu'il était lourd et contenait des fusils.

– Comment le paquet était-il fait ?

– C’était sa couverture avec laquelle il avait enveloppé les fusils, attachée par des courroies. J’ai voulu savoir de quels fusils il s’agissait. Mais ce n’est que vers le matin que les Visages Pâles se sont endormis assez profondément pour que je puisse ouvrir le paquet. J’ai eu peur en constatant ce qu’il contenait, car j’étais sûr que vous alliez nous poursuivre.

– Pourquoi n’as-tu pas conservé le paquet pour nous le rendre ?

– Parce que nous n’étions que quatre guerriers rouges contre cinq blancs, et parce qu’en ce cas, vous n’auriez pas pu prendre le voleur : il se serait enfui. J’avais un autre plan. Ce matin, un certain temps après nous être mis en marche, je me suis arrêté et j’ai déclaré aux Visages Pâles que j’avais vu les fusils et que je ne voulais pas continuer avec eux, parce que vous alliez certainement arriver bientôt. Ils se sont mis en colère. Nous nous sommes disputés. Mais j’ai persisté dans mes intentions. Alors ils m’ont demandé de leur laisser au moins un de mes guerriers comme guide, parce qu’ils ne connaissent pas le chemin pour sortir du Llano. Je l’ai fait, mais j’ai donné les instructions nécessaires au guerrier en question. Il vous livrera les voleurs.

– Comment cela ?

– J’ai fait un petit bout de chemin et me suis arrêté pour vous attendre et vous mener à l’endroit où vous pourrez les prendre.

– Où est-ce ?

– Là-bas, à la lisière nord du Llano Estacado, il y a une maison où habite un homme blanc…

– Helmer’s Home ! interrompis-je.

– Uff ! Old Shatterhand connaît ce lieu ?

– Nous le connaissons. Helmer est notre ami.

– Très bien. Car c'est là qu'il mènera les Blancs.

– Pourquoi fait-il un détour ?

– Pour que nous arrivions avant eux et puissions les prendre sans combat.

– Bon ! Je vois que Mba, chef des Chickasaws est un guerrier avisé. Mais tu dois te dire que nous avons aussi des raisons de nous méfier de toi. Ton guerrier peut faire échapper les voleurs, et nous ne les trouverons pas.

– Si tu penses ainsi, prends nos armes et prends-nous nous-mêmes en otages.

– Ce n'est pas nécessaire. Nous avons confiance en vous. Mais les Blancs ne vont-ils pas comprendre ce qui se passe et changer de direction ?

– Non. Mon guerrier leur décrira les autres directions sous des couleurs si effrayantes qu'ils le suivront.

– Très bien ! Vos chevaux sont-ils très fatigués ?

– Ils tiendront jusqu'à Helmer's Home, même en allant vite.

– Alors ne perdons pas de temps. Si je ne me trompe, nous pouvons y être dans l'après-midi. Quand les Blancs arriveront-ils là-bas ?

– J'ai donné l'ordre à leur guide de s'arranger pour arriver à Helmer's Home vers le soir.

– C'est très bien calculé. Mais dis-moi, qu'aurais-tu fait si nous n'étions pas venus maintenant ?

– Vous deviez venir, sinon maintenant, du moins plus tard. Je serais allé chez Helmer sans vous, lui aurais tout raconté, et

lui aurais demandé de nous aider à reprendre les fusils aux voleurs. Et quand vous seriez arrivés, nous vous les aurions remis. Old Shatterhand croit-il ces paroles ?

– Je les crois. Ton honnêteté sera récompensée. Mais partons. Ce que nous avons encore à nous dire, nous pourrons le dire chemin faisant.

Les Chickasaws montèrent en selle et nous reprîmes notre route ensemble. Nous dûmes quelque peu ralentir l'allure parce qu'ils avaient du mal à suivre, mais peu après midi, nous pûmes constater à certains signes que nous approchions de la fin du désert. Nous commencions à voir des oiseaux qui se nourrissent de graines, alors qu'au désert il n'y a que des oiseaux de proie, et quelques buissons épineux. Enfin nous vîmes surgir du sable quelques touffes d'herbes et bientôt des buissons, voire des arbres. Puis ce fut le premier champ de maïs. Nous étions sortis du Llano.

Helmer's Home était un point d'arrêt très fréquenté par tous ceux qui se proposaient de traverser le désert, ou qui en sortaient. Helmer avait en permanence un stock d'objets nécessaires au voyageur. Il était non seulement fermier, mais aussi marchand et hôtelier. Et j'avais bu chez lui plus d'un verre de vin du Texas fabriqué selon les meilleures recettes bordelaises.

Nous arrivâmes jusqu'à un ruisseau, dont le cours nous mena à la maison. Construite en pierre, elle n'avait qu'un seul étage. Devant la porte, des tables et des bancs étaient disposés à l'ombre de quelques beaux arbres. Derrière se trouvaient les écuries, les étables et les autres bâtiments de la ferme. Un Noir se tenait sous le porche. En nous apercevant, il bondit de joie et s'écria d'une voix éclatante :

– Massa Helmer vite vite ! Massa Winnetou et Massa Shatterhand arrivés !

Puis il s'élança vers nous, me saisit la main et, dans son enthousiasme, faillit me désarçonner.

– Du calme, du calme, mon brave Hercule ! lui dis-je. Si je comprends bien, Mr. Helmer est là.

– Là, massa là, aussi la madame, répondit-il. Les voilà !

Et en effet, la haute et vigoureuse silhouette du maître de céans venait d'apparaître, et sa femme derrière lui. Ces deux vieux s'aimaient tendrement. Elle s'appelait Barbara, et il l'appelait toujours « ma petite Barbiche ».

Notre arrivée déchaîna une joie indescriptible. Ce furent des poignées de mains à n'en plus finir. Les voix retentissaient aux alentours, car toute la population masculine et féminine de la ferme accourait pour nous accueillir. Mais je dus calmer cette ferveur :

– Pas si fort, Messieurs et Mesdames ! Il faut que notre présence reste ignorée, pour le moment.

– Ignorée ! Pourquoi ? demanda Helmer.

– Parce que nous voulons prendre quelques malfaiteurs qui ne doivent pas savoir que nous sommes là. J'espère que vous pourrez nous aider, Mister Helmer ?

– Cela va sans dire. Mon premier devoir, ici, aux portes du Llano, c'est de faire en sorte qu'il n'y ait que d'honnêtes gens dans ma maison. De qui s'agit-il, Mister Shatterhand ?

– Je vous le dirai à l'intérieur. Il faut que nous entrions, pour ne pas être vus. Dites à Hercule de mettre nos chevaux à l'écurie, de leur donner à boire et ensuite une bonne ration de fourrage. Mais il faudra qu'il ferme les portes de l'écurie, car je ne veux pas non plus qu'on puisse voir nos chevaux.

– Vous allez me rendre curieux, Sir. Mais, qu'est-ce que je vois, vous n'avez pas vos fusils ?

– C’est bien de ça qu’il s’agit ! On nous les a volés, et les voleurs vont arriver ici.

– *Zounds*, mais c’est…

– Pas ici, je vous prie. Entrons !

– Oui, entrez, entrez ! Et toi, ma petite Barbiche, va vite à la cuisine, et apporte tout. Tout, tu m’entends ; à en faire crouler les tables !

Je donnai rapidement à ses gens des instructions sur la conduite à tenir, puis nous entrâmes dans la salle. La mère Barbara fit de son mieux pour faire « crouler les tables » et, pendant que nous nous restaurions, je racontai à Helmer ce qui s’était passé. J’avais à peine terminé mon récit qu’il se levait d’un bond et sortait. En revenant, il nous expliqua son absence :

– Je viens d’envoyer le meilleur de mes garçons pour guetter l’arrivée de ces canailles. Cela vaut mieux ; ils pourraient avoir l’idée d’éviter la maison.

Helmer, qui aimait beaucoup Bloody Fox, fut très heureux d’apprendre l’échec des sinistres projets des Comanches dont je lui fis le récit complet. Les trois Chickasaws étaient assis avec nous. Nous nous étions installés de manière à ne pouvoir être vus du dehors, même par quelqu’un qui se serait approché des petites fenêtres par lesquelles la salle prenait jour.

J’avais à peine terminé que nous entendîmes un bruit de chevaux. Dehors, six cavaliers mirent pied à terre. C’étaient ceux que nous attendions. Helmer sortit.

– *Good day*, Sir ! fit le général. Avez-vous déjà du monde ?

– Du monde ? répondit Helmer. Et d’où voulez-vous qu’il vienne, dans ce désert ?

– *Well !* Donnez à nos chevaux de l'eau et du fourrage, et pour nous quelque chose de solide à manger, avec une bonne bouteille d'eau de feu !

– Avec plaisir, Sir. Est-ce que vous resterez la nuit ?

– Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Mais Monsieur, ne vous en formalisez pas. C'est pour pouvoir m'organiser en conséquence. Quand on est hôtelier, n'est-ce pas...

– Bon, bon ! Nous allons manger et boire et nous repartirons tout de suite après.

– À cette heure ? Mais il va bientôt faire nuit !

– Ça nous est égal !

– Venez-vous de l'Estacado, Sir ?

– Posez moins de questions, je vous prie, et faites ce qu'on vous ordonne de faire !

– Dites donc, vous avez l'air de vous prendre pour quelqu'un. J'ai tout de même le droit de poser des questions. Vous êtes chez moi ! Quant à ordonner, je ne sais pas ce que ça veut dire !

– Vous allez l'apprendre ! Je suis général, Sir, parfaitement, général ! J'ai combattu à Bull-Run, à Fort Hatteras, à Harpers Ferry, à Gettysburg et en nombre d'autres engagements, d'où je suis toujours sorti vainqueur.

– *Good lack !* En ce cas je vais m'empresser d'exécuter vos ordres. Excusez-moi un petit moment ! Vous allez être servi comme il convient à un homme de votre qualité.

Ils s'assirent sans se douter du double sens de ces paroles. Helmer revint et dit à mi-voix :

– Les voilà, Messieurs. Je vais vous faire passer par la porte de derrière. Vos fusils sont sur la table, empaquetés. Quant aux leurs, nous allons les leur enlever tout de suite, pour qu'ils ne puissent pas s'en servir.

– C'est inutile, Mister Helmer, répondis-je. Ils n'oseront pas y porter la main.

Nous le suivîmes à travers la cuisine et gagnâmes l'autre côté de la maison, où ses gens attendaient déjà, armés, prêts à bondir. Puis, Helmer rentra et revint vers nos voleurs. Nous entendions très bien ce qui se disait, car la table à laquelle ils étaient assis était tout près de notre coin.

– Vous n'apportez rien ? demanda le général. Où est le Brandy ? Et qui s'occupe des chevaux ?

– Patience, Messieurs. Tout est fait.

– Mais vous ne faites rien, à ce que je vois !

– Je n'ai besoin de rien faire. Mes garçons s'en occupent.

– Mais nous n'avons pas le temps d'attendre, intervint Old Wabble avec colère. Nous avons l'habitude d'être servis rapidement.

– Soyez sans crainte, Sir. Vous serez servis rapidement, encore plus rapidement que vous ne pensez. Peut-on savoir dans quelle direction vous allez en partant d'ici ? Je vous pose la question, non par curiosité, mais pour pouvoir vous mettre en garde, en cas de besoin.

– Contre qui ? demanda le général.

– Contre des voleurs blancs qui se promènent dans le voisinage.

– Des voleurs ? Quels voleurs ?

– Des coquins, qui s’intéressent principalement aux fusils qui ne leur appartiennent pas.

– Quoi ?... Comment ?...

– Oui des voleurs de fusils.

– Ça alors... c’est... c’est extraordinaire !

– C’est pourtant vrai ! Il y a eu un vol il y a deux jours.

– Il y a deux jours ? Mais où donc ?

– Dans le Llano. Ils ont volé les plus fameux fusils qu’on connaisse.

Je tirai mes deux revolvers, car le moment décisif était venu. Winnetou arma également les siens. Nous ne pouvions pas voir nos voleurs, mais ils ne devaient pas être très rassurés, à en juger d’après la voix avec laquelle le général demanda :

– Mais qu’est-ce que c’est que ces fusils ?

– Le fusil d’argent de Winnetou, la carabine d’Old Shatterhand et son Tueur d’Ours.

– Mille diables ! C’est vrai ? Mais d’où savez-vous ça ?

– De ceux-là même qu’on a volés.

– Alors... de... Winnetou... ?

– *Yes.*

– Et... de... Old Shatterhand !

– *Yes.*

– Alors... alors... c’est que vous leur avez parlé ?

En trois bonds nous eûmes franchi le coin et nous étions devant eux. L'instant d'après, les hommes d'Helmer nous avaient rejoints.

– Mais bien entendu, Mr. Helmer nous a parlé, dis-je. Ne bougez pas ! Au premier mouvement, toutes les armes que vous voyez braquées sur vous tireront !

L'effet de terreur fut indescriptible. Paralysés par la peur, ils nous regardaient comme si nous avions été des spectres.

– Hercule, dis-je au Noir, as-tu apporté les cordes ou les courroies que je t'ai demandées ?

– Courroies beaucoup, dit-il. Voilà !

– Ligote-moi ces gars-là !

– Quoi ! Ligoter ? s'écria Douglas. Ligoter un général qui dans d'innombrables... !

– Silence ! l'interrompis-je. Vous serez ligoté le premier, et si vous faites la moindre résistance, je vous abats sur place ! Allons, vos mains !

Ils furent ligotés les uns après les autres. Je m'adressai à Old Wabble :

– Vous avez bien choisi vos fréquentations ! Je ne devrais même pas vous adresser la parole. Mais il y a une question que je veux vous poser : avez-vous pris part au vol ?

– Non, répondit-il en me fixant d'un regard haineux.

– Vous n'étiez pas dans la maison quand on y a pris les fusils ?

– Non.

– Est-ce vrai ? demandai-je au général.

– Je n'ai pas à vous répondre. Qui êtes-vous pour vous permettre d'interroger un général ?

– Nous n'avons pas la moindre intention de vous interroger. Votre culpabilité est démontrée. Il ne nous reste plus qu'à fixer la peine.

– La peine ? Si vous osez me faire le moindre mal, je me vengerai, de façon telle que... que...

Je ne l'écoutais plus. J'avais fait signe à Winnetou, à Helmer et au chef des Chickasaws. Nous nous retirâmes derrière la maison pour discuter de la peine à appliquer. Nous ne fûmes pas longs à nous mettre d'accord. Ni Winnetou ni moi-même ne voulions prendre part à l'exécution du jugement, et nous laissâmes ce soin au propriétaire de la maison. Il proclama le verdict en ces termes :

– Vous avez été arrêtés sur ma propriété, et c'est pourquoi je suis chargé de vous communiquer la décision prise à votre sujet. Vous resterez tous ici jusqu'à demain matin, et serez alors reconduits aux limites de mes terres. Le premier qui apparaîtra ici ensuite sera immédiatement abattu. Le noble gentleman qui se fait passer pour un général, est un voleur. Les lois du Far West punissent un tel vol de la peine de mort. Mais nous avons daigné commuer cette peine en celle de cinquante coups de fouet, car attendu que...

– Des coups de fouet ! hurla Douglas. Je vais...

– Tu ne vas rien du tout, canaille ! tonna Helmer. Puisque tu veux te faire passer pour un officier, tu seras fouetté. Et comme, à part vous autres, il n'y a ici que des gentlemen dont aucun ne tient à remplir cet office, la punition te sera administrée par Old Wabble.

– Ça... ça... alors... non ! s'écria l'ancien roi des Cow-boys.

– Mais si mon vieux. Si tu ne frappes pas à mon commandement ou si tu n'y mets pas toute la vigueur nécessaire, c'est toi qui recevras les cinquante coups de fouet, et ensuite une balle dans la tête. Et dis-toi bien que je ne plaisante pas.

– Lui, c'est lui qui va me battre ? s'écria Douglas. Mais il était avec moi. Je ne connaissais pas du tout la maison. C'est lui qui m'a montré !

– Cela ne nous regarde plus, fit Helmer. Tu aurais dû le dire plus tôt. Mais tu n'as pas voulu qu'on t'interroge. Maintenant, il est trop tard. Quant aux autres, nous ne voulons pas les connaître. Nous nous contenterons de les garder jusqu'à demain matin. Quand il fera jour nous pourrons être sûrs qu'ils s'en iront vraiment. Quant aux services rendus par les Chickasaws, ils seront rétribués au moyen de ce qui sera trouvé sur vous. Veuillez maintenant attacher le glorieux général à ce chêne, déliez les mains d'Old Wabble, et allez me couper quelques baguettes d'osier bien solides et bien souples. Nous allons décorer le général, mais ailleurs que sur la poitrine.

Je m'éloignai avec Winnetou pour ne pas assister à l'exécution du jugement. L'homme a été créé à l'image du Seigneur, et voir fouetter cette image n'est pas du goût de tout le monde. En revenant, nous apprîmes qu'Old Wabble avait commencé par essayer de se dérober, mais que, sous la menace des revolvers, il avait administré une correction magistrale. Ensuite, les coquins furent mis sous clef.

Lorsqu'on les tira de leur cachot le lendemain matin, le général et Old Wabble avaient le visage ensanglanté. Malgré leurs liens, ils en étaient venus aux mains. Douglas était furieux contre Old Wabble qui s'était laissé contraindre à le frapper. Lorsqu'on le détacha, il voulut de nouveau se jeter sur lui. Nous l'en empêchâmes et il s'écria :

– Prends garde, chien ! Si je remets la main sur toi, tu me paieras ces coups de ta vie. Je le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré.

Old Wabble se rendit compte que la menace était sérieuse et pria Helmer de le laisser partir avant le général. Il n'osa pas adresser cette demande à Winnetou ni à moi, car nous nous tenions à l'écart de lui. Elle lui fut accordée. Hercule, le Noir, le fit sortir, et Douglas avec ses trois compagnons ne furent reconduits à la limite de la propriété qu'une heure après. Il se répandit en menaces et en imprécations. Sa colère était d'autant plus grande que nous avions donné toutes leurs armes et leurs munitions aux Chickasaws. Winnetou et moi avions tout lieu d'être satisfaits du résultat de notre poursuite. Nous avions recouvré nos fusils.

Dans la matinée, alors que nous étions assis à une des tables devant la maison, en train de finir le récit de nos aventures, Helmer se leva soudain, alla vers l'arbre auquel avait été attaché le général la veille, ramassa un objet par terre et dit :

– J'ai vu quelque chose briller. C'est une bague en or, une alliance, semble-t-il. Regardez donc !

La bague passa de main en main. Oui, c'était une alliance et elle portait, gravées à l'intérieur, deux lettres et une date.

– D'où vient cette bague ? demanda Mme Barbara. Qui donc a pu la perdre ?

– Le général, répondit Helmer. Il avait les mains attachées. Il s'est tortillé sous les coups et une courroie a dû la faire tomber.

Nous lui proposâmes de conserver la bague en souvenir de sa magistrature d'un jour. Mais il me la mit dans la main et dit :

– Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Elle n'est pas à moi. Je ne sors jamais d'ici et je ne reverrai probablement pas le

général. Mais vous, Mister Shatterhand vous avez peut-être une chance de le rencontrer. Gardez-la.

Pourquoi pas ? Je la passai à mon doigt, où elle serait plus en sécurité que dans ma poche. Auparavant, je la regardai de plus près et lus : E.B. 5.VIII.1842. Je ne pouvais pas encore savoir l'importance que cette bague aurait un jour pour Old Surehand et pour moi.